U d'/of OTTAWA
39003002515780

Library of Parliament
WITHDRAWN
RETIRÉ
Bibliothèque du Parlement

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvreschoisiesl00born

ŒUVRES CHOISIES

DE

HENRI DE BORNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

879

ŒUVRES CHOISIES

DE

HENRI DE BORNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA FILLE DE ROLAND — L'APOTRE
LES NOCES D'ATTILA — LE FILS DE L'ARÉTIN
MAHOMET — FRANCE D'ABORD !...

Introduction de M. AUGUSTE DORCHAIN

PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
MCMXIII

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

PQ
2198
.B5
A6
1913

INTRODUCTION

Il y a quelques mois, la ville de Lunel, où Henri de Bornier était né le 24 décembre 1825, élevait un monument à l'illustre poète. On en souhaitait un autre : une édition où seraient réunis pour la première fois les ouvrages sur lesquels sa haute réputation s'était fondée. Nous la présentons aujourd'hui au public.

Devions-nous y faire entrer toute l'œuvre ? Nous ne l'avons pas cru ; c'est mal servir la gloire d'un écrivain que de vouloir, après sa mort, imposer aux lecteurs des productions auxquelles il n'attachait lui-même qu'une médiocre importance. Henri de Bornier n'était point de ceux qui méconnaissent leur vocation véritable et semblent ignorer leurs limites. « Je ne suis pas un poète lyrique », répétait-il souvent ; il voulait dire par là que ses poèmes les plus divers prenaient presque toujours, comme malgré lui, un accent qui n'était point celui du pur lyrisme. En effet, outre que les « A-propos dramatiques » où sont célébrés, non sans grandeur, Corneille, Racine, Molière, Shakespeare, Victor Hugo, occupent les deux tiers du recueil de ses Poésies Complètes, *il y a, dans le reste même, toujours plus d'éloquence que de musique et plus d'action que de rêve : on y reconnaît, dès l'abord, les vers d'un homme de théâtre, faits pour passer la rampe ou pour être déclamés, en plein air, par quelque voix tragique, devant une foule assemblée.*

Si, en prose, sans oublier une forte étude sur La Politique dans Corneille, *il a écrit quelques romans,* — Comment on devient belle, Louise de Vauvert, Le Jeu des Vertus, La Lizardière... — *il ne les considérait que comme de faciles et reposantes distractions de son esprit, que comme de simples entr'actes entre les labeurs passionnés de ses drames. Encore*

est-on frappé, quand on lit ces spirituelles et gracieuses fictions, de voir que les péripéties ne manquent point d'y être disposées selon un plan tout à fait scénique, et que l'auteur, s'il n'eût été naturellement porté vers un art plus grave, en eût pu tirer sans effort d'aimables comédies romanesques.

Il ne vécut que pour le théâtre, et pour les formes les plus élevées du théâtre. Si, dès 1845, à vingt ans, il débuta dans les lettres par un petit recueil de poésies, Les Premières Feuilles, *qu'il condamnait lui-même à l'oubli, bien qu'il lui eût valu alors les éloges de Chateaubriand, de Béranger et de Victor Hugo, — dès cette année-là aussi le poète présentait à la Comédie-Française un drame en cinq actes et en vers,* Le Mariage de Luther, *déjà plein de telles qualités que, malgré l'âge du dramaturge, l'ouvrage fut reçu à correction. Il allait être, les corrections faites, interprété par Geoffroy, Ligier, Beauvallet et Rachel, quand survinrent les événements de 1848. On craignit les périls d'une pièce où était posée la question du mariage des prêtres ; et le poète, que d'ailleurs son essai dramatique ne satisfaisait plus, renonça à la représentation et ne voulut même pas que la pièce fût publiée.*

Un autre drame, Dante et Béatrix, *très supérieur au* Mariage de Luther, *ne tarda pas à être terminé ; mais il était dit que la politique, cette fois encore, — et non, comme on le verra, pour la dernière, — barrerait la route au poète.*

On se trouvait au lendemain du coup d'Etat ; Victor Hugo venait d'être exilé, et c'est sur l'exil de Dante que s'achevait le cinquième acte de la pièce, avec des vers tels que ceux-ci :

Moi, je pars, mon exil me convient et m'attire,
L'exil... prison qui marche, allongeant le martyre !
. . . . . .
Du moins je flétrirai, je poursuivrai sans cesse
La peur, la trahison, le crime, la bassesse.
Mes ennemis, plongés vivants dans mon Enfer,
Verront leurs noms écrits de mon stylet de fer ;
Leur supplice à mes maux servira d'allégeance ;
Ta muse, Alighieri, ce sera la Vengeance !

On comprend assez que le gouvernement impérial n'ait pu permettre que cet écho des Châtiments *fût entendu, et*

Henri de Bornier dut se contenter de publier, en 1853, son drame.

En attendant de rencontrer de nouveau un de ces grands sujets pour lesquels il eut une prédilection constante, il écrivit pour le Théâtre-Français et pour l'Odéon quelques à-propos très applaudis, et pour diverses revues, sans songer à la représentation, quelques saynètes dont l'une, Le Monde renversé, *publié dans la* Revue Contemporaine, *eut la bonne fortune d'être interprétée à Saint-Pétersbourg par Mme Arnould-Plessy.*

Enfin, voici trouvé le grand sujet attendu ; le poète se sent soulevé par une inspiration qu'il n'a pas connue encore ; et dès 1864 (on doit retenir cette date) il achève, il présente à la Comédie-Française, et on l'y refuse, La Fille de Roland ! *La pièce ne put même pas être soumise au Comité de lecture, l'Administrateur général, Edouard Thierry, ayant jugé qu'il était impossible de montrer au théâtre un empereur humilié, fût-ce en la lointaine personne de Charlemagne, et une France vaincue, trahie par un Ganelon, tout cela s'achevât-il, d'ailleurs, dans l'héroïque exaltation d'une victoire. Ce péril ainsi écarté, la Comédie-Française, quatre ans plus tard, et sans doute en manière de compensation, daigna donner, avec des « doublures » pour interprètes, et au plus fort des chaleurs, quelques mélancoliques représentations d'un* Agamemnon *qu'Henri de Bornier avait imité de Sénèque, tragédie méritoire, certes, mais simple exercice scolaire d'un homme dont on venait de repousser l'œuvre originale et puissante, le chef-d'œuvre.*

C'est seulement onze années après ce refus, le 15 février 1875, que la Fille de Roland, *acceptée cette fois avec enthousiasme, Emile Perrin étant Administrateur général, parut sur la scène de la Comédie-Française où l'on sait qu'elle fut, et qu'elle est encore, chaque fois qu'elle y reparaît, sa merveilleuse fortune. On a cru souvent que le poète avait voulu, dans son drame, rappeler les récentes catastrophes de l'année terrible ; nous n'ignorons plus à présent qu'il n'en était rien, mais que, d'avance il en avait imaginé les douleurs, comme aussi d'avance il avait formulé les espoirs des vaincus, chanté les résurrections et les revanches.*

Si nous avons tenu à conter ici brièvement la marche d'Henri de Bornier à l'entrée de la carrière dramatique, c'est d'abord pour montrer quelle foi, quelle persévérance, quel indéfectible courage lui furent nécessaires, en face de tant d'inopinés et injurieux obstacles ; c'est aussi parce que, des œuvres d'essai dont nous avons conté les traverses, aucune ne se trouvera dans le présent volume, où nous devions toutefois indiquer l'acheminement du poète vers ses œuvres définitives, dont la Fille de Roland *fut la première. Des cinq autres pièces que contiendra notre recueil, nous ne dirons que quelques mots, l'auteur lui-même en ayant presque toujours, dans ses préfaces ou dédicaces, exposé la genèse, les vicissitudes et la pensée directrice.*

Après la Fille de Roland, les Noces d'Attila *furent représentées en 1880 à l'Odéon, avec un succès considérable. C'était une œuvre plus farouche, plus tendue que la précédente et, par là, moins faite pour garder aussi longtemps la faveur du public, bien que supérieure, peut-être, par la qualité du style et par la puissance du verbe.*

Dans ces deux drames, qui se complètent en quelque sorte, Henri de Bornier avait mis sa fière conception du patriotisme et sa noble philosophie de l'histoire; il rêve maintenant, comme Corneille avec Polyeucte *et* Théodore, *de composer, des drames religieux où le Christianisme sera confronté, au point de vue de l'action sociale et, notamment, de la condition des femmes, avec les religions concurrentes ; et il réalise ce dessein en écrivant* L'Apôtre *et* Mahomet.

L'Apôtre est, plus encore qu'un drame, une magnifique étude du rôle de saint Paul dans l'Église naissante, en face du Paganisme et du Judaïsme ; et le poète, n'espérant pas trouver un théâtre qui osât monter une pièce de cette sorte, se contenta de la publier (1887). Mais Mahomet, *où à une exacte et vigoureuse restitution historique s'unissaient les situations les plus émouvantes, fut reçu à l'unanimité, en 1888, à la Comédie-Française. M. Jules Claretie lui avait fait, dès la première heure, un accueil enthousiaste. Deux ans après, ce drame, dont le génial Mounet-Sully devait être le protagoniste, allait entrer en répétitions, les décors et les costumes étaient déjà commandés, quand on apprit, tout à coup,*

que le Gouvernement interdisait la pièce, à la demande du sultan Abdul-Hamid, lequel, sans l'avoir lue, l'avait déclarée attentatoire à la sainte révérence due au Prophète! Et ainsi se trouva devenir vraie, en l'an de grâce 1890, la plus paradoxale imagination du monologue que Figaro, près d'un siècle avant, débitait sous les grands marronniers du comte Almaviva :

«... Je broche une comédie sur les mœurs du Sérail ; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule; à l'instant, un envoyé... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc, et voilà ma comédie flambée pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : « Chiens de chrétiens! »

La mesure était d'autant moins explicable que le poète, non seulement n'avait pas calomnié ni même « frondé » le Prophète, mais donné de lui, au contraire, une image grandiose, avec tout le respect qu'on peut porter à un homme dont on admire le génie, en combattant les seules conséquences de sa doctrine. Et la chose parut plus inexplicable encore lorsqu'on vit, quelques jours après, l'Odéon, autre théâtre d'Etat, remonter, sans protestation de la Sublime Porte ni interdiction de nos ministres, le Mahomet *de Voltaire, où le Prophète est présenté comme le plus cynique et le plus féroce des imposteurs. Henri de Bornier, seul, connaissait le mot de l'énigme; il savait le nom du drôle qui avait contre lui seul — ne jalousant pas Voltaire — suggéré à Constantinople cette manifestation diplomatique. Par patriotisme, il s'inclina, et par pudeur, il se tut. Le Théâtre-Français, comme lui frustré, fit généreusement son devoir :* la Fille de Roland *fut reprise avec éclat; et quelques mois après, porté par ce nouveau triomphe, Henri de Bornier entrait à l'Académie Française.*

Un autre grand sujet le hantait depuis longtemps : sentant monter sans cesse autour de lui, par le journal et par le livre, le flot de l'immoralité publique, il crut faire œuvre de patriote encore en essayant de porter à la scène le

problème de la responsabilité de l'écrivain, d'y montrer, au moyen d'une action saisissante, le prolongement possible à l'infini du mal que, la plume à la main, on a une fois jeté par le monde. Il lui sembla que le type même du malfaiteur de lettres c'était, dans l'Italie du XVIe *siècle, le fameux Pietro Aretino, faux poète à tout faire, conteur obscène, distributeur vénal de louange ou de blâme, maître chanteur, conscient pourrisseur d'âmes, dont il voyait bien que la race, de nos jours, n'était pas éteinte. Et* Le Fils de l'Arétin, — *c'est le titre du drame où il montre le fils corrompu en face du père corrupteur, — fut, en 1895, la pièce qui fit le plus d'honneur à la Comédie-Française, en accroissant aussi l'honneur du poète dont la voix avait si vigoureusement traduit les révoltes indignées de bien des consciences.*

Le long succès de France... d'abord ! *à l'Odéon, en 1899, valut au maître sa dernière joie. Le 28 janvier 1901, il s'éteignait doucement, dans cette Bibliothèque de l'Arsenal où M. de Salvandy, en 1847, l'avait fait entrer comme surnuméraire, dont il était devenu l'Administrateur, et qu'il ne quittait, chaque année, que pour aller passer l'automne en Languedoc, parmi les vignes et sous les platanes du Mas de Bornier, le vieux domaine de famille.*

Sa vie avait eu la même irréprochable pureté qu'il avait tenu, par-dessus tout, à donner à son œuvre. Il faut d'abord, dit-il dans des strophes touchantes d'une dédicace à sa fille, que

Nos livres puissent, sur la table,
Aux yeux de tous, rester ouverts.

Et il ajoute :

Le mien le peut — Je sais la vie ;
J'ai monté par d'âpres chemins,
Je sais que tout ce qu'on envie
S'écroule ou s'enfuit sous nos mains ;

Parfois, dans le doute on le blâme,
A l'heure où les cieux sont couverts,
Une ombre me passait sur l'âme...
Mais l'ombre n'est pas dans mes vers ;

Jamais, d'une lèvre flétrie,
Je n'outrageai, pas même un jour,
La liberté, Dieu, la patrie,
L'art sévère et le chaste amour.

Si j'avais cédé, lâche ou traître,
Au démon que j'ai combattu,
Je sais qui me louerait peut-être...
Toi, ma fille, que dirais-tu ?

Telle fut sa philosophie. Et sa devise, héroïque ensemble et modeste, comme il avait l'âme, tenait en ces trois mots du poète latin : Conamur tenues grandia, « *chétifs, efforçons-nous aux grandes choses* ». *S'y efforcer toujours avait été sa noblesse, y atteindre quelquefois, sa récompense.*

AUGUSTE DORCHAIN.

LA

FILLE DE ROLAND

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Le drame a deux sources où il peut librement puiser : l'histoire et la légende.

La Fille de Roland, *par le sujet comme par les détails, appartient surtout à la légende. Sur Roland, le désastre de Roncevaux et ses conséquences, on trouve deux lignes à peine dans l'histoire de le Moine de Saint-Gall et dans les Annales d'Eginhard ; la légende, au contraire* (la Chanson de Roland) *et tous les poèmes de gestes sont pleins de ces tristes et illustres souvenirs.*

A vrai dire, ici l'histoire c'est la légende ; Roland est historique comme Achille.

On a cherché, en divers sens, les causes du long succès que ce drame obtient. Ce succès est dû, je le sais, au directeur qui a deviné, adopté et en quelque sorte réchauffé l'œuvre ; aux artistes qui l'ont interprétée avec tant de talent et de zèle ; mais ce succès est dû surtout au public.

Rarement le public s'est fait à ce point le collaborateur d'un écrivain. En étudiant chaque jour les impressions de la foule, j'ai eu le bonheur de reconnaître entre elle et moi une constante communauté de sentiments; il y a sans doute de plus grandes gloires pour un poète, il n'y a pas de joies plus douces et plus profondes.

A M. ÉMILE PERRIN

ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DU THÉATRE-FRANÇAIS

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous offrir ce drame.

Son succès a dépassé mes espérances ; je le dois à vos soins, à votre science du théâtre, à vos conseils littéraires, à cette sympathie d'un cœur et d'un esprit élevés qui gagne le public et protège l'œuvre.

Croyez, Monsieur, à toute ma reconnaissance comme à tout mon attachement.

HENRI DE BORNIER

Paris, 16 février 1875.

PERSONNAGES	DISTRIBUTION	
—	1875	1890
L'EMPEREUR CHARLEMAGNE	MM. MAUBANT.	MM. PAUL MOUNET.
GÉRALD	MOUNET-SULLY.	MOUNET-SULLY.
LE COMTE AMAURY	DUPONT-VERNON.	SILVAIN.
RAGENHARDT, Saxon	LAROCHE.	LAROCHE.
LE DUC NAYME	MARTEL.	MARTEL.
RADBERT, moine	CHÉRY.	DUPONT-VERNON.
NOÉTHOLD, chevalier sarrazin	VILLAIN.	VILLAIN.
RICHARD, ancien écuyer de Roland	RICHARD.	LAUGIER.
GEOFFROY, jeunes seigneurs de la cour de Charlemagne.	CHARPENTIER.	LEITNER.
BARBÉ, jeunes seigneurs de la cour de Charlemagne.	JOLYET.	COCHERIS.
BERTHE	Mmes SARAH BERNHARDT.	Mme ADELINE DUDLAY
THÉOBALD, page	MARTIN.	FRÉMAUX.

LA FILLE DE ROLAND

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

ACTE PREMIER

Une vaste salle dans le château de Montblois. — Au fond, une galerie ouverte par laquelle on aperçoit le cours du Rhin et les montagnes de la Saxe. — Tours et tourelles.

SCÈNE PREMIÈRE

RADBERT, THÉOBALD, SERVITEURS travaillant à fourbir des épées, des arcs. Radbert est assis devant une table où est une sorte d'échiquier.

RADBERT

Théobald, vois un peu s'il n'arrive personne
Près des bois, du côté de la Marche saxonne ?

THÉOBALD

Pas encor, sire moine.

RADBERT

Et près du Rhin ?

THÉOBALD

Non plus.

RADBERT, à part.

Pourtant le comte, après deux mois d'absence...

(Aux serviteurs.)

Or sus,

C'est l'heure du repos. Mais laissons aux esclaves
Les vils plaisirs : il sied que les vôtres soient graves.
Venez ! — Voyez ce jeu. Jeu très noble !

THÉOBALD, se rapprochant de la table.

Est-il vrai ?

RADBERT

Inventé l'an dernier par Wibold de Cambrai
Pour Charlemagne même.

THÉOBALD

Oh ! ce jeu, j'imagine,
Doit être digne en tout d'une telle origine.

RADBERT

Oui, par son nom d'abord. C'est le *jeu des vertus* :
Les joueurs à ce jeu ne sont jamais battus ;
Je vais vous l'expliquer.

THÉOBALD

Moi, je suis tout oreilles.

(Les serviteurs se groupent autour de Radbert.)

RADBERT

Ce tableau se divise en cases bien pareilles,
Cinquante-six... Voyez ! Sur chacune est écrit
Le nom d'une vertu du cœur ou de l'esprit...

THÉOBALD

Cinquante-six vertus ! C'est une forte somme,
Et pour les pratiquer c'est bien peu d'un seul homme !
Et comment s'y prend-on, sire Radbert ?

RADBERT

Voici.
On a chacun trois dés, on les agite ainsi...

THÉOBALD

Très bien :

RADBERT

Sur l'échiquier au hasard on les jette ;
On lit, d'après la case où chaque dé s'arrête,
Le nom des trois vertus que désigne le sort,
Et l'on doit, tout le jour, par un sincère effort,
Pratiquer ces vertus, petites ou majeures.

THÉOBALD

Tout le jour, seulement ?

RADBERT

Le jour de vingt-quatre heures !
Essayons.

THÉOBALD, regardant au dehors.

Sire moine, il me semble là-bas
Voir venir... C'est le comte Amaury, n'est-ce pas ?
Oui, messire, c'est bien le comte, notre maître ;
Je ne me trompe pas : j'ai pu le reconnaître ;
C'est bien son gonfanon vert et bleu... Quel bonheur,
De le revoir enfin, notre maître et seigneur !
Certes, c'est qu'il n'est point, du Rhin à l'Aquitaine,
De cœur plus généreux et d'âme moins hautaine ;
Seulement dites-moi, messire chapelain,
D'où vient qu'à la tristesse il est toujours enclin ;
Excepté quand son fils est là, l'on pourrait croire
Que quelque souvenir tourmente sa mémoire...

RADBERT, vivement et montrant la table où il conduit Théobald.

C'est le *jeu des vertus* qui répondra pour moi.
— Jette un dé.

THÉOBALD, jetant un dé et lisant sur l'échiquier.

« De juger tes maîtres abstiens-toi. »

RADBERT, prenant Théobald par l'oreille.

Tu vois !
(A part.)
Notre âme en vain se voile et se retire,
Le regard d'un enfant saura toujours y lire !

THÉOBALD, qui de nouveau a regardé au dehors.

Sire moine, au manoir le comte vient d'entrer.

RADBERT

Enfin, le voici donc !

(Les serviteurs sortent d'un côté. Entre Amaury.)

SCÈNE II

RADBERT, AMAURY

AMAURY, saluant Radbert.

Dieu vous puisse honorer ;

RADBERT, rendant le salut.

Dieu nous rende meilleurs !

AMAURY, cherchant autour de lui.

Mon fils ?... Mon fils ?... de grâce !
Répondez vite...

RADBERT

Aucun danger ne le menace :
Des colons sont venus l'avertir ce matin
Qu'un auroch ravageait leurs terres près du Rhin,
Et sur l'heure, suivi d'une escorte nombreuse,
Gérald partait... Croyez qu'il fera chasse heureuse.

AMAURY

Bien ! — Qu'on nous laisse seuls.

(Les serviteurs sortent.)

Pardonnez-moi, Radbert.
Mes craintes pour mon fils : j'ai déjà tant souffert,
Vous le savez, hélas ! et souffert par ma faute,
Que j'attends chaque jour le malheur comme un hôte !

RADBERT

En effet, vos regards tristes, votre pâleur...
Dieu vous enverrait-il quelque nouveau malheur ?

AMAURY, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Quel que soit le malheur dont le destin m'accable,
Je le supporte en homme et l'accepte en coupable.

RADBERT

Coupable, vous l'étiez, et... trop certainement !
Le crime était en vous, sur vous le châtiment ;
Partout on vous nommait traître, perfide, infâme ;
J'ai sauvé votre corps, puis j'ai guéri votre âme.
De mes efforts constants je suis récompensé,
Puisqu'il ne reste en vous rien de l'homme passé ;
Vous avez par vingt ans de dure pénitence
De votre premier juge effacé la sentence,
Et ce long repentir, de vos fautes vainqueur,
En vous a tout changé, le visage et le cœur ;
Oui, quand je vous regarde et quand je vous écoute,
Votre passé me semble un mensonge, et j'en doute ;
Nul ne reconnaîtrait dans le comte Amaury
L'homme que Charlemagne autrefois à flétri !
Et vous pourriez parler à présent de cet homme
Comme d'un étranger que par hasard on nomme.

AMAURY

Vous vous trompez, mon père : il est des crimes tels
Que, même l'arbre mort, ses fruits sont immortels !
Vous ne savez pas tout ; vous ignorez encore
Quel nouveau désespoir maintenant me dévore ;
Vous ne m'avez connu, condamné qu'à demi ;
Eh bien, écoutez-moi.

RADBERT

J'écoute, mon ami.

AMAURY

Vous connaissez, Radbert, le but de mon voyage,
Ou plutôt de ce long et dur pèlerinage :
Je sentais, j'étais sûr, qu'en retrouvant les lieux
Témoins de mon forfait, je le pleurerais mieux.

Poussé par ce désir qu'en vain l'âme comprime,
J'avais soif de revoir le théâtre du crime,
Ces monts pyrénéens et ce fatal vallon
Où Roland a péri, livré par Ganelon !
Je les reconnus trop, ces pics tristes et sombres,
Ces torrents, ces pins noirs aux gigantesques ombres;
C'était bien Roncevaux ! Seulement, par endroits
L'herbe verte était plus épaisse qu'autrefois !
C'est qu'ils ont lutté là, lutté sans espérance,
Pour le grand Empereur et pour la douce France,
Les superbes héros, mes nobles compagnons,
Dont j'ose à peine encor me rappeler les noms ;
C'est que de leur sang pur cette terre est trempée,
C'est que si je cherchais du bout de mon épée,
En remuant le sol, sans doute je pourrais
Retrouver un ami dans ce que j'y verrais !
C'est qu'on découvre encor, sous les roches voisines,
Des cadavres percés des flèches sarrazines !...

RADBERT

Calmez-vous, Amaury !

AMAURY

Moi ? Je suis Ganelon,
Ganelon le Judas, le traître, le félon !
Je restai là trois jours ; au fond de ma pensée
Je revoyais mon crime et ma honte passée,
Ma haine pour Roland, ma jalouse fureur,
Nos défis échangés aux yeux de l'Empereur,
Les douze pairs livrés aux Sarrazins d'Espagne
Par moi comte et baron, parent de Charlemagne !
Il me semblait entendre, au milieu des rochers,
Nos preux tomber surpris par les coups des archers,
Olivier et Turpin, mouvantes citadelles,
Terribles, se ruer parmi les infidèles,
Et Roland, dans la mort sublime et triomphant,
Faisant trembler les monts du son de l'oliphant !
— J'étais là seul, mon âme en mon crime absorbée,
Frissonnant, à genoux, la poitrine courbée ;

Je priais, je pleurais ; la nuit autour de moi
Descendait, pénétrant mon cœur d'un vague effroi.
Tout à coup retentit le tonnerre, et la rage
De l'ouragan me vient rappeler cet orage
Dont Charlemagne, au bruit du tonnerre roulant,
Disait : C'est le grand deuil pour la mort de Roland !
A tous ces souvenirs la force m'abandonne,
Et j'embrasse la terre en m'écriant : Pardonne !
Avant la mort, grande ombre, accorde-moi la paix,
Suis-je donc condamné pour jamais ? — Pour jamais !
Répondit une voix. Je relevai la tête,
Et je crus voir, je vis, sous l'horrible tempête,
Parmi les rocs fumants qui m'entouraient partout,
Un homme, un chevalier, immobile et debout.
Un blanc linceul couvrait jusqu'aux pieds le fantôme,
Mais laissait deviner la cuirasse et le heaume ;
Et la voix même avait cet accent souverain
Et rude qu'elle prend dans le casque d'airain.
— Eh ! quoi, Roland ! criai-je, ô martyr que j'implore,
Pas de pardon, jamais ? — Jamais ! répond encore
La voix sinistre. Au loin, de sommets en sommets,
La montagne redit le mot fatal : Jamais !
Et moi, qu'avait brisé cet arrêt de la tombe,
Je tombai sur le sol comme un cadavre tombe.
Quand je me relevai, le jour brillait aux cieux,
Et je redescendis le mont silencieux.
Un moment, je voulus au fond de ces retraites
M'ensevelir, ainsi que vos anachorètes ;
Mais je me rappelai, mon père, vos avis :
D'autres devoirs me sont imposés : j'ai mon fils.

RADBERT

Comte, votre récit n'a rien dont je m'effraie :
Ainsi plus d'une fois se rouvrira la plaie !
Eloignez maintenant, d'autres soins occupé,
Ces vaines visions de votre esprit frappé.
L'écho répondait seul à votre voix fiévreuse,
Et l'ombre de Roland serait plus généreuse ;

Les vivants, dont la haine irrite les tourments,
Osent dire : Jamais ! — Les morts sont plus cléments !
Que votre fils soit donc votre unique pensée,
Que par vous vers le bien sa route soit tracée ;
Sans chercher plus avant dans le secret des cieux,
Je sais qu'il est loyal autant qu'audacieux,
Qu'il se fait de l'honneur l'image la plus haute...

AMAURY

Ah ! Radbert, si jamais il apprenait ma faute,
S'il apprenait mon nom, mon vrai nom...

RADBERT

Il faudrait,
Même alors, bénir Dieu dans tout ce qu'il ferait !
Dans ses desseins profonds mettez votre assurance ;
Comme un bienfait, de lui recevez la souffrance,
Car pour l'âme, souillée encor malgré nos soins,
Toutes larmes de plus sont des taches de moins !

AMAURY

Oui ! — Dites-moi pourtant, malgré ma prévoyance,
Gérald n'a-t-il aucun soupçon de sa naissance ?
Sur moi, sur mon passé, n'a-t-il rien découvert ?
Avons-nous fait assez pour le tromper, Radbert ?

RADBERT

Nous avons tout prévu : ne craignez rien.

AMAURY

Peut-être !
A son âge l'esprit cherche et veut tout connaître ;
Vous parle-t-il parfois de sa mère ?

RADBERT

Souvent.
Mais je trouble à dessein ses souvenirs d'enfant ;
Son jeune cœur, suivant la pente naturelle,
N'en croit que mes récits sur vous-même et sur elle ;
Il ignore son rang, ses malheurs, son vrai nom ;
Ainsi, rassurez-vous.

AMAURY

Je le devrais... mais non !
Il me semble souvent en mon ignominie
Que ma faute n'est pas encore assez punie,
Quand, pour me rappeler mon opprobre immortel,
Je pense au jour où, moi ! j'ai conduit à l'autel
La veuve de Milon, duchesse de Bretagne,
La mère de Roland, la sœur de Charlemagne !
Charlemagne, debout sous le grand dais royal,
Me dit en souriant : Mon frère, sois loyal !
Et Roland, sans un mot de jalousie amère,
Tendit sa main vaillante au mari de sa mère !
— Ah ! dans ce jour d'orgueil, que ma honte a payé,
Que ne suis-je tombé, sous leurs yeux, foudroyé !
Et vous-même, Radbert, le jour de mon supplice,
Il fallait me laisser mourir ; c'était justice ;
Et ce corps vil, sanglant, meurtri, percé de coups,
Il fallait le laisser la pâture des loups !
J'ai souffert, depuis lors, ce qu'aucun mot n'exprime,
Ma chair même a gardé le long frisson du crime !
Mais de tous les tourments le plus cruel pour moi,
C'est mon fils ! Tout mon cœur, Radbert, bondit d'effroi
Quand je songe qu'il peut me dire un jour : « Ma mère
« Fut celle de Roland ; qu'as-tu fait de mon frère ? »
Quand je songe surtout que, demain, aujourd'hui,
Le poids de mon forfait peut retomber sur lui !
— Ecoutez... écoutez... Quelle terreur me glace !

(On entend une fanfare au dehors)

Le son de l'oliphant ! — Ce n'est pas l'air de chasse
De Gérald. C'est un air de combat.

RADBERT, regardant au dehors.

C'est bien lui,
Gérald... Une étrangère... un Saxon captif...

AMAURY, regardant également.

Oui !

SCÈNE III

LES MÊMES, BERTHE, GÉRALD, RAGENHARDT
enchaîné et maintenu par des esclaves.

GÉRALD

Mon père !

AMAURY, le pressant dans ses bras.

Mon Gérald ! — Mais dis-moi... car j'ignore...
Tu n'es pas blessé ?

GÉRALD

Non par malheur ! Pas encore !
C'est par vous que j'appris qu'en faisant son devoir
La première blessure est douce à recevoir.
Eh bien, pour recevoir ma première blessure,
Aucun jour n'eût été meilleur, je vous l'assure !

(Regardant Berthe, qui est restée un peu en arrière.)

Mais les Saxons, madame, en fuyant sous mes coups,
M'ont à peine permis de combattre pour vous.

BERTHE, avançant, à Amaury.

L'éloge mérité que votre fils évite,
Il l'aura : Les Saxons ne fuyaient pas si vite !
Et tous mes serviteurs brusquement dispersés,
N'est-il pas vrai, messire, en témoignent assez !

AMAURY

L'éloge pour mon fils est glorieux, madame !
Votre voix, vos regards, cette fermeté d'âme
Que tout annonce en vous après un tel danger
Prouvent que rien de grand ne vous est étranger !
Chez le comte Amaury soyez la bienvenue,
Madame ! La demeure est pour vous inconnue,
Et sans doute vos pas pour la première fois
Viennent de rencontrer ce manoir de Montblois ;
Car ce fief est lointain et séparé des autres
Par de vastes forêts qui se joignent aux nôtres.

Comment donc, depuis quand, dans ce pays désert
Vous trouviez-vous ?

BERTHE

Je viens des rives du Wéser,
De Fritzlar, où souvent les filles de mon âge,
Au tombeau d'un martyr, vont en pèlerinage.
Nous descendions au fond de ce bois où s'étend
Un ruisseau lent et noir, une sorte d'étang,
Quand d'affreux hurlements, que l'écho nous renvoie.
S'élèvent, et, pareils à des bêtes de proie,
Des hommes d'un aspect formidable et hideux
Dispersent mon escorte et m'entourent. L'un d'eux
Cherchait à me saisir, et, l'injure à la bouche,
Me menaçait déjà de son geste farouche ;
Mais tout à coup sa main laisse échapper le fer,
Le cri guerrier : Montjoie ! a retenti dans l'air ;
C'était lui, votre fils. Souriant et tranquille.
Du cercle de son glaive il me fait un asile !
Bientôt les ennemis veulent fuir, mais en vain ;
Il les frappe, il les pousse au fond du noir ravin ;
Il semble avec regret voir décroître leur nombre,
Il poursuit les derniers sous la ramure sombre ;
Puis, revenant vers moi, sauvée enfin par lui :
« Allons ! nous avons fait bonne chasse aujourd'hui ! »

AMAURY

Bien, Gérald !

GÉRALD

Je n'ai fait que mon devoir, mon père.
« Il sied de ne compter ses ennemis qu'à terre »,
M'avez-vous dit souvent. J'ai suivi vos leçons.
Mais je dois m'accuser aussi. — Quand les Saxons,
Eperdus et tremblants, ont fui sous mon épée,
Quand de leur sang j'ai vu ma main toute trempée,
Il m'a semblé, tuant pour la première fois,
Que tout changeait, mon cœur, mes sens, mes yeux, ma voix ;

Quel étrange pouvoir la victime abattue,
L'homme qui meurt a donc sur l'homme qui le tue !
Je me sentais saisi par un être nouveau,
Une rouge vapeur me montait au cerveau,
Même quand l'œuvre est juste, il est étrange comme
Un reste de Caïn est caché dans tout homme !
C'est ainsi que j'allais, frappant, frappant toujours,
Non plus, tel que la veille, ou des loups ou des ours...
Des hommes ! Une chair faite comme la mienne !
— Mais quand j'eus dispersé cette horde païenne,
En revenant vainqueur, ivre encore et joyeux,
J'aperçus immobile et me suivant des yeux,
L'étrangère ! On eût dit que la victoire juste
La remplissait pourtant d'une tristesse auguste
Et qu'elle demandait à Dieu pour tous ces morts
Le pardon, pour sauver le vainqueur du remords.
Alors, je compris bien que Dieu, qui nous envoie
Aux combats, en permet l'ardeur, mais non la joie !
— Un Saxon était là, le chef et le dernier ;
Décidez de son sort. Le voici prisonnier.

AMAURY, faisant signe de faire avancer le prisonnier.

Bien ! nous ferons de lui justice bonne et prompte.

BERTHE

Pour cet homme soyez indulgent, sire comte :
Celui qui juge, Dieu plus tard le jugera.

AMAURY

J'obéirai, madame, autant qu'il se pourra.

(Il se place sur un fauteuil élevé, ayant Radbert près de lui. Berthe et Gérald restent un peu à l'écart.)

Quel est ton nom, païen ?

RAGENHARDT

Ragenhardt.

AMAURY

Et ton âge.

RAGENHARDT

L'âge de mon pays depuis son esclavage,
Trente ans.

AMAURY

Et tes parents ?

RAGENHARDT

Mon oncle est Witikind.

AMAURY

Ton père ?

RAGENHARDT

Il était roi quand Charlemagne vint.

AMAURY

Et toi, le fils d'un roi, dans une embûche infâme,
Tu viens comme un bandit attaquer une femme ?

RAGENHARDT

Bandit... pour tout vainqueur c'est le nom du vaincu !
Toi qui peux me tuer, pourquoi m'insultes-tu ?

AMAURY

La guerre a prononcé la sentence suprême;
Ton oncle Witikind a reçu le baptême ;
De vos douze tribus les chefs se sont soumis,
Ils se sont fait chrétiens...

RAGENHARDT

Les pères... mais les fils !
Mon père, à moi, d'ailleurs, a dédaigné de vivre,
J'ai sa mort à venger, non son exemple à suivre ;
Je l'ai vu par les Francs massacrer sans pitié,
J'étais bien jeune... mais je n'ai rien oublié !

AMAURY

Tout Saxon, d'ordinaire, est habile et perfide,
A cacher ses desseins son esprit est rapide ;

Cependant je crois voir plus de sincérité
Dans ton accent sauvage et ton œil irrité.
— Tu mérites la mort...

RAGENHARDT

Croit-on que je l'ignore ?
Je venais pour tuer, tuez-moi.

AMAURY

Pas encore.
Celle que tu voulais frapper si lâchement
Ici m'a demandé ta grâce en ce moment ;
Je pourrais donc laisser ton crime sans vengeance.
Mais toi-même rends-moi possible l'indulgence :
Veux-tu rester en Gaule et te faire chrétien?
Tu sauveras tes jours à ce prix.

(Silence de Ragenhardt.)

Parle !... Eh bien ?...
Ton sort est dans ta main, je te le dis encore.

RAGENHARDT

Dieu peut-être a sur moi des desseins qu'on ignore ;
Je ne peux refuser si j'en suis l'instrument !

(Regardant Amaury.)

J'accepte ; mais hier, j'aurais fait autrement !

AMAURY

Sois donc chrétien, Saxon, et dès ce jour commence
A prouver que ton cœur comprend cette clémence.

BERTHE, avançant vers Amaury.

Merci, comte ! Il m'est doux, en vous disant adieu,
De penser que j'ai pu gagner cette âme à Dieu.

RAGENHARDT, dont on a détaché les liens, s'arrêtant près de sortir.

Quoi ! vous partez, madame ?

BERTHE

A l'instant. Que t'importe ?

RAGENHARDT

Et vous avez sans doute une nombreuse escorte ?

BERTHE

Non, mais j'espère ici, pour franchir les forêts,
Trouver des défenseurs.

GÉRALD

Oui, certes ! ils sont prêts.

RAGENHARDT

Ne partez pas, madame.

BERTHE

Et pourquoi donc ?

RAGENHARDT

Chrétienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne.
Les tribus des Saxons, sans attaquer Montblois,
Se répandront ce soir dans la plaine et les bois ;
Pour leur livrer bataille il faudrait une armée.
Restez donc dans ces murs quelque temps enfermée ;
Je puis sans les trahir vous sauver de leurs coups,
Madame... Et maintenant, je suis quitte envers vous !

(Avant de sortir, regardant les autres assistants.)

— Vous, sachez-le : la Saxe est debout tout entière,
Le flot sombre et vengeur va franchir sa frontière.
La bataille sera dure, je vous le dis !
Le passé n'est pas mort. Charlemagne, jadis,
Donna l'ordre qu'en Saxe eût la tête coupée
Quiconque dépassait la hauteur d'une épée.
Ce fut trop peu ! Bientôt viendront vos repentirs.
O vainqueurs, prenez garde aux enfants des martyrs !

(Il s'éloigne au fond parmi les hommes du manoir.)

SCÈNE IV

AMAURY, RADBERT, BERTHE, GÉRALD

BERTHE

Sire comte, chez vous me voilà prisonnière.
Savez-vous toutefois s'il est quelque manière
D'échapper aux Saxons en sortant de vos murs ?

GÉRALD

Madame, il n'en est point.

BERTHE

Tous, vous en êtes sûrs ?

AMAURY

Oui, madame. Restez. Mais c'est vous qui, peut-être,
Protégerez ici la maison et le maître ;
Et j'ose dire, ému d'un respect grave et doux,
Comme autrefois Tobie : un ange est près de nous !

BERTHE

Dieu préserve mon cœur des vanités frivoles !
Mais, comte, pour payer ces courtoises paroles
Et me montrer du moins digne d'un tel accueil,
Mon nom seul suffira, si je n'ai trop d'orgueil,
Et vous tressaillirez à tout ce qu'il rappelle,
Vous, chevalier de France et chevalier fidèle !

AMAURY

Quel est-il donc, ce nom ? Parlez, parlez !

BERTHE

Je suis
Nièce de Charlemagne, orpheline depuis
Le jour de Roncevaux : on appelait ma mère
La belle Aude, le duc Roland était mon père.

GÉRALD

La fille de Roland !

AMAURY, reculant avec terreur et saisissant la main de Radbert.

La fille de Roland !

RADBERT, bas.

Prenez garde, Amaury ! Vous êtes tout tremblant.

AMAURY

Dieu juste ! Est-il possible ?

RADBERT, bas.

Amaury, prenez garde !
Soyez maître de vous : votre fils vous regarde !

AMAURY, se remettant un peu.

Madame, pardonnez mon trouble et mon émoi ;
Ce grand nom de Roland, un soldat comme moi
Ne saurait l'écouter sans tressaillir dans l'âme...
Vous me l'aviez prédit ; pardonnez-moi, madame !

BERTHE

Merci, comte Amaury ; sire Gérald, merci !
Mais oubliez mon rang en m'accueillant ici.
Auprès de l'empereur même j'ai l'habitude
De chercher le bonheur calme et la solitude ;
Je ne veux être ici que Berthe ; c'est mon nom.

AMAURY

Gérald, le prisonnier vient d'affirmer... mais non !
Les hordes des Saxons peuvent, quoi qu'il en dise,
Même contre nos murs tenter quelque entreprise.
Qu'ils viennent attaquer les fossés ou la tour,
Je veux être au péril le premier, c'est mon tour,
Ne songe pas, Gérald, au trait qui peut m'atteindre,
Pour Berthe seule il faut veiller, il faut tout craindre,

Et si je méritais ce glorieux trépas,
Si je tombe à ses yeux, mon fils, ne me plains pas !
— Maintenant, aux remparts ! Que tous les hommes d'armes,
Nos colons et nos serfs, au premier cri d'alarmes,
Soient chacun à son rang ? Que les guetteurs de nuit
Restent l'oreille à terre, épiant chaque bruit !
— Vous, du poste avancé faites doubler la garde
Par nos meilleurs soldats... Mais ce soin me regarde.
— Toi, reste ici, Gérald : c'est le poste d'honneur.

GÉRALD

Merci, mon père ! Dieu me fera ce bonheur
De payer de nouveau la dette de la France
Au grand nom de Roland, j'en ai là l'espérance !
Je trouvais, pardonnez ! lorsque j'étais enfant,
Que vous ne disiez pas ce nom assez souvent,
Je me le répétais mille fois à moi-même ;
Roland fut mon héros, mon idéal suprême ;
Il me semblait — je sens mon orgueil aujourd'hui —
Que quelque chose en moi me rapprochait de lui ;
Dans mes rêves d'enfant en lui je croyais vivre ;
Il me semblait du moins le voir, l'aimer, le suivre
Dans sa gloire éclatante et dans ses fiers travaux,
Et comme lui tomber aux champs de Roncevaux !
Ah ! vous l'avez bien dit tout à l'heure : sa fille,
Nous la saurons défendre, et, dans notre famille,
Parmi nos gens, mon père, et dans notre maison,
Elle ne trouvera jamais de Ganelon !

AMAURY, bas.

Venez, venez, Radbert ! — Voilà ce qui dévore ! —
Venez !

GÉRALD

Adieu, mon père ! Ici, jusqu'à l'aurore,
Debout, cherchant de l'œil l'ennemi prompt ou lent,
Votre fils gardera la fille de Roland !

SCÈNE V

GÉRALD, BERTHE

(Gérald est debout sur la galerie, regardant au loin vers le Rhin et la campagne. Berthe regarde Amaury s'éloigner, puis elle s'arrête assez longtemps les yeux sur Gérald immobile ; enfin, elle parcourt lentement la grande salle, et arrive devant la table où se trouve le *Jeu des vertus*.)

BERTHE

Ah ! *le Jeu des vertus !* — Ce jeu me le rappelle,
Au palais de Lutèce ou bien d'Aix-la-Chapelle,
Charlemagne souvent, à cette heure du soir,
Me dit : « Prends ce jeu, Berthe ! Il faut aujourd'hui voir,
« Quelles sont les vertus que le sort nous indique,
Et qui de nous saura les mieux mettre en pratique. »

(Elle prend le cornet et agite les dés.)

Ce n'est qu'un jeu. Pourtant les inspirations
En sont bonnes toujours, très bonnes ! — Essayons.

(Elle jette les dés et lit sur le tableau.)

« Devant chacun, devant soi-même, être sincère. »
C'est facile, et cet ordre était peu nécessaire.

(Elle lit de nouveau.)

« Grande pitié pour ceux qui nous ont fait souffrir ! »
Ah ! si l'occasion venait à moi s'offrir,
Je voudrais pratiquer cette vertu céleste !
Et cependant, qui peut savoir ! — Lisons le reste.
« Reconnaissance ! » Bien !

(Elle regarde du côté de Gérald, toujours immobile ; elle reprend les dés et va les jeter de nouveau, mais elle s'arrête comme ayant réfléchi.)

Ajourd'hui, c'est assez.

(La nuit tombe.)

VOIX D'AMAURY, au dehors.

Dieu nous garde : veillez !

GÉRALD, répondant.

Dieu nous garde : veillez !

(Une autre voix répète le cri plus loin.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRALD

Berthe va donc partir ! La plaine est libre enfin ;
Les tribus des Saxons ont repassé le Rhin,
L'armée impériale arrive sur leur trace ;
Dieu d'un nouveau combat ne m'a pas fait la grâce.
Demain, ce soir peut-être, elle va nous quitter !
— Tous les soupçons, du moins, j'ai su les éviter :
Mon père ne sait rien ! Tout le monde l'ignore,
Ce secret de mon cœur !... Gardons-le bien encore !
— Ce silence me pèse... Il m'humilie, il ment,
Et la honte qu'il donne en est le châtiment !
— Raisonnons toutefois... Pourquoi ne pas me taire ?
Tout homme a son secret, toute âme a son mystère ;
La pudeur, la prudence, au cœur le plus loyal
Sont permises toujours... Et cependant c'est mal !
Les nobles sentiments dédaignent tous les voiles,
Le ciel n'est plus le ciel quand il n'a pas d'étoiles !
Mon secret dans mon sein ne peut plus s'enfermer :
Mon père saura tout ! — Mais pourquoi l'alarmer ?
Pourquoi livrer mon père à l'angoisse, à la crainte ?
— Ciel ! où donc ai-je appris cet art vil de la feinte ?
Dissimuler, tromper, m'engager, le front bas,
Dans ces obscurs chemins que je ne connais pas !
— Cependant... si je dis la vérité, mon père
Ne me permettra plus ce départ que j'espère ;
Si je lui dis : « C'est pour la suivre que je pars ! »
Son refus est certain ! — Hélas ! De toutes parts,

L'ombre descend sur moi ; partout, partout le doute.
Où donc est le devoir ? Je cherche en vain la route...
Éclairez-moi, mon Dieu ! J'aimerai la douleur,
Je bénirai le mal qui me rendra meilleur !

SCÈNE II

GÉRALD, AMAURY

AMAURY

Ah ! c'est toi, mon enfant ?

GÉRALD

Écoutez-moi, de grâce,
Mon père ! Un tel aveu me trouble et m'embarrasse ;
Mais si j'ose parler aujourd'hui, croyez bien
Que mon respect pour vous n'en doit souffrir en rien.

AMAURY

Parle.

GÉRALD

Eh bien, je voudrais — car si j'ai pu naguère,
Poursuivre des Saxons, je n'ai pas vu la guerre...
Je voudrais partir, voir de vrais combats un jour,
Et faire à notre nom quelque honneur à mon tour.

AMAURY

Je te comprends, Gérald : jeune, j'étais de même ;
C'est un noble désir que j'excuse et que j'aime.
Si ton éloignement est bien cruel pour moi,
Ta gloire et ton honneur me sont chers comme à toi.
Une guerre, dit-on, se prépare en Sicile,
Y prendre part, Gérald, pour toi sera facile.
J'y songerai.

GÉRALD

Pardon, mon père ! mon espoir
Est de rester en France à faire mon devoir ;
Je veux être avant tout soldat de Charlemagne.

AMAURY

Je te comprends encor. Les Sarrazins d'Espagne,
Après tant de combats sont encore insoumis ;
Tu trouveras en eux de dignes ennemis ;
Ils attaquent souvent l'Aquitaine voisine :
Tu verras donc, Gérald, la guerre sarrazine ;
J'ai là-bas des amis qui te feront accueil.

GÉRALD

Plus grand est mon désir encore, ou mon orgueil :
Je voudrais guerroyer près de l'empereur Charles.

AMAURY

Je comprends moins, Gérald, le désir dont tu parles ;
Fils d'un soldat obscur : Juge mieux ton erreur !
Qui donc te conduirait jusques à l'Empereur ?

GÉRALD

Dame Berthe.

AMAURY, lui prenant vivement les mains et le regardant en face.

Gérald !

GÉRALD

Eh bien, oui, oui, je l'aime !
Loin de moi, loin de moi tout lâche stratagème ;
J'aime Berthe !

AMAURY

Mon fils !

GÉRALD

Oui, je l'aime ! Et ce mot
Semble élargir mon cœur à le dire tout haut !
Oui, mon père, je l'aime autant que je l'admire :
Ses yeux où l'on dirait qu'un coin du ciel se mire,
Son âme qui rayonne à travers la beauté,
Sa voix... Quel homme au monde aurait donc résisté ?
Je l'aime ! Est-ce folie ou raison ? je l'ignore.
Je l'aime ! Tout est là ; que vous dirais-je encore ?

Mais peut-être elle seule... O mon père, pardon!
Comprendrait mon amour...

AMAURY

Elle l'ignore donc?

GÉRALD

Ayant eu le bonheur de défendre sa vie,
En loyal chevalier, après l'avoir servie,
Pouvais-je... votre cœur m'a déjà répondu!
Abuser en parlant du service rendu?

AMAURY

Ah! je respire! Eh bien, il faut que dès cette heure,
Gérald, de cet amour rien en toi ne demeure!
Il le faut, je le veux! Toi, sans gloire, sans nom,
Sans aïeux... songe enfin, songe à tout!

GÉRALD

Eh bien, non!

Eh bien, non! J'ai pensé tout ce que vous me dites,
J'ai mesuré d'en bas les hauteurs interdites;
J'ai vu. je vois toujours dans ma pensée en feu,
Roland, le preux martyr, le chevalier de Dieu,
Passer, après sa vie offrant sa mort féconde,
Aux acclamations de la France et du monde!
Je vois le souverain dont s'étendent les lois
Du pays des Pisans au pays des Gallois,
Charlemagne béni par l'évêque de Rome,
Plus qu'un roi, presqu'un dieu qui daigne rester homme.
Tranquille, dans sa main portant le globe d'or!
— Et pourtant j'aime Berthe, et l'aime plus encor,
Et je sens, dans mon cœur plus pur et plus fidèle,
Quelque chose de grand qui me fait digne d'elle!

AMAURY

Non, tu n'en es pas digne! Hélas! non, non, hélas!
Je le veux, obéis : tu ne la suivras pas!
Ou plutôt, je t'en prie au nom de ma tendresse,
J'ai commandé, j'eus tort, à ton cœur je m'adresse:

Tu ne me connais pas, c'est ma faute ; je suis
Triste et morne souvent, quelquefois je te fuis ;
C'est que je crains pour toi, cœur jeune et plein de flamme,
L'ombre que répandrait mon âme sur ton âme ;
Mais je t'aime, mon fils ! Ma gloire, ma vertu,
Mon bonheur, c'est toi seul, c'est toi seul, le sais-tu ?...

GÉRALD

Mon père !...

AMAURY

Eh bien, mon fils, juge de mes alarmes :
J'ai le cœur d'un soldat ; eh bien !... tu vois mes larmes !

GÉRALD

Mon père !...

AMAURY

Écoute-moi. Cet amour insensé,
C'est ta perte, Gérald, je le sens. je le sai,
Je le vois clairement ! Aujourd'hui l'espérance ;
Demain l'inquiétude, et bientôt la souffrance ;
Après, la jalousie avec tous ses poisons ;
Plus tard, les ennemis cachés, les trahisons,
La honte de tomber loin de son but, et même ;
Et surtout ! le dédain de celle que l'on aime !

GÉRALD

Dieu !

AMAURY

Pars, mais sache bien, mon fils, que j'en mourrai !

GÉRALD

Mon père !...

AMAURY

Jure donc de rester !

GÉRALD

C'est juré !

SCÈNE III

LES MÊMES, RADBERT

RADBERT

Comte, du haut des tours le guetteur nous signale
Des cavaliers nombreux; c'est l'escorte royale
Que dame Berthe attend. Moi-même j'ai pu voir
Qu'ils suivent le chemin qui conduit au manoir.
Le duc Nayme est leur chef, et c'est bien sa bannière,
Qu'on porte devant lui comme roi de Bavière.

AMAURY

Le duc Nayme! — Gérald, comme il est entendu,
Va, fais tout préparer.

(Gérald s'incline et sort.)

SCÈNE IV

RADBERT, AMAURY

AMAURY

Radbert, je suis perdu!
Nayme, ce vieillard noble et loyal entre mille,
Ce Nestor des chrétiens dont Roland fut l'Achille,
Le duc Nayme chez moi, Radbert, chez Ganelon!
— S'il me reconnaissait!

RADBERT

C'est impossible... Non!
On croit Ganelon mort au milieu des supplices;
Et d'ailleurs, vos cheveux blanchis, vos cicatrices,
Ce sillon que vos pleurs ont creusé lentement
Tromperont les regards...

AMAURY

Eh! le sais-je vraiment?
L'homme garde souvent des traits que rien n'efface.
Si le duc me jetait mon vrai nom à la face,
Devant Gérald!

RADBERT

Ami, courage jusqu'au bout!
Que le danger nouveau vous retrouve debout;
Devant le duc prenez une calme attitude.
N'ayez dans vos regards aucune incertitude.
Allez vers lui, les yeux tranquilles, le front haut,
Et toutes vos terreurs disparaîtront bientôt;
Les voici : prenez garde!

(Entrent au fond le duc Nayme et sa suite avec Gérald. Ragenhardt entre aussi, mais reste à l'écart.)

SCÈNE V

AMAURY, RADBERT, GÉRALD, LE DUC NAYME, RAGENHARDT, FOULE DE CHEVALIERS

LE DUC NAYME à Gérald, s'arrêtant sur le seuil.

Oui, chevalier, oui certe,
Faites de ma présence avertir dame Berthe;

(Gérald donne tout bas un ordre à un serviteur, qui sort aussitôt.)

Votre père, Gérald... il est sans doute ici;
Conduisez-moi vers lui...

GÉRALD

Seigneur duc, le voici.

AMAURY, bas à Radbert.

Le duc Nayme!

RADBERT, bas.

Courage!

LE DUC NAYME, allant vers Amaury.

Au nom de Charlemagne,
Au nom du roi des Francs, empereur d'Allemagne,
Comte, je vous salue, et nous nous inclinons
Devant vous, moi, duc Nayme, et mes vieux compagnons.

AMAURY, bas à Radbert.

Oui, je les reconnais! Vont-ils me reconnaître,
Eux aussi? J'ai versé trop peu de pleurs peut-être!

RADBERT, bas.

Courage!

AMAURY, avançant.

Soyez tous, seigneurs, les bienvenus!

LE DUC NAYME

Sire comte, vos traits ne m'étaient pas connus;
Je distingue pourtant sur ce mâle visage
Du métier de la guerre un long apprentissage,
Comment se fait-il donc?

AMAURY

C'eût été grand hasard
Que sur moi, sire duc, tombât votre regard :
Plus d'un soldat n'est pas connu du capitaine ;
Simple écuyer du comte Amaury d'Aquitaine,
J'avais sauvé ses jours dans un péril très grand,
Il me légua son nom et son titre en mourant.

LE DUC NAYME

Titre et nom sont portés de façon digne et haute ;
Je suis fier aujourd'hui comte, d'être votre hôte ;
Votre fils s'est conduit en noble chevalier,
Et son premier exploit ne saurait s'oublier.
— Venez, sire Gérald, mais c'est étrange comme
Votre aspect... A qui donc ressemble ce jeune homme?

AMAURY, à part.

Grand Dieu !

LE DUC NAYME

Je ne sais pas... je ne me souviens plus;
Laissez-moi rappeler mes souvenirs confus ;
Venez... plus près encor! — Plus je vous considère...
Ah ! oui, c'est à Roland !

GÉRALD

A Roland !

AMAURY, bas à Radbert, en lui montrant Gérald.

A son frère !

(Haut.)

Duc, l'orgueil paternel, par vous-même excité,
Me fait manquer aux lois de l'hospitalité.
— Esclaves, apportez le festin qu'on prépare.

(Les esclaves servent le festin sur des tables à gauche.)

LE DUC, prenant place à la table du fond, avec Radbert et Amaury.

Oui, je veux, comte, avant que l'heure nous sépare,
Qu'on voie à vos côtés le duc Nayme et les siens,
Et que nous nous traitions déjà d'amis anciens.
Rompons ce pain, mon hôte, en signe d'alliance,
Puis, en gage nouveau de double confiance,
Remplissons et vidons la même coupe d'or.

(Le duc et Amaury boivent à la même coupe. Le duc s'assied et prend part au festin. Gérald reste à droite. Radbert s'assied à la table à gauche.)

Comte, à notre festin manque un plaisir encor :
N'est-il pas parmi nous un jongleur ; un trouvère ?
J'aime les chants guerriers mêlés aux chocs du verre.

AMAURY

Nous n'avons pas ici de jongleur ; mais mon fils
A reçu les leçons d'un ménestrel, jadis.
— Voyons, Gérald, sais-tu quelque nouveau poème ?
Quelque chanson de geste ? Obéis au duc Nayme.

GÉRALD

Excusez-moi, mon père : aujourd'hui, je le sens,
La force manquerait sans doute à mes accents.

RADBERT

Non, non, Gérald, il faut faire ce qu'on demande,
Rends du repas guerrier la noblesse plus grande :
Dis-nous cette chanson dont un moine est l'auteur.

GÉRALD

Puisqu'on le veut ainsi, grâce pour le chanteur !

(Il prend le milieu du théâtre.)

La France, dans ce siècle, eut deux grandes épées,
« Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
« Dont les lames d'un flot divin furent trempées ;
« L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.

« Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
« Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,
« En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
« Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

« Toutes les deux dans les mêlées
« Entraient jetant leur rude éclair,
« Et les bannières étoilées
« Les suivaient en flottant dans l'air !
« Quand elles faisaient leur ouvrage,
« L'étranger frémissant de rage,
« Sarrazins, Saxons, ou Danois,
« Tourbe hurlante et carnassière,
« Tombait dans la rouge poussière
« De ces formidables tournois !

« Durandal a conquis l'Espagne,
« Joyeuse a dompté le Lombard :
« Chacune à sa noble compagne
« Pouvait dire : Voici ma part !
« Toutes les deux ont par le monde
« Suivi, chassé le crime immonde,
« Vaincu les païens en tout lieu ;
« Après mille et mille batailles,
« Aucune d'elles n'a d'entailles
« Pas plus que le glaive de Dieu !

« Hélas ! La même fin ne leur est pas donnée :
« Joyeuse est fière et libre après tant de combats,
« Et quand Roland périt dans la sombre journée,
« Durandal des païens fut captive là-bas !

« Elle est captive encore, et la France la pleure,
« Mais le sort différent laisse l'honneur égal,

« Et la France, attendant quelque chance meilleure,
« Aime du même amour Joyeuse et Durandal! »

LE DUC NAYME

Bien, Gérald! — Versez donc l'hydromel d'Allemagne
Et le vin de Gaza, pages... A Charlemagne!

(Il lève sa coupe et boit avec tous les chevaliers, qui répètent le même cri, excepté Ragenhardt.)

Maintenant, à Roland!

(Tous les assistants, excepté Ragenhardt, répètent le même cri.)

GÉRALD, qui observe Ragenhardt placé en face de lui.

Ragenhardt, que fais-tu?
Pourquoi ce regard sombre et ce front abattu?
Étant chrétien, agis en chrétien! Qu'est-ce à dire?
Sans doute ton hanap est vide?...

RAGENHARDT

Non, messire.

GÉRALD

Aux deux héros français, alors, bois avec nous!

RAGENHARDT

A ma place vraiment, seigneurs, que feriez-vous?
Je suis chrétien d'hier, mais la voix de vos prêtres
M'enseigna comme à vous le respect des ancêtres;
Vous donc, vainqueurs des miens, comprenez mon refus...

(Levant sa coupe.)

Je bois à Witikind, à la Saxe, aux vaincus!

GÉRALD

Prends garde à toi, Saxon!

LE DUC NAYME

Gérald!...

GÉRALD

Un tel outrage...

LE DUC NAYME

Excusons-le, Gérald, en faveur du courage!

RAGENHARDT

Merci, duc ! — Seulement, Gérald avec orgueil,
En chantant nos revers, a caché votre deuil ;
Nous eûmes comme vous nos bonheurs, nos victoires ;
Vous eûtes comme nous vos jours expiatoires,
Vos fronts se sont parfois courbés sous l'aquilon ;
Vous avez eu Roland, — mais aussi Ganelon !

AMAURY, à part.

Grand Dieu !

LE DUC NAYME, se levant.

Tais-toi, Saxon ! Laisse ce nom infâme ;
Quelle douleur viens-tu réveiller dans notre âme !
Ganelon !... Ah ! son nom qui fait frémir ma voix,
Qui remet sous nos yeux les hontes d'autrefois,
Son nom qui vient troubler l'heure qui nous rassemble,
Élevons tous la main pour le maudire ensemble ;
Qu'il entende du fond des enfers aujourd'hui
Nos malédictions descendre jusqu'à lui !

(Tous les assistants se lèvent, la main haute pour obéir au duc, excepté Amaury et Radbert).

SCÈNE VI

LES MÊMES, BERTHE

LE DUC NAYME, à Berthe, qui entre.

Venez, Berthe ! venez ! C'est à vous la première
De maudire...

BERTHE

Qui donc, seigneur duc de Bavière ?

LE DUC NAYME

Le nom de Ganelon.

BERTHE

Ah ! duc, Dieu n'est témoin
Qu'aujourd'hui de ce nom ma pensée était loin !

Charlemagne souvent me dit ceci : « Pardonne
« A tous nos ennemis, comme Dieu te l'ordonne,
« Sarrazins, Grecs, Normands, Lombards, Aragonnais,
« Didier, Lupus, Hunald ; à Ganelon, jamais ! »
Qu'avec la mienne donc votre voix retentisse
Pour maudire ce nom. C'est justice !

GÉRALD

Oui, justice !
Et j'élève la main pour maudire aussi, moi,
Ce nom infâme...

AMAURY, à part.

Ciel !

RADBERT, se dirigeant vers Gérald.

Tais-toi, Gérald, tais-toi !
Je suis prêtre, et j'ai droit à tous de vous le dire :
Celui que dans la mort vos voix allaient maudire,
Que pourrait-on pour lui si Dieu l'a condamné ?
Que peut-on contre lui si Dieu l'a pardonné ?

BERTHE

Sire moine, il est vrai ! devant la voix du prêtre,
Je me tais !

LE DUC NAYME

J'ai parlé cruellement peut-être,
Mais j'ai comme un remords lorsque j'entends ce nom :
Autrefois j'ai sauvé la vie à Ganelon.

(Il se lève et quitte la table, suivi d'Amaury et de Radbert.)

Oui, c'était à Verden. Le soir de la bataille,
Un roi Saxon... — je vois encore sa haute taille ;
Son nom était Morglan...

(Mouvement de Ragenhardt.)

Tenait sous son genou
Ganelon renversé, blessé, l'épée au cou ;
En ce moment j'accours, je détourne le glaive
Du roi saxon...

AMAURY, à part, en s'éloignant encore du duc.

C'est vrai !

LE DUC NAYME

Ganelon se relève,
Attaque de nouveau, car il avait du cœur,
Et frappe le Saxon qui se croyait vainqueur.
Un enfant déjà fort comme ceux de sa race,
Criait : Ne tuez pas mon père ! grâce ! grâce !

(Nouveau mouvement de Ragenhardt.)

Ganelon, par mon aide à son tour triomphant,
D'un regard furieux fit reculer l'enfant,
Puis il tua le père. — Un an après madame,
Ganelon trahissait Roland, et dans mon âme,
Depuis ce jour maudit, je n'ai que ce remord :
C'est d'avoir arraché Ganelon à la mort !

AMAURY, à part.

Hélas !

RAGENHARDT, à part, après avoir remarqué visiblement l'attitude d'Amaury.

Comme le comte est pâle !... Etrange chose !
Il évite les yeux du duc... Pour quelle cause ?
Observons de plus près.

(Il s'approche lentement d'Amaury, qui, se sentant observé se retourne avec un regard terrible.)

AMAURY

Que veux-tu Ragenhardt ?

RAGENHARDT, à part en reculant.

Je ne me trompe pas : c'est le même regard !

(Haut, allant vers le duc Nayme.)

Sire duc, un seul mot de grâce !

LE DUC NAYME

Je t'écoute.

RAGENHARDT

C'est bien le roi Morglan dont vous parliez ?

LE DUC NAYME

Sans doute.
Tous les Francs connaissaient ce brave chef saxon ;
Mais, pour m'interroger, quelle est donc ta raison ?

RAGENHARDT

Le roi Morglan était mon père.

(Après un silence, il se dirige vers Amaury.)

Seigneur comte,
J'espère de vous ici une réponse prompte :
Vous m'avez fait chrétien, et, d'après un édit,
Je suis libre.

AMAURY

Il est vrai. Mais la loi t'interdit
De retourner en Saxe, et si ton espérance...

RAGENHARDT

Non, il faut que longtemps je reste en France !

AMAURY

Quel est donc ton projet ?

RAGENHARDT

On le saura plus tard.
— Adieu, comte Amaury.

(A part en sortant.)

C'était bien ce regard !

SCÈNE VII

GÉRALD, LE DUC NAYME, AMAURY, BERTHE, L'ESCORTE AU FOND.

LE DUC NAYME

Maintenant, sire comte, écoutez : Charlemagne
Désire qu'à sa cour votre fils m'accompagne ;

Oui, Gérald ! Et bientôt sans doute sa faveur
Va de sa nièce aimée honorer le sauveur.

GÉRALD, se rapprochant d'Amaury.

Ah ! mon père !

AMAURY, bas.

Gérald ! quel fol espoir t'enivre !
J'ai reçu ton serment : tu ne dois pas la suivre !
Souviens-toi de l'aveu que tu m'as fait ici :
Elle ne peut t'aimer, et tu l'aimes ! — Ainsi,
Refuse.

LE DUC NAYME

Comte, eh bien ?

AMAURY

Je n'ai rien à vous dire,
Et c'est à mon fils seul de répondre, messire.

BERTHE, à part.

C'est étrange ! Gérald hésite... Pourquoi donc ?
Mais il m'aime, j'en suis certaine !

GÉRALD

Duc, pardon !
Trop grande est la faveur qui par vous m'est offerte ;
Je ne peux pas vous suivre et suivre dame Berthe :
Mon père, comme moi, le sait !

BERTHE, à part.

Ah ! je comprends !

LE DUC NAYME

Dieu partage la vie en devoirs différents,
Mais l'amour filial, s'il a la préférence,
Ne peut fermer la vie à toute autre espérance.
Réfléchissez encor.

GÉRALD, à part, regardant Berthe.

Berthe !

AMAURY, à part.

Ah ! mon fils ! hélas !

GÉRALD, regardant Amaury.

J'ai réfléchi, seigneur Nayme. — Je ne peux pas.

AMAURY, à part.

Ah ! pauvre vaillant cœur, c'est donc moi qui te brise !

LE DUC NAYME

La résolution, Gérald, en est donc prise ?

(Signe affirmatif de Gérald.)

Eh bien, nous partirons sans vous, puisqu'il le faut.

(A ses compagnons.)

Qu'on se prépare donc !... Dame Berthe, à bientôt !

(Il serre la main de Gérald, puis s'éloigne suivi d'Amaury. Gérald reste seul, immobile sur le devant de la scène, la tête penchée : Berthe le regarde un instant et descend vers lui.)

SCÈNE VIII

BERTHE, GÉRALD

BERTHE

Je vous aime, Gérald !

GÉRALD

Quoi, Berthe !

BERTHE

Je vous aime,
Sire Gérald, autant que vous m'aimez vous-même ;
Je vous ai deviné, j'ai vu de jour en jour
Naître comme le mien et grandir votre amour :
En vain vous vous taisiez ; j'écoutais ce silence,
Le cœur entend le cœur qui se fait violence,
Et plus vous me cachiez ce généreux effort,
Mieux je vous comprenais, Gérald ! Avais-je tort ?

Puisque mon nom, mon rang, dans votre âme trop fière
Retenaient cet aveu, j'ai parlé la première,
Et c'est mon seul orgueil, de tout autre vainqueur,
Gérald, d'avoir ce droit de vous offrir mon cœur !

GÉRALD

Berthe, Berthe... Pardon ! je ne peux pas vous dire
Quel est en ce moment mon trouble et mon délire !
Oh ! ciel ! Quel autre vœu pouvais-je donc former ?
Comment aurais-je fait pour ne pas vous aimer ?
Oui, Berthe, il est à vous dans son humble tendresse,
Ce cœur tout frémissant de sa première ivresse ;
Tout mon cœur vous bénit dans mon trouble et mes pleurs
Vous qui payez d'un mot le prix de mes douleurs ;
Vous qui, déjà clémente à mon âme confuse,
Partagiez mon amour pour lui faire une excuse ;
Vous qui tendez la main à celui qui souffrait,
Qui va vivre pour vous et qui pour vous mourrait !
Ah ! quand vous m'avez dit de cette voix profonde :
« Je vous aime, Gérald ! » J'ai compris que le monde
De ma part de bonheur ne me devait plus rien,
Et que je pouvais dire à jamais : tout est bien !
— Si vous saviez, hélas ! Tout à l'heure, mon père,
Ici même, m'a dit... Mais non : J'aime, j'espère,
Et voici de retour tous les bonheurs perdus !

BERTHE

Que vous disait-il donc, Gérald ?

GÉRALD

N'y songeons plus !
Vous ne sauriez comprendre, et je m'explique à peine
De quel regard, avec quelle terreur soudaine,
Ici de mon amour il a reçu l'aveu !
Il m'a dit que j'étais indigne... Mais, grand Dieu !
Peut-être a-t-il raison ; car, enfin, moi que suis-je ?
De quel droit vous aimer ? Il a raison, vous dis-je !

BERTHE

Non, Gérald ! Il verra, car je n'ai pas tout dit,
Que l'amour, en entrant dans nos cœurs, les grandit
Et quand il connaîtra mon avenir, le vôtre,
Soyez-en sûr, sa joie égalera la nôtre !

SCÈNE IX

BERTHE, GÉRALD, AMAURY

BERTHE

Comte, j'aime Gérald, Gérald m'aime. Je sais,
Je sais déjà par lui tout ce que vous pensez.
Mais tout vient de changer, et j'ai cette espérance...

AMAURY

Madame !... Ah! juste ciel ! (A part.) Encor cette souffrance !
Ils sont deux maintenant ! Ah! malheureux enfants !
Contre vous-même, ici, c'est vous que je défends !
Grand Dieu ! Vous vous aimez... Oui, cela devait être !
Mais je ne suis pour vous le juge ni le maître;
C'est Charlemagne seul, c'est Charlemagne, hélas !

BERTHE

Comte, croyez-vous donc que je n'y songeais pas?
Charlemagne lui-même, en un sujet si grave,
N'a jamais à mon choix imposé nulle entrave :
Il me connaît ! Ni lui, ni moi, n'avions trouvé
L'époux au cœur vaillant tel que je l'ai rêvé ;
Gérald lui seul, parmi les hommes du même âge,
Des héros d'autrefois m'a retracé l'image.
Mais il faut plus encore, il faut que mon époux
Même dans le passé, soit le premier de tous ;
— Qu'il ne me suive pas à la cour; je préfère
A ce que je ferais pour lui ce qu'il doit faire !
Parmi tous les seigneurs autour de moi pressés.
Il serait un égal, et ce n'est point assez !

Pour vous, pour moi, Gérald, voici mon espérance :
Vous savez quels exploits les paladins de France
Ont accompli jadis ; par eux le ciel a fait
Ce que le monde a vu de plus grand, en effet !
Vous le savez encore, on le sait trop : la race
De ces héros s'en va; — Retrouvez-en la trace !
Partez comme eux, cherchez comme eux, faites comme eux ;
Poursuivez les méchants, les criminels fameux,
Les tyrans, comme on traque au bois la bête fauve ;
Soyez le juste armé qui châtie ou qui sauve ;
Et, ne songeant à moi qu'en songeant au devoir,
Rendez-nous un Roland — avant de me revoir !
Eh bien, comte, à présent me blâmez-vous encore ?
Vous reste-t-il au cœur des craintes que j'ignore ?
Je vous prends votre fils ; mais pour dernier adieu,
Je le donne à la France, à Charlemagne, à Dieu !

AMAURY.

C'est impossible... Non !

GÉRALD.

Quoi ! mon père ! Impossible ?
Après ce qu'on a dit vous trouvant inflexible,
Je n'ai qu'à m'incliner, car sans doute, en ce cas,
Vous avez des raisons que je ne connais pas !

AMAURY.

Non, non, je ne peux pas !

GÉRALD.

Ah ! mon père, mon père !
Voulez-vous que mon cœur à jamais désespère ?
Voulez-vous que je croie, au milieu d'un tel deuil,
Que faire mon devoir c'est pour moi trop d'orgueil !
Tout à l'heure, pardon ! si grande était ma peine
Que je me suis senti comme un frisson de haine...

AMAURY

Contre moi, mon fils !

GÉRALD

Non ! mais contre le destin !
J'étais humble et soumis devant vous, ce matin;
Je le serai toujours ! Mais voyez ma souffrance :
Je sens naître et mourir à la fois l'espérance,
Adieu ce que j'aimais et ce que je rêvais,
Je ne fais rien de bon qui ne me soit mauvais !
Tout croule sous ma main, tout s'enfuit comme l'onde ;
Le plus beau, le plus grand des bonheurs en ce monde,
L'amour dans le devoir ! Un mot de vous, un pas,
Pourraient me le donner.... et vous ne voulez pas !

AMAURY

Mon fils !... mon fils !... Eh bien, je me trompais peut-être,
J'ai souvent des terreurs dont je ne suis pas maître ;
Mais, depuis un moment, je comprends, je peux voir,
Que le plus grand des maux serait ton désespoir !
— Fais ton devoir, mon fils, comme Berthe l'ordonne,
Si j'ai tort de céder, que Dieu me le pardonne !
Et songe seulement dans ton bonheur, un jour,
Que mes craintes n'étaient qu'un paternel amour !

GÉRALD.

Mon père !

AMAURY

Pars, Gérald. C'est juste !

BERTHE

Merci, comte ;
Je fais ce que je dois, Dieu nous en tienne compte ;
Et vous, Gérald, songez en tous lieux, en tout temps,
A ce que j'ai promis comme à ce que j'attends !

GÉRALD

Oui, Berthe, je le jure ! A cette illustre tâche
Je dévoûrai mes jours sans retard, sans relâche,
Et plutôt que faiblir dans l'ombre ou devant tous,
Je renoncerais même au bonheur, même à vous !

Je partirai ce soir, ne voulant pas encore
Voir sans vous obéir une nouvelle aurore !
Je pars, fier et soumis, Berthe, et quand je serai
Digne de votre père, alors je reviendrai !

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DUC NAYME

LE DUC NAYME

Madame, l'heure avance, et voici votre escorte.

BERTHE

Je vous suis, duc.

(Elle s'arrête au moment de quitter Gérald.)

Hélas ! je me croyais plus forte.
Adieu, sire Gérald ! Au revoir !... Au revoir !
— Je n'ai plus maintenant, comte, qu'à recevoir
L'hommage du seigneur et le baiser du père.

AMAURY

Madame...

BERTHE

Dites-moi : ma fille ! car j'espère
Que ce nom cher et doux sera le mien bientôt.

AMAURY, à part, après l'avoir embrassée au front, en tremblant.

Et peut-être Roland nous regarde là-haut !

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME

Grande salle dans le palais d'Aix-la-Chapelle. — Au fond un escalier montant vers l'extérieur et la cour verte. — A gauche une large fenêtre à baies, par laquelle on aperçoit le donjon et le champ clos. — Au second plan à gauche, le profil de la cathédrale. — A droite, le trône de Charlemagne. — Au lever du rideau, les jeunes seigneurs, l'épée au repos, écoutent Richard.

SCÈNE PREMIÈRE

GEOFFROY, RAGENHARDT, RICHARD, HARDRÉ,
FOULE DE JEUNES SEIGNEURS.

RICHARD, à Hardré et à Geoffroy.

C'est assez de récits, jeunes gens, car j'estime
Que je parle un peu trop pour un maître d'escrime.
Bientôt le chevalier sarrazin reviendra,
Et ce n'est point avec des mots qu'on le vaincra.

(Geoffroy et Hardré vont reprendre l'assaut au fond, à gauche.)

RAGENHARDT, à Richard qu'il retient.

Pardon ! mais ce récit grandement m'intéresse,
Car vous aimiez Roland d'une chère tendresse ?

RICHARD

Je fus d'abord son page, et puis son écuyer.

RAGENHARDT, à part.

Ah ! ce vieillard peut-être... Oui, je veux essayer...

(Haut.)

Cette mort de Roland est bien touchante et belle...
J'aime à connaître tout ce qu'elle vous rappelle :
Roland fut-il vengé ?

RICHARD

Sans doute, mais trop peu !

RAGENHARDT

Ganelon fut puni ?

RICHARD

Pas assez... non, grand Dieu !

RAGENHARDT

Etiez-vous là ?

RICHARD

Sans doute, et je regrette encore...

RAGENHARDT

Vous regrettez... quoi donc ?

RICHARD, revenant vers lui.

Ici, nul ne l'ignore,
Seigneur saxon ; après l'arrêt impérial,
On lia Ganelon mourant sur un cheval
Qu'on chassa dans les bois, afin que l'homme infâme,
Tandis que pour toujours Satan prendrait son âme,
Servît de proie aux loups, aux renards, aux corbeaux.
Je le suivis, voulant voir cela ! Des lambeaux
De chair guidaient mes pas. Au bord d'une ravine
Je vois le cheval seul. Tandis que j'examine
Tout autour, j'aperçois des moines qui montaient
Vers le couvent voisin. Je les suis ; ils portaient
Le corps de Ganelon ; il était bien sans vie.
Ma meilleure vengeance ainsi me fut ravie :
Je regrette les loups et les corbeaux !

RAGENHARDT

On dit
Qu'il avait un enfant, ce Ganelon maudit ?

RICHARD

Un fils... oui ! Mais ce fils, on l'a fait disparaître.
« Brûle l'œuf de serpent et la graine de traître. »
C'est le dicton. — Comment ? quand ? par qui ? je ne sais.

(Richard va vers Geoffroy et Hardré et surveille leur assaut).

RAGENHARDT, à part, sur le devant de la scène.

Moi, j'en sais plus que toi, maintenant ! C'est assez.
— A moi donc lentement la vérité se livre !
Ce regard d'Amaury !.,. premier indice à suivre !
Second indice ici : Ganelon fut guéri
Par ces moines... Radbert !... Tout s'explique : Amaury
Masque le Ganelon ; l'habileté du prêtre
A tout prévu : ce fils qu'on a fait disparaître,
On a changé son nom ; c'est Gérald ! — Tout cela,
Il faudrait le prouver. Attendons jusque-là.

(Il va rejoindre les jeunes seigneurs qui causent à droite.)

RICHARD, à Geoffroy et à Hardré, qui continuent l'assaut.

Ferme ! Continuez, messires ! la main haute,
Comme cela !... Le bras plié ! — C'est votre faute,
Sire Geoffroy ! Parez, et puis rompez d'un pas.

GEOFFROY

Pardon, sire écuyer, pardon !... mais je suis las.

HARDRÉ

Et moi de même !

(Il va vers le groupe où Ragenhardt cause avec d'autres jeunes seigneurs.)

RICHARD

Hélas ! — O Roland ! ô mon maître !
Puisqu'après nous ainsi les hommes doivent être,
Tu fis bien de mourir.

HARDRÉ

Bon Richard, je conçois
Que tu parles ainsi, toi, son page autrefois ;
Mais c'est un rude jeu que le jeu de l'escrime,
Et je suis fatigué ; fatigue n'est pas crime.

(Se dirigeant vers une table chargée de livres.)

Puis, nos travaux savants nous réclament...

RICHARD

Fort bien :
C'est depuis qu'on sait tout que l'on ne fait plus rien !

Je dis que le calcul, l'histoire, la magie,
Et, quoique l'Empereur l'aime, l'astrologie,
Sont des arts dangereux, qui même des plus forts
Amollissent le cœur et déforment le corps.
Qui lit bien se bat mal ! Vous en êtes la preuve :
A quoi vous sert ici votre science neuve ?
Voilà depuis un mois un seigneur sarrazin
Qui vous provoque tous dans le champ clos voisin,
Et vous êtes par lui vaincus l'un après l'autre,
Votre savoir est grand... Je préférais le nôtre !

GEOFFROY

Pourquoi nous disputer sur nos goûts différents ?
Richard, le temps n'est plus des chevaliers errants ;
La preuve, la voici, tiens : Près de cette grille,
Aux portes du palais, cette cloche qui brille,
Immobile, au soleil :

RICHARD

C'est la cloche d'argent !

GEOFFROY

Autrefois, dans ces jours que tu regrettes tant,
Quand un de ces héros dont sans cesse tu parles
Venait dans ce palais trouver l'empereur Charles,
S'il avait accompli quelques hauts faits nouveaux,
Sûr d'obtenir ainsi le prix de ses travaux,
Il sonnait cette cloche, et puis faisait connaître
La première faveur qu'il réclamait du maître ;
Seulement, une loi terrible, on le conçoit,
Aurait puni quiconque eût réclamé sans droit.
— Eh bien ! depuis dix ans peut-être, cette cloche,
Richard, est immobile.

RICHARD

Et je vous le reproche !

GEOFFROY

Calme-toi, bon Richard, et laisse-nous un peu
Lire ce livre... Vois ! c'est la *Cité de Dieu ;*

Le grand Alcuin l'explique aux clercs de son école,
Et Charlemagne l'aime !

RICHARD

Ah ! jeunesse frivole !
Ceux qui vivent vivront longtemps ; j'aime mieux ceux
Qui sont morts ! — Apprenez à lire, paresseux !

GEOFFROY, s'asseyant pour lire.

Quand tous auront appris, crois-le bien, mon vieux maître,
Tout n'en ira que mieux.

RICHARD

L'escrime aussi ?

GEOFFROY

Peut-être !

RICHARD

Apprenez vite alors, par la bonté des cieux !
Le vieux Richard, au fond, ne demande pas mieux.

HARDRÉ, descendant la scène avec Ragenhardt et autres jeunes seigneurs.

Comment, seigneur saxon ! ce Sarrazin...

RAGENHARDT

Sans doute
Ce combat, seigneurs francs, pour vous je le redoute.

HARDRÉ

Eh quoi ! nous serions tous vaincus dans ce duel ?
Par un païen ? par un Sarrazin ? c'est cruel !

RAGENHARDT

Oui ! mais je le connais pour l'avoir vu combattre,
Près de Narbonne, l'an dernier, seul contre quatre.
C'est terrible ! — On se sent subitement frappé,
Comme si l'on était d'éclairs enveloppé !
A de certains moments, qu'il prépare et médite,
Le fer semble jaillir de cette main maudite.
C'est sa manière, à lui. Je vous plains.

HARDRÉ, à part.

Ce Saxon
Encourage les gens d'une étrange façon !

RAGENHARDT

Dites-moi cependant, — car c'est ce qui m'appelle
A visiter ce grand palais d'Aix-la-Chapelle, —
Comment dans ce duel on put vous engager,
Et depuis quand ?

HARDRÉ

Depuis un mois, sire étranger ;
Mais Geoffroy mieux que nous ici peut vous le dire,
Car il était présent.

GEOFFROY

Oui.

RAGENHARDT

Parlez donc, messire.

GEOFFROY, quittant la table où il lisait.

Seigneur Saxon, voilà trente jours... hélas ! oui !
Nous achevions le jeu d'armes comme aujourd'hui ;
Un Sarrazin, suivi d'une nombreuse escorte,
Charlemagne étant là, parut à cette porte.
« Sire empereur, dit-il, je pris, étant enfant,
« Le jour de Roncevaux, sous le corps de Roland
« Durandal, son épée, et je viens vous la rendre.
« Mais je ne la rendrai qu'à qui pourra la prendre !»
Dieu nous châtie, hélas ! dans ces affreux tournois,
Trente barons français sont morts depuis un mois ;
Et bientôt l'on verra peut-être l'infidèle,
Remportant Durandal, quitter Aix-la-Chapelle.
Cependant, chaque jour, à l'heure du combat,
Levant avec effort son front que l'âge abat,
L'empereur vient ici. Près de cette fenêtre,
On le voit du dehors, grave et calme paraître.
Son regard attentif, mais déjà résigné,
Cherche son champion pour la mort désigné ;

La fille de Roland, qui seule l'accompagne,
Dame Berthe, soutient le bras de Charlemagne,
Quoique sans espérance, immobile et debout,
Il veut être témoin du combat jusqu'au bout;
Penché sur ce champ clos qui n'est plus qu'une tombe,
Il bénit de la main le chevalier qui tombe ;
Puis on le voit rentrer, plus pâle et plus tremblant
En murmurant toujours ce nom : Roland ! Roland !

RAGENHARDT

Je comprends, en effet : c'est un cruel martyre
Que le sien !

RICHARD

L'Empereur ! que chacun se retire.

(Tous sortent. Charlemagne descend par l'escalier du fond, appuyé sur le bras de Berthe.)

SCÈNE II

CHARLEMAGNE, BERTHE

BERTHE

Cher sire, ce spectacle est trop terrible à voir !
Renoncez aujourd'hui...

CHARLEMAGNE

Non, non ! C'est mon devoir.
— Jadis, et bien souvent, devant ce palais même,
Des ennemis, jetant au Christ leur vil blasphème,
Des seigneurs sarrazins, prince, émir, tour à tour,
Venaient me défier en face de ma cour;
C'étaient Balant, Jonas, Ferragus, et tant d'autres.
« Francs chevaliers ! disais-je en regardant les nôtres,
« Le ciel de Mahomet réclame ses élus,
« Tâchez qu'avant ce soir il en ait un de plus ! »
Ils me répondaient tous par un seul cri : Montjoie !
Et l'un d'eux, souriant, tranquille, plein de joie,
Olivier ou Renaud ou Roland, descendait
Dans l'arène où le noir Sarrazin attendait.

Dur combat ! Le païen, s'élançant de la terre,
Horrible, rugissant comme fait la panthère,
Surprenait, terrassait parfois le paladin ;
Mais le bon chevalier se relevait soudain,
Et, quand il revenait vainqueur sous l'oriflamme,
Je ne sais quel orgueil royal m'entrait dans l'âme !
Ah ! ces jours de fierté jamais ne reviendront ;
A la gloire j'étais, je dois être à l'affront !
O Roland ! ô Roland ! quelle honte est la mienne
De voir ta Durandal dans cette main païenne !

(Il s'assied sur un fauteuil à gauche.)

BERTHE

Sire, espérons encor.

CHARLEMAGNE

Le ciel l'a donc permis :
La force maintenant passe à nos ennemis !
Parmi mes chevaliers, il faut le reconnaître,
Pas un seul ne vaincra ce Sarrazin.

BERTHE

Peut-être !

CHARLEMAGNE

Lequel ?

BERTHE

Gérald,

CHARLEMAGNE

Gérald ! Tu ne sais même pas,
Ma fille, en quel pays il a porté ses pas ;
A son père pourtant par un pressant message,
J'ordonnai de venir ici me rendre hommage
Pour le fief de Montblois. Nous espérions ainsi
Que le sort de Gérald serait mieux éclairci ;
Mais le comte Amaury n'a fait nulle réponse
Depuis deux mois ! Le sort contre nous se prononce.

BERTHE

Sire, Gérald viendra pourtant avant ce soir;
C'est un pressentiment, sire; mieux qu'un espoir.

CHARLEMAGNE

J'eus longtemps, comme toi, cette espérance, Berthe;
Parfois, l'œil attaché sur cette cour déserte,
Il me semblait — l'espoir cherche à se prendre à tout —
Que la cloche d'argent résonnait tout à coup,
Et que c'était Gérald qui venait... Ah ! mensonge !
La cloche est bien muette, et nul que moi n'y songe !

BERTHE

Elle ne sera pas muette plus longtemps :
Le vengeur va venir, je le sais, et j'attends !

CHARLEMAGNE

Comme à ce fier langage on reconnaît ta fille.
Roland ! Oui, dans ses yeux c'est ton regard qui brille !
— Berthe, sois donc bénie, enfant à qui je dois
Ce vivant souvenir des gloires d'autrefois !
Toi qui comprends si bien mes deuils et mes alarmes,
Le seul front sur lequel puissent tomber mes larmes,
Toi le seul cœur à qui le mien ose s'ouvrir,
Toi qui me chéris mieux en me voyant souffrir !
Eh bien, fasse le ciel que ton Gérald revienne ;
Dans cette noble main je veux placer la tienne,
Je veux qu'avant ma mort Gérald soit ton époux ;
Mais la mort n'attend pas...

BERTHE

Sire, que dites-vous ?

CHARLEMAGNE

Non la mort n'attend pas, et tout me la présage :
C'est bien le vent du soir qui me souffle au visage !

BERTHE

Sire... mon père !...

CHARLEMAGNE

Enfant ! Tu pleures ? Et pourquoi !
Juges-en mieux, et sois plus forte ; écoute-moi :
Ce qui tourmente une âme au déclin de la vie,
Ce n'est plus ou l'orgueil, ou la crainte, ou l'envie ;
C'est un désir ardent et plein d'anxiété
De se juger soi-même en toute vérité ;
Aucun homme, aucun roi jusqu'au fond de son être
Ne descend tant qu'il vit... Mourir, c'est se connaître !
— Je ne me connais pas moi-même ! J'ai pourtant
Travaillé, combattu, souffert à tout instant.
Oui, j'ai porté mes lois chez les peuples barbares,
Comme on soumet un fleuve en franchissant ses barres,
J'ai pris et j'ai gardé l'Europe dans ma main,
J'ai refait pour le Christ le vieux monde romain,
Et pourtant ! n'ai-je rien, en scrutant mes pensées,
A regretter parmi mes actions passées ?
Ces peuples qu'il fallait en un seul rassembler,
Ne les ai-je pas trop broyés pour les mêler ?
Un roi ne sait jamais cela que lorsqu'il tombe :
L'arbre de vérité ne croît que sur sa tombe !

BERTHE

Sire, le monde entier, comme le peuple franc,
Vous a nommé le Juste aussi bien que le Grand !

CHARLEMAGNE

La flatterie ainsi vivants nous accompagne !
Mais quel nom Dieu doit-il donner à Charlemagne ?
— Je le saurai bientôt ! — Puis, quel trouble profond
Quand je songe comment nos œuvres se défont !
Hélas ! toute puissance est à peine élevée
Qu'elle s'ébranle ; où sont les fils de Mérovée ?
Où sont ceux de Clovis ? Que deviendront les tiens,
Charlemagne ? Après moi, quels seront leurs soutiens ?
Quand on m'aura couché sous le funèbre dôme
L'Empire sera-t-il ou colosse ou fantôme ?

Ma race vivra-t-elle un siècle seulement ?
— Je le saurai, bientôt ! — Bientôt, en m'endormant
Du sommeil de la mort, m'enfuyant de la terre,
Je verrai l'avenir sans voile et sans mystère,
Dans le livre des temps pour mon regard ouverts,
O France ! je lirai ta gloire ou tes revers !

(Il se lève.)

Ta gloire ! oh ! puisse-t-elle, aux époques prochaines,
Croître en s'affermissant comme croissent les chênes,
Offrir l'abri superbe et l'ombre de son front,
Nation maternelle, aux peuples qui naîtront,
Afin qu'on dise un jour, selon mon espérance :
Tout homme a deux pays, le sien et puis la France !

(On entend au dehors une fanfare de clairons).

BERTHE

Écoutez !

CHARLEMAGNE

Le voici ! le païen ! le vainqueur !
L'étranger ! Cesse donc de battre, mon vieux cœur !
Finir ainsi ! vaincu... par ce More d'Espagne !
Moi, Charles ! moi qui suis, moi qui fus Charlemagne !
Non, je ne le suis plus ! Courbe la tête, ô roi,
Puisque Dieu pour toujours s'est retiré de toi !

(Charlemagne va lentement se placer sur le trône. Le Sarrazin entre et se place en face de lui.)

SCÈNE III

Les Mêmes, NOÉTHOLD et sa suite de Sarrazins, Seigneurs français

NOÉTHOLD

Moi, Noéthold, émir, et prince de Valence,
Je vous défie encore, à l'épée, à la lance,
A l'arc, au javelot ; la lice va s'ouvrir ;
Barons français, lequel d'entre vous vient mourir ?

TOUS LES JEUNES SEIGNEURS

Moi ! Moi !

CHARLEMAGNE

Non, arrêtez ! lutter serait folie :
Je sens depuis un mois que Dieu nous humilie ;
Trop de sang a coulé déjà, barons chrétiens !
Toi, mécréant, tu peux retourner chez les tiens !

NOÉTHOLD

C'est bien, noble Empereur ! Mais j'ai gardé mémoire
D'un jour où tu parus plus jaloux de ta gloire :
L'Espagne presque entière alors était à toi ;
Saragosse tenait seule pour notre roi ;
Les dix ambassadeurs de notre roi Marsille
Partirent pour Cordoue, et devant cette ville
Rejoignirent ton camp. Dans un vaste jardin
Ton fauteuil d'or était dressé sous un grand pin ;
A tes côtés, Roland, Olivier, le duc Sanche ;
Toi, calme et fier, avec ta barbe déjà blanche,
Tu nous vis approcher, souriant à demi
De voir nos fronts courbés devant notre ennemi.
Alors l'ambassadeur, s'inclinant davantage,
Te demanda la paix et m'offrit pour otage ;
Toi, tu ne répondis que quelques mots hautains.
— Roi, le temps a changé la face des destins ;
Nous avons reconquis notre Espagne ; à cette heure
Le mécréant triomphe, et le roi chrétien pleure !
Je m'en retourne donc, ainsi que tu l'as dit ;
Mon triomple est complet, puisque tu l'as maudit ;
Nul ne m'accusera d'une gloire usurpée :
De ton neveu Roland je remporte l'épée,
Durandal !... Je l'ai bien conquise, tu le vois ;
Roi, regarde-la donc pour la dernière fois !

CHARLEMAGNE

Attends ! — Du sang des miens je pouvais être avare,
Puisque pour toi contre eux le destin se déclare.

La force en moi décroît. — Je n'ai plus soixante ans!
Mais ce reste suffit aux hommes de mon temps;
C'est moi qui combattrai contre toi tout à l'heure,
Et s'il faut sous tes coups que Charlemagne meure,
Il suffira, païen qui crois nous avilir,
De mon dernier regard pour te faire pâlir!
Viens donc!

TOUS LES SEIGNEURS

Sire empereur! Non, par grâce!

BERTHE

Mon père!
C'est chercher le trépas!

CHARLEMAGNE

Non, mes enfants! J'espère!
Puis, à survivre ainsi j'aurais trop de remord :
Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort!
— Ennemi de mon Dieu, comme de mon empire,
Viens mourir ou tuer!

(On entend le son d'une cloche au dehors.)

BERTHE

La cloche d'argent, sire!

SCÈNE IV

LES MÊMES, GÉRALD, paraissant au fond.

CHARLEMAGNE

Gérald!

BERTHE

Gérald. Oui, sire! Oh! je le savais bien!
C'est lui.

GÉRALD

Sire empereur, d'après le droit ancien
Accordé par vous-même aux guerriers sans reproche,
J'ai fait en cet instant résonner cette cloche.
Si j'eus tort que je sois puni selon la loi.

CHARLEMAGNE

Non, chevalier; je sais tout ce que je te dois,
Ta main pouvait toucher à la cloche muette,
Et quel que soit le prix que ta valeur souhaite,
Tu peux le réclamer.

GÉRALD

Ce droit étant le mien,
Je demande à combattre à l'instant le païen,
Sire, j'arrive tard ; mais le temps qui me reste,
Je compte en bien user, par la grâce céleste.
Je vous demande donc, sire, par grand merci,
De vaincre en votre nom ou de mourir ici.

CHARLEMAGNE

Approche, chevalier. — J'aime ce fier visage : —
Fils du comte Amaury, je connais ton courage ;
Ma nièce a dû la vie à ta jeune valeur ;
Mais celui que tu viens combattre est, par malheur,
Vaillant autant que fort et rude à la bataille ;
Tu peux juger déjà de sa force à sa taille.

GÉRALD

Sa taille... Mieux encor je la mesurerai
Sur le champ du combat où je le coucherai.

CHARLEMAGNE

Roland n'eût pas mieux dit, certes ! je le proclame.
Mais, le péril venu, le bras peut trahir l'âme.

GÉRALD

Sire, depuis un an, je vis dans cet espoir
Qui rend la force aussi grande que le devoir !
A peine de retour d'une course lointaine,
Après d'heureux combats sur la terre africaine,
On m'apprit le défi de ce païen, le deuil
De la France, le vôtre, et je conçus l'orgueil
De combattre pour vous, noble Empereur ! Mon père
L'a permis, m'a suivi ; j'attends donc, et j'espère.

CHARLEMAGNE

Oui, cet œil intrépide et ce langage ardent
M'invitent à l'espoir... J'hésite cependant ;
Sais-tu d'une main ferme, agile, toujours prête,
Lancer le javelot et tendre l'arbalète ?
Les Sarrazins nous ont surpassés en cela
Trop souvent, tu le sais !

GÉRALD

Sire, ces armes-là,
Je les laisse aux vassaux, aux ribauds, aux esclaves,
Et m'en tiens à l'épée, à l'arme des vrais braves !
Maudit soit le premier soldat qui fut archer ;
C'était un lâche, au fond : il n'osait approcher !

CHARLEMAGNE

Tu parles noblement, par saint Pol de Tudèle !
Va donc venger nos deuils, va punir l'infidèle ;
Reprends-lui Durandal, le glaive de Roland
Que brandit ce païen à son bras insolent ;
Et puisque ta valeur ne se plaît qu'à l'épée,
Prends la mienne, ta main n'en sera point trompée ;
Voici *Joyeuse !* Elle est noble et digne d'un roi ;
Je ne l'ai confiée à personne avant toi.

GÉRALD

Oui, sire, de vos mains j'ai l'orgueil de la prendre,
Mais à vous seul aussi je jure de la rendre.

GEOFFROY

De l'honneur qui t'est fait jaloux au fond du cœur,
Nous te disons pourtant : Gérald, reviens vainqueur !

GÉRALD

Vainqueur !... si je le suis, la louange que j'aime,
Vous me la donnerez en agissant de même,
En marchant avec moi vers des périls plus grands
Pour chasser l'étranger de la terre des Francs.
Ou, dressant jusqu'aux cieux la nouvelle hécatombe,
Sa conquête d'un jour, la lui donner pour tombe !

Nous vivrons pour cela, pour cela nous mourrons,
Ici je vous le jure !

GEOFFROY ET LES AUTRES JEUNES SEIGNEURS

Ici nous le jurons !

BERTHE, allant vers lui.

Regardez-moi, Gérald ! Puis, ma main dans la vôtre...
Elles ne tremblent pas, voyez ! l'une ni l'autre !
Allez, mon chevalier ! Va, mon Gérald !

NOÉTHOLD

Chrétien
Ton courage me plaît, étant digne du mien ;
Mais le sort va bientôt tromper ton espérance ;
Suis-moi ! — Pour Mahomet !

GÉRALD

Pour le Christ et la France !

(Noéthold et Gérald sortent, suivis de la foule. Charlemagne et Berthe restent seuls.)

SCÈNE V

CHARLEMAGNE, BERTHE

CHARLEMAGNE

Viens, Berthe ! Cette fois Dieu sera-t-il pour nous ?
Prions-le donc ensemble ; oui, ma fille, à genoux !
Prions : J'ai vu toujours, dans ma rude carrière,
Que l'arme la meilleure est encor la prière.

(Berthe s'agenouille ; Charlemagne, debout près d'elle, lève les mains au ciel.)

BERTHE

O Dieu, notre vrai père, assis au haut du Ciel.
Dieu de Joseph, d'Agar, de Judith, de Daniel,
Devant qui le méchant frissonne comme l'herbe,
Qui livras à David le Philistin superbe,
Livre, ô toi par qui seul toute justice vit,
L'ennemi de ton nom à cet autre David !

CHARLEMAGNE, allant vers la fenêtre, à Berthe qui veut le suivre.

Reste. Je te dirai de ce combat suprême
Les divers mouvements.

BERTHE

Non ! — Je veux voir moi-même !

CHARLEMAGNE

Viens !

(Ils se placent ensemble à la fenêtre. On entend une fanfare de clairons.)

Le signal.... Gérald dans l'arène descend...
On lui lace son heaume.

BERTHE

Oh ! j'ai peur à présent !
Mon Dieu, sauvez Gérald : notre cause est la vôtre !

CHARLEMAGNE

Les voilà face à face. Ils marchent l'un vers l'autre.

BERTHE

Ils s'abordent déjà !... Le fer heurte le fer ;
Joyeuse et Durandal jettent un double éclair :
L'infidèle s'élance !

CHARLEMAGNE

Il recule... Montjoie !

BERTHE

Non ; il revient, levant Durandal qui tournoie...
Sur le front de Gérald elle brille et s'abat ;
Je le vois chanceler... Oh ! l'horrible combat !
Son heaume est fracassé, sa tête est découverte,
Le sang de son front coule et rougit l'herbe verte !...

CHARLEMAGNE

Oh ! le bon chevalier !... Il ne recule point,
Joyeuse frémissante étincelle à son poing.

BERTHE

Durandal, de nouveau, sur sa tête se dresse !

CHARLEMAGNE

Cette fois il l'évite, il bondit, il se baisse,
Passe sous Durandal, se relève... C'est bien !
Au défaut du haubert, il frappe le païen...

BERTHE

L'infidèle éperdu se rejette en arrière.
Il chancelle...

CHARLEMAGNE

Son corps roule dans la poussière...

BERTHE

Ah ! Gérald est vainqueur !

CHARLEMAGNE, se penchant au dehors.

Gloire au Christ triomphant !
Gloire aux barons français ! — Sonnez de l'oliphant !
O France ! douce France ! ô ma France bénie
Rien n'épuisera donc ta force et ton génie !
Terre du dévoûment, de l'honneur, de la foi ;
Il ne faut donc jamais désespérer de toi.
Puisque, malgré tes jours de deuil et de misère,
Tu trouves un héros dès qu'il est nécessaire !

SCÈNE VI

LES MÊMES, GÉRALD, AMAURY, la foule.

GÉRALD, montrant les deux épées que porte un page.

Sire, voici Joyeuse et voici Durandal.

CHARLEMAGNE

Viens dans mes bras, mon fils, preux fidèle et loyal !
(Au page qui porte les deux épées,)
Donnez-moi Durandal.
(Il prend l'épée.)
Te voilà délivrée,
Durandal ! — C'est bien toi ! C'est ta lame sacrée ;

Je reconnais l'acier, et dans ta garde d'or
Les reliques... Voyez, elles y sont encor !
Oh ! laisse-moi presser mes lèvres sur ta lame,
Épée illustre et sainte où Roland mit son âme !
Que tu devais souffrir, captive des païens !
Console-toi : c'est moi, moi le roi, qui te tiens !
— Mon Roland t'attendait dans sa demeure sombre,
Nous irons t'y placer pour réjouir son ombre.

(Il va placer Durandal sur le trône, puis revient vers Gérald.)

Repose jusque-là sur le trône royal,
Sous les plis du drapeau de France, ô Durandal !
— Gérald, voici le prix que ta valeur réclame :
La fille de Roland demain sera ta femme ;
Viens maintenant, au pied des autels prosterné,
Offrir ce grand triomphe à qui nous l'a donné !

(Tout le monde sort, excepté Amaury qui est resté jusque-là perdu dans la foule.)

SCÈNE VII

GANELON, seul.

Non, non, je n'irai pas ! Non je n'en suis pas digne !
Mon fils doit triompher sans moi, je m'y résigne.
D'ailleurs, trop de regards se fixeraient sur moi,
Et je me trahirais rien que par mon effroi.
— J'ai dû venir ici pourtant : ma résistance
Eût étonné Gérald... j'ai bien fait, plus j'y pense ;
Pour la justifier j'ai cherché des raisons,
Mais déjà de Gérald s'éveillaient les soupçons.
— Palais de Charlemagne, ô sublime demeure,
Seuil que mes pas tremblants ont franchi tout à l'heure,
Murs illustres, donjon où le grand aigle d'or
Semble sur l'univers mesurer son essor,
Champ clos, perron d'acier, magnifique chapelle,
Tout est plein de ma honte et tout me la rappelle !
— Ma honte... mais moi seul je la connais ici,
Mystère tous les jours sur moi plus épaissi ;

L'écuyer de Roland, à l'instant, ici même,
Ne m'a pas reconnu, pas plus que le duc Nayme !
— Donc, devant Charlemagne, ainsi que je le dois,
Je prêterai serment pour le fief de Montblois :
Et puis, je m'en irai, là-bas, attendre l'heure
De la mort, que mon fils m'aura faite meilleure...
Mon fils ! mon fils ! O joie ! ô merveille ! ô bonheur !
O fils qui de son père a recréé l'honneur !
Jusqu'ici je sentais, là, mon crime incurable
Qui me rongeait le sein... Sois guéri, misérable !
Mon mal vient de mourir ! Je ne suis plus ici
Que ton père, Gérald ! O mon Gérald, merci !
C'est de toi que me vient ce souffle de clémence ;
Le passé, c'est l'effroi, l'angoisse, la démence ;
Mon fils c'est l'avenir ; mon fils, c'est le pardon ;
O mon fils, mon Gérald, sois béni !

(Depuis un instant, Charlemagne est entré et il se trouve tout à coup en face d'Amaury.)

SCÈNE VIII

CHARLEMAGNE, AMAURY

CHARLEMAGNE

Ganelon !

AMAURY, reculant sous le regard de l'Empereur.

Grand Dieu !

CHARLEMAGNE

C'est le malheur des rois de reconnaître,
Et trop tard bien souvent, le visage d'un traître !
Oui, c'est lui, Ganelon ! l'homme de Roncevaux !
Il sort donc de l'enfer pour des crimes nouveaux !

AMAURY

Sire...

CHARLEMAGNE, s'éloignant de lui.

Pas un seul mot !

AMAURY

Sire...

CHARLEMAGNE

Tais-toi, te dis-je !
Quoi ! cet homme, sauvé par quelque noir prodige,
Quand nos gloires semblaient refleurir aujourd'hui,
Quoi ! cet homme revient ! C'est bien lui ! c'est bien lui.
— Tant mieux ! Puisqu'autrefois il trompa ma colère,
Le second châtiment sera plus exemplaire :
Roland méritait bien d'être vengé deux fois !
Oui, dans ce même lieu qu'épouvante ta voix,
Ganelon, où jadis ma noble sœur, ta femme,
Mourut de honte après ta trahison infâme,
Où la belle Aude apprit la fin de son époux,
De Roland, et tomba morte, là, devant nous.
Sous ces murs indignés, traître qui fus mon frère,
Tu vas périr enfin !

SCÈNE IX

LES MÊMES, GÉRALD

GÉRALD

Je vous cherchais, mon père.

CHARLEMAGNE

Son père ! lui !

AMAURY

Gérald, je demandais au roi
Une faveur nouvelle, une grâce... pour moi.
Je crains que ta présence, en ce que je dois dire,
Ne trouble mon esprit, mon fils...

GÉRALD

Je me retire.

AMAURY

Mais ne t'éloigne pas ; je te rappellerai
Quand il en sera temps.

GÉRALD

Mon père, j'attendrai.

SCÈNE X

AMAURY, CHARLEMAGNE

CHARLEMAGNE

Et Gérald est son fils ! Le sauveur de ma nièce.
Le vengeur de Roland, l'orgueil de ma vieillesse,
Ce héros, ce Gérald, dont je bénis le nom,
C'est le fils de ma sœur, le fils de Ganelon !

AMAURY, tombant à genoux.

Oui, sire, c'est mon fils ! Et je demande grâce,
Pour lui, mais pour lui seul, à vos pieds que j'embrasse
S'il apprend mon vrai nom, il mourra sous vos yeux.

CHARLEMAGNE

Son fils ! son fils ! Par quel miracle, justes cieux !
Le fils de Ganelon, étant né d'un tel père,
A-t-il si noble cœur ?

AMAURY, baissant, puis relevant la tête.

Vous oubliez sa mère !
Ce qu'il a fait pour vous, ô mon juge, ô mon roi,
Vous le savez ; voici ce qu'il a fait pour moi.
Laissez-moi vous le dire à genoux, ô mon maître,
Comme on ouvre son âme au tribunal du prêtre.
Vous connaissez mon crime ; et moi, sire empereur,
Ce n'est que par mon fils que j'en compris l'horreur.

Emu contre Roland de l'âpre jalousie.
Qu'ont tous les Neustriens pour les Francs d'Austrasie,
Croyant que je pouvais sans trahir me venger,
Pour lui livrer Roland j'appelai l'étranger ;
Le soir de Roncevaux, dans les plaines funèbres,
Je vis nos preux tombés au loin dans les ténèbres,
Et je n'éprouvai rien qu'un trouble vague, au lieu
De l'effroi de Caïn fuyant sous l'œil de Dieu !
Plus tard, je vis venir, par ces longues vallées,
L'étranger, l'ennemi, bannières déroulées,
Tous nos vainqueurs, les plus obscurs, les plus fameux,
Leurs lances qui semblaient orgueilleuses comme eux !
Et je ne ressentis que la stupide joie
Du chien quand le chasseur lui fait flairer sa proie !
Plus tard même, le jour de mon arrêt de mort,
Oui, sire, j'ignorais jusqu'au nom du remord.
Un moine me sauva. Ma colère, ma haine,
Me restaient : ses discours, je les compris à peine.
Un jour, il m'apporta Gérald, puis il me dit :
« Ce qu'on t'a reproché, voudrais-tu qu'il le fît ? »
Je compris cette fois, sire empereur : ma honte
M'apparut tout entière et de façon si prompte
Que j'ai voulu mourir. — « Tu vivras ! tu vivras,
« Dit le moine, et ton crime, ainsi tu l'expieras ;
« Nous ferons de ton fils, j'en ai la confiance,
« Un modèle d'honneur, de vertu, de vaillance ! »
Ainsi nous avons fait. Mais dès les premiers pas
Ce fut aisé : mon fils ne me ressemblait pas !
Et, ce fut mon orgueil et mon remords suprême,
Il rappelait Roland par son visage même,
Au point que mon esprit quelquefois ne savait
Si mon fils était mort ou si Roland vivait !
Alors, descendant mieux au fond de l'ancien crime,
J'éprouvai pour Roland, pour ma sainte victime,
Une admiration, un respect plein d'effroi,
Un amour douloureux et poignant...

CHARLEMAGNE

Lève-toi !

AMAURY, debout.

Voilà, sire, comment l'œuvre du bien s'opère;
Et maintenant jugez le fils avec le père.

CHARLEMAGNE

O destins! flots mouvants des choses d'ici-bas !
Cœurs flottants et livrés à d'éternels combats !
Hélas ! combien de fois, orgueilleux que nous sommes,
Dieu doit prendre en pitié la justice des hommes !
Le dernier mot de tout, nul vivant ne le dit.
Voilà donc le mortel que j'ai le plus maudit !
Est-ce toi, Ganelon, qui parlais tout à l'heure?
Tu pleures donc Roland, toi ! comme je le pleure ?
Tu l'as livré ! ton fils l'a vengé ! De quel nom
Te nommer maintenant : Amaury ? Ganelon ?
Lequel doit l'emporter, lorsque je considère
Et juge l'un par l'autre, ou le fils ou le père ?
— Gérald... Il faudrait donc, sans qu'il sache pourquoi,
Lui retirer soudain ma parole de roi ?
Et Berthe ? Il faudrait donc aussi... Mais elle l'aime !
Que résoudre, ô mon Dieu? Double et sombre problème !
Ganelon et Roland !... Tant de honte et d'honneur !
Où sera la justice ? Inspirez-moi, Seigneur !

(La nuit est venue depuis un instant.)

Voici que la nuit tombe, et sous les larges voiles
Dans l'ordre accoutumé surgissent les étoiles...
C'est mon livre suprême, et ces lettres de feu
M'ont souvent expliqué ce que m'ordonnait Dieu ;
Souvent j'ai lu là-haut, au vif flambeau des astres,
La victoire future ou les prochains désastres ;
Que, cette fois encor, mon esprit anxieux,
A défaut de la terre, interroge les cieux !
— O cieux ! mer immobile et d'azur inondée,
Où plongeait le regard des mages de Chaldée,
Vous que l'œil des méchants contemple avec effroi,
Astres révélateurs, cieux profonds, montrez-moi
Le vrai bien descendant de la source première,
La justice sereine et la pure lumière !

De ma pensée, ainsi que de mes yeux ravis,
Chassez l'ombre, ô soleils !...

(Charlemagne reste quelques instants les regards tournés vers le ciel, puis il revient lentement vers Amaury.)

Rappelez votre fils !

AMAURY, appelant au dehors.

Gérald !

SCÈNE XI

CHARLEMAGNE, AMAURY, GÉRALD

CHARLEMAGNE

Nous avons craint, chevalier, de surprendre
Par un trop brusque aveu le cœur d'un fils si tendre ;
Pendant votre duel, votre père, à l'instant
Où le sort du combat paraissait hésitant,
A fait ce vœu d'aller chercher en Palestine
La noble fin que Dieu peut-être lui destine !

GÉRALD

Quoi, mon père, partir ! Me quitter au moment
Où le sort à mes jours sourit si doucement !

AMAURY

Oui, mon fils, il le faut !

GÉRALD

Après mes fiançailles ?

AMAURY

Non, avant. Il le faut. D'où vient que tu tressailles ?
Quelle pensée as-tu ? Songe que c'est mon vœu :
Je suis mort pour le monde et n'appartiens qu'à Dieu,
Et je vais revêtir, mon fils, sans plus attendre,
L'habit de pèlerin que j'ai juré de prendre.

GÉRALD

Eh ! quoi, lorsque j'aurai devant le dizainier,
Selon l'usage, offert le sol et le denier,
Quand je conduirai Berthe au seuil de la chapelle,
Pour en ouvrir la porte à l'épouse nouvelle...
Quoi, mon père, vous seul vous ne seriez pas là !

CHARLEMAGNE

Non, comte Amaury ! Dieu n'exige point cela ;
Au désir de Gérald, moi le roi, je me range.
Attendez à demain ! A demain !

GÉRALD, à part.

C'est étrange !

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRALD, BERTHE, LE DUC NAYME, RAGENHARDT, AMAURY, GEOFFROY, HARDRÉ, Jeunes Filles, Jeunes Seigneurs

LE DUC NAYME, debout à gauche.

Approchez tous les deux, jeune fille et jeune homme ;
C'est Gérald de Montblois et Berthe qu'on vous nomme?

GÉRALD ET BERTHE

Oui, sire.

LE DUC NAYME

L'Empereur m'ayant commis ce soin,
Moi, duc Nayme, prenant cette foule à témoin,
Ici du dizainier je remplirai la charge ;
L'Empereur veut ainsi d'une façon plus large
Honorer cet hymen... Venez donc devant moi
Échanger les présents, comme le veut la loi.
Mais, d'après cette loi dont aucun ne s'exempte,
Je dois interroger l'époux qui se présente,
Afin qu'il puisse encore, ayant mieux réfléchi,
Revenir sur ses pas avant le seuil franchi.
— Gérald, un homme fut, dans des temps héroïques,
Grand parmi les plus grands, parmi les plus stoïques ;
Vingt ans nous l'avons vu, marchant au doigt de Dieu
Sous son blanc gonfanon et son cimier de feu;
Son courage était fait de sa haine du crime.
Il était généreux surtout et magnanime;

Le soir de Roncevaux, dans le fatal vallon,
Quand Olivier mourant maudissait Ganelon :
« Tais-toi, lui dit Roland, plus de parole amère ;
« Épargne devant moi le mari de ma mère ! »
L'univers, où son nom vient toujours retentir,
Vénère maintenant le chevalier martyr,
Si bien que, nous offrant ce rare et noble exemple,
La tombe de Roland lui peut servir de temple !
Tel fut Roland. — Voici sa fille près de toi,
Sire Gérald ; avant de recevoir sa foi,
Cherche si dans ton cœur ferme, loyal, fidèle,
On ne peut rien trouver qui soit indigne d'elle.

GÉRALD

Rien ! — Je peux donc offrir, messire dizainier,
Sur ce bouclier d'or le sol et le denier.

(Il présente à Berthe le bouclier qu'elle reçoit et remet à une de ses suivantes.)

LE DUC NAYME

Dame Berthe, à présent, selon le même usage,
Offrez au fiancé les dons du mariage.

BERTHE

Messire dizainier, j'offre donc devant vous
Le manteau, puis l'épée, à mon futur époux.

(Une des suivantes remet à Gérald l'épée et le manteau qu'il fait passer à un seigneur de sa suite.)

LE DUC NAYME

Et maintenant, il faut pour l'hymen qu'on espère,
Joindre au désir du fils la volonté du père.
— Venez, comte Amaury. Voici les fiancés ;
Ils ne peuvent sans vous être unis. Prononcez.

AMAURY, avançant lentement.

Sire duc... Pardonnez à mon trouble... Il me semble
Que pour moi cet honneur est trop grand, et je tremble ;
Je voudrais qu'en ce jour qui met tout au vrai prix,
Le père disparût dans la gloire du fils !

Après ce qu'il a fait, ce qu'il fera peut-être.
Mon fils est le vrai chef de famille, le maître !
Moi je ne suis plus rien, je ne peux rien, sinon
Sentir mon cœur frémir de tendresse à son nom.
Faites ce qu'il désire.

GÉRALD

Ah ! mon père... De grâce !...
Ma gloire, c'est d'avoir bien suivi votre trace.

AMAURY

Ce que j'ai dit, Gérald, je dois le maintenir :
Moi, je suis le passé ; marche vers l'avenir !

LE DUC NAYME

Comte Amaury, c'est bien ! — Pour que nul n'en ignore
A tous, selon la loi, je fais appel encore.
Ainsi, par des motifs qu'a prévus cette loi.
Quelqu'un s'oppose-t-il à cet hymen ?

RAGENHARDT, sortant de la foule.

Oui, moi.

GÉRALD ET BERTHE

Ragenhardt !

AMAURY

Le Saxon !

LE DUC NAYME

Ah ! je comprends sans doute:
La haine du vaincu se réveille. J'écoute.
Tu peux parler, Saxon.

RAGENHARDT

La haine, avez-vous dit ?
En effet, j'ai souffert, j'ai haï, j'ai maudit ;
Je n'étais, n'ayant pas de Dieu qui m'avertisse,
Que la haine. Je suis à présent la justice !
Dame Berthe, Gérald, moi Saxon, vous Français,
Je me tairais encor si je vous haïssais,

Et laissant accomplir cet hymen exécrable,
Je parlerais quand tout serait irréparable!
Eh bien, non, non! Cela, je ne le ferai pas,
Et tous deux je vous sauve avant le dernier pas!

LE DUC NAYME

Explique-toi donc?

TOUS

Oui!

AMAURY

N'écoutez pas cet homme,
Il est notre ennemi.

RAGENHARDT

Prends garde, toi qu'on nomme
Amaury!

AMAURY

Que peux-tu? quelles preuves as-tu
Pour attaquer mon fils, sa gloire, sa vertu?

RAGENHARDT

Je ne l'attaque pas, je le défends, te dis-je!

AMAURY

Contre qui?

RAGENHARDT

Contre toi.

LE DUC NAYME

Parle donc, je l'exige.

AMAURY

Non! ne l'écoutez pas: il ment, il va mentir.
Mais j'épargnai sa vie, et c'est mon repentir.

RAGENHARDT

Ton repentir, dis-tu? Tu n'en as donc pas d'autre?
— Cet homme dont la main ose toucher la vôtre,

Je connais son passé, je connais son vrai nom,
Et je vais vous le dire à tous.

AMAURY

Tu mens, Saxon,
Tu mens!

RAGENHARDT

Eh bien, je vais devant l'empereur même,
Je vais donner la preuve, oui, la preuve suprême!
Oui, je le prouverai, cet homme que voici
Se nomme...

AMAURY, bas, allant jusqu'à lui.

Tais-toi! pas devant lui! pas ici!

RAGENHARDT

Je suis plus généreux que toi, comte, j'espère,
Car c'est devant son fils que tu tuas mon père!
Je voudrais épargner Gérald, je ne le puis:
Les ombres des martyrs viendraient troubler mes nuits!
Je peux faire du moins, et cela doit suffire,
Qu'il apprenne par toi ce que je venais dire!
Parle donc à ton fils, toi-même, si tu veux.

AMAURY

C'est bien... Reste, Gérald.

(Aux assistants.)

Qu'on nous laisse tous deux!

BERTHE

Dieu! qu'est-ce donc? Sur nous je sens comme un orage

GEOFFROY, au duc Nayme, montrant Amaury.

Voyez quelle pâleur a couvert son visage!

LE DUC NAYME

Oui.

GEOFFROY, à Ragenhardt.

Qui donc es-tu, toi qu'à nos yeux étonnés...

RAGENHARDT

Je vous l'ai dit : je suis la justice ! Venez.

SCÈNE II

AMAURY, GÉRALD

GÉRALD

Mon père... Ce Saxon... Cet homme est fou, je pense?

AMAURY

Non !

GÉRALD

Mais pour vous jeter une pareille offense
Il ne vous connaît pas !

AMAURY

Il me connaît !

GÉRALD

Eh quoi !
Un tel outrage...

AMAURY

Est juste !

GÉRALD

O mon Dieu ! quel effroi
Glace mon cœur !

AMAURY

Gérald, que ton âme soit forte !
Comment cet homme a su la vérité, n'importe.
Écoute. Mon vrai nom, ce n'est pas Amaury.
Il est un nom maudit de tous, partout flétri ;
L'homme qui le portait, ce nom qui déshonore,
On l'a cru mort, longtemps.

GÉRALD

Eh bien ?

AMAURY

Il vit encore.
Ce secret est connu du Saxon et du roi ;
Ganelon n'est pas mort.

GÉRALD

Et Ganelon ?

AMAURY

C'est moi.

GÉRALD

Ah ! Berthe !

AMAURY

O noble cœur ! O grande âme martyre !
Son premier cri n'a pas été pour me maudire !

GÉRALD

Vous maudire... jamais ! Pas même en cet instant !
Comme vous avez dû souffrir ; je souffre tant !

AMAURY

Ah ! parle-moi plutôt avec colère et haine ;
J'ai soif de tes mépris, s'ils soulagent ta peine.

GÉRALD

Vous mépriser... jamais ! Je ne veux rien savoir
Sinon qu'enfant par vous j'ai compris le devoir,
L'honneur, le dévoûment, la fierté, le courage ;
Rien de bon n'est en moi qui ne soit votre ouvrage !
Quel que soit le démon qui vous put égarer,
Je reste votre fils... Mais laissez-moi pleurer !
— Ah ! quand elle apprit tout, dans ce jour de misère,
C'est ainsi, n'est-ce pas, que dut pleurer ma mère ?

AMAURY

Gérald...

GÉRALD

Ne parlez pas ! n'arrachez pas le fer !
Laissez le dard aigu se fixer dans la chair !

— Moi qui me rappelais ma fierté, ma vaillance,
Mon dévouement !... Hélas ! O mon orgueil, silence !
Je m'explique à présent ce que je sentais là,
Ce mal sombre, profond, hideux... C'était cela !
L'héritage fatal que l'homme n'est pas maître
De fuir !... Mon père ainsi l'avait reçu peut-être !
Oui, c'est vrai ! c'est bien vrai ! Je sens avec effroi
L'être mystérieux caché toujours en moi,
Qui supprime soudain mon existence ancienne,
Et qui me prend mon âme et me donne la sienne !
Je parle... c'est sa voix ! je marche... c'est son pas !
Ah ! c'est horrible !... Non, non, non ! je ne veux pas.

AMAURY

Gérald... Mais je n'ai pas le droit de te répondre.
Et rien que ton regard suffit à me confondre.
Charlemagne sans doute hier fut trop clément ;
Dieu l'est moins : ta douleur, voilà mon châtiment !

GÉRALD

Ma douleur... il est vrai ! — J'ai mal compris ma tâche ;
Ce coup brutal du sort m'a trouvé presque lâche ;
Terrible fut le choc, mais en le recevant.
J'ai tremblé, j'ai pleuré, j'ai souffert en enfant ;
Je suis homme à présent ! D'une âme plus virile
J'éloigne désormais toute plainte stérile ;
J'aurais dû, respectant la faute et le malheur,
Devant vous, dans mon sein, étouffer ma douleur ;
Mais l'expiation éclatante et suprême
Il faut que je la trouve, à l'instant, en moi-même,
Pour racheter l'honneur de mon père et le mien,
Le ciel me donnera la force et le moyen ;
S'il est à ma blessure encore quelque remède,
Si terrible qu'il soit, je suis prêt ! que Dieu m'aide.

AMAURY

Dieu t'inspire, Gérald ! Je ne peux désormais
Que t'approuver en tout ; à tout je me soumets,

Mon destin est fini ; je pars, cela doit être :
L'ombre que je jetais sur toi va disparaître ;
Mais laisse-moi mêler, en fuyant de ce seuil,
A mes larmes de honte une larme d'orgueil.
Hélas! plein d'une horreur que ta pitié tempère,
Sans doute en ce moment tu te dis : c'est mon père !
Mais moi, plein d'un orgueil inconnu, je me dis :
— Pardonne-moi, Gérald ! — je me dis : c'est mon fils.

GÉRALD

Mon père !

AMAURY

Adieu, Gérald !

GÉRALD

Mon père !

AMAURY

Un jour, peut-être,
— Bientôt si je pouvais, mais Dieu seul est le maître ! —
Quand cette vie aura cessé de me punir,
Quand je ne serai plus qu'un lointain souvenir,
Gérald, malgré mon crime immense, irréparable,
Songe qu'il t'aimait bien, ce cœur si misérable,
Et que je l'ai trouvé, mon plus dur châtiment,
A voir tes bras pour moi fermés en ce moment !

GÉRALD lui ouvrant ses bras.

Ah ! mon père !

AMAURY.

Mon fils ! — Maintenant je te laisse ;
Adieu, mon fils ! Plus tard j'aurais trop de faiblesse !
J'entends venir, je fuis : je serais trop honteux
Si le père et le fils se trouvaient devant eux !

(Amaury sort par la gauche. Gérald reste immobile sur le devant de la scène et se retourne à demi à l'aspect de Charlemagne, de Berthe, du duc Nayme et de toute la cour qui entrent par le fond.)

SCÈNE III

GERALD, CHARLEMAGNE, BERTHE, LE DUC NAYME, HARDRÉ, GEOFFROY, ET AUTRES SEIGNEURS.

GÉRALD, à part.

Les voici !... l'Empereur... le frère de ma mère !
Le duc Nayme... tous ceux qui m'admiraient naguère !
Berthe !... Berthe !... O mon Dieu ! m'avez-vous donc maudit ?

CHARLEMAGNE, au fond entouré de tous les seigneurs.

Gérald, devant ma cour le Saxon a tout dit,
Dieu vient de te frapper dans ta noble espérance :
A ta gloire, Gérald, il manquait la souffrance !
— Barons, ducs, chevaliers, vous tous qui m'entourez,
Si ma justice a pu faillir, vous jugerez :
Je savais tout hier ; sans haine ou complaisance,
J'ai dû mettre le crime et la gloire en présence ;
Mais j'eus tort en voulant qu'après ce long oubli,
Ce secret dans mon sein restât enseveli,
Car un roi doit à tous, quoi qu'on puisse prétendre,
Dire la vérité comme il devrait l'entendre !
J'eus tort, l'événement me le prouve trop bien !
Donnez donc votre avis, même contre le mien.
Autrefois, en un jour douloureux pour moi-même,
J'assemblai mes seigneurs en tribunal suprême,
Et c'est dans ce conseil que ma voix proclama
L'union d'Eginhardt et de ma fille Emma.
Ce qu'ils furent jadis, vous le serez sans doute :
Bons et droits justiciers ! Parlez, je vous écoute.

LE DUC NAYME, descendant vers Gérald.

Gérald, le lendemain de Roncevaux, tandis
Que nous luttions depuis la veille un contre dix
Je fus blessé, vaincu, par Danabeis le More ;

(Montrant son front.)

La cicatrice est là : tu peux la voir encore.
Honneur à toi, Gérald ! Ton triomphe d'hier

A racheté l'honneur de ton père. — Sois fier,
Car devant toi, héros que la faveur divine
Nous a donné, moi, prince et vieillard je m'incline !

HARDRÉ, descendant vers Gérald.

Honneur à toi, Gérald ! — Messire chevalier,
Je suis le dernier fils du baron Angelier,
Au champ de Roncevaux mort pour la foi chrétienne.
Permets qu'en ce moment ma main serre la tienne.

GEOFFROY, descendant vers Gérald, avec son jeune frère.

Le soir de Roncevaux, l'archevêque Turpin,
Tandis que la bataille arrivait à sa fin,
Tomba près de Roland. Rolant, cachant ses larmes,
Alla chercher les corps de ses compagnons d'armes ;
Aux pieds de l'archevêque il étendit les morts,
Le duc Sanche, Anséis, et bien d'autres ! Alors
L'archevêque, au Seigneur offrant cette hécatombe,
Bénit tous ces martyrs ; puis, lui-même succombe.
— Hugon et moi, Gérald, nous sommes les neveux
De Turpin ; nous serons tes frères, si tu veux !

RICHARD, allant à pas lents vers Gérald.

Sire, Gérald, pardon !... moi, vieil homme de guerre,
Je vous dirais trop mal... mes larmes, ce n'est guère ;
Mais laissez-moi pleurer, en baisant à genoux
Cette main qui vengea mon Roland... et nous tous !

CHARLEMAGNE, du haut de son trône.

Le soir de Roncevaux, sous l'ombre des grands arbres,
Aux coups dont son épée avait taillé les marbres,
Je reconnus Roland ; je le pris dans mes bras,
Jurant de le pleurer tous mes jours d'ici-bas ;
Puis, dans l'herbe du val de sang toute trempée,
Autour du héros mort je cherchai son épée ;
Je ne la trouvai point, et ce fut un grand deuil.
Car il avait toujours témoigné cet orgueil
De vouloir au tombeau dormir à côté d'elle ;
Il fallut la laisser aux mains de l'infidèle ;

— C'est grâce à toi, Gérald, que, dans un jour plus beau
Le glaive saint ira le rejoindre au tombeau !
Sois donc glorifié, vengeur de la patrie ;
Sois fier dans ta douleur, dans ton âme meurtrie ;
Et prends ta place, ainsi que je l'avais promis,
Sur les marches du trône, à côté de mes fils !

LE DUC NAYME

Sois fier, Gérald !

TOUS LES SEIGNEURS

Sois fier !

CHARLEMAGNE

Et toi, Berthe, ma fille,
Toi qui maintiens si haut l'honneur de la famille,
Parle : il faut que chacun soit juge et soit témoin :
Parle à ton tour.

BERTHE

Eh quoi, sire, en est-il besoin ?
Un mot suffit : l'autel est prêt, et je suis prête.
Allons, Gérald, allons ! — Pourquoi baisser la tête ?

(Gérald reste immobile.)

Pourquoi détournes-tu les yeux, Gérald ? Pourquoi
Ce silence obstiné ? Douterais-tu de moi ?
Veux-tu que je le dise à haute voix encore ?

(A tous les assistants.)

J'aime sire Gérald, autant que je l'honore ;
Je l'aime maintenant d'un cœur plus attendri,
Car ce qui l'a frappé ne l'a pas amoindri ;
Son honneur reste pur dans la cruelle épreuve.
Et la source n'a pas empoisonné le fleuve.
Je lui donnai mon âme, ici comme à Montblois,
Pour sa jeune vertu, pour ses nouveaux exploits,
Et je ne saurais pas de trahison plus noire
D'aimer moins son affront que je n'aimais sa gloire !
— Viens, maintenant, Gérald !

CHARLEMAGNE

Viens, Gérald, et reçois
La main que t'offre Berthe une seconde fois.

GÉRALD

Sire, je vous bénis dans mon âme confuse,
Mais ce dernier bienfait, sire, je le refuse.

BERTHE

Dieu ! Gérald !

GÉRALD

Laissez-moi m'expliquer devant vous,
Devant l'Empereur, Berthe, ainsi que devant tous :
Oui, sire, ce bienfait, cette faveur insigne,
C'est en les refusant que j'en puis être digne ?
J'entends là cette voix qui ne saurait mentir :
Je suis le fils du crime et non du repentir !
Afin qu'aux yeux de tous la leçon soit plus haute,
Je veux que le malheur soit plus grand que la faute !
Et le père sera d'autant mieux pardonné
Que le fils innocent se sera condamné !
Sans cela l'on dirait, en citant mon exemple,
Que l'expiation ne fut point assez ample,
Et j'aime mieux briser mon cœur en ce moment
Que d'être un jour témoin de votre étonnement !
Oui, vous-mêmes, vous tous qui plaignez mes souffrances,
Vous qui me consolez dans mes horribles transes,
Peut-être cet élan de vos cœurs généreux
S'arrêterait bientôt à me voir plus heureux !
Mon père s'exilait ; nous partirons ensemble ;
Il sied que le destin jusqu'au bout nous rassemble.
— Que mon malheur du moins serve à tous de leçon :
Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison,
Songez à vos enfants ! Songez que d'un tel crime
Votre race serait l'éternelle victime,
Et que tous les remords, tous les pleurs d'ici-bas,
Toutes les eaux du ciel ne l'effaceraient pas !

BERTHE

Tu veux partir, Gérald !

GÉRALD

Oui, Berthe !

BERTHE

Ah! si tu m'aimes
Ne sois pas seul, Gérald, si cruel pour nous-mêmes.

GÉRALD

Je n'ose plus t'aimer !

BERTHE

Et moi, Gérald, et moi ?
Pour me frapper ainsi que t'ai-je fait ? Pourquoi ?

GÉRALD

Le sort nous frappe seul !

BERTHE

N'en sois donc pas complice :
Ne perds pas le bonheur...

GÉRALD

Veux-tu que j'en rougisse?

BERTHE

Regarde l'avenir.

GÉRALD

Je vois trop le passé !

BERTHE

Eh bien, si pour toi seul il n'est pas effacé,
S'il ne te suffit pas que l'Empereur pardonne,
S'il faut que la mort parle et que le ciel ordonne,
Eh bien, Gérald, au nom de mon père...

GÉRALD

Plus bas:
Le mien pourrait entendre !

BERTHE, tombant dans les bras de ses suivantes.

Ah ! plus d'espoir, hélas !

GÉRALD, allant vers Charlemagne.

Sire, devant ces pleurs venez à ma défense !
Je ne peux rien céder contre ma conscience,
Tout espoir me rendrait à moi-même odieux :
La fille de Roland au fils de... Justes dieux !
Non jamais ! Sa pitié ne voit que mon martyre,
Aujourd'hui... Mais demain ! Vous m'avez compris, sire !

CHARLEMAGNE

C'est vrai, Gérald ! Ton roi, ton juge et ton seigneur,
Ne te saurait blâmer pour cet excès d'honneur ;
Mais, comme roi, voici ma sentence dernière :
Hier, pour délivrer Durandal prisonnière,
Je t'ai prêté Joyeuse. — Aujourd'hui, je fais mieux :
Il faut à ton courage un prix plus glorieux ;
Je veux que Durandal désormais t'appartienne.
Car la main de Roland la mettrait dans la tienne !
La noble épée a soif du sang de l'étranger ;
Toi son libérateur, mène-la se venger ;
Et quand vous aurez fait ce qu'il faut faire encore,
Quand vous aurez chassé, du couchant à l'aurore,
Nos derniers ennemis comme un troupeau tremblant,
Tu la rapporteras au tombeau de Roland !

GÉRALD

Oui, sire, à son tombeau, là-bas ! en Aquitaine !
Et puis, j'irai chercher une mort plus lointaine.

BERTHE

Et si la mort te fuit, Gérald ?

GÉRALD

Je marcherai
Si loin et d'un tel pas que je la trouverai !

BERTHE, après un long silence.

Eh bien... je me soumets : qui t'aime te ressemble !
Dieu fit nos cœurs pareils : que Dieu seul les rassemble !
— Adieu, Gérald !

CHARLEMAGNE

Barons, princes, inclinez-vous
Devant celui qui part : il est plus grand que nous !

(Gérald, Durandal à la main, s'éloigne au milieu des épées de tous les seigneurs inclinés devant lui, tandis que Berthe lui montre du doigt le ciel.)

FIN

LES

NOCES D'ATTILA

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

A MON AMI

M. DUQUESNEL

DIRECTEUR DE L'ODÉON

Témoignage de gratitude et d'affection

HENRI DE BORNIER

PERSONNAGES :

ATTILA		MM. Dumaine.
HERNOCK	ses fils	Vialdy.
ELLAK	ses fils	Rebel.
WALTER, général franc		Marais.
HERRIC, roi des Burgondes		Pujol.
MUNDO, poète et devin d'Attila		François.
MAXIMIN, ambassadeur de Rome		Brémont.
ULDEN, officier hun		Bouland.
GALLUS		Fougault
GUNTHER		Laferté.
HILDIGA, fille de Herric		Mmes Rousseil.
GÉRONTIA, parisienne		Méa.
HERKLÉ, prêtresse d'Odin		Malcy Roussel.

SOLDATS HUNS, CAPTIFS, FEMMES HUNNIQUES.

LES NOCES D'ATTILA

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

ACTE PREMIER

Une rive du Danube. — Pont de bateaux au fond. — Rochers, sapins recouverts de neige.

SCÈNE PREMIÈRE

MUNDO, ULDEN, HERKLÉ, debout sur un rocher entouré de femmes hunniques.

ULDEN, regardant à l'horizon et appelant Mundo.

Mundo, regarde : au bord du Danube, en avant,
Ce drapeau rouge et noir qui flotte dans le vent...

MUNDO

C'est le drapeau du prince Hernock.

ULDEN

Mais la bannière
D'Attila, je la cherche en vain.

MUNDO

C'est la dernière,
A deux stades plus loin.

ULDEN

En effet. — Taisons-nous :
La prêtresse d'Odin parle au peuple à genoux.

(Ils se rapprochent du rocher où la prêtresse est debout.)

HERKLÉ

Femmes, enfants, voici vos maris et vos pères ;
Les loups, la proie aux dents, rentrent dans leurs repaires ;
Louves et louveteaux, dont s'allument les yeux,
Venez joindre à leurs cris vos hurlements joyeux.

(La foule pousse de grands cris de joie féroce.)

Écoutez cependant : — Attila nous apporte
Le butin de la guerre, et moi je vous exhorte ;
Chacun le doit servir ici de son côté :
Les hommes ont la force ; ayons la cruauté !
Il va nous partager les captifs, les captives,
Et déjà l'on entend là-bas leurs voix plaintives ;
Ces femmes, ces enfants des Germains, des Romains,
Des Burgondes, des Francs, vont tomber en nos mains.
Courbons ces fronts altiers, broyons ces cœurs rebelles,
Et soyons sans pitié, surtout pour les plus belles !
Regardez-les venir, tête nue et pieds nus,
Sous la neige et le vent, sous nos cieux inconnus,
Sous le fouet des soldats, comme un troupeau de chiennes !
Que vos mains leur soient donc dures comme les miennes,
Suivez-moi pour jouir plus tôt de leur effroi,
De leur rage impuissante et lâche ! — Suivez-moi !

(Cris au dehors. Elle sort par le pont de bateaux, suivie de la foule des enfants et des femmes hunniques.)

SCÈNE II

MUNDO, ULDEN

MUNDO

Encore du butin, des captifs, des esclaves !
Plus de morts vaudrait mieux !

ULDEN

Et ! quels dangers si graves
Vois-tu donc là ? Les Huns sont joyeux.

MUNDO

Je vois bien.

ULDEN

J'aime cette joie.

MUNDO

Oui.

ULDEN

Que dis-tu tout bas?

MUNDO

Rien.

ULDEN

N'es-tu donc pas content?

MUNDO

S'il faut que je le dise,
Eh bien ! non, cher Ulden ; tu connais ma franchise
Avec chacun, avec Attila même, ici ;
Donc, si tu veux avoir mon avis, le voici :
— Onégèse le Grec, ton maître en politique,
T'apprit tous les secrets de l'art diplomatique;
Moi, je ne suis qu'un barde, un devin-magicien;
Cependant, mon avis...

ULDEN

Vaut très souvent le mien.

MUNDO

Nos affaires, c'est vrai, vont bien en apparence;
Notre triomphe en tout passe mon espérance :
Les gloires d'Attila marchent à pas égaux;
Il a dompté Germains, Gaulois, Romains et Goths;
Aux serres du vautour nul ne peut se soustraire;
Son frère le gênait, il a tué son frère;
J'applaudirais, n'était la crainte et le soupçon
Qu'il n'agisse bientôt de toute autre façon !

ULDEN

Il le devrait peut-être. En dix ans — qui l'ignore? —
N'a-t-il pas assez fait ? Rome régnait encore,

Ou plutôt l'univers, soumis mais frémissant,
La regardait croupir dans la fange et le sang.
Tout à coup, sur ce tas de Tyrs et de Sodomes
Bondirent à la fois près d'un million d'hommes;
Concordia, Padoue et cent autres cités,
Vingt royaumes, par nous furent si bien traités,
En Gaule, en Italie et dans la Grèce entière,
Qu'un même nom pour tous suffirait : Cimetière !

MUNDO

C'était là le bon temps, des vaillants regretté :
Un vainqueur diplomate est un vainqueur gâté !
Attila, fin, sournois et parlant le langage
Des rhéteurs byzantins... cela me met en rage!
Le vrai barbare est fait pour tuer et brûler,
Pour dompter un pays sans jamais s'y mêler,
Et pour rentrer, sans rien demander au vieux monde,
Dans l'immensité morne, inconnue et profonde !
C'est ce que fit d'abord Attila; mon ennui
Est de penser qu'il fasse autrement aujourd'hui;
Que, semblable aux Romains dont il punit les crimes,
Il revienne chargé de dépouilles opimes !
Ne dit-on même pas — je n'y croirai jamais ! —
Qu'avec Rome s'il vient de conclure la paix,
C'est qu'on doit lui donner, par formelle promesse,
Pour femme je ne sais quelle auguste princesse!
Il serait insensé...

ULDEN

Non, il serait adroit !

MUNDO

Ne parle pas ainsi, ma fureur s'en accroît.
Hier j'interrogeais les baguettes de chêne;
Leur réponse trois fois fut obscure, incertaine :
« La colombe a crié, le vautour a gémi ! »
Ont-elles répondu. Cela me trouble, ami.
Car un tort d'Attila, dont aussi tu le blâmes,
C'est d'augmenter toujours le nombre de ses femmes;

Tant qu'il a composé ce bizarre trésor
Des femmes de Hunnie ou de Scythie, encor
Je le lui pardonnais; notre race guerrière
Eut pour père un démon, pour mère une sorcière,
Le marais méotide est son berceau sacré,
Et nos femmes du moins n'ont pas dégénéré :
Comme le chêne ayant cœur dur et dure écorce,
Détruisant leur beauté pour augmenter leur force,
Teint noir, nez écrasé, visage plat, front haut,
Membres de fer, — voilà les femmes qu'il lui faut!

ULDEN, souriant.

Il est loin, cher Mundo, de mépriser les nôtres.

MUNDO

Si! C'est les mépriser que d'en estimer d'autres!
Ces filles d'occident, beautés au doux regard,
Lui porteront malheur, j'en suis sûr, tôt ou tard!
Je voudrais me tromper en parlant de la sorte,
Je n'ai que trop raison.

ULDEN

Tais-toi! Voici l'escorte
Et les captifs conduits par Hernock.

MUNDO

Celui-là
Me plaît, car il est bien le vrai sang d'Attila :
Il décide, il agit, frappe et tue en silence;
Pour peser le devoir de tous, dans la balance
Il met sa hache et rien de plus!

ULDEN

Dans tous les cas,
Son jeune frère Ellak ne lui ressemble pas.

MUNDO

C'est que le prince Ellak, qu'un sang moins âpre excite,
Est fils d'une Germaine, Hernock fils d'une Scythe.

ULDEN

Voici les prisonniers. — Quel sombre désespoir !
— Le roi Herric, d'abord... Tu ris ?

MUNDO

Oui, j'aime à voir
Ce roi traînant le char qui le portait naguère,
Car les rois seraient trop heureux, n'était la guerre !

(Les captifs arrivent par le pont, traînant les chariots, entre deux haies de Huns qui les menacent de leurs armes et de leurs fouets. Ulden va au devant d'eux et leur parle un instant.)

SCÈNE III

MUNDO, ULDEN, HERNOCK, ELLAK, HERRIC, GÉRONTIA, HILDIGA, HERKLÉ ;
GUERRIERS HUNS, CAPTIFS ET CAPTIVES

ULDEN, à Hernock.

Prince, les prisonniers refusent d'avancer ;
Ils sont las, disent-ils, bien las.

HERNOCK

Pour commencer
Frappez avec le fouet.

MUNDO

Réponse nette et brève !

ULDEN

Et ceux qui sont blessés, prince ?

HERNOCK

Qu'on les achève.

HILDIGA, à Herric, qu'elle soutient avec peine.

Viens, père !

HERRIC

Je ne puis ! — Non !

(Il chancelle.)

Ma fille, ta main !
Mes forces sont à bout ; prince Hernock, sois humain :
Laisse-moi reposer un peu sur cette pierre.

(Il s'assied.)

Ma voix s'éteint, le jour accable ma paupière...
L'air est noir et glacé, le chemin est si long,
Et la neige est aux pieds plus lourde que le plomb !

HERNOCK, aux soldats.

Rangez les prisonniers sur les rives du fleuve.

HERRIC, aux prisonniers.

Chrétiens, soumettons-nous, et prions dans l'épreuve.

ULDEN, à Hernock.

Prince, de près je crois que ton père te suit ;
Pour ne rien retarder pourtant, avant la nuit,
Nous pourrions entre tous, Hernock, selon l'usage,
Partager les captifs.

HERNOCK

Commence le partage.

ULDEN

Prisonniers, avancez. — Cette femme là-bas,
Qui se cache et qui porte un enfant dans ses bras,
Amenez-la.

GÉRONTIA, à une captive, lui donnant son enfant.

Ma sœur, voici l'instant terrible !
Éloigne de leurs yeux mon fils, si c'est possible.

(La captive prend l'enfant, et remonte vers le pont de bateaux.)

HERNOCK, à Gérontia.

Ton nom ?

GÉRONTIA

Gérontia.

HERNOCK

Ton pays ?

GÉRONTIA

La cité
De Lutèce.

HERNOCK

Oui, je sais... où l'on a résisté.

GÉRONTIA

J'ai fait comme mes sœurs et comme Geneviève ;
Je fus prise par vous plus tard, malgré la trève.

HERNOCK

C'est bien ; assez !

ULDEN, aux Huns.

Qui veut de cette femme ?

HERKLÉ

Moi !
La femme sans l'enfant.

ULDEN

Personne plus que toi
Ne voudra de l'enfant : sa mère encor l'allaite.
Ainsi, que ferons-nous de l'enfant ?

HERNOCK

Qu'on le jette
Au Danube.

HERKLÉ

C'est bien, je prends la femme.

GÉRONTIA, s'éloignant des Huns qui veulent lui enlever l'enfant.

Non !
Ah ! je prierais vos Dieux, si j'en savais le nom !
Je ne te prierai pas, toi, femme ! Je devine
Que rien d'humain ne bat dans ta fauve poitrine ;
Mais vous, je vous supplie, hommes ! Quoique païens,
Vous êtes hommes, vous ! — Qu'on amène vos chiens,

Qu'on leur montre l'enfant et ce que l'on prépare,
Et tes chiens sauveront l'enfant, foule barbare !

HERKLÉ

Nous avons déjà trop de nos enfants à nous ;
Que ferais-je du tien ?

GÉRONTIA, repoussant toujours ceux qui veulent lui prendre son enfant.

Oh ! non ! — A deux genoux !
Laissez-moi vous prier !... Réfléchissez encore !
Si vous saviez !... Chez nous, un fils... cela s'adore !
Le voir englouti là, sous le flot étouffant !...
Vous ne le voudrez pas...

HERNOCK

Au Danube l'enfant !

GÉRONTIA, courant au pont, son fils dans ses bras.

Au Danube l'enfant ! — Ah ! fleuve du supplice,
Sois maudit, toi qui sers aux monstres de complice !
Et vous, guerriers sans cœur, femmes, princes, bandits,
Démons que renierait Satan, soyez maudits !
Soyez maudits deux fois dans votre joie amère :
Le fleuve aura l'enfant, mais il aura la mère !
— Allons, mon fils ! Il dort : il ne souffrira pas !

HERKLÉ

Attends ! je sauverai ton enfant du trépas ;
Je vous prends tous les deux, car tu m'as décidée
Par ton ardent courage...

(A part.)

Et puis, j'ai mon idée !

HERNOCK, à Ulden.

Achève le partage, et fais vite !

ULDEN, montrant Hildiga et Herric qui sont restés au fond, tout accablés.

Le roi
Des Burgondes, Herric, et sa fille, je croi,
La princesse Hildiga.

HERNOCK

Roi, viens ici !

HILDIGA

Viens, père !

HERRIC, chancelant.

Impossible !

HILDIGA

Mon bras te soutiendra, j'espère.

HERRIC, s'appuyant sur elle.

Tu crois ?... Essayons.

(Hildiga veut le soutenir, mais elle chancelle à son tour.)

HILDIGA

Ah ! je suis trop faible, hélas !

HERNOCK, au roi Herric.

Esclave, avance ! ou bien...

GÉRONTIA, allant vers Herric et lui offrant son bras.

Allons, roi ! prends ce bras ;
Soutiens aussi ton père, Hildiga... Du courage,
Princesse ! Pour les rois plus dur est l'esclavage :
Tombés, ils sont brisés ; l'habitude qu'ils ont
Des longs bonheurs leur fait le malheur plus profond ;
Vous étiez — rien de plus ne vous reste peut-être ! —
Des princes non méchants ; prends mon bras, pauvre maître !

(Herric s'avance, soutenu par Gérontia et Hildiga.)

ULDEN

La princesse Hildiga... Qui la réclame ?

HERNOCK

Moi.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ELLAK

ELLAK, qui, depuis un moment, écoutait à droite.

Et moi de même.

HERNOCK

Ellak! — Ah! mon frère, c'est toi?
Depuis longtemps, je veux pour esclave une reine;
Aucun autre désir, crois-le bien, ne m'entraîne.
Mais j'aurai celle-ci. Je le veux.

ELLAK

C'est à tort.

HERNOCK

Je suis l'aîné...

ELLAK

Qu'importe?

HERNOCK

Et je suis le plus fort.

ELLAK

Peut-être! Cède-moi cette femme, te dis-je.

HERNOCK

Non.

ELLAK

Encore une fois...

HERNOCK

J'ai dit : non.

ELLAK

Je l'exige;
Hernock, je te connais! ton cœur ne peut nourrir
Que de mauvais desseins; tu la ferais souffrir,
Et, par ta rage aveugle ou tes lâchetés noires,
Tu déshonorerais en elle nos victoires!

HERNOCK, tirant son épée.

Eh bien ! de cet affront ton sang sera le prix !
Défends-toi, si tu peux !

(Les deux frères se menacent de leur hache.)

SCÈNE V

LES MÊMES, ATTILA

ATTILA, paraissant au fond.

Bas les armes, mes fils !
Voilà donc — approchez, soldats, pour mieux entendre —
Ce qu'après moi de vous l'empire peut attendre ;
Cet empire, plus grand que le monde romain,
Qu'en feriez-vous tous deux, si je mourais demain?
Du Rhin jusqu'au Volga, par vos fureurs contraires,
Vous en feriez le champ de bataille des frères ;
Et quand cent mille Huns, aux plaines que voilà,
Tomberaient morts : Ce sont les enfants d'Attila !
Se diraient tout joyeux les corbeaux dans la nue ;
Mais cette heure sinistre encor n'est pas venue,
Pour détruire mon œuvre on attendra longtemps ;
Tant pis pour vous, mes fils : je n'ai pas cinquante ans !
Malheureux ! Faut-il donc moi-même vous redire
Ce que pour le fonder m'a coûté cet empire?
J'avais un frère aussi ! l'héritage commun
Entre nous divisé, le vieux royaume hun
Perdait sa force avec son avenir de gloire ;
Je l'ai sauvé ! Comment ? Demandez à l'histoire !
Comme moi Romulus agit en pareil cas ;
Mais, moi vivant, mes fils ne m'imiteront pas !
— Ellak, tu te souviens comme moi que ta mère,
Voilà dix ans, se mit du parti de mon frère ;
La prison est pour elle un trop doux châtiment,
Ne me rappelle pas que je fus trop clément !
— Hernock, jusqu'à ce jour, soit dit à ta louange,
Je fus content de toi. Quand on change, je change,

Et je n'en suis que plus sévère, songes-y!
Pour vos querelles dont l'instant est mal choisi ;
Je devrais vous punir tous deux, je vous pardonne,
Mais tendez-vous la main.

ELLAK

Voici la mienne.

ATTILA

Donne
A ton frère la main, Hernock.

HERNOCK

Je ne veux pas.

ATTILA

Eh bien, mettez aux fers le prince Hernock, soldats !

(Hernock se précipite au devant des soldats d'un air menaçant, mais il s'arrête devant le regard d'Attila.)

ATTILA

Faites !

(Hernock sort avec les soldats.)

Si parmi vous, soldats, quelqu'un me blâme,
— Attila le permet — qu'on parle, qu'on réclame!
Personne ne répond ? Je devine pourtant
Que ma justice ici fait plus d'un mécontent ;
A garder le silence on croit être plus sage,
Mais je lis dans le cœur comme sur le visage,
Rien n'échappe au regard du maître! — Approchez-vous.

(Les soldats se rapprochent. Attila passe devant les rangs en promenant ses yeux de l'un à l'autre.)

Je saurai bien juger ce que vous pensez tous!

(A un soldat.)

Toi, vieux soldat, tu sais qu'un maître, quand on l'aime,
Fait toujours bien...

(A un autre.)

Et toi de même!...

(A un autre.)

Et toi de même.

(A un quatrième)

Toi, tu me blâmes... Oui ! Je le sens, je le vois ;
— Qu'on emmène cet homme, et qu'on le mette en croix !

(Attila saisit le soldat et le jette aux autres qui l'emmènent.)

HERRIC, comme se réveillant.

Attila !... mène-moi vers Attila, ma fille !
Je veux le voir en face.

(Hildiga le conduit vers Attila.)

Oui, ce regard qui brille
Comme un feu dans la nuit sous ces sourcils couverts,
C'est le sien ! Voilà donc l'effroi de l'univers !
C'est la voix d'Attila qui frappait mon oreille !
D'où vient qu'à cette voix ma force se réveille ?
Oui, l'on verra, si Dieu soutient encor mon cœur,
Le roi vaincu parler debout au roi vainqueur !

(Il se redresse devant Attila immobile.)

Attila, par ta main Dieu me dompte et me broie ;
Ma misère est ta gloire, et mon peuple est ta proie,
Ta volonté terrible est son seul avenir,
Pour la dernière fois laisse-moi le bénir.

ATTILA

Tu peux parler vieillard. Tu défendis ta ville
Vaillamment contre moi ; ce fut gloire inutile,
Mais j'aime qu'on soit brave, et je veux t'écouter !

MUNDO

Puis, un vaincu qui parle est moins à redouter !

HERRIC, aux captifs.

Mes enfants, notre espoir est fini dans ce monde ;
Nous allons tous entrer dans cette nuit profonde
Qu'on nomme l'esclavage, en attendant la mort ;
Mais, du moins, nos malheurs ne sont pas un remord ;
Nous avons combattu pour Dieu, pour la patrie ;
Notre âme est torturée, elle n'est point flétrie,

Et nous pouvons encore, après ce triste adieu,
Livrer d'autres combats pour la patrie et Dieu.
Bien souffrir, c'est combattre ; et bien mourir, c'est vaincre
Ne vous laissez donc pas ébranler et convaincre
Si l'on vous dit bientôt : Le ciel est contre vous,
Et la patrie est loin... — La patrie est en nous!
On ne la perd jamais quand on garde son culte,
Quand on prévoit sa gloire après la longue insulte ;
Oui, pour sauver enfin ce grand peuple éperdu,
Surgira dans la nuit quelqu'un d'inattendu ;
Le monde, frissonnant sous le fléau qui marche,
Ne voit que le déluge aujourd'hui... Je vois l'arche !
— Entrez donc dans ce deuil sans amers repentirs,
Car vous fûtes héros et vous êtes martyrs !
Je vous bénis, vaincus de la bataille sombre
Où la victoire infâme a courtisé le nombre ;
Vieillards, femmes, enfants en holocauste offerts
Aux noirs démons, je baise et je bénis vos fers !
Je bénis même, afin qu'elle vous soit meilleure,
Cette terre qui va vous saisir tout à l'heure,
Ce sol dur, ces forêts où se perdront vos pas,
Et ces fleuves d'exil qu'on ne remonte pas !
Et même, afin que Dieu les touche et les inspire,
Je bénis peuple et roi de ce sinistre empire !
Oui, je les bénirai, s'ils ont enfin pitié,
De l'univers coupable et par eux châtié !
— Attila, roi des Huns, qui toi-même te nommes
Fléau de Dieu, prends garde à cette heure où nous sommes;
Quand un homme, conduit par la céleste main,
A pour les temps nouveaux balayé le chemin,
Dans sa joie insensée et son orgueil barbare,
Il croit avoir détruit le monde,.. il le prépare !
S'il veut aller trop loin d'un seul pas, un seul jour,
L'aile du châtiment le renverse à son tour;
La victoire n'est pas seulement infidèle,
Elle sait se venger quand on abuse d'elle !
— Si tu n'as pas compris ma parole, c'est bien,
C'est que Dieu veut te perdre, et l'homme n'y peut rien.

ATTILA

Je t'ai laissé parler, roi; c'est déjà peut-être
La preuve qu'Attila n'est point un rude maître.
Je ferai mieux encor : vous n'aurez pour prison
Ici, ta fille et toi, que ma propre maison.
— Ce n'est point un palais comme le tien, princesse :
Excuse-nous.

HILDIGA

Un prince aurait trop de bassesse
Si, quand son peuple entier subit un tel tourment,
La perte d'un palais l'occupait un moment!

ATTILA

La réponse, Hildiga, me plaît, quoique hautaine!
— Viens, approche, aide un peu ma mémoire incertaine...
Il me semble t'avoir rencontrée autrefois?

HILDIGA

C'est impossible.

ATTILA

Oui, c'est une erreur, je le vois.
— Tu devais me haïr?

HILDIGA

Oui.

ATTILA

Tu me hais encore?

HILDIGA

Oui.

ATTILA

Tu me haïras donc toujours?

HILDIGA

Je l'ignore.

ATTILA

Pourquoi tressailles-tu?

HILDIGA, regardant l'horizon.

C'est que là-bas, là-bas,
Je crois entendre... Écoute! écoute! n'est-ce pas
La trompette des Francs?

(On entend un son lointain de clairon.)

ATTILA

C'est vrai!

ULDEN, regardant du côté du fleuve.

Sur l'autre rive
Un groupe de guerriers en toute hâte arrive.

ATTILA

Ce sont des Francs.

(Le clairon recommence.)

ULDEN

Encore!

ATTILA

Oui, ce son dur et bref
Annonce à l'ennemi la visite d'un chef.

ULDEN

Faut-il lui répondre?

ATTILA

Oui. Du haut de cette roche
Qu'à leur tour nos clairons lui répondent : Approche.

(Des soldats montent sur le rocher et sonnent du clairon. Quelques instants après, une troupe de Francs, Walter en tête, arrive sur le pont et marche vers Attila.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, WALTER

WALTER

Roi des Huns, je connais le danger qui m'attend,
Mais je fais mon devoir.

ATTILA

Eh bien ! parle à l'instant.

WALTER

C'est moi qui le premier, aux champs cataloniques,
Renversai sous tes yeux tes cavaliers hunniques.

ATTILA

Ton nom ?

WALTER

Walter. Je suis général franc.

ATTILA

Walter,
Toi qui m'oses parler ici d'un ton si fier,
Me diras-tu d'où naît cette assurance étrange ?

WALTER

Je viens te proposer, roi des Huns, un échange :
Ce n'est pas le premier qu'on te propose ainsi;
Puisses-tu l'accepter ! J'apporte — les voici —
Cent drachmes pesant d'or.

(Il montre des sacs de cuir que portent ses compagnons.)

ATTILA

Pour une telle somme,
Guerrier franc, que peux-tu me demander ?

WALTER

Un homme,
Une femme.

ATTILA

On peut voir. Et quels sont-ils ?

WALTER

Le roi
Herric, avec sa fille.

ATTILA

Et je refuse, moi !
L'échange que tu viens m'offrir, je le refuse,

Mais je garde ton or ! Que personne n'accuse
Ici ma bonne foi. car tu vas convenir
Que tes cent drachmes d'or doivent m'appartenir :
Tu sais qu'à Sirmium, ville par moi conquise,
J'avais dans mon butin les vases de l'église ;
Cependant les vaincus m'ont volé ce trésor,
J'ai donc le droit de prendre à la place ton or !

WALTER

Il suffit. Prends mon or. Il m'est permis sans doute
De t'offrir un nouvel échange?

ATTILA

Je t'écoute.

WALTER

Herric, le roi Burgonde, et sa fille Hildiga,
Courbés par tous les maux que Dieu leur prodigua,
Qu'en ferait-on ici ? Moi, je suis jeune et brave ;
Rends-leur la liberté, garde moi comme esclave ;
Je te servirai mieux qu'une femme, un vieillard ;
Libre, je deviendrais ton ennemi plus tard ;
Captif, je ne peux rien contre toi ni personne.
Voilà ton intérêt.

ATTILA

Oui, ton idée est bonne !
Mais je n'ai pas besoin d'échanger contre toi,
Puisque tu m'appartiens, la princesse et le roi ;
Tu m'appartiens depuis longtemps ! tu vas comprendre :
D'après tous les traités, tu sais qu'on doit me rendre
Les transfuges qui m'ont trahi jusques ici ;
Qu'on me les rende. Alors je te rendrai.

WALTER

Merci,
Roi ! Car, loin de gémir sur mon destin funeste,
Je trouve plus de prix au seul bien qui me reste.

ATTILA

Ta vie est dans mes mains comme ta liberté,
Que te reste-t-il donc ?

WALTER

L'honneur et la fierté.

ATTILA

Herric, connaissais-tu Walter?

HERRIC

Par son courage
Et son nom seulement, mais jamais son visage
N'avait frappé mes yeux.

ATTILA

Et toi, princesse?

HILDIGA

Non;
C'est par son dévouement que je connais son nom.

ATTILA

D'où vient ce dévouement? Walter va nous le dire.

HILDIGA

Parle: comme Attila, Walter, je le désire.
Pourquoi viens tu chercher, toi libre, jeune et fort,
Pourquoi viens-tu chercher l'esclavage ou la mort?

WALTER

L'esclavage et la mort n'ont rien dont je m'effraie;
Les braver, c'est la vie et la liberté vraie.

HILDIGA

Oui, l'on peut tout braver pour son peuple ou son roi,
Mais tu ne connaissais ni mon père ni moi.

WALTER

Tu te trompes.

HILDIGA

Comment?

WALTER

Princesse...

HILDIGA

Il le faut. Parle.

WALTER

Eh bien ! voilà deux ans, dans le grand palais d'Arle,
Ton père avait voulu réunir sous tes yeux
Les chefs les plus puissants et les plus glorieux.
Le roi Herric, debout sous le dais d'or qui brille,
Te dit ces mots : « Choisis un roi, reine ma fille,
« Et choisis un époux ! » — Alors, tous à la fois
Se levèrent les ducs, les comtes et les rois;
Tous, superbes, pensifs, la main sur leur épée,
Attendirent. Et toi, d'éclairs enveloppée,
Sous les feux de l'acier, sous les feux du soleil,
Sous le feu des regards, dans un nimbe vermeil,
De tes grands yeux profonds parcourant l'assemblée,
Tu lui dis d'une voix par les larmes troublée :
« Celui qui chassera des Gaules Attila,
« Dès ce jour je le prends pour époux! » J'étais là.

HILDIGA

Toi, Walter?

WALTER

Au milieu de tous ces chefs d'armée,
Moi je n'avais alors ni rang ni renommée,
Et jamais d'autre espoir n'approcha de mon cœur
Que d'admirer du fond de l'ombre le vainqueur!
Que te dirai-je ? hélas ! trop lourde était la tâche;
Il est des temps maudits où le destin est lâche!
Un jour, on réunit dans le même palais
Ces mêmes chefs auxquels autrefois tu parlais;
« Vos princes sont captifs, la fille avec le père,
« Leur dis-je, il faut aller au fond de son repaire
« Tenter le ravisseur par des trésors nouveaux. »
Mais tous ces rois, jadis pour ton trône rivaux,
Ne furent plus rivaux à l'heure différente :
Tous cherchaient un abri pour leur famille errante,
Ou de sauver leur trône avaient l'amer souci.
Moi, je n'ai pas de trône à sauver : me voici.

ATTILA

C'est bien, Walter, c'est bien ! Je t'admire, et j'envie
Ton courage; mais rien ne menace ta vie,
A moins que ton orgueil et ta témérité
Ne fatiguent plus tard ma générosité!

HILDIGA

C'est trop peu, roi des Huns, c'est trop peu pour ta gloire,
Walter est libre encor, je veux du moins le croire;
Si tu le retenais par cette trahison,
Tous les mépris qu'on t'a jetés auraient raison ;
Et moi, que tout à l'heure étonnait ta clémence,
Je la repousserais par un dégoût immense,
Sachant que c'est sans doute un moins cruel ennui
De haïr son vainqueur que de rougir de lui!

ATTILA

Hildiga, c'est assez; c'était peu ma coutume
De supporter longtemps l'insulte et l'amertume,
Mais un roi doit savoir contenir son courroux,
Pas toujours cependant !

(A la foule.)

Allez, laissez-moi tous.

HERRIC, en passant devant Attila.

Attila, je te plains ; le mal en toi demeure,
Tes générosités ne durent pas une heure,
Et, sans doute déjà dans ton cœur j'entrevois
Naître d'autres desseins...

ATTILA, violemment.

C'en est trop cette fois !
Apprends, roi sans royaume et prophète en délire,
Qu'Attila dans son cœur ne permet pas de lire.
Tu ne le pourrais pas d'ailleurs ; tes faibles yeux
Seraient brûlés devant l'éclair mystérieux;
Et l'avenir lui-même, avec fureur peut-être,
Pourra me condamner, mais non pas me connaître !

Ce que tu dois savoir, le voici : l'empereur
Des Romains m'a promis pour épouse sa sœur ;
Je l'attends dans un mois. Je placerai près d'elle
Hildiga comme amie et compagne fidèle.
Peux-tu t'en plaindre? Non. Calme donc ton effroi,
Roi Herric; mais ta fille attend. Va, laisse-moi.

(Tout le monde s'éloigne. Mundo, pendant le défilé, s'arrête seul un instant.)

MUNDO

Adieu, maître.

ATTILA

C'est toi, Mundo? Mon vieux poète,
Aujourd'hui, tu le vois, ma victoire est complète.
La fille des Césars, va me donner sa main,
Pour nous c'est un beau jour.

MUNDO

Attendons à demain!

ATTILA

Dans tes craintes encor voilà que tu retombes.

MUNDO, en s'éloignant.

Oui, si j'étais vautour j'aurais peur des colombes!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Une vaste salle dans le palais d'Attila. — Larges fenêtres et portes par lesquelles on aperçoit les autres salles. — Au loin les montagnes et le fleuve. — Galerie qui laisse apercevoir un cirque. — Sur un des côtés, le trône.

SCÈNE PREMIÈRE

HILDIGA, MUNDO, WALTER

MUNDO, entrant avec Hildiga et Walter.

Voici ce qu'Attila me charge de te dire,
Hildiga. — J'obéis, mais cela me fait rire. —
La princesse romaine, on l'affirme du moins,
Arrive, et ce grand fait nous aura pour témoins!
Attila — la folie est au cœur de tout homme —
Veut avoir une cour comme un César de Rome !
De là vient tout ce luxe et ce brillant palais
Et tes riches habits, que je trouve fort laids!
— N'importe : te voilà maintenant avertie.
De la nouvelle cour Walter fera partie,
Car le nom du vaincu rend le vainqueur plus fier.
Tous deux vous attendrez ici même. — Walter,
Un avis maintenant qu'à toi surtout je donne :
Vous avez l'air trop sombre; Attila vous ordonne
D'être gais, puisqu'il l'est! Pour tous l'ordre est pareil.
Voici le prince Ellak; prenez de lui conseil.

(Il sort en regardant entrer Ellak.)

SCÈNE II

ELLAK, WALTER, HILDIGA

ELLAK

Je vous cherchais tous deux. Nul ne peut nous entendre.
Ici même mon père aujourd'hui doit attendre

La princesse romaine Honoria ; ce soir
Il l'épouse. Pour vous c'est un dernier espoir.

WALTER

Que veux-tu dire, Ellak ?

ELLAK

Avant tout, l'un et l'autre
Croyez-le bien, je n'ai qu'un intérêt : le vôtre ;
Je suis fils d'Attila, mais j'ai, malgré mon nom,
Un cœur juste et loyal. En doutez-vous ?

HILDIGA

Non.

WALTER

Non,
Ellak : j'ai remarqué, jusque dans ton silence,
Une mystérieuse et tendre vigilance.
Explique-nous pourquoi, fils d'Attila ?

ELLAK

Pourquoi ?
Il n'importe. Le temps nous presse, écoutez-moi.
Quand on aura reçu la princesse et sa suite,
Je peux, je veux, je dois assurer votre fuite,
Les regards des gardiens seront moins attentifs.
Mon char emportera dans la nuit trois captifs :
Le roi Herric, Walter, Hildiga.

WALTER

Mais toi-même ?
Si ton père apprend tout, dans sa fureur extrême...

ELLAK

Ne craignez rien pour moi : je vais partir aussi,
J'irai seul au pays de ma mère.

HILDIGA

Merci,
Merci pour nous, Ellak !

WALTER, montrant Hildiga.

Merci surtout pour elle !

ELLAK

Ce que je fais, Walter est chose naturelle :
Ma mère, comme vous captive, loin de moi
De mon père subit l'impitoyable loi ;
Je ne puis l'arracher à sa longue souffrance.
Mais pour ma mère, hélas ! et pour sa délivrance
Ce que je ne peux pas, je le ferai pour vous.

HILDIGA

Ellak, à notre tour pour toi que ferons-nous ?
La dette de Walter et celle de mon père
Et la mienne, comment te la payer ?

ELLAK

J'espère
Que vous serez heureux, et pour moi c'est assez.
Vous ne me devez rien. Au contraire : pensez
Que peut-être, entraîné sur une sombre trace,
Sans vous j'aurais été méchant comme ma race ;
Vous m'avez rendu bon pour toujours ! — Cependant,
Quand vous serez là-bas, sous le beau ciel ardent,
Songez qu'il est ici, sous ce soleil sans flamme,
Quelqu'un dont l'âme triste a deviné votre âme ;
Quand vous serez heureux, libres, unis, époux...

HILDIGA

Walter !

WALTER

Ellak, tais-toi !

ELLAK

Vous-mêmes, taisez-vous :
Vous comprendrez que j'ai raison, quand viendra l'heure ;
J'ai ma blessure aussi, mais la vôtre est meilleure !
Vous vous aimez : l'amour... tout malheur a le sien !
Vous ne le saviez pas, mais mon cœur le sait bien !
— Adieu. Gardez en vous l'espérance muette,

Défiez-vous d'Hernock dont la haine vous guette,
Et surtout de mon père ! A ce soir donc.

WALTER

Ta main !

ELLAK

L'esclavage aujourd'hui, la liberté demain !

(Il sort.)

SCÈNE III

WALTER, HILDIGA

HILDIGA

La liberté, Walter ! quoi ! ce n'est pas un rêve ?
Il est donc vrai : le voile horrible se soulève !
Non, ce rêve est trop beau ; c'est impossible, hélas !
Non, non, Ellak se trompe.

WALTER

Il ne se trompe pas.
Tout ce qu'il dit est vrai.

HILDIGA

Tout ce qu'il dit ?

WALTER

Sans doute.

HILDIGA

Tout ce qu'il dit, Walter ?

WALTER

Oui ; que Dieu qui m'écoute
Soit témoin ! Dans mon cœur je garderais encor
Ce secret cher et doux comme on garde un trésor,
Mais puisqu'un autre a dit pour moi le mot suprême,
A mon tour, humble et fier, je te le dis : — Je t'aime !
Oui, je t'aime ! Autrefois, au temps de ta grandeur,
J'aurais eu cette altière et farouche pudeur

D'étouffer mon amour ; mais ici, sous l'orage,
Dans la tourmente horrible où grandit ton courage,
Dans le deuil, dans l'exil plus noir que le trépas,
T'admirer sans t'aimer, je ne le pouvais pas !
Je ne sais quel mystère et quel charme environne
Divinement ce front qui n'a plus de couronne ;
Ton regard de martyre a des rayons si doux
Qu'ils semblent attirer notre âme malgré nous,
Et parfois tout à coup, par un contraste étrange,
On croit y voir briller le glaive de l'archange !
Je t'aime de l'amour le seul digne de toi,
Fait d'attendrissement, de respect et de foi ;
Quand les cieux mêmes sont aux méchants débonnaires,
A cette heure coupable où dorment les tonnerres,
Il me semble que Dieu me permet aujourd'hui
De retrouver en toi quelque chose de lui,
Pour rallumer encor mon courage et ma flamme,
Mon amour, le voilà : — mon âme aime ton âme !

HILDIGA

Ton âme aime mon âme ! — Oui, Walter, tu dis bien
Ce que je sens aussi : mon cœur aime le tien !
Reine, je t'aimerais, comme je t'aime esclave ;
Mais, comme notre sort, que notre amour soit grave ;
Que cet amour, profond dans la crainte ou l'espoir,
Etant né dans le deuil, vive pour le devoir !
Nous allons échapper à nos longues misères,
Mais d'autres resteront ici, qui sont nos frères ;
Si nous les laissions seuls dans l'exil éternel,
Notre bonheur serait injuste et criminel !
Délivrés avant eux, n'ayons qu'une espérance,
N'ayons qu'une pensée au cœur : leur délivrance !
Nous y travaillerons par l'or et par le fer ;
Il faut que pas un d'eux ne reste en cet enfer ;
Il le faut ! Et plus tard, quand je serai ta femme,
Si Dieu me rend le trône après ce joug infâme,
N'imitons pas ces rois qui cherchent à bannir
Des leçons de l'exil l'importun souvenir !

WALTER

Je comprends, Hildiga; j'agirai de la sorte.
Mais qui donc t'a donné cette âme tendre et forte
Où vient chaque vertu triompher à son tour?

HILDIGA

Dieu d'abord, le malheur plus tard, enfin l'amour!
Maintenant, quelque joie à nos cœurs est permise;
Dieu sans doute d'Ellak bénira l'entreprise,
Et cette liberté qu'il prépare pour nous...

WALTER

Silence : Attila vient!

(Ils s'écartent un peu, pendant qu'Attila entre avec sa suite.)

SCÈNE IV

WALTER, HILDIGA, ATTILA, ULDEN, MUNDO, FOULE

ATTILA, à la foule qui hésite à entrer.

Je le veux, entrez tous.
Le consul Maximin aujourd'hui nous amène
La sœur de l'empereur, la princesse romaine
Honoria; l'escorte approche. Accueillons-les,
Tous les deux, comme il sied, dans mon nouveau palais.
— Toi qui l'as fait construire, Ulden, fais-nous connaître
Ses merveilles; allons, nous t'écoutons.

ULDEN

Oui, maître.
Mon architecte grec en a dressé le plan
D'après les grands palais d'Athène et de Milan.

MUNDO

Tant pis! Avec ses mœurs un peuple a tort de rompre,
Et servir de la sorte un roi, c'est le corrompre!

ATTILA

Toujours railleur, Mundo?

MUNDO

Toujours, maître.

ULDEN, montrant du geste le palais.

Voici
Le *xyste* tout peuplé d'arbres rares.

MUNDO

Ainsi,
Les chênes de nos bois n'ont rien qui vous suffise ?
Mais vos arbres mourront à la première bise!

ULDEN

Voici l'*impluvium* où sous des murs épais
Au bruit d'une onde fraîche on peut dormir en paix,
Ici ce sont les bains et leurs piscines neuves...
Des bains de marbre!

MUNDO

Alors à quoi servent les fleuves?

ULDEN, allant vers la fenêtre à droite.

Ici — Mundo, toi-même applaudis des deux mains —
C'est le cirque pareil aux grands cirques romains.
Vingt lions nubiens rugissent dans leurs loges.

MUNDO

Pour les loups du pays je garde mes éloges!

ATTILA

Assez, Mundo! Silence!

MUNDO

Oui, le silence est d'or ;
Mais si je t'approuvais tu dirais : Parle encor!

ATTILA, montant sur le trône.

Guerriers huns, c'est un jour heureux pour mon empire ;
Que dans tous les regards l'allégresse respire ;
L'alliance de Rome affermit ma grandeur.
Recevez en amis son digne ambassadeur ;

Ce n'est point un Romain des temps de décadence,
Scipion eut aimé sa fière indépendance;
Plus grand donc est l'honneur qu'on me fait aujourd'hui
Par le choix d'un tel homme. — Inclinez-vous; c'est lui.

(Maximin entre avec sa suite.)

Hildiga, viens ici, près du trône : ta place
Est là, car ta beauté, ta noblesse, ta grâce
Prouveront à la reine, et dès le premier jour,
Que tout n'est pas barbare en sa nouvelle cour.

SCÈNE V

LES MÊMES, MAXIMIN

MAXIMIN, s'inclinant devant Attila.

Moi, Maximin, tribun et propréteur de Rome,
Questeur provincial, salut à toi qu'on nomme
Attila, roi des Huns, fils de Moundzouckh.

ATTILA

C'est bien.
Salut, ambassadeur de Valentinien!
Où donc est la princesse Honoria? sans doute
Un repos, nécessaire après si longue route,
La retient quelque temps.

MAXIMIN

Il n'en est pas ainsi;
La sœur de l'empereur mon maître est loin d'ici.

ATTILA

Quand viendra-t-elle alors?

MAXIMIN

Jamais.

ATTILA

Jamais? Tu railles!
Nous avons échangé l'anneau des fiançailles;
Sa promesse est formelle, et rester loin de moi
C'est presque m'outrager, et c'est trahir sa foi.

MAXIMIN

Elle la trahirait en venant, au contraire :
Avec l'assentiment de l'empereur son frère,
A l'intendant Eugène elle a donné sa main.

ATTILA

Si tu n'as pas menti, malheur à toi, Romain!

MAXIMIN

J'ai prévu ta fureur. Le temps dur où nous sommes
Aux horizons sanglants a formé l'œil des hommes;
Le supplice et la mort ne nous étonnent plus :
Tout Romain doit avoir l'âme de Régulus!

ATTILA

Écoute — à me calmer, tu le vois, je m'efforce —
Vos lois, que je connais, permettent le divorce;
Qu'Honoria divorce et m'épouse. — Sinon,
La guerre recommence!

MAXIMIN

Attila, crois-tu donc
Que notre chute soit si complète et si prompte,
Que Rome à tout péril préfère toute honte!
Oui, tu nous as vaincus, tu peux nous vaincre encor;
Nous pourrons te livrer nos richesses, notre or,
Nos colonnes de bronze et d'airain revêtues,
Une ville de marbre, un peuple de statues,
Nos temples, nos palais, nos vaisseaux, nos soldats,
Nos empereurs, nos dieux — mais nos femmes, non pas!
La matrone romaine esclave ou prisonnière,
C'est l'affront éternel et la honte dernière!
Honoria, parmi les femmes, ne serait
Qu'une esclave de plus, et le monde dirait :
La fille des Césars — oui, du grand Théodose! —
Se mêle au vil troupeau dont Attila dispose!
Si nous y consentions, — à défaut de nos dieux
Lucrèce et Cornélie, orgueil de nos aïeux,
Souvenir qui sur nous en opprobre retombe,
Pour souffleter nos fils sortiraient de leur tombe!

ATTILA

Va donc dire à vos fils, qui devront te bénir :
Préparez un palais, Attila va venir!
Ah! c'est ainsi, Romain, que de moi l'on se joue?
Tant qu'on est sous mes pieds, on me flatte, on me loue;
Mais on devient perfide, insolent, glorieux,
Quand on me croit trop loin pour me venger. — Tant mieux
Tant mieux! — Il est, vois-tu, j'y songe avec tristesse,
Deux villes que j'ai pu prendre : Rome et Lutèce!
Quand je les épargnai, ce fut un jour maudit.
Où passe mon cheval l'herbe meurt, a-t-on dit;
Et l'herbe est verte aux bords de la Seine et du Tibre!
Le pape est triomphant et l'Empereur est libre!
Mais je réparerai cette faute bientôt,
Puisque j'ai sous la main le prétexte qu'il faut.

(Il va vers l'ambassadeur et lui saisit vivement la main.)

Viens, et regarde, là!

(Du geste il lui montre au loin, l'horizon, le fleuve, les montagnes.)

Ce Danube barbare,
Il est à moi! Du monde ancien il nous sépare;
Eh bien, je veux un jour que la Loire et le Rhin
Frémissent comme lui sous mon pied souverain;
Je veux l'Europe, et puis l'Afrique, sans partage,
La terre et l'océan, Rome comme Carthage;
Je veux, après la Grèce, après le Pont-Euxin,
L'Empire d'Orient, mon rival, mon voisin,
Son empereur Marcien depuis longtemps me brave...
Ce mauvais empereur ferait un bon esclave!
Oui, Romain, tout cela, vois-tu, je le ferai,
Et bientôt! Tout cela, je le veux, je l'aurai!
Oui, quand viendra l'instant dont seul je serai juge,
Jamais l'homme n'aura vu de pareil déluge,
Et des peuples seront rayés de l'univers,
Comme si l'océan les avait recouverts!

MAXIMIN

Fais cela, si tu veux! Tu peux choisir en somme
Le chemin qui te plaît pour aller jusqu'à Rome,

Ou celui d'Annibal ou celui de Brennus;
Mais plusieurs qui l'ont pris ne sont pas revenus!
Rome, par toi surprise et d'abord stupéfaite,
Te fit du moins payer assez cher sa défaite;
Nous sommes avertis cette fois; nous avons
L'expérience amère, et nous te la devons.
Ta première victoire est due à nos discordes;
Mais reviens désormais, pousse vers nous tes hordes,
Et ce peuple, blessé par lui-même souvent,
Tu le retrouveras uni, libre et vivant!
— Maintenant, roi des Huns, ordonne mon supplice.

ATTILA

Non! De ton maître ici tu n'es que le complice,
Et je veux le punir avant toi, Maximin.
De Rome tu vas donc reprendre le chemin;
Je te suivrai de près. A l'Empereur annonce
Que je dois lui porter moi-même ma réponse:
Je conduirai dans Rome une reine à mon tour,
Et tu verras César Auguste, chaque jour,
Esclave que le fouet aux pieds du maître amène,
Nous servir, elle et moi, sous la pourpre romaine!
— Mais ta présence assez longtemps me fatigua;
(A la foule.)
Sortez tous à présent, oui, tous!
(Se retournant vers Hildiga)
Reste, Hildiga.

SCÈNE VI

HILDIGA, ATTILA

ATTILA

Je t'épouse, Hildiga.

HILDIGA

Ciel!

ATTILA

Tu ne peux prétendre
A discuter, après ce que tu viens d'entendre.

HILDIGA

Je ne discute pas, je refuse.

ATTILA

Il faut voir !
La princesse romaine est hors de mon pouvoir,
Mais toi tu m'appartiens. D'ailleurs, je le préfère
Attila fait un roi quand il n'a rien à faire,
Il peut faire une reine, une reine de plus !
Ce sera toi.

HILDIGA

Jamais !

ATTILA

Pas de mots superflus !
Je te l'ai déjà dit, tu m'appartiens.

HILDIGA

Peut-être !
Il est plus d'un chemin pour échapper au maître.

ATTILA, lui saisissant les mains.

Femme, ne vois-tu pas que je pourrais broyer
Cette main qui frissonne entre mes doigts d'acier ?

HILDIGA

Tu le peux, Attila ! Mais aucune torture
Ne me fera faiblir devant toi, je le jure !

ATTILA, lui lâchant les mains.

Eh bien ! si pour courber ce front audacieux
La souffrance n'a pas suffi, je ferai mieux.

(Il va vers le fond et appelle.)

Ulden !

(Ulden entre.)

Les prisonniers, Gaulois, Germain, Burgonde ?

ULDEN

La plupart sont ici.

ATTILA

C'est bien.

(A Hildiga.)

Tout me seconde !

(A Ulden.)

Sur-le-champ, dans le cirque, on les réunira.

ULDEN

Et que fera-t-on d'eux après ?

ATTILA

On attendra,
On attendra mon ordre.

(Ulden sort.)

ATTILA, à Hildiga.

Eh bien, tu dois comprendre,
Hildiga ?

HILDIGA

Pas encore.

ATTILA

Il faut donc te l'apprendre :
Femme, ferme ton cœur aux espoirs insensés ;
Je peux tout, j'ose tout, je veux tout !

HILDIGA

Je le sais !

ATTILA

Tu feras sans retard ce que de toi j'exige,
Ici, même, ce soir, tu le feras, te dis-je !
Sinon, les prisonniers, à l'instant même, ici.
Sous tes yeux, seront tous massacrés sans merci.
Entends-tu les lions qui rugissent de joie ?
Il sentent que quelqu'un leur prépare la proie,
Et qu'on ne verra point, par leurs tristes regards,
Les lions d'Attila regretter les Césars !
— Et toi, comme jadis les Vestales à Rome
Décidaient de la vie ou de la mort d'un homme,

Décide, car pour eux le cirque va s'ouvrir,
Si ceux qui viendront là doivent vivre ou mourir!

HILDIGA

Attila!... Non! jamais! Non! ce n'est pas possible!

ATTILA, prenant la hache suspendue à son côté.

Femme, voici la hache; eh bien, voilà la cible :
Tu vas voir, pour signal des meurtres qui suivront,
La hache d'Attila frapper ton père au front!

(Il brandit la hache comme prêt à la lancer.)

HILDIGA, se précipitant sur lui et arrêtant sa main.

Non, arrête, Attila! — Je comprends ma faiblesse;
Je ne dirai plus rien désormais qui te blesse,
Toute lutte serait inégale entre nous;
Mais sois plus généreux je t'en prie à genoux!
Pardonne à la victime abattue, écrasée,
A la reine tremblante, à la femme brisée!
Si ton sort, quelque jour, changeait comme le mien,
Tu pourrais regretter...

ATTILA

Non, je n'entends plus rien!
Tes prières, tes pleurs sont encore un outrage;
Dans ton abaissement, je sens ta sourde rage;
J'aime, d'ailleurs, à voir ceux dont je suis haï
A mes genoux, pourvu que je sois obéi!

(Il la renverse à moitié.)

HILDIGA, se relevant en le regardant fixement.

J'obéirai.

ATTILA

Peut-être un autre espoir te reste?
Ou la fuite ou la mort? vain espoir, je l'atteste!
Songe à mes prisonniers! si tu fuis, ils mourront;
Ils mourront si tu meurs. Tu m'obéiras donc,
Et tu m'obéiras sans larmes et sans plainte!
Ma fierté ne veut pas d'une épouse contrainte;

Je ne veux pas surtout que l'on dise de toi :
Elle cède à la force en épousant le roi !
Je veux que les captifs, que ton père lui-même...

HILDIGA

Tu crois qu'ils penseront, Attila, que je t'aime !

ATTILA

Pourquoi pas ? Je le veux !

HILDIGA

Mais ils me maudiront
Et jetteront sur moi l'anathème et l'affront !

ATTILA

Ce sera leur salut, crois-moi ! Leur indulgence
Sur eux appellerait tôt ou tard ma vengeance,
Je veux te voir par eux maudite comme moi ;
Mon orgueil a besoin de leur mépris pour toi !
Si d'un mot, d'un regard, d'un geste, d'un sourire,
Tu les avertissais de ton secret martyre,
A leur peu de fureur je le devinerais ;
Tout ce que l'on peut craindre, alors je le ferais !

HILDIGA

Attila, j'ai compris, et je courbe la tête ;
Par ma honte, à sauver mon peuple, je suis prête.
C'est cela que tu veux, n'est-ce-pas ?

ATTILA

C'est cela.

(Il se dirige vers la galerie, et crie en s'adressant au dehors.)

Écoutez tous, sujets ou captifs d'Attila,
Écoute, roi Herric ! Devant vous je proclame
Que la reine Hildiga ce soir sera ma femme ;
Venez lui rendre hommage ici même, à l'instant ;
Venez tous ! Attila près d'elle vous attend !

(Attila et Hildiga, debout l'un près de l'autre font face à la foule qui se précipite, le roi Herric en tête.)

SCÈNE VII

ATTILA, HILDIGA, GÉRONTIA, WALTER, HERRIC

PLUSIEURS AUTRES CAPTIFS ET HUNS

HERRIC

Ma fille (de ce nom encore je te nomme)
Ma fille, il a menti, n'est-il pas vrai, cet homme?

HILDIGA

Non, mon père! sur moi vous avez trop compté,
Et j'épouse Attila selon ma volonté.

HERRIC

Non, cela n'est pas vrai! Chrétienne, reine et femme,
Tu ne descendrais pas à ce calcul infâme;
Ce crime, quel que soit le prix qu'on puisse offrir,
Tu ne l'as pas commis, car tu pouvais mourir.

HILDIGA

Tu crois, mon père!

HERRIC

Non, je ne puis croire encore
Qu'une reine à ce point tombe et se déshonore.
Sais-tu, ma fille, avant de me répondre ainsi,
Sais-tu ce qu'ont souffert tous ceux qui sont ici?
Ah! ma fille, Hildiga, tu l'ignores sans doute;
Eh bien, tous, à l'instant, vont te le dire; écoute.

(A un des captifs.)

— Toi, le premier.

GUNTHER

Hier, notre maître surprit
Mon frère qui priait sur l'image du Christ;
Le crucifix était de fer; le Hun farouche
Le mit sur un brasier ardent, puis sur la bouche
De mon frère enchaîné colla le crucifix.
Mon frère est mort le soir.

HERRIC, à un autre captif.

Et toi?

GALLUS

J'avais un fils.
Son maître était plus doux que les autres peut-être ;
Un jour, rendu joyeux par l'hydromel, le maître
Dit à l'enfant : « Maudis tes pères les Gaulois ! »
L'enfant ne voulut pas; on le fit mettre en croix.

HILDIGA

Mon père... Ah! c'est assez! Penses-tu que j'ignore ?...

HERRIC

Attila mentait donc?

HILDIGA

Non.

HERRIC

Bien! — Écoute encore.

(A Gérontia.)

Femme, à ton tour.

GÉRONTIA

Voici la chose comme elle est :
Je nourrissais mon fils, Hildiga, de mon lait.
La femme qui m'avait conduite en esclavage,
Et que l'on nomme Herklé, malgré son air sauvage,
Fut bonne en commençant pour mon fils et pour moi ;
Un jour, elle me dit : « Il faut changer de foi
« Et renier ton Dieu d'abord, puis ta patrie. »
Ce qu'on me proposait, c'était l'idolâtrie,
Je refusai. La femme, elle, avait son dessein.
Le soir, comme à l'enfant j'allais donner le sein,
On me l'ôta. « Ton Dieu, dit ma sombre maîtresse,
« Saura jusqu'à demain soutenir sa détresse. »
Le lendemain, dès l'aube, on m'apporta mon fils,
Il me tendit les bras avec de joyeux cris;
Son front, sa joue étaient pâles comme sa lèvre,
Et dans ses yeux brillait le feu noir de la fièvre ;

« Ton Dieu, me dit Herklé, vous néglige souvent,
« Renonce à lui. — Jamais !... » Elle saisit l'enfant,
Et l'approcha de moi, tout près de la mamelle ;
D'autres femmes étaient là, qui riaient comme elle !
« Prends-le, me dit Herklé, mais renonce à ton Dieu.
« — Jamais !... » — On écarta de moi l'enfant, un peu
Seulement, de façon qu'il pouvait voir encore
Le sein gonflé de lait que son regard implore.
— Emportez-le, criai-je ! — On l'emporta. Le soir,
Herklé, tenant l'enfant, devant moi vint s'asseoir ;
Il n'avait plus de fièvre, et son œil semblait vide,
Et je voyais frémir sa bouche plus livide,
Et ses petites mains par un dernier effort
Me cherchaient... il allait mourir ; il n'est pas mort !
— Reine Hildiga, voilà ma misère, ma honte ;
Je la réparerai peut-être un jour, j'y compte.
Toi qui n'as pas de fils à sauver, dis-moi donc
L'excuse de ton crime et l'espoir du pardon !

HERRIC

Ma fille, à moins que Dieu n'ait rejeté ton âme,
A moins que le démon déjà ne la réclame,
Après ce que tu viens d'entendre, tu feras
Ton devoir, et je peux t'ouvrir encore mes bras ?

HILDIGA

Mon père, fermez-les ! je n'ai plus rien à dire.

HERRIC

Non, je les lèverai sur toi pour te maudire !

(Se retournant vers les captifs.)

Et vous, mes compagnons, mes frères, aidez-moi
Dans ma juste vengeance et de père et de roi,
Crions-lui tous ensemble, au nom de la patrie :
Femme du roi des Huns, sois maudite et flétrie !

(Tous les captifs, excepté Walter, lèvent la main.)

TOUS

Sois maudite, Hildiga !

HILDIGA, éperdue.

Mon père! Ah! malheureux!

(Rencontrant le regard d'Attila.)

Non, non! C'est bien!

WALTER, descendant la scène et fléchissant un genou devant Hildiga.

Pardon pour ton père et pour eux!

HILDIGA

Walter!

ATTILA, à part.

Walter... tant mieux!

WALTER

Oui, pardonne à l'injure,
A tous ceux dont l'erreur te croit lâche et parjure;
Ton âme en cet opprobre est plus sublime encor;
Je te connais, j'ai vu briller l'étoile d'or,
Et s'il vient un moment où plus d'ombre la voile,
Je réponds: Ce n'est pas la faute de l'étoile!
Insultez le brouillard qui monte en grandissant
Et les vents orageux; mais l'astre est innocent!

HILDIGA

Non, non! — Crois-moi, Walter: L'insulte et l'anathème,
Je les ai mérités: maudis-moi donc toi-même!

WALTER

Non; si Dieu t'accusait, comme ton père, hélas!
Je crierais même à Dieu: Tu ne la connais pas!

HERRIC

Tu blasphèmes, Walter! quoiqu'ici tout l'accuse,
Ta générosité lui veut faire une excuse,
Mais quand tu la verras accomplir son dessein,
Toute pitié mourra, j'en suis sûr, dans ton sein.
Avant que pour jamais son crime nous sépare,
Au festin nuptial, que sans doute on prépare,
Mes compagnons et moi nous serons tous présents,
Et nous y servirons la reine!

ATTILA

J'y consens.
— Tu seras là, Walter ; je tiens à ta présence,
Tu t'es créé des droits à ma reconnaissance
En défendant la reine, et je trouverai bien
Pour t'en récompenser le temps et le moyen!

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au second acte. — Seulement on a placé tout autour de la salle des tables et des sièges, et au milieu une estrade élevée avec une table.

SCÈNE PREMIÈRE

ATTILA, ULDEN

ATTILA

Mundo veut me parler, dis-tu? qu'il vienne vite :
J'ai peu de temps à perdre ; aujourd'hui tout m'irrite.
Va le chercher.

(Ulden sort.)

C'est vrai qu'aujourd'hui tout va mal ;
Tout ira mieux sans doute au festin nuptial.

(Mundo entre conduit par Ulden.)

SCÈNE II

ATTILA, MUNDO

ATTILA

Que me veux-tu, Mundo? Ne peux-tu pas attendre?
Cet entretien secret...

MUNDO

Non, maître, il faut m'entendre.

ATTILA

A tes discours railleurs fais trêve cette fois,
La fête nuptiale est prête, tu le vois,
La reine et son cortège avant peu vont paraître.

MUNDO

Tu le sais comme moi, la loi hunnique, maître,
Veut qu'en un jour d'hymen, comme en un jour de mort
Moi le chef des devins, j'interroge le sort.

ATTILA

C'est vrai. Je reconnais, Mundo, ta prévoyance :
La veille du combat de Châlons, ta science
M'en prédisait l'issue, et moi je m'efforçai
De rendre moins complet le désastre annoncé.

MUNDO

Eh bien, veille aujourd'hui sur la nouvelle reine ;
Je viens d'interroger les baguettes de chêne,
Elles ont répondu : — sache tout, il le faut, —
« Quelqu'un veut enlever la reine, ici, bientôt. »

ATTILA

Ah ! vraiment ? Après tout, je comprends que la rage
Des captifs... Mais je veux en savoir davantage ;
Les baguettes de chênes ont-elles dit le nom
Du coupable et du fou qui croit ainsi...

MUNDO

Non.

ATTILA

Non ?
Je le saurai. — Tu vois, je suis calme. A vrai dire,
Ce projet insensé vaut à peine un sourire ;
Je veux savoir ce nom ! — Herric ?

MUNDO

Il se pourrait.

ATTILA

Mes fils, Hernock, Ellak, qu'un commun intérêt ?...

MUNDO

Il se pourrait aussi ; mais à moins d'une preuve...

ATTILA

N'importe; je les veux soumettre à quelque épreuve.
— Et Walter?...

MUNDO

Celui-là, c'est vraisemblable, au point
Que c'est peut-être faux! attends : n'oublions point
Les femmes.

ATTILA

Tu croirais?...

MUNDO

Les femmes! C'est très grave.
Cette Gérontia, par exemple...

ATTILA

Oui, l'esclave;
Je veux savoir ce nom!

MUNDO

Cherche done. Bon espoir.

ATTILA

Ce matin, la princesse Honoria! — Ce soir,
Hildiga!

MUNDO

Sur ce point tu ne veux pas m'en croire :
D'imiter les Césars tu te fais une gloire;
Tes femmes se feront — ou ce serait hasard —
Un plaisir d'imiter la femme de César!

ATTILA

Tais-toi railleur!...

MUNDO

S'il doit ou gémir ou se taire,
Un prophète est vraiment trop malheureux sur terre!

ATTILA

Assez! On vient. Surtout, de ceci pas un mot!

MUNDO

Sois tranquille, je suis muet quand il le faut!

SCÈNE III

ATTILA, MUNDO, HERNOCK, ELLAK, HERRIC, HILDIGA, WALTER, CORTÈGE

ATTILA, cherchant autour de lui.

Herric... Ellak, Walter... Walter!

(Apercevant Hernock qui porte les fers qu'on lui a mis au premier acte.)

Hernock... Approche,
Mon fils. Je fus sévère, et je me le reproche,
Envers toi.

HERNOCK

Tu fis bien : j'avais désobéi.

ATTILA

Ainsi, tu te repens, Hernock, de ta faute?

HERNOCK

Oui.

ATTILA

Je vais donc ordonner à l'instant qu'on détache
Tes fers...

HERNOCK

Je les aurais brisés avec ma hache
Si je l'avais voulu; mais je les garderai.

ATTILA

Jusques à quand ?

HERNOCK

Jusqu'à l'heure où je servirai
Mon père et ses desseins d'une façon si haute
Que je ne puisse plus me reprocher ma faute.

ATTILA

Je reconnais mon fils.

(A Mundo)

Ce n'est pas Hernock?

MUNDO

Non.

ATTILA

Et cependant, il faut que je sache ce nom!

(Apercevant Ellak.)

Ellak, quelle faveur puis-je aujourd'hui te faire!
Que me demandes-tu ?

ELLAK

La grâce de ma mère.

ATTILA

Son crime fut trop grand! — Cependant, je verrai,
Il faut attendre encor.

ELLAK

Mon père, j'attendrai.

ATTILA, à part.

Ce n'est pas lui, non plus!

(Allant vers le cortège d'Hildiga.)

Viens, reine, c'est moi-même
Qui sur ton jeune front mettrai le diadème.

HILDIGA, à part, sur le devant de la scène, pendant qu'Attila va prendre le diadème des mains des prêtresses.

Ah! pour que Dieu, mêlant la douleur à l'affront,
Place cette couronne horrible sur mon front,
Qu'ai-je donc fait de mal quand j'en portais une autre!
Et Walter..? Il est là! — Quel martyre est le nôtre!
Ah! des conseils d'Ellak se faisant une loi,
Puisse-t-il rester calme et muet comme moi!
Car hélas! qu'on l'honore, ou l'accuse, ou le brave,
Le silence est le seul complice de l'esclave!

ATTILA

(Il prend la couronne de la main des prêtresses et la place sur la tête d'Hildiga.)

Maintenant observons la loi des Huns en tout :
Tandis qu'à ses côtés le roi reste debout,

La reine, avant d'entrer dans la nuit nuptiale,
Doit s'asseoir seule encore à la table royale;
Et le roi le premier, c'est l'usage formel,
Dans la coupe de fer lui verse l'hydromel.
Après le roi, tous ceux que lui-même il désigne,
Servent la reine, fiers de cet honneur insigne;
Puis, tous prennent leur place au festin. Seul, le roi
Est debout devant elle. Observons donc la loi
A ton tour, roi Herric, verse à boire à ta fille.

HERRIC, versant de l'hydromel dans la coupe d'Hildiga qui reste immobile et froide.

A ta femme, Attila! Je n'ai plus de famille.

ATTILA, à part.

Ce n'est pas lui! — Voyons les autres, oui, voyons;
Cette Gérontia, que j'oublie... Essayons.

(Il appelle Gérontia du geste.)

Sers la reine à ton tour, femme.

GÉRONTIA, montant vers Hildiga, et prenant une amphore.

Du vin des Gaules,
Reine des Huns! nos fils aux robustes épaules,
Quand ils ont travaillé bravement jusqu'au soir,
En voyant le jus d'or ruisseler du pressoir,
Se disent : Qui le boit se remplit de sa flamme!
— Reine, nos fils ont tort.

ATTILA, à part.

Ce n'est pas cette femme.
— Walter, verse à ton tour, toi son fidèle ami,
A la reine!

(Walter s'approche, prend une amphore des mains d'une esclave et verse à Hildiga.)

La main de Walter a frémi!

(Levant sa coupe.)

A la reine Hildiga, guerriers huns!

TOUS

A la reine!

ATTILA, montrant du geste la foule au dehors

A la foule à présent, prodiguez bison, renne,
Cerf, élan, coq, perdrix, n'épargnez rien : le roi
Nourrit son peuple.

MUNDO

C'est le contraire, je crois,
Que l'on voit d'habitude, et par un sort étrange,
Quand le peuple a tué le coq, le roi le mange !

ATTILA, riant.

Fort bien dit ! Cependant, si c'est vrai, penses-tu
Que ces peuples, pour qui j'aurai tout combattu,
Se souviendront de moi ?

MUNDO

Trop bonne est leur mémoire !

ATTILA

Ils m'admirent sans doute aujourd'hui dans ma gloire,
Oui, mais que diront-ils à ma mort, cher devin?

MUNDO

Les uns diront : Hélas! Et les autres : Enfin!

ATTILA

C'est possible! à présent, cherche un peu dans ta tête,
Selon l'usage, un chant digne de cette fête.

(Il lui présente une coupe.)

Mais d'abord bois ceci.

MUNDO

Tu me prierais en vain.
Les poètes à Rome avaient besoin de vin,
Leurs cerveaux s'allumaient aux flammes du Cécube
Mais aux poètes huns l'eau vierge du Danube
Suffit bien, et nos vers trempés comme l'acier
Ont le goût de la neige et le froid du glacier !

(Attila lui fait un signe.)

J'obéis, mais ma muse est bien barbare, maître,
La reine aimerait mieux des vers plus doux peut-être,
Et je crains...

ATTILA

Nous allons en juger aujourd'hui.

(A part.)

Walter se trahira, car sans doute c'est lui.

MUNDO, au milieu.

I

Qu'il chante l'épée ou le glaive,
Le poète grec ou romain;
Ces armes qu'un vieillard soulève,
Qu'un enfant pèse dans sa main,
Mon vers sauvage les méprise!
Mais l'arme qui perce et qui brise,
Bonne à tout gigantesque effort,
Qui vole, broie, enfonce, arrache,
Je l'aime! Et je chante la hache
D'Attila, frère de la mort!

II

Elle porte dans sa poignée
Le fer que le dieu Mars perdit,
Elle a pour tranchant la cognée
Qui tua le dragon Fafdit;
Elle brille : hordes rivales,
Accourez! Hennissez, cavales!
Venez, les corbeaux et les loups!
Du Tanaïs, des monts Carpathes
Ours, allongez vos lourdes pattes!
La hache a travaillé pour vous!

III

O blanches filles des Burgondes,
Pourquoi hurlez-vous, le sein nu?
C'est qu'il saisit vos tresses blondes,
Le porteur de hache inconnu;
Pourquoi le nuage qui passe
De rougeurs remplit-il l'espace?

C'est qu'il a bu le sang germain,
C'est que l'aquilon le promène
Sur l'immense hécatombe humaine
Que la hache a faite en chemin !

IV

Et toi, reine Hildiga, dont l'âme
A banni son Dieu d'autrefois,
Accepte pour épithalame
Ce chant des Huns aux rudes voix ;
Dans ta grandeur nouvelle, oublie
Et les Gaules et l'Italie,
Car tes amours ne sont plus là ;
Ouvre au maître ton cœur farouche,
Et dors dans la terrible couche,
Près de la hache d'Attila !

(Les Huns lèvent leurs coupes en jetant des cris. Hildiga reste impassible.)

ATTILA

Walter, viens avec nous applaudir le poète ;
Ton admiration ne peut rester muette ;
Ces vers te plaisent-ils ? Allons, parle, obéis.

WALTER, froidement.

Ton poète a raison : il chante son pays.

HERRIC, bas.

Bien, Walter !

ATTILA, à part.

Sa prudence encore le protège,
Voyons si cette fois il évite le piège.

(Se mettant au milieu des Huns.)

Le poète a dit vrai, guerriers : dès ce moment,
Hildiga, femme et reine, est à moi seulement ;

(Il mène Hildiga au trône.)

Captifs qui partagiez naguère sa fortune,
Votre aspect désormais me gêne et m'importune ;
Dans ses yeux, dans son cœur, tout doit être effacé
De ce qui lui pourrait rappeler le passé.

— Donc, quittez ce palais à l'instant; je vous donne
A tous la liberté. Partez.

(Les captifs restent immobiles.)

Eh ! quoi, personne
Ne me répond ? Aucun de vous ne fait un pas ?
Burgondes, Francs, Germains, ne m'entendez-vous pas ?
Ma générosité vous semble-t-elle un leurre ?
Je vous le dis à tous : Soyez libres sur l'heure !
Je le dis à chacun...

(A Gérontia.)

A toi, femme, d'abord.
Ne répondras-tu rien ?

GÉRONTIA

Maître, mon fils est mort ;
Nous autres, au malheur notre âme s'habitue ;
L'esclavage est meilleur aux enfants : il les tue !
J'ai trahi pour mon fils Dieu qui me frappe en lui ;
J'étais mère : je fus lâche ! mais aujourd'hui
Ma douleur serait courte et serait mensongère
Si je le laissais seul sous la terre étrangère ;
Je veux rester ici près de l'humble cercueil,
Et c'est l'unique joie où se plaise mon deuil,
Car Dieu fit, en brisant nos plus douces chimères,
Du tombeau des enfants une patrie aux mères !

ATTILA

Reste donc, j'y consens. — Roi Herric, viens plus près.
Tu ne peux refuser, toi, ce qu'à tous j'offrais ;
Je t'offre encor, voulant une réponse prompte,
Herric, la liberté...

HERRIC

Non tu m'offre la honte,
Car on pourrait penser, de trop juste façon,
Que l'honneur de ma fille a payé ma rançon !

ATTILA

Tu peux rester, vieillard, si c'est là ta pensée ;
Mais mon offre à Walter sera mieux adressée :

Walter ne peut avoir de raisons, en effet,
Qui lui fassent ici repousser ce bienfait;
Il va donc accepter, malgré le vieux précepte,
Les dons d'un ennemi...

WALTER

Prends garde si j'accepte!
Écoute, et nous verrons si tu m'offres après
La liberté, sachant ce que, moi, j'en ferais :
En Germanie, en Gaule, en Italie, en Grèce,
Partout où dans l'effroi ton image se dresse,
Où cent peuples, chassés comme de grands troupeaux,
Vont sans espoir, sans but, sans guide, sans drapeaux,
J'irai, dans les cités, au fond des solitudes,
Rassembler contre toi toutes ces multitudes,
Enflammer la vertu, régénérer la peur,
Arracher le courage à sa longue stupeur,
Et prouver qu'un seul homme, au jour expiatoire,
Peut à l'honneur enfin rappeler la victoire !

ATTILA

Donc, pour vaincre Attila tu crois qu'il suffirait
D'un seul homme ?

WALTER

A Lutèce une femme l'a fait !
Les hommes voulaient fuir devant toi — sur la grève
Une femme parut, son nom est Geneviève.
Elle leur dit : « Partez! Mais, nous vous le jurons,
« Épouses, filles, sœurs, mères, nous resterons! »
Ils restèrent. Dès lors, la crainte et l'égoïsme
S'enfuirent emportés d'un souffle d'héroïsme,
La vaillante cité de fer se hérissa,
Et quand Attila vint, il eut peur et passa !
Eh bien ! j'imiterai la sainte prophétesse,
J'irai trouver là-bas les soldats de Lutèce,
Je leur dirai : Je viens, si je n'ai trop d'orgueil,
Dans vos murs consacrés par la gloire et le deuil,
Créer le point d'appui du monde qui chancelle ;
Soyons les artisans de l'œuvre universelle ;

Qu'ils s'appellent Gaulois, Franc, Burgonde ou Germain,
Aux peuples éperdus montrons le vrai chemin,
N'attendons pas les Huns chez nous, comme naguère,
Dans l'antre de ces loups allons porter la guerre,
Et les vieux étendards, dont nos temples sont fiers,
Joints aux jeunes drapeaux, sauveront l'univers !

ATTILA

C'est trop d'orgueil, Walter, et trop de hardiesse.
(Montrant les drapeaux qui entourent le trône.)
Ton drapeau, le voici : le vaisseau de Lutèce,
Avec l'aigle romaine et le dragon germain,
Ornement de mon trône, il est là sous ma main ;
Il ne s'enfuira point : mes gardes sont fidèles.

WALTER

Comme l'aigle, Attila, ce navire a des ailes,
Et le jour n'est pas loin, après ces vils affronts,
Où le captif prendra son vol ! Nous l'aiderons.

ATTILA

Pour proclamer si haut tes projets, ce me semble,
Il te plaît donc beaucoup que nous restions ensemble ?
Je m'en doutais, Walter, et j'en voulais avoir
Une preuve en t'offrant la liberté ce soir ;
Mais je n'en tiens que plus à ton départ. — Va dire
Aux femmes de Lutèce, avec ton fier sourire,
Que la reine Hildiga tu l'as laissée ici...

WALTER

Eh bien ! nous reviendrons la délivrer aussi !

HILDIGA, descendant du trône.

Walter !

WALTER

Non, non ! En vain je me fais violence
Pour contraindre mon cœur à ce lâche silence !
Plus de feinte entre nous, Attila : le soupçon
Que je lis dans tes yeux sombres, il a raison !
Oui, cette femme, à l'heure où tout affront se lave,

Je viendrai l'arracher à son trône d'esclave,
Et je l'emporterai, joyeux et frémissant,
Après avoir lavé ton crime dans ton sang,
Oui, je ferai cela, je le dis à toi-même...

ATTILA

Parce que tu l'aimais?

WALTER

Et parce que je l'aime !

ATTILA

Tu l'aimes?

WALTER

Oui, je l'aime.

ATTILA

Alors, tu vas mourir!

WALTER

Qu'importe si ma mort aide à la secourir,
Si ce crime de plus, que dès longtemps tu rêves,
Des archanges vengeurs va réveiller les glaives !

ATTILA

Toi du moins, rien ici ne peut te secourir,
— Cet homme m'a bravé, cet homme va mourir !

TOUS LES HUNS

Oui, la mort!

HILDIGA, se précipitant vers Attila.

Attila !

ATTILA, bas.

Tu sais... rien ne m'arrête!

(A la foule des Huns, leur montrant Walter.)

Amis, lequel de vous fera tomber sa tête?

LES HUNS

Moi! Moi!

HERNOCK, bondissant au milieu.

Non, attendez! Je suis le fils du roi,
Et je ne veux ici d'autre bourreau que moi!
Walter est prince; il faut qu'à son titre s'attache
Un dernier privilège : il mourra sous ma hache!

(D'un effort de ses mains il brise les fers qu'il porte depuis le premier acte.)

ATTILA, allant à lui.

Prends la mienne, mon fils, et, d'un cœur aussi fier
Prêtons au châtiment, toi le bras, moi le fer!

(Il donne sa hache à Hernock.)

WALTER

Adieu donc, roi des Huns; je vais calme à la tombe:
Ce n'est pas mon honneur, c'est ma tête qui tombe!
De ma vie à ton gré tu peux trancher le cours,
Quelque chose de moi t'échappera toujours:
Tu peux prendre, Attila, Byzance, Athènes, Rome,
La Gaule, l'univers... mais non l'âme d'un homme!
Tu n'empêcheras pas que mon dernier adieu
N'aille à celle que j'aime en m'en allant à Dieu,
Que son nom, sur le seuil de l'éternel mystère,
Ne soit le dernier cri que je jette à la terre;
Le pouvoir de l'amour est plus fort que le tien,
Et mon dernier regard rencontrera le sien!

ATTILA

Tu te trompes, Walter! ton insolente audace
N'obtiendra même pas cette dernière grâce :
— Sur le front de la reine, esclaves, abaissez
Ses longs voiles...

(Les femmes couvrent de son voile blanc le visage d'Hildiga, dont on voit seulement le corps frissonner par moments dans la suite de la scène.)

Walter, tout est dit. C'est assez.
Tu ne la verras plus! Soldats, qu'on accomplisse
Mes ordres sur-le-champ : qu'on le traîne au supplice :

ATTILA

Nous allons voir, Walter, si l'orgueil, ton soutien,
Te suivra jusqu'au bord du tombeau...

WALTER

Pense au tien!
Un jour quelque vainqueur, pareil à toi sans doute,
Si dure qu'elle soit, en brisera la voûte,
Les vents emporteront ce qui fut Attila,
Et les vents ne seront pas plus lourds pour cela!
— Adieu donc! — Et toi, toi, reine en qui semble unie
Toute la force à tout le malheur, sois bénie!
Ton courage et le mien se devinent assez;
Le cœur de Geneviève est en toi, je le sais!
Comme la nuit, où va mon âme consolée
Par ce dernier espoir, sois muette et voilée,
Pour que dans cette nuit ouverte à mon essor
Mon âme en s'envolant te reconnaisse encor!

(A Herric, qui le serre dans ses bras.)

Adieu, mon père!

HERNOCK

Allons, Walter! peux-tu prétendre...

WALTER

Hernock, excuse-moi si je t'ai fait attendre.
Quelque force qu'un prince ici bas puisse avoir,
Son désir est plus vaste encor que son pouvoir;
Attila, que l'on sait de son temps économe,
N'a pourtant pris encor ni Lutèce ni Rome!
Si tu règnes un jour, il faut t'habituer
A ces retards; — allons, prince, viens me tuer!

(Il sort suivi d'Hernock.)

SCÈNE IV

ATTILA, HILDIGA, GÉRONTIA, HERRIC, FOULE DES HUNS, CAPTIFS, PUIS HERKLÉ

HILDIGA

Arrêtez! Arrêtez!

(Attila se tourne vers elle.)

Attila! — C'est infâme!
Tu ne commettras pas ce crime!

ATTILA, la repoussant et la contenant.

Tais-toi, femme!
Ton père après Walter, si tu dis un seul mot!
Et je te traîne, là, jusqu'au sanglant billot!

(Il la rejette sur le devant de la scène.)

HERRIC, allant vers Attila.

Maître, je ne viens pas prier pour ta victime;
Je vois trop dans tes yeux la démence du crime!
Prends-y garde, Attila : pour toi, pour tes pareils,
La foudre tout à coup a d'éclatants réveils!
Je regardais ta hache à l'instant même... Maître,
L'ouvrier qui la fit, songeant à toi peut-être,
Lui donna deux tranchants dans un double dessein :
L'un frappe la victime et l'autre l'assassin!
Interroge les Dieux!

HERKLÉ, paraissant au fond.

Attila, pas de grâce!
La lance du dieu Thor sous le ciel sombre passe,
On entend dans les bois les trois Nornes hurler,
Et leur soif a besoin du sang qui va couler!

ATTILA, à Herric.

Les dieux ont répondu, roi ; c'est l'arrêt suprême;

(Cris dehors, tous les captifs tombent à genoux.)

HILDIGA à Gérontia qui est agenouillée à gauche, et lui parlant tout bas en frémissant.

Ah! ces cris ! Il est mort! Gérontia... toi-même
Comprends-moi : Le venger. — Mais regarde-moi donc!
Il est mort !

GÉRONTIA

Le venger?

HILDIGA

Oui, comprends-moi!

GÉRONTIA

Pardon!
Je comprends maintenant...

SCÈNE V

HILDIGA, GÉRONTIA, ATTILA, MUNDO, ULDEN, HERNOCK ; FOULE DES HUNS

(Hernock rentre, portant la hache d'Attila qu'il place sur une table au milieu.)

HERNOCK, à Attila.

Voici ta hache, père ;
Elle et moi, nous t'avons bien servi, je l'espère.
Et nous pourrons encor te servir au besoin.

HILDIGA, à part.

Tu l'entends, juste ciel!

GÉRONTIA

Juste ciel, sois témoin !

HILDIGA

Allons, Gérontia! que ta main se détache
De la mienne, il le faut. Allons!

(S'arrêtant en regardant la table.)

Oh! cette hache!

ATTILA

Guerriers huns, j'ai vengé votre affront et le mien ;
N'y songeons plus, le sang d'un homme, ce n'est rien !
Femmes, la nuit avance, il convient qu'à cette heure,
La reine aille trouver sa nouvelle demeure ;
Vous, prêtresses d'Odin, vous, esclaves, menez
La reine jusqu'au lit royal, et revenez.
Nous, guerriers, au festin ! dressez vos hautes tailles ;
Buvons ! — Clairons, sonnez comme pour les batailles,
Et que vos rauques sons réveillent en sursaut
Les Dieux épouvantés, s'il est des Dieux là-haut.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Une vaste chambre sans meubles. — Tentures de soie et d'or. — A droite une large porte. — Au fond une porte fermée par des tentures. — A gauche une autre porte dans l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE

HILDIGA, GÉRONTIA, HERKLÉ, CORTÈGE.

HERKLÉ, entrant par la porte de droite, à la tête des prêtresses d'Odin, montrant la chambre à droite. (Hildiga et Gérontia arrivent de gauche.)

Reine des Huns, voici la chambre nuptiale ;
Dépose, avant d'entrer, la couronne royale
Avec le sceptre d'or : tu n'es plus reine ici,
Mais épouse : Remets entre nos mains aussi
Le poignard.

HILDIGA

Le poignard... Pourquoi ?

HERKLÉ

C'est le symbole
Du cœur qui se désarme et du cœur qui s'immole !

(Les prêtresses enlèvent à Hildiga tous ces insignes.)

Reste seule à présent.

HILDIGA

Vous me quittez déjà ?

HERKLÉ

La sœur du grand Odin, la déesse Freja,
Qui sur les nuits d'hymen jette son voile sombre,
Seule avant ton époux doit te parler dans l'ombre ;
Tremble de lui déplaire !

GÉRONTIA, à la tête des captives.

Hildiga, devant toi
L'on invoque ces Dieux de l'ombre et de l'effroi;
La prêtresse d'Odin t'a parlé la première;
Moi, j'invoque le Dieu des pays de lumière.
C'est lui qui pour sauver son peuple illumina
Les sommets de l'Horeb et les flancs du Sina.
Il est terrible et doux; c'est le Dieu qui fait vivre
Elias au désert; c'est le Dieu qui délivre
Daniel des lions, de la faim Ismaël,
C'est le Dieu de Judith et le Dieu de Jaël!
C'est lui, le Sabaoth des armes légitimes,
Qui vient dans les éclairs au secours des victimes
Et qui fait, sous le ciel obscurci par moment,
Rouler les chars d'airain porteurs du châtiment!

HERKLÉ

Assez, femmes! Laissons la reine, je l'ordonne.
Prêtresses, emportez le poignard, la couronne,
La ceinture et le sceptre. Allons.

(Les femmes obéissent et sortent avec elle par la porte de gauche.)

SCÈNE II

HILDIGA, seule.

Il va venir,
Attila! Le festin ne peut le retenir
Plus longtemps, et bientôt avec lui renfermée...
— Un couteau, seulement un couteau! Désarmée!
J'appartiens à ce monstre! Anges qui m'écoutez,
Il ouvrirait pour moi ses bras ensanglantés!
O faiblesse du corps! O frêle main de femme
Qui ne suffit pas seule au service de l'âme!
Ne pouvoir si je veux fuir un suprême affront,
Ne pouvoir, que briser sur la terre mon front!
— Me tuer?... Lui vivra cependant, si j'expire,
Dans les prospérités de son hideux empire;
Il vivra fier, fatal, craint éternellement,

L'assassin de Walter... Un couteau seulement!
— Pas une arme ! Cherchons ici...

(Elle parcourt la chambre d'un pas rapide.)

Rien ! De la soie
Et de la pourpre ! Rien ! Le tigre tient sa proie.
Je veux trouver pourtant ! Cherchons, cherchons encor.

(Elle cherche avec les mains sur les tentures, puis va vers la chambre du fond.)

Ici... peut-être !

(Revenant.)

Ah !

(Elle s'éloigne avec un geste d'horreur et de dégoût.)

Rien !... O vengeance ! O devoir !
O Walter, cher martyr ! Il n'est donc plus d'espoir ?
C'est ma faute : j'ai mis mon espoir en moi seule,
Comme le grain de blé qui, broyé sous la meule,
Pour soulever ce poids se croirait assez fort !
Pardonnez-moi, mon Dieu : mon orgueil avait tort ;
Je ne peux rien sans vous, c'est vers vous que je crie ;
Seigneur, armez ma main frémissante et meurtrie,
Et de l'humble victime abattue à moitié,
Dieu juste, Dieu clément, prenez enfin pitié !

(Gérontia entre rapidement par la porte de gauche, regardant derrière elle comme craignant d'être vue)

SCÈNE III

HILDIGA, GÉRONTIA

GÉRONTIA

J'ai l'arme qu'il te faut.

HILDIGA

Ah ! ciel !

GÉRONTIA

Oui, c'est la hache
D'Attila ; sous mon voile encore je la cache,
Car on pourrait nous voir. Je l'ai prise là-bas,
Pendant la fête ; mais quelqu'un suivait mes pas,

Dans l'ombre ; je l'ai cru du moins. — Maintenant, reine,
Prends garde que trop tôt ton espoir ne t'entraîne ;
La hache que j'apporte, à ton tour cache-la
Jusqu'au moment propice.

HILDIGA

Oui, ma sœur.

GÉRONTIA

Où donc?

HILDIGA, montrant la chambre du fond.

Là,
Au pied du lit royal où m'attendait la honte !

(Gérontia entre dans la chambre du fond, et y place la hache à l'endroit qu'Hildiga lui désigne du geste.)

GÉRONTIA, revenant.

Tout est bien. Maintenant, ainsi que toi je compte,
Sur ton courage ; mais à ce sanglant péril,
A ce rude travail, ton bras suffira-t-il?

HILDIGA

Enfant, j'ai vu souvent, dans nos forêts lointaines,
Les bûcherons gaulois ouvrir le cœur des chênes ;
Je ferai comme ils font, pour savoir à coup sûr
Si le cœur d'Attila plus que le chêne est dur !

GÉRONTIA

Bien ! défends ton honneur et ta gloire et ta vie ;
Mais le coup que tu vas frapper, je te l'envie ;
Tu vas frapper au nom des puissants d'ici-bas,
Des rois du monde ancien vaincus dans cent combats ;
Tu résumes en toi ces hautes infortunes ;
Je représente, moi, les misères communes,
L'humble peuple sans nom, sans aïeux, sans foyers,
Un million d'humains par Attila broyés,
Holocauste effroyable, hécatombe vivante,
Que la mort seule arrache à sa morne épouvante !
— Peut-être que bientôt, quel que soit le danger,
Ici même, Hildiga, je pourrai les venger ;

Joignons donc, une fois la lutte commencée,
Nos efforts différents dans la même pensée;
Venge les rois, c'est bien; mais ma part, je la veux;
En frappant, songe au peuple aussi, frappe pour deux!
Frappe, reine Hildiga! si le ciel nous seconde,
Deux femmes suffiront à délivrer le monde!
Adieu donc, quelqu'un vient, je te laisse, il le faut.

HILDIGA

Est-ce Attila?

GÉRONTIA

Non, non, c'est Ellak. A bientôt!

(Elle se retire au fond, et sort après l'entrée d'Ellak.)

SCÈNE IV

HILDIGA, ELLAK

ELLAK

Reine, un seul mot: Walter — oui, sous la hache même! —
M'a dit : Sauve Hildiga! C'est son ordre suprême,
Et j'obéis. J'ai pu sans retard prévenir
Ton père; suis-moi donc; Attila va venir.

HILDIGA

Sauve mon père; moi, je reste.

ELLAK

Est-il possible!
Ce matin, tu trouvais ton esclavage horrible,
Tu voulais fuir; ce soir, lorsque Walter est mort,
Épouse d'Attila, tu consens à ton sort!

HILDIGA

Ne m'interroge pas.

ELLAK

Quelle est donc ta pensée?
Ton âme faiblit-elle ou s'est-elle abaissée?
Ta nouvelle grandeur...

HILDIGA

Malheureux ! Que dis-tu ?

ELLAK

Non, j'outrage à la fois ta gloire et ta vertu ;
Tu n'y saurais manquer, je le sais.

HILDIGA

Je l'espère !

ELLAK

Suis-moi donc.

HILDIGA

Non.

ELLAK

Alors, tu veux tuer mon père !

HILDIGA

C'est vrai. Dénonce-moi ; fais ton devoir de fils,
Ou je ferai le mien comme je te le dis.
Condamne donc ton père ou moi. Qu'il t'en souvienne :
Si tu parles, ma mort ; si tu te tais, la sienne !

ELLAK

Parle encore, Hildiga, car je doute, éperdu
Dans l'effroi de mon cœur, si j'ai bien entendu !
Que t'ai-je fait ? Pourquoi m'imposer ce supplice
D'être ton assassin ou d'être ton complice ?
Si je n'avertis point mon père, ce n'est pas,
Ce n'est pas seulement le livrer au trépas :
La vieille loi des Huns regarde comme infâme
Le roi même qui meurt de la main d'une femme ;
Point de bûcher pour lui, point de tombeau sacré,
On jette aux chiens hurlants son corps déshonoré ;
Cet opprobre à son nom laisse une longue trace,
La honte de sa mort s'étend jusqu'à sa race,
Ses fils restent flétris et croient voir en passant
Dans l'œil rouge des chiens la couleur de son sang !
— Puis-je vouloir cela, moi ? Plus il m'est sévère,
Plus mon devoir est grand envers lui : c'est mon père !

Mais si je l'avertis, pour toi pas de pardon,
Et sous mes yeux peut-être... Ah! Dieu! comprends-moi donc!
Prends pitié de ce cœur que l'angoisse déchire;
Va, tu l'épargnerais si tu pouvais y lire!
Renonce à ton dessein, je t'en prie à genoux;
Ton père nous attend ; viens, et pars avec nous.

HILDIGA

Et Walter!

ELLAK

Walter même a conseillé ta fuite,
Je te l'ai dit. — Enfin, fais-moi grâce! Elle hésite...
N'hésite plus! Partons.

HILDIGA

O Walter, tu l'entends,
Tu nous vois de là-haut : sois juge! — Il n'est plus temps,
Attila vient.

ELLAK

Hélas!

HILDIGA, montrant la chambre du fond.

Ici je vais attendre
Son arrêt et le mien.

ELLAK

Va : tu pourras entendre
Ce que je vais lui dire; il me reste un espoir.

HILDIGA

Adieu. Comme je fais le mien, fais ton devoir.

(Elle disparaît dans la chambre du fond, Attila entre.)

SCÈNE V

ELLAK, ATTILA

ELLAK

Oui, c'est mon père...

ATTILA

Hernock! D'où vient qu'à cette place
Je te vois à cette heure? Une pareille audace...

ELLAK

Mon père, écoute-moi. Tu m'as toujours trouvé
Fils docile et soumis...

ATTILA

C'est vrai. Tu m'as prouvé
Qu'un fils peut racheter le crime de sa mère.

ELLAK

Alors, daigne à présent m'écouter sans colère:
Une femme est ici, le désespoir au cœur,
Frissonnante, attendant l'implacable vainqueur...

ATTILA

Ellak, prends garde à toi!

ELLAK

Non, je remplis ma tâche;
Mon silence serait coupable autant que lâche :
En la servant, c'est toi que je sers; je me mets
Entre vous pour sauver l'un de l'autre à jamais;
Oui, la reine Hildiga, crois-moi quand je te crie :
Rends-lui la liberté, son père, sa patrie;
Le sang est entre vous. N'attends pas un instant!

ATTILA

Es-tu fou? Suis-je fou moi-même en t'écoutant?
Qui me juge est hardi, qui me condamne est traître!
Ce que je fais est bon, puisque je suis le maître!
Le crime de Walter fut son amour.

ELLAK

Eh bien,
Frappe-moi comme lui, car son crime est le mien!

ATTILA

Misérable! — Et sans doute elle sait...

ELLAK

Non, mon père:
L'horreur d'être le fils d'Attila m'a fait taire!

ATTILA

Ce mot coûtera cher à qui l'a prononcé!

ELLAK

Qu'il te sauve du moins, puisqu'il t'est adressé!

ATTILA

Me sauver! que veux-tu dire? Qui me menace?

ELLAK

Je ne sais pas!

ATTILA

Je veux que tu parles.

ELLAK

De grâce!
Ne m'interroge plus.

ATTILA

Tu mentais donc, alors?
Mais ton secret espoir, malgré tous tes efforts,
Se trahit par là même. — Oui, je le vois, perfide,
Ton cœur sombre est rempli d'un rêve parricide.
— Ta mère t'a donné l'exemple : la prison
A seule jusqu'ici puni sa trahison ;
Mais dès demain, Ellak, j'ordonne son supplice.

ELLAK

Entre ma mère et toi s'il faut que je choisisse...

ATTILA

Tu me sacrifierais pour elle, je le sais!
Tes vœux ne seront pas de sitôt exaucés.
En attendant ce jour que ton cœur vil espère,
Elle mourra.

ELLAK

Mon père !

ATTILA

Allons! Va-t'en!

ELLAK

Mon père!

ATTILA

Je ne suis plus ton père !

ELLAK

Eh bien donc, Attila!
Je voulais t'arracher Hildiga...
(En sortant.)
Garde-la!

SCÈNE IV

ATTILA, seul.

Une menace!... Au fond des choses qu'il veut taire,
Je sens une menace en effet, un mystère!
— Hildiga... C'est bizarre! En vain depuis un mois
Je cherche... Et cependant, je suis sûr qu'autrefois...
Oui, oui, je l'avais vue... Où donc? Cela m'obsède;
Ce doute me poursuit, m'irrite, me possède;
Tout à l'heure, pendant le festin, j'ai cru voir...
Cherchons encore!... A Trève, il me souvient qu'un soir,
Dans un temple chrétien j'entrai. Jusqu'aux fenêtres
S'élevaient entassés des cadavres de prêtres;
J'allai plus loin. Soudain j'aperçus, peinte au mur,
Une femme debout sur un globe d'azur

Et tenant sous ses pieds, souriante et tranquille,
Un serpent... vainement le colossal reptile
Tordait ses nœuds, cherchait à s'enfuir en rampant;
Le pied nu de la femme écrasait le serpent!
— Cette femme... Hildiga! C'est cela: c'était elle!
Seulement, Hildiga, quand je me le rappelle,
A le front plus altier et le regard plus dur.
Mais c'était son image! A présent j'en suis sûr.
— Une femme, un serpent... Enseignement étrange!
Pour ces peuples chrétiens la femme, c'est l'archange;
La femme, c'est la force autant que la vertu,
Autant que la beauté! — Mensonge! — Qu'en sais-tu?
Attila, qu'en sais-tu?

(Rêveur, puis souriant.)

Parler, agir en maître,
Dompter un cœur, n'est rien; Mais le gagner... peut-être!
Ce serait un triomphe éclatant... Essayons!

(Il va vers la chambre d'Hildiga, et s'arrête.)

Étaient-ce des éclairs, étaient-ce des rayons
Dont était entourée, ainsi que dans un rêve,
Cette femme aux yeux bleus dans l'église de Trève?
— Toujours ce souvenir! Lâche cœur que le mien!
Non, je veux...

(Appelant.)

Hildiga!

(Il va vers la porte du fond.)

Mais elle tarde bien!
Hildiga!

SCÈNE VII

ATTILA, HILDIGA

ATTILA, souriant.

Viens ici, reine. Ta main frissonne;
As-tu peur?

HILDIGA

Je n'ai peur de toi ni de personne.

ATTILA

C'est bien. Mais il faut mieux. Haine, mépris, courroux,
N'est-il pas d'avenir moins funeste pour nous?

HILDIGA

Non, aucun.

ATTILA

Jusqu'ici, c'est vrai, tout nous sépare;
Tu ne connais en moi que le vainqueur barbare;
Et pourtant tes aïeux, les Burgondes, les Francs,
Les Alains ou les Goths, en des jours différents,
Barbares nés aussi du sol dur où nous sommes,
D'une moindre terreur n'ont pas frappé les hommes !

HILDIGA

Dieu les a châtiés, comme il te châtiera.

ATTILA

D'autres viendront après, et Dieu le permettra!
Les lamentations sont la voix de la terre.
Des hommes, se passant la torche héréditaire,
De main en main, ainsi que le père aux enfants,
De siècle en siècle vont, maudits et triomphants,
Choisir le lieu nouveau de l'immense incendie,
Et, ne laissant jamais la terre refroidie,
Effrayants, effrayés eux-mêmes, sous ce vent
De tempête et de mort qui les pousse en avant,
Ils jettent au soleil, à la nuit, aux abîmes,
De sinistres sanglots que vous nommez leurs crimes!
— Ces hommes, Hildiga, ces hommes, tu les hais
Comme tout l'univers doit les haïr. Plains-les!

HILDIGA

Moi les plaindre?

ATTILA

Oui! Je sais que ton âme en murmure;
Leur fureur, tu la vois; — as-tu vu leur torture?

Je suis un de ceux-là : je connais la terreur
De vivre enveloppé de sa propre fureur;
C'est ma vie, et ce gouffre incessamment se creuse.
Mes yeux même ont horreur de cette chose affreuse :
Le sang! Et chaque jour un démon plus puissant
Me crie au fond du cœur : tu dois verser le sang!
A Châlons, vers le soir, les cavaliers Gépides
Traversaient les ruisseaux rouges et plus rapides,
Leurs chevaux abreuvés dans le sang des Romains
Couraient avec des cris féroces presque humains,
Et le mien, bondissant dans la plaine embrasée,
M'éclaboussait le front d'une ardente rosée!
Je me dis : Plus de sang désormais, plus de sang!
Le lendemain, le fleuve allait s'élargissant,
Car je recommençai l'effroyable tuerie!
Et c'est ainsi toujours! Dans mon cœur la furie
Qui dormait, comme dort dans son antre le loup,
Se réveille et se met à hurler tout à coup!
Alors, il faut tuer, hier, demain encore,
Faire à des jours sanglants une sanglante aurore,
Inspirer et subir un éternel effroi,
Et n'oser regarder dans son âme... Plains-moi!

HILDIGA

Hypocrites remords! J'appris à te connaître.

ATTILA

Eh bien! oui, c'était vrai tout à l'heure peut-être:
Ton cœur que j'ai brisé, je voulais l'attendrir,
Et j'ai pris ce chemin qui me semblait s'offrir;
Oui, j'ai feint les remords... mais à présent, que sais-je?
Je me suis en parlant pris à mon propre piège!
Je peux, je veux changer, et dès ce soir, ici,
Prouver...

HILDIGA

Les Attila ne changent pas ainsi!

ATTILA

Tu te trompes! Écoute : au fond de ma pensée,
J'ai revu tout à l'heure une image effacée,
L'image d'une femme. Elle te ressemblait,
Ton regard est semblable au sien qui me troublait;
J'ai cru la retrouver, sous l'ampleur de tes voiles,
Avec tes sombres yeux levés vers les étoiles,
Avec tes derniers pleurs sur ton visage blanc
Et le dernier frisson de tout ton corps tremblant!
J'ai fait un rêve alors dans le fond de mon âme,
Et j'ose encor le faire, Hildiga : cette femme,
Après m'avoir longtemps en silence entendu,
Par un regard meilleur enfin m'a répondu.
— Dis-moi, reine Hildiga, que ce n'est pas un rêve.

HILDIGA

J'ai fait un rêve aussi, par qui le tien s'achève.
Un homme, menaçant, caressant à la fois,
Me parlait, et mon cœur bondissait à sa voix!
Il était là, croyant charmer comme on opprime,
Debout sous l'auréole effroyable du crime ;
Je ne sais quel espoir le rendait plus hideux.
Il s'avançait vers moi, nous étions seuls tous deux ;
Mais Dieu veillait: soudain, quand, dans l'affreuse joie
De son crime, cet homme allait saisir sa proie.
Moi, courbée et brisée et sans espoir humain,
Je me dressai... j'avais une arme dans la main!
— D'où vint-elle? Comment? Je ne sais, et qu'importe? —
L'arme est pesante, mais le cœur fait la main forte ;
Je choisis, d'un regard aussi prompt que l'éclair,
La place où le frapper... l'arme troua la chair;
Un flot de sang jaillit de sa poitrine ouverte;
Chancelant, il battait l'air de son bras inerte ;
Et bientôt, dans la rage et la honte et l'effroi,
Il tombait mort! — Cet homme, Attila, c'était toi.

ATTILA

Ce n'est qu'un rêve.

HILDIGA

Non ! l'arme surnaturelle,
Que les archanges noirs apportent sous leur aile,
Est peut-être déjà dans ta propre maison;
Ton fils t'avertissait, ton fils avait raison.
De tes gardes en vain l'on doublerait le nombre,
L'œil fixé de Judith pèse sur toi dans l'ombre !
Messagère d'un Dieu que tu ne connais pas,
Elle va se dresser tout à coup sous tes pas ;
Mais elle ne veut point ton sommeil pour complice,
Car il t'épargnerait la honte du supplice ;
Elle veut, en marchant sur toi le fer en main,
Voir l'effroi de la mort à ton front inhumain ;
Elle l'y voit déjà !

ATTILA

Tu mens !

HILDIGA

Non ; le vertige
Est déjà dans tes yeux. Tu vas mourir, te dis-je !
Ton esclave te tient, maître ! L'heure a sonné
Où dans son cœur de fer l'impie a frissonné !
Songe à tous les forfaits dont l'ombre à toi s'attache,
Songe à Walter qui vient de tomber sous ta hache ;
Tes chiens boivent son sang au seuil de ton palais;
Tes chiens ont encor soif de sang, — appelle-les !
— Cette femme, Attila, le spectre de ton rêve,
C'est moi ; regarde bien !

ATTILA, à part.

Oui, la femme de Trève !

HILDIGA

Tremble donc ! J'eus aussi de barbares aïeux,
C'est le sang de leur cœur qui me brûle les yeux !
Regarde ! Je te hais, et d'une haine telle
Que je la sens — autant que mon âme — immortelle !
Et que j'aimerais mieux le supplice éternel
Si Dieu me défendait de te haïr au ciel !

ATTILA

Eh bien! donc, je te hais aussi, je te hais! L'heure
Réservée à l'amour pour la haine est meilleure!
Je hais tes pleurs, l'effroi que tu veux contenir,
Et je hais ta beauté qui va m'appartenir!
Demain, toi qui faisais le compte de mes crimes,
J'ajouterai ton nom à mes autres victimes;
Ce soir, j'aurai l'orgueil, qu'en vain tu maudiras,
De voir tes cris de haine expirer dans mes bras!

HILDIGA

Viens donc, maître : j'attends!

ATTILA

Il n'est plus de refuge
Pour l'esclave, et la femme est à moi.

HILDIGA

Dieu nous juge

(Hildiga entre en reculant dans la chambre où Attila la suit. La scène reste vide un instant. Tout à coup on entend la voix d'Attila.)

ATTILA, dans la chambre.

A moi, gardes! A moi, Mundo! Mon fils, mon fils!

SCÈNE VIII

MUNDO, HERNOCK, HERRIC, LA FOULE, puis HILDIGA et plus tard ATTILA

HERNOCK

C'est la voix de mon père! Oui, c'est là que ces cris...

HILDIGA, paraissant à la porte du fond, pâle, sanglante, la hache à la main.

Venez tous, venez voir Attila rendre l'âme!
Il est mort de ma main, de la main d'une femme!
— Jetez son corps aux chiens!

(A Hernock.)

Fils d'Attila, viens voir!
Assassin de Walter, vois : j'ai fait mon devoir.

(Elle le pousse violemment de la main vers la chambre.)

HERNOCK, ressortant de la chambre.

Misérable ! Soldats, vengeons d'abord mon père !
Vengeons-le dans le sang de la reine étrangère,
Tuez-la !

ATTILA, paraît, chancelant, couvert de sang.

La tuer ! qui ? la reine ? Pourquoi ?
Inclinez-vous devant la reine, comme moi !

HERNOCK

Elle vient d'avouer elle-même son crime,
Elle a frappé...

ATTILA

Qui donc ? où donc est sa victime ?

HERNOCK

Toi, père ! elle l'avoue.

ATTILA

Elle est folle, elle ment !
Je défends qu'on la croie en son égarement.

HERNOCK

Mais regarde ! ton sang sur ta poitrine, père...

ATTILA, bas, en l'amenant sur le devant de la scène.

Mon nom flétri, mes fils chassés. Laisse-moi faire !
C'est égal ! qui m'eût dit ? — Si ! Mundo le disait :
Le vautour, la colombe... Allons... c'en est donc fait !

(A la foule.)

Peuple, écoute ! saisi d'un étrange vertige,
J'ai voulu me tuer... oui, c'est ainsi, vous dis-je !
Et je me suis jeté, pour que le coup fût sûr,
Moi-même sur ma hache, en l'appuyant au mur !
La frayeur de la reine a causé sa folie ;
Tout ce qu'elle a dit là, j'ordonne qu'on l'oublie !

(Bas.)

— Hernock, l'on affirmait que les Francs, les Gaulois,
Près du Danube... Prends garde !

HERRIC, entrant.

Ma fille !

HILDIGA, montrant Attila.

Vois,
Mon père!

ATTILA

Roi Herric, c'est toi? Quelle tristesse
D'être roi, n'est-ce pas?
(Il chancelle puis se redresse.)
Je veux brûler Lutèce!
Rome aussi! — Quel massacre aux portes d'Orléans!
Tout un mois! — Les géants écrasaient les géants!
(Délirant.)
Du sang! du sang! du sang! Elle monte, la flamme!
Mourir, moi!... qui l'a dit? De la main d'une femme!
Non! jamais!... Qu'on éloigne Hildiga! sous ses yeux
Je ne veux pas mourir...
(A Hernock.)
Fils écoute... je veux
Que le drapeau des Huns, puisqu'il faut que je meure,
Flotte encor devant moi... jusqu'à ma dernière heure...
Et que le chant des Huns accompagne aujourd'hui
Mon âme... Le drapeau des Huns!
(Il aperçoit le drapeau de Lutèce porté par Gérontia qui entre à la tête des captifs délivrés.)
Ce n'est pas lui!
— Le drapeau de Lutèce!

SCÈNE IX ET DERNIÈRE

LES MÊMES, GÉRONTIA, CAPTIFS, entourant Hernock et les Huns qu'ils menacent de leurs armes.

HERRIC

Attila, l'œuvre est faite.
Tes soldats et leurs chefs, au milieu de la fête,
Ivres morts, sans combat sont tombés sous nos coups,
Le palais est en flamme et la ville est à nous.

ATTILA, regardant autour de lui.

C'est donc vrai! loin de moi ce drapeau... l'autre, l'autre!
— Le chant des Huns! je veux...

HERRIC, faisant signe à Gérontia.

Non, pas le tien : le nôtre !

GÉRONTIA, élevant le drapeau au-dessus d'Attila, qui recule et le regarde avec terreur et stupeur, pendant le chant qui suit.

Il est libre ! — Des jours d'angoisse et de tristesse
Il sort vainqueur, blessé comme un guerrier au flanc !
Flotte au vent, fier drapeau des soldats de Lutèce,
Bleu comme leur regard, rouge comme leur sang !
Il est libre ! On disait : « Dans la tempête noire,
« Sur le rocher perfide et sous le flot grondant,
« Le vaisseau de Lutèce, avec sa vieille gloire,
« A péri pour jamais. » — Regardez cependant !

Ce vaisseau que berce le fleuve,
Après la sombre et rude épreuve,
Il va vers les jours radieux,
Vers la paix qui semblait un rêve,
Vers la liberté qui se lève,
Vers le Dieu vainqueur des faux dieux !

Si le vent redouble de rage...
O vaisseau, fatigue l'orage,
Dis à l'écueil : que fais-tu là ?
Et ne crains plus, car Dieu te garde,
Sous la vague obscure et hagarde,
La rencontre des Attila !

ATTILA

Attila... qui parlait d'Attila ? qu'on l'enlève,
Ce drapeau !

(Voyant Hildiga immobile à gauche sur le seuil.)

Tout s'écroule... Il est fini, le rêve !

(Il chancelle.)

HERNOCK

Mon père !

ATTILA

Adieu, mon fils... je t'aimais ! — C'est assez !
Je meurs... Saluez tous la reine... obéissez.

(Il tombe aux pieds d'Hildiga.)

FIN

NOTE-VARIANTE

Si l'on veut rendre le dénoûment plus rapide, la pièce pourrait finir comme il suit.

. . . . . .

Inclinez-vous devant la reine comme moi.

HERNOCK

Mais regarde ! Ton sang sur ta poitrine, père...

ATTILA, bas, en l'emmenant sur le devant de la scène.

Mon nom flétri, mes fils chassés... laisse-moi faire !
C'est égal ! qui m'eût dit? Si ! Mundo le disait :
Le vautour, la colombe... Allons !... C'en est donc fait !

(A la foule.)

Écoutez tous ! Saisi d'un étrange vertige,
J'ai voulu me tuer... oui, c'est ainsi, vous dis-je !
Et je me suis jeté, pour que le coup fût sûr,
Moi-même sur ma hache, en l'appuyant au mur !
La frayeur de la reine a causé sa folie !
Tout ce qu'elle a dit là, j'ordonne qu'on l'oublie !

(Bas.)

Hernock, l'on affirmait que les Francs, les Gaulois,
Près du Danube... prends garde !

HERRIC, entrant.

Ma fille !

HILDIGA, lui montrant Attila.

Vois,
Mon père !

ATTILA

Roi Herric, c'est toi ? Quelle tristesse
D'être roi, n'est-ce pas ?

(Il chancelle puis se relève.)

Je veux brûler Lutèce !
Rome aussi ! — Quel massacre aux portes d'Orléans !
Tout un mois !... Les géants écrasaient les géants !

(Délirant.)

— Du sang !... du sang ! du sang !

HERRIC

Attila, l'œuvre est faite.
Tes soldats et leurs chefs, au milieu de la fête,
Ivres-morts, sans combat sont tombés sous nos coups,
Le palais est en flamme et la ville est à nous,
Le drapeau de Lutèce est libre !

(Le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir l'incendie. La foule des captifs armés se précipite sur la scène et entoure Attila et les derniers Huns. Gérontia debout au milieu tient en main le drapeau de Lutèce.)

ATTILA

Qu'on l'enlève,
Ce drapeau !... Tout s'écroule !... Il est fini, le rêve !

HERNOCK

Mon père !...

ATTILA

Adieu, mon fils... Je t'aimais ! c'est assez !
Je meurs... Saluez tous la reine... obéissez !

(Il tombe aux pieds d'Hildiga.)

L'APOTRE

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS

PRÉFACE

Je renonce à chercher un directeur assez hardi pour mettre ce drame sur la scène.

Les sujets religieux, je l'avoue, eurent toujours de la peine à réussir au théâtre. Corneille lui-même (et j'espère bien qu'on ne m'accusera point de vouloir établir une comparaison qui serait orgueilleuse et ridicule), Corneille, quand il eut écrit Polyeucte, *se sentit inquiet; il voulut lire sa tragédie, avant de la donner au public, devant la société la plus polie et la plus lettrée de son temps, à l'hôtel de Rambouillet.*

Le résultat de cette lecture justifia les craintes du grand tragique. « La pièce, dit Fontenelle, y fut « applaudie autant que le demandaient la bienséance « et la grande réputation que l'auteur avait déjà ; « mais quelques jours après, M. de Voiture vint trou- « ver M. Corneille et prit des tours délicats pour lui « dire que Polyeucte *n'avait pas réussi comme il le « pensait, que surtout le christianisme avait extrême- « ment déplu.*

« Voltaire, de son côté, entre dans de plus grands « détails: C'est une tradition que tout l'hôtel de Ram- « bouillet, et particulièrement l'évêque de Vence, « Godeau, condamnèrent cette entreprise de Polyeucte « (celle de renverser les idoles) ; *on disait que c'est « un zèle imprudent ; que plusieurs évêques et plu- « sieurs synodes avaient expressément défendu ces « attentats contre l'ordre et contre les lois ; qu'on « refusait même la communion aux chrétiens qui par*

« *des témérités pareilles avaient exposé l'Église entière*
« *aux persécutions...* »

Polyeucte *réussit cependant devant le public; mais, même après le succès, certaines consciences ne furent point désarmées. Le prince de Conti, dans son* Traité de la comédie et des spectacles, *parle du chef-d'œuvre de Corneille, comme on va voir :* « *En vérité, y a-t-il* « *rien de plus sec et de moins agréable que ce qui* « *est de saint dans cet ouvrage?...* »

Et le prince de Conti ajoute : « *Aussi Dieu n'a pas* « *choisi le théâtre pour y faire éclater la gloire de* « *ses martyrs.* » *Si* Polyeucte *a excité de terribles inquiétudes et soulevé de telles critiques, je ne me dissimule pas que* l'Apôtre *serait exposé à une épreuve bien plus redoutable en paraissant sur la scène avant d'être jugé par le lecteur, toujours plus calme et plus attentif que le spectateur.*

Voici ce que j'ai voulu faire : peindre, dans un cadre restreint, la lutte des trois religions, polythéisme, judaïsme, christianisme. Le polythéisme meurt en riant de lui-même, il se désagrège plutôt qu'il ne se défend ; le judaïsme se défend, au contraire, avec la fureur des hommes et des institutions qui, contenant une part de vérité, ne veulent pas accepter la vérité tout entière ; le christianisme, persécuté, mal connu, haï et calomnié, triomphe par la seule force de la vérité complète qui est en lui et qu'il apporte au monde.

Le polythéisme est représenté dans ce drame par le duumvir romain Afranius, dont on trouvera facilement le type-modèle dans les Dialogues de Lucien ; *le judaïsme, en ce qu'il a d'implacable, est représenté par Elymas, le rabbin sadducéen, c'est-à-dire le type de cette secte absolue, hautaine, avare, haineuse et cruelle ; le christianisme est représenté par saint Paul, c'est-à-dire par l'apôtre des Gentils.*

Au premier acte, saint Paul délivre une esclave de l'oppression criminelle du maître ; au second acte, c'est le maître qu'il délivre de l'erreur et de l'aveuglement ; au troisième acte, il se délivre lui-même des derniers attachements du monde. N'est-ce point là l'éternelle mission, l'éternelle récompense, l'éternel martyre des grandes âmes ?

L'Apôtre *n'est donc pas à proprement parler un drame en trois actes, mais plutôt une trilogie de sentiments.*

Voilà toute la pensée historique et religieuse de cette pièce à laquelle on ne demanderait pas, du reste, sans injustice, la rigueur d'une thèse d'histoire ou de théologie. J'aurais pu cependant justifier, par des notes nombreuses, les sentiments et les idées que je prête à mes personnages ; mais les lecteurs éclairés n'en ont pas besoin.

Littérairement, j'ai voulu que l'action fût des plus simples afin que le développement moral gardât toute la place nécessaire. Le premier acte est une sorte d'idylle, le second tient du poème, le troisième est une élégie.

Je conviens que la tentative est audacieuse, et qu'elle est sans doute au-dessus de mes forces ; mais tout artiste, digne de ce nom, a le devoir de se rappeler et de suivre le précepte d'Horace : conamur tenues grandia.

Henri de B.

PERSONNAGES

PAUL.
FAUSTUS, son élève.
ELYMAS, rabbin sadducéen.
AFRANIUS, duumvir de Philippes.
LYDIE, veuve juive.
MÉGARA, jeune fille grecque.
GYRINE, esclave.

Juifs, Prêtres grecs, Soldats.

L'APOTRE

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS

ACTE PREMIER

Une manufacture de pourpre, à Philippes en Macédoine. — Atrium avec galeries ouvertes, par lesquelles on aperçoit les bâtiments de la manufacture et le mont Pangée au loin.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, FAUSTUS, puis LYDIE, et plus tard GYRINE

(Au lever du rideau, Paul, debout sur une échelle au fond, travaille avec Faustus à clouer des tapisseries entre les colonnes.)

PAUL, gaiment.

Allons, Faustus, allons! Encor plus de courage!
Il est doux de gagner son pain... Donc, à l'ouvrage!

(Lydie entre par la droite et s'arrête à regarder les deux travailleurs.

LYDIE, à part.

Les voilà de bonne heure au travail, aujourd'hui...
Étranges ouvriers... surtout le maître... Oh! oui!

(On entend frapper à plusieurs reprises.)

Comment! On n'ouvre pas?...

(Appelant vers la droite.)

Gyrine!... Que fait-elle?
Ne pas répondre encor! — Gyrine!

GYRINE, entrant par la droite.

Qui m'appelle?

(Avec frayeur.)

Ah! maîtresse, c'est toi!

LYDIE

N'entends-tu pas frapper?

GYRINE

Maîtresse...

LYDIE

Au châtiment ne crois pas échapper
Par le mensonge, non! — Que faisais-tu?

GYRINE

Maîtresse,
J'ai travaillé la nuit.....

LYDIE

Je connais ta paresse;
Tu mens!

GYRINE

Toute la nuit! Ce matin, le sommeil
M'a prise, la fatigue...

LYDIE

Avec ce teint vermeil!
Vas ouvrir.

(Gyrine sort par la gauche et rentre bientôt, précédant Mégara, qui arrive suivie de deux esclaves, lesquelles restent au fond.)

LYDIE

Mégara!

MÉGARA

C'est moi, chère Lydie!

LYDIE

Cette esclave, d'abord, que je la congédie...
Gyrine!...

GYRINE, à part.

Son regard m'a déjà fait frémir!

LYDIE

Ce soir vingt coups de fouet pour t'apprendre à dormir !

PAUL, toujours debout sur l'échelle, en regardant sortir Gyrine.

Pauvre enfant !

SCÈNE II

LYDIE, MÉGARA, FAUSTUS et PAUL,

travaillant au fond.

MÉGARA

Quoi, Lydie ! — Ainsi qu'une Romaine,
Une Juive à ce point, se montrer inhumaine !

LYDIE

Inhumaine... Non, mais l'on est trop indulgent ;
Gyrine m'a coûté quatre mines d'argent !

MÉGARA

Ah ! marchande !

LYDIE

Marchande, en effet, j'en suis fière :
Ici même à Philippe et dans la Grèce entière,
Qui fabriquerait mieux le bysse, les safrans,
L'écarlate ?

MÉGARA

Tu veux m'en vendre ! Je comprends :
Juive toujours !

LYDIE

Méchante !

MÉGARA, riant.

Oh ! simple badinage !
Les Juifs avec les Grecs font ici bon ménage ;
Tous y vivent en paix sous le pouvoir romain.
Je t'aime, quoique Juive.

LYDIE

Allons, enfant, ta main !

MÉGARA

Un mot encor : sais-tu, toi Juive asiatique,
Qu'on célèbre ce soir, avec la pompe antique,
Deux fêtes à la fois : celle du dieu Bacchus,
Celle du dieu Sylvain?

LYDIE

Je le savais.

MÉGARA

De plus,
Une Grecque orpheline, encor selon l'usage,
Doit réciter un hymne aux dieux sur leur passage;
C'est moi qu'on a choisie, et tu pourras me voir
Ici même remplir ce solennel devoir.

LYDIE

Chez moi?

MÉGARA

Chez toi. Tout Juif, imitant notre zèle,
Doit orner sa maison.....

LYDIE

Ma maison sera belle;
Regarde : on y travaille.

MÉGARA

En effet, c'est fort beau.

PAUL, toujours travaillant sur l'échelle au fond.

Faustus, cette tenture est trop près du flambeau :
Le feu pourrait y prendre ; écarte-la.

FAUSTUS

Bien, maître.

LYDIE, allant vers Paul avec un peu de vivacité.

Ami, tout sera-t-il prêt pour ce soir?

PAUL, froidement.

Peut-être.

LYDIE

Cependant je voudrais.....

PAUL, brusquement.

Je voudrais aussi, moi,
Travailler à ma guise.

MÉGARA, à Lydie.

Il est brusque pour toi !
Quel est cet ouvrier qui parle de la sorte ?

LYDIE

Je le connais à peine. Hier devant la porte
Il passait demandant du travail d'un ton fier ;
Je n'ai pas même appris son nom depuis hier ;
Et ce matin surtout, c'est très étrange comme
Il m'étonne et me trouble.

MÉGARA

Et quel est ce jeune homme
Qui travaille avec lui ?

LYDIE

Son élève, tu vois.

MÉGARA

Comme il a l'air timide avec sa douce voix !

LYDIE

Laissons-les achever. — Viens ici ; je suis triste ;
Tu sais qu'à ta gaîté jamais je ne résiste :
Parle-moi, souris-moi.

MÉGARA

Qu'as-tu donc ?

LYDIE

Je ne sais.

(Elle s'assied près de Mégara, sur un des larges lits placés autour de l'atrium.)

Eh ! qu'importe, après tout, quand nos cœurs sont blessés,

Qu'importe de savoir, quand notre âme soupire,
S'il est d'or ou de plomb le trait qui la déchire ?
Je suis riche, je suis jeune et belle, dis-tu ;
Israël me nourrit de sa mâle vertu ;
Je vis dans la raison et le veuvage austère ;
Mes pieds n'ont rien touché des fanges de la terre ;
Tout ce qui fait l'esprit sage, libre, content,
Le ciel me le prodigue..... et je pleure pourtant !
A connaître son mal on doit trouver des charmes,
Mais je ne connais pas la source de mes larmes.

MÉGARA

Que ne suis-je à ta place, amie, en vérité ?
Mon seul malheur à moi, vois-tu, c'est ma gaîté.
Quand j'entrai dans ce monde, une nymphe joyeuse
Riait avec l'écho sous l'ombre d'une yeuse ;
Et ce rire est resté sans doute dans mon cœur,
Le rire étincelant, ailé, fier ou moqueur,
Allégresse éternelle et dont l'âme s'enivre ;
Mais c'est un mal au fond : rire, ce n'est pas vivre !
Pleurer doit être doux.

LYDIE

Tu le crois, Mégara !

MÉGARA

Oui, je voudrais pleurer un jour.

LYDIE

Ce jour viendra.

MÉGARA

Pas encor ! Ce matin, sur la place publique.
Là-bas, j'ai rencontré, marchant d'un pas oblique
Elymas, ton ami, ton frère en Israël ;
Il allait, à la fois craintif et solennel,
Avec sa longue barbe et sa tiare en tête ;
Sa bouche à foudroyer l'univers semblait prête.
Je commençais à rire ; en passant il a dit
D'un accent furieux : Que le Christ soit maudit !

Comme il parlait ainsi, sa tiare rebelle
Est tombée en arrière, et j'ai ri de plus belle!
— Qu'est-ce donc que le Christ? Car ce nom que j'entends...

LYDIE

Un homme condamné voilà plus de vingt ans,
Pour avoir usurpé la couronne en Judée.

MÉGARA

Elymas s'éloignait plein de sa sombre idée,
Quand j'aperçus plus loin, debout sur mon chemin,
Le bel Afranius, le duumvir romain ;
Il était rayonnant, comme c'est sa coutume ;
Sa chevelure d'or, que le myrte parfume,
Tombait sur son épaule ; on croirait tour à tour,
Apollon dieu des vers, Apollon dieu du jour!

LYDIE

Méchante! Mais pour eux tâche d'être meilleure,
Car ils doivent souper avec nous tout à l'heure.
Rire d'Afranius, on le peut sans danger :
Il est joyeux et bon avec son air léger ;
Mais Elymas, rabbin sadducéen, m'inspire
Souvent plus de terreur que je ne puis te dire.

MÉGARA

Sadducéen. — Quel est ce nom ?

LYDIE

Oh! ce n'est point
Facile à t'expliquer, excepté sur un point :
Deux grands partis hébreux se disputent le temple
Et de la haine à tous donnent le triste exemple :
D'abord les Pharisiens, les meilleurs malgré tout,
Et les Sadducéens.....

MÉGARA

Qui sont moins de ton goût.

LYDIE

C'est vrai, car pour les Juifs ce sont de rudes maîtres,
Ce sont des hommes fiers, avares, haineux, traîtres,

Qui firent expirer le Christ dans les tourments,
Malgré les Pharisiens plus doux et plus cléments,
Et voyant le pouvoir des Romains avec joie,
Si ce pouvoir les aide à mieux garder leur proie !

PAUL, descendant de l'échelle à Faustus, en lui montrant Lydie.

Ce qu'elle dit vaut mieux, fils, que ce qu'elle fait !

LYDIE, se retournant.

L'ouvrage est donc fini ?

PAUL, brusquement.

Fini... non !

LYDIE

En effet.
Approche alors.

PAUL, allant vers les deux femmes avec une certaine hauteur.

Salut, femmes! Que Dieu vous aide!

LYDIE

Ami, cette maison, c'est moi qui la possède.

PAUL

Elle est riche, tant mieux, mais j'espère en ce cas
Que ta richesse au moins ne te possède pas !

LYDIE

Ton langage est étrange.

PAUL

Oui, c'est ce qu'on assure;
Quelquefois je lis mal dans ma pensée obscure,
Mais quand le jour s'est fait lentement, je vois mieux.

LYDIE

Une flamme bizarre est aussi dans tes yeux ;
Serais-tu déguisé comme un rhapsode antique ?
Cependant ton métier...

PAUL

Métier peu poétique,
N'est-ce pas? Tapissier! — Mais j'aime mon métier;
Je travaille souvent durant un jour entier,
En riant, en chantant...

(Montrant Faustus.)

Aidé de mon élève,
Et le travail plus gai nous fait l'heure plus brève.

LYDIE, à part.

Quel est cet homme?

PAUL, revenant à l'échelle et y montant.

Allons, donne-moi les clous d'or,
Faustus, et le marteau — Ces deux rideaux encor.....

(Faustus obéit.)

MÉGARA, s'approchant de Faustus.

Tes bras sont fatigués, jeune étranger?

FAUSTUS

Peut-être.

MÉGARA

Je t'aiderai, veux-tu?

FAUSTUS

Si cela plaît au maître.

PAUL

Certes, cela me plaît!

MÉGARA, aidant Faustus à soulever les tentures.

Tes traits semblent pâlis...
Venez-vous de loin?

FAUSTUS

Oui.

MÉGARA

D'où?

FAUSTUS

De Néapolis.

MÉGARA

Mais de Néapolis à Philippes, l'on compte
Trois cents stades au moins !

FAUSTUS

Notre marche fut prompte,
Mais le maître m'aidait et soutenait mes pas.

MÉGARA

Il a l'air bon, ton maître.

FAUSTUS

Oui, très bon, n'est-ce pas ?

MÉGARA

Quel chemin avez-vous pris tous deux pour atteindre Néapolis ?

FAUSTUS

La mer.

MÉGARA

Notre mer est à craindre
En ce mois de Vulcain, par le vent boréal.

FAUSTUS

Nous ne craignons rien.

MÉGARA

Rien ?

FAUSTUS

Si !

MÉGARA

Quoi donc ?

FAUSTUS

D'agir mal.

MÉGARA

Je suis très curieuse. Apprends-moi donc, de grâce,
En quel pays tu pris la mer.

FAUSTUS

En Samothrace.

MÉGARA

C'est là ton pays ?

FAUSTUS

Non.

MÉGARA

Alors, quel est-il donc ?

FAUSTUS

Nous devons sur ce point nous taire encor.

MÉGARA

Pardon !

(Elle s'éloigne un peu.)

LYDIE, allant vers Paul.

Maintenant, peut-on voir ce travail ?

PAUL, toujours brusquement.

A ton aise.

LYDIE

Ma parole pour toi n'est point rude et mauvaise,
Pourquoi d'un ton si dur me répondre ?

PAUL, montrant la porte par où est sortie Gyrine.

Entre nous,
Tes esclaves ici le trouveraient fort doux !

(Après un silence.)

Femme, je vois là-bas une haute montagne
Dont l'ombre jusqu'ici se prolonge et nous gagne ;
L'eau blanche des torrents tombe de ses flancs verts
D'oliviers, de figuiers et de vignes couverts ;

Sa tête cependant de neiges est chargée ;
Dis-moi, quel est son nom, femme ?

LYDIE

C'est le Pangée.

PAUL

Et ce fleuve qui coule à ses pieds ?

LYDIE

Le Strymon ;
Tout près, le Gangitès.

PAUL

Oui, l'on m'a dit ce nom.
N'est-ce pas sur ses bords, près d'une source vive.
Que s'élève à présent la synagogue juive ?

LYDIE

Non ; les Juifs ne sont pas dans Philippes nombreux :
Un oratoire simple est suffisant pour eux ;
Un rocher sert d'autel, et la voûte des arbres
Y remplace pour nous les jaspes et les marbres.

PAUL, regardant toujours l'horizon.

C'est beau, ce vaste azur sous ce soleil de feu ;
C'est le reflet humain de la face de Dieu ;
Si l'ombre y passe, hélas ! les hommes seuls l'ont faite !

(Tournant les yeux vers Lydie.)

Merci, femme. — Bientôt tu seras satisfaite.
Allons, Faustus, allons ! Ces anneaux et ces clous...
Travaillons !... Le travail est un maître jaloux.

MÉGARA, s'approchant de Paul.

Laisse-le reposer ; la fatigue l'accable ;
Le travail est jaloux, mais non pas implacable.
C'est moi qui t'aiderai.

(Elle lui tend les anneaux et les clous.)

PAUL

Très bien même, je voi.

MÉGARA

Puis, cela me fait rire.

PAUL, riant aussi.

Es-tu Juive aussi, toi?

MÉGARA

Non ; mes dieux sont les dieux de la Grèce, ma mère ;
Les aimes-tu, mes dieux ?

PAUL, riant toujours.

Beaucoup, oui... dans Homère !

LYDIE, à part.

Quel est cet homme, enfin ? Cette voix, ce regard...

(On entend frapper à gauche, et Gyrine paraît à droite.)

On frappe. — Cette fois, vas ouvrir sans retard,
Gyrine !

(Gyrine sort et revient introduisant Elymas et Afranius.)

SCÈNE III

LYDIE, ELYMAS, AFRANIUS ; au fond PAUL, FAUSTUS, GYRINE, immobiles à gauche et MÉGARA qui travaille avec Paul,

LYDIE, allant au devant d'eux.

Afranius... Elymas...

AFRANIUS, gracieusement.

Salut, belle
Lydia, trop semblable à Diane rebelle !

ELYMAS, gravement.

Salut à Lydia, la Juive au regard fier,
Comme Judith pieuse et chaste comme Esther !

LYDIE

Vous me flattez tous deux de différente sorte ;
Trêve aux propos menteurs !

(A Gyrine et aux esclaves.)

La table... qu'on l'apporte.

(Les esclaves apportent une table toute chargée de plats et de cristaux.)

Auprès d'Afranius prends place, Mégara ;
Et moi, près d'Elymas.

MÉGARA, quittant Faustus et Paul.

Sans moi l'on soupera
Si tu ne fais, rabbin, ce sacrifice rare
De quitter ton air sombre et d'ôter ta tiare !

ELYMAS

Je suis sombre, en effet : c'est que, par Jehova !
Je vois trop aujourd'hui comme le monde va !

MÉGARA, lui enlevant sa tiare.

Plus de tiare !... Enfin ! merveille sans seconde !
Te voilà le rabbin le plus charmant du monde !

ELYMAS, à Afranius.

Cette folle se croit tout permis.

AFRANIUS

Pourquoi pas ?
Horace a dit cent fois : bon rire, bon repas !

ELYMAS

Comment Afranius, duumvir de Philippes,
Peut-il parler ainsi ?

AFRANIUS

Tu connais mes principes :
Le duumvir est grave, austère, comme il sied ;
Mais, quand dans un festin Afranius s'assied,
Il est tout à la joie, au nectar délectable,
Au doux plaisir de vivre. A table donc !

MÉGARA

A table !

(Tous les quatre prennent place autour de la table, servis par Gyrine et les autres esclaves. Paul et Faustus continuent à travailler au fond.)

ELYMAS, s'asseyant.

Tu peux rire à ton gré, duumvir ! C'est égal,
Je garde mon avis : je dis que tout va mal.

LYDIE, aux esclaves.

Dans les vases murrhins servez le vin des Marses.

AFRANIUS

Les beaux cristaux ! Combien de richesses éparses
Autour de nous, partout !

MÉGARA, servant Elymas.

Mêle, mon doux rabbin,
Ces citrons de Corcyre avec le miel sabin !

ELYMAS, mangeant, puis s'arrêtant.

Tout va mal !

AFRANIUS

Pourquoi donc enfin, Juif débonnaire ?

ELYMAS

Je parlerai du moins, à défaut du tonnerre ;
Je chasserai les loups, les serpents et les chiens.

MÉGARA

Mais de qui donc veux-tu parler ?

ELYMAS, avec fureur.

Oh ! ces chrétiens !

AFRANIUS

Où sont donc ces chrétiens que ta fureur redoute ?
Il n'en est pas un seul à Philippes !

ELYMAS

Sans doute ;
Quand tu parles ainsi, duumvir, mon sang bout !
Ils ne sont nulle part, non, mais ils sont partout ;
Tu ne vois même pas le péril qui t'assiège,
Toi gouverneur romain !

MÉGARA

Rabbin, de l'eau de neige !
Mêles-y ce Falerne opimien.

ELYMAS

Un peu.

MÉGARA

Elymas, qu'en dis-tu de ce vin ?

ELYMAS

C'est du feu !

AFRANIUS

Que leur reproche-t-on à ces chrétiens, en somme ?
Attaquent-ils César et le pouvoir de Rome ?

ELYMAS

Non, ils sont trop prudents pour commencer déjà ;
C'est notre foi d'abord que leur secte outragea,
Le Sanhédrin, le Temple et la loi de Moïse.

AFRANIUS

Si ce n'est que cela, qu'ils fassent à leur guise ;
Tant qu'ils respecteront l'empire et l'empereur,
Rome les voit sans crainte ainsi que sans fureur.

LYDIE

Quoique Juive, Elymas, j'ose penser de même.
Car les chretiens, au fond, sont des Juifs.

ELYMAS

Quel blasphème !
Ce sont les Pharisiens qui répandent ces bruits ;
Mais les Sadducéens, les vrais Juifs, dont je suis,
Hommes de foi rigide et de doctrine exacte,
Avec ces vils chrétiens n'admettent aucun pacte.
Ils ressemblent aux juifs, en effet, comprends-tu ?
Comme le vice impur ressemble à la vertu ;
Leurs dogmes sont encor plus atroces qu'étranges,
Et les Samaritains sont auprès d'eux des anges !

Lâches au fond : leur chef pleurait quand on le prit,
Ce chef, qui se faisait appeler Jésus-Christ,
N'était qu'un ennemi de la chose publique,
Un simple malfaiteur. — La preuve sans réplique,
C'est qu'entre deux larrons on dut le mettre en croix.
Ses disciples étaient pires que lui, je crois :
Des gens sans feu ni lieu, nés dans la populace,
Scribes et publicains ayant perdu leur place ;
Des marchands de poisson, des bandits ténébreux,
Qui, pour trente deniers, se dénonçaient entre eux,
Buvant du sang humain à leurs repas infâmes !
Et les hommes encor valent mieux que les femmes !
Madeleine... Mais non ! Tu sais, Afranius,
Que sur ce point ici je n'en peux dire plus !

AFRANIUS

Si leur secte est aussi méchante et misérable,
Quel danger offrent-ils ?

ELYMAS

O démence incurable !
Crédule gouverneur, crois-tu que les États
Périssent seulement par les grands attentats ?
Les ébranlements sourds, les attaques obscures,
Le ver qui les atteint de ses lentes piqûres,
Le sectaire caché qui travaille sans bruit,
Voilà ce qui les ronge et ce qui les détruit !
Ces chrétiens, qu'avec tant d'indulgence tu traites,
Ont d'ailleurs, au besoin, des armes moins secrètes :
Éloquents, entraînants, dominateurs, ils ont
Un pouvoir, tout à coup, qui souvent me confond !

MÉGARA, offrant à boire à Elymas.

Allons ! pour ramener le calme dans ton âme...

AFRANIUS

Du vin de Sétia, cher rabbin !

ELYMAS, acceptant.

Merci, femme !

LYDIE

Attends ! Le Sétia prend un parfum plus doux
Dans un vase obsidien. — Gyrine, donne-nous
Ces quatre coupes, là, sur ce coffre d'érable,
Et ne les heurte pas, prends garde...

(Gyrine, en prenant les coupes, les laisse tomber.)

Misérable !
Viens, donne-moi ton bras !

(Elle prend une épingle d'or dans ses cheveux et en pique le bras de Gyrine qui tombe à ses pieds).

GYRINE, avec un cri terrible.

Ah !

LYDIE

L'autre bras !...

PAUL, descendant vers Gyrine.

Debout,
Pauvre esclave !

(A Lydie.)

Toi, femme, entends-moi jusqu'au bout.

ELYMAS

Comment ! ce tapissier va faire une harangue ?
Peut-être un Cicéron !

AFRIANIUS, riant.

Fais-lui couper la langue !

PAUL

Ne ris pas, duumvir ; toi, Juif, sois grave aussi.
J'ai lu dans un traité de Sénèque ceci :
Auguste, l'empereur qui fut d'abord Octave,
Soupait chez Védius Pollion. Un esclave,
En les servant, brisa des cristaux. Le méchant
Pollion ordonna qu'on jetât sur-le-champ
Dans un vivier l'esclave, et qu'il devînt la proie
De ce monstre des eaux, la hideuse lamproie ;
L'esclave cependant, frissonnant de terreur,
Vint tomber, criant : grâce ! aux pieds de l'empereur.

L'empereur appela ses licteurs, fit un signe :
« Qu'on arrache, dit-il, l'homme à son maître indigne;
« Et puisqu'à ce spectacle on m'osa convier,
« Brisez tous ces cristaux et comblez le vivier ! »
Lydia, je n'ai pas la puissance d'Auguste ;
Mais, comme Pollion, tu fus un maître injuste
Et cruel ; tu vas donc par de mauvais chemins.
Cette esclave, que Dieu voulut mettre en tes mains
Pour qu'elle t'aide et non pour qu'elle t'appartienne,
Cette esclave à genoux, c'est ma sœur et la tienne !
Mais non : dans le courroux qui t'aveugle, crois-moi,
Le démon est ton maître, et l'esclave, c'est toi !

LYDIE

Oui, j'en conviens, je fus trop sévère peut-être ;
Par de meilleurs côtés tu me pourras connaître ;
Ta parole a vraiment un étrange pouvoir.
Es-tu content ?

PAUL

Sans doute.

LYDIE

Alors fais-nous-le voir
En t'asseyant avec ton élève à ma table.

PAUL

Mais, d'abord, montre-toi tout à fait équitable :
Que Gyrine avec nous prenne place au festin.

ELYMAS, à Afranius.

Quelle insolence !

AFRANIUS

Non ; j'aime ce ton hautain.

LYDIE, à Paul.

Quoi ! tu veux qu'une esclave...

PAUL

Oui, pas de fausse honte,
La réparation doit être entière et prompte.

LYDIE

Non ! jamais ! Une esclave...

PAUL

Adieu donc ! Je m'en vais.
Je crus d'abord ton cœur moins lâche et moins mauvais ;
Mais le visage ment, et l'on a tort, ô femme,
De dire que les yeux sont le miroir de l'âme.

LYDIE

Une esclave...

PAUL, vivement.

Tu peux l'affranchir.

LYDIE

Réfléchis :
Elle me coûte...

PAUL

Adieu, Juive !

LYDIE, l'arrêtant.

Je l'affranchis.

PAUL, gaîment.

A table donc ! — Salut, seigneurs ! — Ici, Gyrine !
Le diable de la faim était dans ma poitrine ;
Je ne suis point fâché, je ne le cache pas,
L'occasion s'offrant, de faire un bon repas.

(Il prend place avec Gyrine et Faustus, à la table.)

ELYMAS, bas à Afranius.

Femme bizarre au fond, qui fait souper, en somme,
Avec un tapissier le duumvir de Rome !

AFRANIUS

Sans compter le rabbin !

LYDIE, à Paul, en souriant.

Après ta gravité,
Étranger, ce que j'aime en toi, c'est ta gaîté.

PAUL

Toi-même, tu souris...

LYDIE, lui servant à boire.

Un peu de ce Falerne.

PAUL, tendant sa coupe.

La colère faisait ton œil dur, ton front terne...

MÉGARA, le servant.

Des figues de Chio, des prunes de Damas...

PAUL

De Damas... certes, non, je ne refuse pas !
(A Lydie.)
Tu semblais même laide...

AFRANIUS, se récriant.

Oh !

PAUL

C'était la souffrance :
Ta mauvaise action te tourmentait d'avance !

LYDIE

C'est vrai !

MÉGARA, offrant d'un plat à Faustus.

Jeune étranger, prends à ton tour.
(Faustus hésite.)
Attends...
(Elle le sert elle-même.)
Ceci te plaît ?...

FAUSTUS

Beaucoup.

MÉGARA

Quel âge as-tu?

FAUSTUS

Vingt ans.

MÉGARA

Vieillard! — Moi j'en ai seize.

AFRANIUS, riant.

Ainsi passe la vie!

MÉGARA

Aussi j'aurai ce soir cet honneur qu'on envie
De dire les deux chants à Sylvain, à Bacchus.

FAUSTUS

Hélas! des dieux impurs...

AFRANIUS

Pourquoi, vieillard Faustus?

ELYMAS

Parmi ces dieux impurs que le païen adore,
En effet, ces deux-là sont les meilleurs encore;
Quant aux autres...

AFRÀNIUS

Crois-tu que je l'ignore? Non;
Je t'abandonne Mars, Vénus même, Junon,
Et Minerve surtout! — D'y voir clair je me pique,
Je suis un philosophe et non un fanatique.
Cependant tous ces dieux, méchants, haineux, jaloux,
Fins comme des renards, voleurs comme des loups,
Ont une qualité qui remplace les autres:
Leurs énormes défauts rendent petits les nôtres,
Je m'admire en voyant ce qu'ils sont; c'est pourquoi
J'aime beaucoup mes dieux qui valent moins que moi!

ELYMAS

Tu ne crois même pas à tes dieux!

AFRANIUS

Je m'explique:
J'y crois, quand il le faut pour raison politique.
Vous savez que l'on s'est, à Rome, décidé,
A mettre au rang des dieux tout César décédé;

Dire du mal des Dieux, en ce cas, c'est d'un traître;
N'en disons que du bien : mon empereur peut l'être !

ELYMAS

Ris ! sais-tu ce qui perd tout dans ce siècle-ci ?
C'est le scepticisme.

AFRANIUS

Oui, — le fanatisme aussi !

LYDIE

Et toi tu ne dis rien, étranger ?

PAUL

Non, j'écoute.

LYDIE

Partages-tu l'avis du duumvir !

PAUL

Sans doute.

LYDIE

Mais ta religion, tes dogmes et ta foi ?...

ELYMAS

Pour lui, je vais répondre : il est Juif comme moi ;
Ses traits me sont restés gravés dans la mémoire,
Je le connus jadis et ce fut à sa gloire,
Quoiqu'il fût un enfant presque en ce temps ancien,
Et quoiqu'il eût, je crois, pour maître un Pharisien.
Je crois qu'il aidait même, autant qu'il m'en souvienne,
Au supplice d'un fou qui s'appelait Étienne,
Le plus fou des chrétiens ! — Je te reconnais bien,
Mais ton nom, quel est-il, ami ?

PAUL

Je suis chrétien,
Et je me nomme Paul.

ELYMAS, se levant d'un bond.

Un chrétien ! Sacrilège !
L'apostat de Damas ! qu'Abraham me protège !
Qu'on le chasse à l'instant !

LYDIE

Il est mon hôte ici.

ELYMAS

Alors, c'est moi qui pars ! Duumvir, viens aussi ;
Va chercher tes licteurs ! Qu'en prison on les traîne !

AFRANIUS

Non, il est protégé par la loi souveraine.
(A Paul.)
Respecte l'empereur, la loi telle qu'elle est,
N'ameute point le peuple. — Et fais ce qu'il te plaît !

ELYMAS

Nous verrons ! nous verrons, duumvir trop facile !

AFRANIUS, à part, regardant Paul.

J'aime cet homme-là !

ELYMAS

Retournons à la ville.

AFRANIUS

Non, rabbin ; attendons encor ; je veux juger
Si ce chrétien pour nous est vraiment un danger :
(Regardant au dehors.)
Les vierges, les vieillards, en blanche théorie,
Accompagnent Bacchus et Sylvain. — Je t'en prie,
Écoutons et voyons.

(Le cortège paraît, entourant les deux statues de Sylvain et de Bacchus. Deux prêtres se dirigent vers Mégara et lui offrent une lyre qu'elle prend.)

MÉGARA, en passant près de Faustus.

Faustus, écoute bien :
Peut-être te ferai-je aimer nos dieux, chrétien !

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE CORTÈGE DE BACCHUS ET DE SYLVAIN

MÉGARA, conduite par un prêtre devant la statue du Sylvain.

« Dieu Sylvain, dieu riant de l'Œnotrie antique,
« Qui couronnes ton front des pommes du sapin,
« Qui portes le sayon et la serpe rustique,
« Et qui mêlas le miel au pain ;

« Dieu Sylvain, fils puissant de la Querquétulane,
« Qui défends les forêts, les moissons et les fruits,
« Qui protèges le bœuf, l'agneau, la chèvre, l'âne,
« Contre le loup voleur des nuits ;

« Exauce-nous, Sylvain ; du nid d'or des abeilles
« Ecarte le frêlon et l'ours mangeur de miel ;
« Mais épargne l'oiseau, s'il dérobe à nos treilles
« De quoi mieux chanter en plein ciel. »

(Un autre prêtre conduit Mégara devant la statue de Bacchus.)

« Bacchus, dieu deux fois né, seul dieu né de deux mères,
« O Bacchus-Lénéen, qui du rouge pressoir,
« Fais jaillir, non le jus des olives amères,
« Mais le sang pur du raisin noir ;

« Bacchus-Evan, le dieu que les jeunes Bacchantes
« Appellent de leurs cris fauves quand meurt le jour,
« Et qui viens dénouer leurs ceintures d'acanthes...

(Elle hésite et s'arrête.)

Afranius, j'oublie un vers...

(A part, et regardant Faustus.)

Puis, ce jeune homme !

AFRANIUS

Voici le vers :
« Et qui viens dénouer leurs ceintures d'acanthes
« Dans les jeux ardents de l'amour !

MÉGARA

J'achève.

(Elle reprend la lyre et continue.)

« O Bacchus-Tyonée aux cheveux vierges, donne
« Aux jeunes gens la force, aux vieillards la gaîté,
« Et ne méprise pas les roses de l'Automne
« Après les roses de l'été. »

(Mégara va remettre sa lyre aux prêtres, le cortège s'éloigne lentement.)

AFRANIUS, à Elymas.

Eh bien, as-tu vu comme
Paul et son compagnon ont respecté les dieux ?
Ils ne sont ni méchants, certes, ni factieux ;
Tu peux te rassurer, Elymas !

ELYMAS

Belle preuve !
Faudra-t-il donc briser tes dieux, pour qu'on t'émeuve ?

AFRANIUS

Allons, viens !

(Tous deux se dirigent vers la porte de droite.)

ELYMAS

Oui, je pars !

LYDIE

Ta main, Elymas...

ELYMAS

Non !
Toi Juive (à peine encore mérites-tu ce nom),
Tu viens d'offenser Dieu dans son prêtre...

LYDIE

Mon père !

ELYMAS

Ta faute peut encor se réparer, j'espère ;
A l'oratoire juif, viens demain ; c'est le jour
Du grand Pardon, nommé dans nos livres Kippour ;
Viens donc et nous verrons, toi qui tantôt peut-être

Te riais de l'ami, si tu riras du prêtre !
A demain.

(Il sort avec Afranius.)

SCÈNE V

PAUL, FAUSTUS, LYDIE, MÉGARA

PAUL

Lydia...

LYDIE

Laisse-moi ! Laisse-moi !
N'as-tu pas entendu ? J'ai le cœur plein d'effroi...
Ne vois-tu pas ici le trouble où tu me jettes ?
Nos âmes d'un chrétien sont-elles donc sujettes ?
Je me révolte enfin. Le prêtre avait raison,
Ne me parle donc plus et quitte ma maison !

PAUL

A l'oratoire juif... Demain. — J'y serai, femme.

LYDIE

Toi ! Cherches-tu la mort ?

PAUL

La chercher, Dieu le blâme
La braver, il l'ordonne.

LYDIE

Ah ! malheureux chrétien !
Connais-tu le péril ?...

PAUL

Oui, je le connais bien ;
Mais je serai prudent, Lydia, sois tranquille.

LYDIE

Adieu.

PAUL

Cet oratoire est-il loin de la ville ?

LYDIE

Non.

PAUL

Tu n'oublîras pas d'y venir ?...

LYDIE

J'y serai.

FAUSTUS

Et toi, n'iras-tu pas, Mégara ?

MÉGARA

Si ! j'irai...
Pour revoir Elymas ! quand il se met en rage,
J'ai le cœur tout joyeux.

(A part, regardant Faustus.)

Lui chrétien... c'est dommage !

FAUSTUS

Pourquoi donc, en disant ton hymne, vers la fin,
T'es-tu troublée ?

MÉGARA, vivement.

Oh ! non, non certe.

(A part.)

Il est très fin !

LYDIE, à Paul qui la regarde de loin.

Tu n'es donc pas parti, chrétien ? Je t'en conjure.
Laisse-moi ! Tu l'as vu, tout cela me torture.
Ma franchise, à coup sûr, te blesse ?

PAUL

Non ; ta main !

(Chargeant sur son épaule un sac de travailleur.)

Bonne fut ma journée. A demain !

LYDIE et MÉGARRA

A demain !

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

L'oratoire juif au bord du Strymon. — A droite, la source bouillonnante du Gangytès dominée par un rocher. — Au fond, le Pangée.

SCÈNE PREMIÈRE

ELYMAS, LYDIE et MÉGARA,
confondues dans la foule des Juifs;
PAUL et FAUSTUS, tous deux à l'écart.

ELYMAS, debout sur le rocher.

Prosternez-vous ! Voici l'heure de la prière.
Prions le Tout-Puissant, père de la lumière,
Sabaoth, Eloïm, l'Éternel rayonnant
Sur l'homme et sur le monde au fond du ciel tonnant;
Peuple, mêlons nos voix aux accents du schoffare !
Chantez !

MÉGARA

Lydie, il a pris une autre tiare ;
Celle-ci lui sied mieux.

LYDIE

Tais-toi, folle !

ELYMAS

Chantez !
Toi, terre, sois muette, et vous, cieux, écoutez !

CHŒUR

Seigneur, entends la voix fidèle
Du juste qui vient te chercher,
Comme au nid revient l'hirondelle,
Comme revient l'aigle au rocher.

D'Israël la famille ingrate
Vit jadis tomber son orgueil
Au bord du Nil et de l'Euphrate...
Épargne-nous le même deuil !

Quand pour la bataille dernière
Nos ennemis se lèveront,
De leurs nouveau-nés sur la pierre,
Dieu puissant, écrase le front !

Confonds dans ce terrible exemple
Nos ennemis, qui sont les tiens,
Tous ceux qui haïssent ton temple !
Et les païens et les chrétiens !

ELYMAS

Levez-vous à présent. C'est l'heure expiatoire
Où chacun, recherchant au fond de sa mémoire
Ses fautes que le jeûne ou le deuil expia,
Obtient le grand Pardon. — Approche, Lydia ;
Au tribunal sacré le prêtre te défère.

LYDIE

Non, rabbin, je n'ai pas de reproche à me faire.

ELYMAS

Aucun ?

LYDIE

Non.

ELYMAS

Ta mémoire est courte ; mais la loi
Veut que le prêtre ici se souvienne pour toi.
Hier tu dédaignas, pour un chrétien infâme,
La parole de Dieu, la mienne ! Tremble, femme !
De ton impénitence et de ton déshonneur
Se détourne à jamais la face du Seigneur ;
Sur toi, sur ton orgueil, qui partout t'accompagne,
Les filles de Gallim pleurent dans la montagne,
Car, semblable à l'épouse infidèle, tu mets

Le lit de ton péché sur de honteux sommets.
Repens-toi donc, sinon, sois maudite !

LYDIE

Ma faute
Est d'avoir défendu dans ma maison mon hôte ;
J'ai réfléchi longtemps dans mon cœur, crois-le bien :
Mon cœur et mon esprit ne me reprochent rien.

ELYMAS

Sois donc maudite alors dans ton âme hypocrite ;
Sois maudite par tous !

(La foule se porte sur Lydie en criant : Sois maudite !)

LA VOIX DE PAUL, au fond de la scène.

Dieu bénit la maudite !

ELYMAS

Qui donc ose parler ? Quel pouvoir près du mien
Tente de s'élever ?

(Apercevant Paul qui s'avance.)

Peuple, c'est le chrétien !

PAUL

Chrétien, oui, je le suis, mais dans ta hâte extrême
Tu m'as ôté le temps de le dire moi-même.

ELYMAS

Peuple, n'écoute pas ! Son langage trompeur
Ne saurait t'égarer.....

PAUL

De quoi donc as-tu peur ?

ELYMAS

J'ai peur que ta fureur, qu'on voit déjà paraître,
N'insulte ici la foi.....

PAUL

Tu veux dire son prêtre !
Ni l'un ni l'autre. Non ! Rabbin à l'œil moqueur,

La paix est dans ma bouche ainsi que dans mon cœur ;
Laisse-moi donc parler.

LA FOULE

Oui, qu'il parle !

ELYMAS

Je cède ;
Mais s'il vient vous prêcher l'erreur qui le possède,
Si vos justes fureurs punissent aujourd'hui
Ses blasphèmes, alors qu'il n'accuse que lui.

(Il s'approche d'un groupe de Juifs et leur parle bas.)

UN JUIF

Sois tranquille, Elymas, nous comprenons...

ELYMAS

J'y compte.

LE JUIF, ramassant des pierres ainsi que ses compagnons.

Les cailloux du Strymon sont durs et ma main prompte !

ELYMAS, à un autre Juif.

Toi, retourne à Philippe, et dis au duumvir
Qu'il vienne sans retard.

(A part.)

Le Romain peut servir.

(Le Juif sort précipitamment.)

MÉGARA, bas à Lydie.

Ma sœur, cet Elymas, qui d'abord m'a fait rire,
Me fait peur à présent... il paraît en délire.

LYDIE

Vois comme son regard sans pitié, sans merci,
S'est arrêté sur Paul !

MÉGARA

Et sur Faustus aussi !

PAUL

Peuple, ton prêtre vient d'accuser cette femme,
A cause de moi seul ; c'est pourquoi je réclame

Le droit de la défendre, ici, devant chacun :
Le coupable, en effet, c'est moi, s'il en est un.

(Montant sur le rocher.)

Peuple, je suis chrétien. Ce nom que l'on outrage,
Je le réclame, et c'est ma gloire et mon courage.
Pour ceux qui me voudraient voir sanglant et broyé
Je ne sens dans mon cœur qu'une tendre pitié ;
Oui, rabbin Elymas, toi dont la bouche est pleine
De haine contre moi, je ne hais pas ta haine ;
Je me suis reconnu tandis que tu parlais,
Car le temps n'est pas loin où je te ressemblais !
Sois donc le Pardonné ! Tu regardes, sans doute,
Rabbin, s'il est assez de pierres sur la route
Pour m'écraser... . J'étais ainsi, j'ai fait cela,
J'ai trempé dans le sang ces deux mains que voilà,
Condamnant et frappant sans choix et sans scrupule,
Car le plus furieux n'est que le plus crédule ;
N'écoutant ni raisons, ni pleurs, ni repentirs,
Et faisant des chrétiens en faisant des martyrs !
Un jour (je ne veux pas, car tout rire s'expie,
En exposer l'histoire à quelque rire impie),
Un jour Dieu m'éclaira. L'ennemi, l'oppresseur,
Le bourreau des chrétiens devint leur défenseur.
Ce qu'il a fait pour moi, pour vous Dieu peut le faire,
Il touchera votre âme aux heures qu'il préfère ;
C'est sa force, sa gloire et son secret à lui,
Ma parole y serait impuissante aujourd'hui,
Et je veux seulement, à la face des hommes,
Dire : on nous connaît mal ; voici ce que nous sommes !

ELYMAS, aux Juifs.

Allons... les pierres !

LE JUIF

Non ; écoutons plus longtemps.

ELYMAS

Paul, tu veux donc changer la loi, si je t'entends ?
Moi, je dis que la loi, contenant tout en elle,

Ainsi que Dieu doit être immuable, éternelle ;
Elle ressemble à Dieu, car c'est Dieu qui la fit,
Et ce qu'elle contient à jamais nous suffit.

PAUL

Tu penses donc que Dieu, créateur triste et sombre,
Fit l'homme et le soleil pour faire six pieds d'ombre,
— La loi juive, malgré le jeûne et le sabbat,
La loi juive n'était qu'une loi de combat ;
Rudes étaient les temps, et plus rudes les âmes ;
Le peuple hébreu vécut par le sang et les flammes.
Mais ces temps ne sont plus, l'ombre fait place au jour :
Après la loi de haine, il faut la loi d'amour.

ELYMAS

La loi d'amour... Pour qui ? — Car il faut voir encore,
Et de près, ce que cache une phrase sonore : —
Pour un Amalécite, un gentil, un païen ?
Pour qui la loi d'amour ?

PAUL

Pour tous les hommes !

ELYMAS, éclatant de rire.

Bien !
Pourquoi pas pour le chien qui veille autour des villes ?

PAUL

Je connais des gardiens moins sûrs et moins utiles !

ELYMAS

Tu dis cela pour moi ?

PAUL

Pour de plus grands encor !
Tes chefs, les fils d'Hanan, ils gardent leur trésor
Dans leur temple, tremblants que quelque main y touche ;
Rien n'existe après eux pour leur orgueil farouche ;
Ils chassent de leurs murs l'ombre des malheureux ;
Pour eux que sommes-nous ? Peuple, qu'es-tu pour eux ?
Une foule sans nom qu'on pressure et qu'on broie.
Quand un juste, pareil à celui qui m'envoie,

De toutes les prisons vient briser les barreaux,
Ils font signe à César qui fait signe aux bourreaux !

ELYMAS, aux Juifs.

Les pierres cette fois..... Frappez et sans relâche !

LE JUIF

Non, rabbin, je ne sais... mais j'hésite !

ELYMAS

Oh ! le lâche !

LE JUIF

Que veux-tu ? Ce qu'il dit nous parle au cœur à tous ;
Les pierres de nos mains tombent, qu'y pouvons-nous ?

ELYMAS

Peuple stupide, prêt pour toutes les démences !

PAUL

Rabbin, moi je te dis que ces foules immenses,
Ces pauvres gens sans pain, qu'on bâtonne et qu'on hait,
Ce peuple que tu crois semblable au chien muet,
Ces esclaves perdus dans une ombre profonde,
Jetteront un tel cri qu'il remuera le monde !
Du char qui les foulait trop pesant est l'essieu :
Vous, rabbins, leur manquant, je leur apporte un Dieu !

ELYMAS, à part, voyant entrer Afranius.

Le duumvir..... enfin ! Cette fois je vais prendre
Ma revanche.

(Allant à Afranius)

Retiens ce que tu vas entendre.

SCÈNE II

LES MÊMES, AFRANIUS

ELYMAS, revenant vers Paul.

César, dont tu parlais avec tant de dédain,
Règne, comme tu sais, aux rives du Jourdain ;
Il reconnaît nos lois, il écoute nos prêtres ;
Si le peuple entraîné par la fureur des traîtres,

Attaquait de nouveau le Sanhédrin sacré,
César le défendrait.....

PAUL

César fasse à son gré !
César même a besoin que le ciel le protège.

ELYMAS

César ?

MÉGARA, bas à Lydie, montrant Paul.

Le malheureux ! Il ne voit pas le piège !

LYDIE

Il le voit. Sa fierté, ce qu'il croit son devoir,
Son courage surtout, lui défend de le voir.

ELYMAS, à Paul.

Si tu le veux, chrétien, réponds à ma demande :
César a, selon toi, besoin qu'on le défende ;
Qui donc l'attaquerait ? S'il a des ennemis,
Nomme-les-nous.

PAUL

Il a le mal qu'il a commis !

ELYMAS

Le mal qu'il a commis ! En ce cas, tu l'accuses ?

PAUL

Tout homme fait le mal.

ELYMAS

En ce cas, tu l'excuses ?
Pour toi, Tibère, Claude, après Caligula,
Sont de bons empereurs.....

PAUL

Je ne dis point cela.
Voici la vérité, ma règle, ma doctrine :
La loi des hommes passe après la loi divine,

J'obéis à César, en tout temps, en tout lieu,
Mais César à son tour doit obéir à Dieu !

ELYMAS

Je ne te comprends pas.

PAUL

Comprends, toi, sombre foule !
Voilà cent ans bientôt, sur ce sol que je foule,
Deux grands partis rivaux tout un jour ont lutté :
Antoine, Lépidus, Octave, d'un côté ;
De l'autre, les derniers républicains de Rome,
Cassius et Brutus, qu'avec respect je nomme.
Ce fleuve, ces marais, ces monts qui sont là-bas,
Virent l'écrasement de cent mille soldats ;
Mais des républicains la valeur fut trompée,
Et Brutus, dans son sein enfonçant son épée,
Voyant quel avenir allait naître bientôt,
Dit, dans son désespoir : « Vertu, tu n'es qu'un mot ! »
Les Césars t'ont donné raison, triste prophète,
Et de leurs crimes fous la terre est stupéfaite.
Mais ce temps passera, ces hommes passeront ;
Des maîtres plus cléments et plus justes viendront ;
Car la vertu n'est pas un mot sonore et vide,
Et même en se cachant au monde, elle le guide !
Un jour tous ces Césars, tragiques ou bouffons,
Atomes sous le poids desquels nous étouffons,
Sinistres voyageurs qui traversent l'histoire
Comme des loups hurlants dans la montagne noire,
Sentiront tressaillir la terre sous leurs pas
Et paraître quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas !
Ce sera ton Dieu, peuple ; il brisera tes chaînes,
Te conseillant, non pas les vengeances prochaines,
Ni même la révolte à l'œil ensanglanté,
Mais la paix dans le droit et dans la vérité !
Ton Dieu sera le Dieu de la misère humaine,
Le doux maître qui n'a que nos cœurs pour domaine,
Et le monde dira : C'est lui que j'attendais !
Les faux prêtres alors pâliront sous le dais,

Et César (le César de ce jour que j'annonce)
A ce nom qu'aujourd'hui le mépris seul prononce,
Crîra : Sois mon salut, maître, et sois mon soutien !
Ce triomphe de Dieu, peuple, sera le tien !
Car ce Dieu juste et bon, mort sur la croix infâme,
Aura conquis les rois en refaisant leur âme !
Mais la tienne d'abord, je la veux conquérir :
Pour cela je dois vivre et pour cela mourir.
Hâte-le donc ce jour ! Abrège tes épreuves,
Venez à moi, venez, esclaves, vieillards, veuves,
Tous les déshérités, tous ceux que l'on maudit,
Peuple, ton Dieu se lève, et ton jour vient ! J'ai dit !

UN JUIF

Oui, notre jour viendra !

UN AUTRE JUIF

Je préfère qu'il vienne
Sans plus attendre.

UN AUTRE

Bien ! ton idée est la mienne

UN AUTRE

Comment se nomme-t-il, ce chrétien ?

UN AUTRE

Paul.

UN AUTRE

Fort bien.
Il vaut mieux qu'Elymas : je me ferai chrétien !

ELYMAS

Ce peuple, Afranius, tu vois comme on l'excite !
Ce chrétien, devant toi, duumvir, je le cite
Avec son compagnon. — Jugez-le sans surseoir.

AFRANIUS

Tous deux à mon prétoire ils paraîtront ce soir.

ELYMAS

Avant ce soir, tous deux, ils auront pris la fuite ;
Il faut les confier aux licteurs de ta suite.

AFRANIUS

Mes licteurs sont là-bas, à Philippes.

ELYMAS

J'irai
Les chercher.

AFRANIUS

Tu le peux. — Va donc ; moi, j'attendrai.
Que la foule à présent se disperse.
(Le peuple sort avec Elymas au milieu de la plus grande agitation.)

SCÈNE III

PAUL, FAUSTUS, AFRANIUS, LYDIE, MÉGARA

LYDIE, à Mégara.

Je tremble...
Devant le tribunal ce soir !

MÉGARA

Tous deux ensemble !

LYDIE

La pitié me saisit.

MÉGARA

Moi, c'était déjà fait !

LYDIE

L'imprudent, attaquer les Césars !

MÉGARA

En effet ;
Mais Faustus n'a rien dit !

LYDIE, allant vers Afranius.

Afranius, de grâce,
Sois clément !

AFRANIUS

Tout cela grandement m'embarrasse !
Paul, viens ici.

(Paul et Faustus descendent vers lui.)

Voyons, je te parle en ami ;
Mais toi, tu ne fais point les choses à demi.
Ce qu'on dit des Césars, chez soi, les portes closes,
Le crier en public, tu l'oserais, tu l'oses !
Et tu le fais devant ce maudit Elymas !
Je m'étais exilé dans ces lointains climats
Pour mieux fuir le Forum, la tribune vorace,
Pour réciter les vers de Virgile et d'Horace
En buvant à loisir le massique divin...
Grâce à toi ce beau rêve aujourd'hui sera vain :
T'épargner, ce serait pour moi fâcheuse affaire !

LYDIE et MÉGARA

Afranius...

AFRANIUS

Voici tout ce que je peux faire.

MÉGARA

Mon bon Afranius !

AFRANIUS, réfléchissant.

Après tout... pourquoi pas ?
Elymas est parti pour chercher les soldats ;
Sous prétexte que l'ordre est de forme frivole
Et qu'un Juif aux licteurs ne peut porter parole,
Je retourne à la ville, et j'y mettrai bon temps.
Mais, Paul, je ne peux rien pour toi si tu m'attends.
— Si de prendre la fuite il te venait l'envie,
Je ne blâme pas ceux qui tiennent à la vie ;
Je crois même pouvoir te donner un conseil :
Le chemin est meilleur du côté du soleil ;
Pour aller vers la mer, prends la route Égnatienne,
Mes soldats prendront l'autre. Adieu.

(A Paul.)

Ta main !

(A Faustus.)

La tienne,

Jeune homme !

(Il sort, puis revient.)

Vers la mer ! n'oubliez pas ce point.

(A Lydie et à Mégara.)

Ayez soin toutes deux qu'ils ne s'attardent point ;
L'horizon s'obscurcit là-haut sur le Pangée,
La route dans la nuit sera vite plongée.
Adieu !

(Bas en sortant.)

Si je trahis mon devoir, en effet,
Horace l'eût permis, Virgile l'aurait fait !

SCÈNE IV

PAUL, FAUSTUS, LYDIE, MÉGARA

LYDIE

Partez tous deux. Voici le chemin qu'il faut prendre.

MÉGARA

Oui, partez, le temps presse.

PAUL

Il faut encore attendre.

LYDIE

L'ennemi n'attend pas, ne va pas le braver.

PAUL

J'ai mieux à faire ici.

LYDIE

Quoi donc ?

PAUL

A te sauver !
C'est ton âme qu'il faut sauver avant ma vie,
Votre âme à toutes deux dans l'erreur asservie.

Mais j'ai lu dans vos yeux pendant que je parlais :
Tu tremblais, Lydia, Mégara, tu tremblais ;
Était-ce seulement une pitié de femme
Qui mettait cette crainte et ce trouble en votre âme ?
Non, c'était mieux ! C'était la lente vérité
Qui sur vous étendait sa douteuse clarté.
Puissé-je voir, après cette lueur première,
Y descendre à présent la complète lumière !
C'est pour cela qu'il faut que nous restions, ma sœur.

LYDIE

Ah ! Paul, dans un instant, là, sans un défenseur
Qui veuille vous sauver, hélas ! ou qui le puisse,
On viendra vous saisir, vous traîner au supplice !

MÉGARA

Oui, Faustus, la prison, les tortures, et puis...

FAUSTUS

Sois chrétienne, et je pars.

MÉGARA

Chrétienne ! Ah ! je ne puis.

PAUL

Lydia, sois chrétienne, et je pars.

LYDIE

Moi, chrétienne !
Non ! je connais trop mal ma doctrine et la tienne ;
Plus tard je chercherai, je verrai si j'ai tort,
Oui, je te le promets ; oui, Paul ; mais pars d'abord !

PAUL

Je reste.

LYDIE, montrant l'horizon en feu.

Mais regarde... Oui, là-bas, ce nuage...
Afranius avait raison, voici l'orage.
La foudre gronde au loin ; les torrents débordés
Vont fermer les chemins. — Malheureux ! Regardez !

MÉGARA

Il en est temps encor, oui, la fuite est possible.
Oui, par là...

FAUSTUS

Nous restons, Mégara.

(La foudre éclate autour d'eux.)

LYDIE

C'est terrible !
Allons vers ces rochers, nous attendrons près d'eux
La fin de l'ouragan.

(Tous quatre se réfugient contre les rochers qui surplombent à gauche, l'orage redouble)

PAUL

Écoutez toutes deux.

LYDIE

Nous t'écoutons.

PAUL

Un jour, j'allais à Damas, ville
Où de nombreux chrétiens s'étaient fait un asile.
J'avais reçu des Juifs mission et pouvoir,
Et j'allais tout joyeux de mon cruel devoir ;
Ma pensée, en marchant, inventait des supplices
Contre tous les chrétiens ou contre leurs complices,
Je me sentais poussé par un souffle inconnu,
Sous un ciel écrasant, sur ce long chemin nu !
Tout à coup un orage éclata sur ma route ;
Une voix près de moi, celle de Dieu sans doute,
Tandis que je tombais sur la terre abattu,
Me dit : Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ?
— Le lendemain, j'étais chrétien, j'étais apôtre.
Femmes, que mon histoire aujourd'hui soit la vôtre,
Dieu vous parle au milieu de la foudre et du vent,
Écoutez à genoux la voix du Dieu vivant !

(Lydie et Mégara s'agenouillent sous les éclairs)

Femmes, c'est vous surtout qui pourrez le connaître,
Vous, pour qui si longtemps tout Dieu ne fut qu'un maître ;

Hélas ! Depuis le jour où, dans l'ombre et l'effroi,
Un homme fou cria : Cette femme est à moi !
Depuis ce jour maudit perdu dans les vieux âges,
Les hommes les meilleurs, les plus doux, les plus sages,
Juifs ou païens, Romains ou Grecs, depuis ce jour,
Ont mis la honte où Dieu voulut mettre l'amour !
La femme, ange vaincu, meurtri, traînant son aile,
Depuis quatre mille ans est l'esclave éternelle ?
Fille, un mari l'achète au père qui la vend ;
Veuve, son fils, son frère un étranger souvent,
Dit : La loi me la donne ! Elle n'a qu'à le suivre :
Si bien que, jusqu'à l'heure où la mort la délivre,
Elle a pour seul bonheur qu'elle puisse obtenir
De porter dans ses flancs ses tyrans à venir !
Mais quelqu'un est venu briser ce joug infâme,
Il a mis une étoile au front blanc de la femme !
Il a fait d'elle, au lieu de l'esclave dompté,
L'éternelle vertu, l'immortelle bonté ;
Et pour forcer enfin l'ironie à se taire,
A l'homme dont l'orgueil la courbait jusqu'à terre
Il dit : Au haut du ciel, dans l'ombre du saint-lieu,
Regarde ! C'est ta mère à côté de ton Dieu !

LYDIE

Dieu de lumière ! angoisse ineffable et suprême !
Un bras mystérieux m'arrache de moi-même ;
Je ne résiste plus, l'Invisible est vainqueur,
Et tout l'azur du ciel me descend dans le cœur !
Je suis chrétienne.

FAUSTUS

Et toi, Mégara ! Puis-je lire
Dans ta pensée au fond de ton vague sourire ?
N'as-tu donc pas compris, quand le maître a parlé,
Ma prière muette et mon espoir voilé ?
Je ne suis pas le maître éloquent et sublime
Qui va chercher une âme et l'arrache à l'abîme,
Mais si ton âme encor résistait à sa voix,
Je serais malheureux pour la première fois ?

MÉGARA, souriant.

Faustus n'exalte pas sa victoire et la tienne :
Il me semble que, moi, j'étais déjà chrétienne !

PAUL, à Lydie.

J'ai bien fait de rester, tu vois !

LYDIE

Oui ! maintenant
Les licteurs vont venir, l'orage s'éloignant ;
Regarde : l'horizon de nouveau se colore ;
Tu n'as plus de raison, Paul, pour rester encore.
Nous allons vous guider tous deux en peu d'instants
Au chemin de la mer, venez !

SCÈNE V

LES MÊMES, ELYMAS, AFRANIUS, LICTEURS

ELYMAS

Il n'est plus temps !
Les voici tous les deux, licteurs ! qu'on les saisisse,
Qu'on les charge de fers ! — Duumvir, fais justice.

AFRANIUS

Ce soir, au tribunal, comme je l'ai promis.
(S'approchant de Paul et de Faustus.)
On a bien de la peine à vous sauver, amis.
Et si de la prison je vous ouvrais la porte,
C'est vous qui contre moi demanderiez main-forte !

LYDIE et MÉGARA

Afranius !

AFRANIUS

Hélas ! je ne peux rien pour eux.

LYDIE

Paul ! peut-être la mort...

MÉGARA

Faustus ! Ah ! malheureux !

PAUL

Lydie, assez de pleurs : je sais où Dieu me mène ;
Elymas, je pourrais à ta rage inhumaine
Échapper d'un seul mot, d'un geste, d'un regard ;
Je ne veux pas.

AFRANIUS

Pourquoi ?

PAUL

Tu le sauras plus tard.

ELYMAS

En attendant, suis-nous !

PAUL, à Lydie et à Mégara d'une voix ferme.

Adieu, mes sœurs.

AFRANIUS

Quel homme !
On dirait un Romain de notre vieille Rome.

LYDIE

Mégara ! Mégara tout est perdu !

MÉGARA

Pourquoi ?
Je pleurerais, ma sœur... Eh bien,
(Avec un sourire.)
Regarde-moi !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Le port de Néapolis. — Plage et vaisseaux sous voiles.
Maisons dispersées à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

(Le jour se lève à peine. On entend des voix de matelots qui chantent en hissant les voiles.)

VOIX DE MATELOTS

Cette nuit, sous le ciel terrible
La mer folle se débattait ;
L'éclair la trouait comme un crible,
Le vent comme un chien la fouettait.

Ce matin, la brise caresse
Et balance amoureusement
La voluptueuse paresse
Du flot qui frissonne en dormant.

Ce soir... qui sait ce qui s'apprête,
Là-haut, ciel, là-bas, océan ?
Le calme est fils de la tempête
Et père aussi de l'ouragan.

Toi que l'on plaint ou qu'on envie
Selon l'aspect du gouffre amer,
Mortel, ne demande à la vie
Que ce qu'on demande à la mer !

SCÈNE II

ELYMAS, AFRANIUS, entrant par la droite.

AFRANIUS

Ah ! ah ! laisse-moi rire ! Ils se sont donc enfuis ?

ELYMAS

Tous les deux !

AFRANIUS

Admirable !

ELYMAS

Hier.

AFRANIUS

Très bien ! Depuis ?...

ELYMAS

Je n'ai pu retrouver leur trace.

AFRANIUS

A la bonne heure !

ELYMAS

Si tu railles toujours, adieu.

AFRANIUS

Non, non ! demeure.
Ainsi, Paul et Faustus...

ELYMAS

Oui !

AFRANIUS

Mais par quel moyen ?
Car leur geôlier, je pense...

ELYMAS

Ils l'auront fait chrétien !
Et sans doute, Lydie et Mégara, deux folles,
Les ont aidés !... Mais trêve à ces discours frivoles ;
Pour quitter le pays le chemin de la mer
Est le plus sûr pour eux...

AFRANIUS

C'est vrai.

ELYMAS

Depuis hier
Je sais qu'aucun vaisseau n'est sorti de la rade ;
J'attendrai donc ici Paul et son camarade,
Je les ferai saisir...

AFRANIUS

Par des hommes à toi ;
Car désormais, rabbin, ne compte plus sur moi.

ELYMAS

N'importe : j'ai des Juifs qui me seront fidèles.

AFRANIUS

Je ne me mêle plus de toutes vos querelles.
Tu les as réclamés, sous prétexte qu'ils sont
Juifs tous deux, et la loi le permettait, au fond.
Sans me faire prier j'ai cédé, je m'en flatte,
Et m'en lave les mains comme Ponce Pilate.

ELYMAS

Comment ont-ils pu fuir, sanglants, criblés de coups ?

AFRANIUS

Tu n'as pas employé les moyens les plus doux,
Je le vois, pour enfin les réduire au silence !

ELYMAS

Tous deux devaient mourir aujourd'hui, quand j'y pense !

AFRANIUS

Il faut te consoler.

ELYMAS, regardant au dehors.

Attends !... je vois... là-bas...
C'est Paul ! c'est le chrétien !...Je ne me trompe pas !
Nous montrer à ses yeux serait chose inutile,
Mais je cours prévenir les rabbins de la ville.

AFRANIUS

Comme je te l'ai dit, ne compte plus sur moi,
Et prends soin à ton tour de respecter la loi !

(Tous deux sortent.)

SCÈNE III

PAUL, GYRINE, arrivant par la droite.

GYRINE

Voici Néapolis.

PAUL, gaîment.

Merci, Gyrine !

GYRINE

Maître,
Souffrez-vous ?

PAUL

Presque plus.

GYRINE

Vos blessures...

PAUL

Peut-être ;
Les bourreaux sont méchants et les coups sont malsains ;
Mais l'air pur guérit mieux que tous les médecins !
— Je ne vois pas Faustus encore...

GYRINE

Sois tranquille,
Lydie et Mégara le mènent vers la ville
Par un autre chemin.

PAUL

Bien.

GYRINE

Maintenant, voici
Le vaisseau qui vous doit emporter loin d'ici.

PAUL

Bien ; est-il à Lydie ?

GYRINE

Oui ! La riche marchande !
Mais il faut avertir l'homme qui le commande ;
Veux-tu me suivre ?

PAUL

Non, il vaudra mieux, je crois,
Que j'attende Faustus ici même.

GYRINE

A ton choix.

(Elle entre dans le navire.)

PAUL, seul.

Me voilà tout joyeux ! Ma poitrine qui vibre
S'ouvre à ce vent sonore ! Il est doux d'être libre !
Je regrette pourtant de partir sans revoir
Le rabbin Elymas... mais qui peut tout avoir ?

(Entrent Elymas entouré de Juifs et Afranius qui reste au fond avec ses licteurs.)

SCÈNE IV

PAUL, AFRANIUS, ELYMAS, Licteurs, Juifs

ELYMAS, avançant en riant.

Tu seras satisfait, Paul, et bientôt peut-être.

(Aux Juifs.)

A moi, fils d'Israël ! Jetez-vous sur ce traître.

PAUL, d'une voix éclatante aux licteurs d'Afranius.

A moi, licteurs, à moi ! Rouvrez-moi le chemin,
Et défendez contre eux un citoyen romain !

TOUS

Un citoyen romain ?

PAUL

Oui, Romain ! Et j'estime
Que ce rabbin allait commettre un nouveau crime.

ELYMAS

Comment ! un nouveau crime ?

PAUL

Oui, le second, du moins :
Tu m'as fait à Philippe, hier, devant témoins,
Battre de verges...

ELYMAS

Oui.

PAUL

Le crime est des plus graves,
Car un tel traitement n'est que pour les esclaves,
Et je suis citoyen romain !

ELYMAS

Que dit-il là ?

PAUL

Regarde, Afranius : les preuves, les voilà.
(Il lui tend des parchemins qu'il porte dans son sac de travailleur.)
Le chevalier Paulus, selon la loi de Rome,
M'adopta, me léguant le nom dont on me nomme.

AFRANIUS

C'est vrai.

ELYMAS

Mais pourquoi donc hier nous le cacher ?

PAUL

Parce que de l'exemple il faut d'abord prêcher.
Et que toujours ceux-là sont d'indignes apôtres
Qui laissent en partant les souffrances à d'autres !
L'exemple étant donné, je réclame mes droits.

AFRANIUS

Juif Elymas, le cas est grave, tu le vois !

ELYMAS

Mais je ne pouvais pas, dans cette erreur extrême...

AFRANIUS

Des coupables toujours la défense est la même ;
Devant le tribunal tu t'en pourras servir ;
Allons, suis mes licteurs.

PAUL

Sois clément, dummvir ;
Son erreur, en effet, ne fut point criminelle.

AFRANIUS

Il se peut, mais je tiens à refroidir son zèle :
Les murs de la prison, comme il te l'a montré,
Sont très frais. — Adieu, Paul. Reste ou pars à ton gré ;
Si tu restes, ne crains aucune violence ;
C'est de votre côté que penche la balance,
Chrétiens ; vous saignerez encor de bien des coups,
Mais le jour n'est pas loin du triomphe pour vous.
Moi, je dis en riant : autre temps, autre muse !
Et je le dis depuis longtemps. Cela m'amuse !
Paul, nous serons amis, si tu restes. — Allons,
Elymas ! si la peur te vient mordre aux talons,
Ne le laisse point voir : j'aime que l'on soit brave ;
Et pas d'illusions surtout : l'affaire est grave !

ELYMAS

Puisse le feu du ciel ensemble anéantir
Et Romains et chrétiens !

AFRANIUS

Passe devant, martyr !

ELYMAS

Raille-moi, duumvir, et ne me fais point grâce.
Vaincu, haï, brisé, je ressemble à ma race.
Mais le temps est à nous : On peut vaincre Israël,
Disperser ses tribus aux quatre vents du ciel,
L'écraser, l'avilir sous quelque joug immonde ;
Le tuer, non ! Le jour où finira le monde,

Sous le dernier soleil, à la face de Dieu,
Quelqu'un sera debout, un homme, un Juif ! Adieu !

(Il sort, suivi d'Afranius, des licteurs et des Juifs).

SCÈNE V

PAUL

Cet homme, dans sa rage et sa haine première,
Serait grand, s'il ouvrait les yeux à la lumière ;
Je ne l'espère pas : l'ombre a ses préférés ;
Mais du moins que par moi d'autres soient éclairés !
Si tu restes... m'a dit Afranius, — un rêve !
Cette mer qui vient battre ou caresser la grève,
Qui pousse au doigt de Dieu son flux et son reflux,
Ne se repose pas... ni l'apôtre non plus !
Pourtant voilà dix ans que je souffre et je prie,
Que je traîne ma chair frémissante et meurtrie,
De chemins en chemins portant ma lourde croix ;
N'ai-je pas expié mes fureurs d'autrefois ?
Calomnié par l'un ou torturé par l'autre,
N'ai-je pas accompli tout mon labeur d'apôtre ?
Peut-être !... Le repos, un asile le soir,
Sous un arbre, une pierre où je viendrais m'asseoir,
Où je retrouverais ma place accoutumée,
Un toit qui m'appartienne, une famille aimée
Que suivraient mes regards humides et joyeux
Quand le dernier sommeil descendrait sur mes yeux !
Je n'ai pas refusé mes efforts à ma tâche :
L'on m'a dit insensé, l'on ne m'a pas dit lâche,
Et si quelque repos m'est permis à présent,
Parle, toi, mon Seigneur, en moi toujours présent ;
Seigneur, montre-le-moi par d'infaillibles preuves :
Mon âme est toujours prête aux nouvelles épreuves,
Mais elle est prête aussi, Seigneur, en t'écoutant,
A cet humble bonheur que je rêve un instant !

SCÈNE VI

PAUL, FAUSTUS, LYDIE, MÉGARA, Esclaves

MÉGARA

Nous voici, nous voici, maître ! Bonnes nouvelles :
Faustus va bien après ces blessures cruelles ;
Pauvre jeune homme ! Puis, nous avons rencontré
Sur la route Elymas de licteurs entouré ;
Afranius nous a raconté cette histoire ;
J'en ai ri, j'en ai ri, comme tu peux le croire.

LYDIE

Trop pour une chrétienne, enfant !

MÉGARA

Oui, j'en conviens,
Tant de gaîté va mal à de nouveaux chrétiens ;
C'est vrai, ma sœur, il faut que je le reconnaisse,
Me voilà grave comme une diaconesse !
Et pour le bien montrer et prouver sans retard
Je veux veiller moi-même aux apprêts du départ :
Il faut aux voyageurs, que souvent l'on repousse,
Les fruits, le pain azyme et les jarres d'eau douce.

(Prenant quelques ballots aux mains des esclaves.)

Allons porter ceci dans le vaisseau d'abord.
— Faustus, aide-moi donc.

(Faustus obéit.)

Voyez comme il est fort !

FAUSTUS, chargé des ballots.

Plus que je ne pensais.

MÉGARA

J'en voulais être sûre.
Tu ne souffres donc plus vraiment de ta blessure ?

FAUSTUS

Non.

MÉGARA

Plus d'inquiétude alors en nous quittant !

(Les esclaves prennent les ballots des mains de Faustus et les portent dans le navire. Mégara s'arrête avec lui un moment.)

Regarde : que c'est beau la mer ! Es-tu content ?
On dirait qu'à partir chaque flot vous invite !
Voyager, c'est charmant ! — Tu nous oublieras vite.

FAUSTUS

Non, Mégara.

MÉGARA, riant nerveusement.

Pourquoi ? C'est très gai, le départ !
Vois-tu ? les matelots chantent de toute part !
Non, je ne comprends pas que celui qui demeure
Soit si triste... D'ailleurs, moi, jamais je ne pleure,
Ne pleure pas non plus.

FAUSTUS

Mégara.....

MÉGARA

C'est égal,
C'est très gai le départ, mais cela fait bien mal !

(Elle tombe en sanglotant dans les bras de Lydie.)

FAUSTUS

Mégara !

PAUL

Reste ici, Faustus !

FAUSTUS

Te laisser, maître ?

PAUL

Ta présence là-bas me gênerait peut-être ;
A ton âge, on n'a pas la force qu'il faudra
Pour supporter... et puis, regarde Mégara !

FAUSTUS

Maître.....

PAUL

Soyez heureux, enfants, et, l'un et l'autre,
Souriez quelquefois au nom du vieil apôtre.

(Souriant.)

Pourtant, si son départ était mieux à ton gré.
Mégara ?...

MÉGARA

Non ! Je suis heureuse : j'ai pleuré !

LYDIE

Maintenant, Mégara, l'heure avance, fais trêve
A ta joie, et songeons au maître après l'élève :
Va voir dans le vaisseau s'il ne manque plus rien.

MÉGARA

Avec Faustus ?

LYDIE

Sans doute.

MÉGARA, à Faustus.

Allons !

(A Lydie.)

Tout sera bien.

(Mégara et Faustus entrent dans le navire.)

SCÈNE VII

LYDIE, PAUL

LYDIE

Ils sont heureux ! Et toi, Paul, tu pars ?

PAUL

Oui, Lydie.

LYDIE

Maître, si ma parole est pressante et hardie,
Pardonne : des moments trop courts me sont laissés.
Tu n'as plus rien à craindre ici.....

PAUL

Non, je le sais.

LYDIE

Pourquoi partir alors, Paul?

PAUL

Le devoir m'appelle.

LYDIE

Il est d'autres devoirs pour ta force et ton zèle.

PAUL

Ces devoirs, quels sont-ils?

LYDIE

Ne l'as-tu pas compris?
Tous ces nouveaux chrétiens, ces âmes, ces esprits,
Ces cœurs par toi sauvés, moi, toute la première,
Qui reçurent ici la nouvelle lumière,
Privés de ton secours, Paul, les laisseras-tu
Seuls à leur incomplète et tremblante vertu?
L'erreur a des retours qu'il faut prévoir et craindre.

PAUL

Non, le mal désormais ne peut plus vous atteindre;
Après moi, mieux que moi, d'autres vous défendront;
Je fus le bon semeur, les moissonneurs viendront.

LYDIE

Mais, toi-même, toi-même, après ces jours d'orage,
Ne peux-tu pas jouir en paix de ton ouvrage,
Et n'as-tu pas assez, d'un effort surhumain,
Traîné tes pieds sanglants aux ronces du chemin?

PAUL

Ne me dis point cela; j'y songeais trop peut-être!

LYDIE

Prends garde que l'orgueil dans ton cœur ne pénètre,
Cet orgueil qui nous suit même dans le saint lieu,
Et qui fait qu'on se croit indispensable à Dieu!

PAUL

Ce serait trop d'orgueil, Lydia, je l'avoue;
Mais le ciel à jamais veut que je me dévoue,
Puisqu'il ne m'a donné, sans doute pour mon bien,
Ni foyer, ni parents, ni sœur, ni frère, — rien!

LYDIE

Qu'en sais-tu ? N'est-il pas pour le maître et l'apôtre
Une fraternité plus douce que toute autre ?
Tous tes amis d'hier sont tes frères déjà;
Au sortir de cette ombre où l'erreur les plongea,
Ils ont pour toi, sauveur de leur longue détresse,
Une mystérieuse et profonde tendresse;
— Tes frères, les voilà! Tu n'aurais pas besoin,
Si tu cherchais tes sœurs, d'aller chercher plus loin;
C'est Mégara, chantant sa foi comme une aurore,
C'est Gyrine, chrétienne aussi, d'autres encore.
Que te manque-t-il donc pour rester parmi nous?
Une épouse, peut-être, un amour chaste et doux?
Ta foi te le permet.

PAUL

Une épouse, Lydie!
Par l'automne déjà la terre refroidie
Demande-t-elle au ciel triste que nous voyons
Les souffles du printemps, ses fleurs et ses rayons?
Quelle épouse, Lydie, à ma dure fortune
Pourrait jamais s'unir?

LYDIE

Peut-être il en est une.
De ce qu'elle te doit ne sais-tu pas le prix ?
Puisqu'elle le comprend, ne l'as-tu pas compris?
Son âme, à peine née, avait eu pour nourrice
Cette double mamelle obscure : l'avarice
Et l'orgueil! Elle avait la froide cruauté
Que donnent la richesse et parfois la beauté;
Pas un rayon d'en haut! La tristesse glacée
Vivait comme un reptile au fond de sa pensée;

Elle n'avait de bon qu'un désespoir secret.
Qui déchirait son cœur, mais qui le préparait.
Alors sur ton chemin Dieu plaça cette femme ;
Moins prompt l'oiseau des cieux, moins rapide la flamme!
Son cœur était dompté, quoiqu'il se défendît
Un instant dans l'angoisse : un mot, tout était dit.
Depuis lors seulement, Paul, elle se sent vivre ;
Le calme lumineux qui la charme et l'enivre,
La douceur de connaître et de toucher du doigt
L'immense vérité, Paul, elle te les doit !
Réponds-moi donc : Veux-tu faire de cette femme
L'épouse de ton cœur et la sœur de ton âme?

PAUL

Ne me dis pas son nom !

LYDIE

Mais ce nom... es-tu sûr
Qu'il t'en serait moins cher ?

PAUL

Il m'en serait moins pur !

LYDIE

Paul...

PAUL

Assez, Lydia !

LYDIE

Qu'ai-je de plus à dire ?
Interroge le Dieu qui t'aime et qui t'inspire.
Faustus et Mégara... c'est lui qui t'inspirait
De les unir. Eh bien ! Paul...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GYRINE

GYRINE, sortant du navire.

Maître, tout est prêt.
Je viens te demander maintenant une grâce.

PAUL

Laquelle, mon enfant ?

GYRINE

Là-bas, bien loin, en Thrace,
J'ai laissé mes parents, un vieux père, une sœur,
Esclaves comme hier je l'étais. La douceur
De connaître le Dieu que tu m'as fait connaître
Soulagerait leurs maux ; laisse-moi partir, maître.

PAUL

Tu veux partir, Gyrine ? Eh quoi ! ne sais-tu pas
Que l'esclavage peut te ressaisir là-bas ?
Que peut-être la mort...

GYRINE

Je le sais, mais n'importe !
Contre tous les dangers, maître, je serai forte.
Toi-même tu l'as dit, hier, dans les tourments :
« Nous devons tous nos jours, jusqu'aux derniers moments,
« A notre œuvre sacrée, et tout homme est coupable
« S'il ne fait tout le bien dont il était capable. »
Tu n'as pu nous tromper, puisque Dieu le défend.

PAUL, après un long silence.

C'est vrai. Tu partiras avec moi, mon enfant !

(Gyrine rentre dans le navire.)

SCÈNE IX

LYDIE, PAUL

PAUL

Lydia ! Lydia !

LYDIE

Paul, je crains de comprendre.

PAUL

Cette enfant m'a montré le chemin qu'il faut prendre.
Lydia, tu l'as dit : j'ai délivré ton cœur
Des chaînes dont l'avait chargé le mal vainqueur;
J'avais peut-être aussi quelque chaîne dernière,
Car notre âme est souvent en secret prisonnière
Et, loin de la briser, elle en aime le poids.
Cette chaîne est brisée, enfin. Je te le dois.
Adieu donc, Lydia. Sois la sainte et la forte;
Ne mêle pas de plainte à ce vent qui m'emporte.
Tu ne pensais qu'à nous... Il faut te pardonner!
Mais n'est-ce rien surtout qu'un exemple à donner?
Le bon chemin est-il celui que l'on préfère?
Je suis le serviteur du bien que je dois faire!
Tout ce que l'homme en lui de divin peut avoir,
C'est l'élan éternel vers un nouveau devoir.

LYDIE

Quel devoir, Paul?

PAUL

Celui de l'apôtre : la lutte!
Elle m'a relevé de ma première chute;
Elle m'a fait entrer dans un chemin meilleur
En m'arrachant au mal, — c'est-à-dire au malheur!
Je vais donc aujourd'hui, pour acquitter ma dette,
Poursuivre sans retard mon œuvre à moitié faite,
Et, dans le champ divin obstiné moissonneur,
Comme au malheur jadis, m'arracher au bonheur!

LYDIE

Que répondrais-je, Paul? Toi seul es juge et maître;
Ton devoir et le mien, tu dois donc les connaître :
Si mon rêve d'une heure était moins grand que toi,
J'en aurai de plus grands un jour, pardonne-moi!
Tu vas donc nous quitter... Où vas-tu, Paul?

PAUL

A Rome.

LYDIE

A Rome ! Sais-tu bien...

PAUL

Je sais qu'il est un homme
Qui peut, en se jouant, par caprice, au hasard,
Si quelque jour sur moi vient tomber son regard,
Dire, sombre ou railleur : Qu'il meure à cette place !
C'est pourquoi je veux voir cet homme face à face.
Ce que je lui dirai, le monde l'entendra,
Et si je meurs, du moins la vérité vivra !
Puis vers Rome une force invisible m'entraîne :
J'ai soif de voir le Cirque et la sanglante arène,
Quelque empereur courant sur quelque immonde char,
Les lions étonnés des fureurs de César,
Et je prendrai, docile à la voix qui m'attire,
Le chemin le moins long pour aller au martyre !
Soufflez, vents orageux qui venez du Midi,
Pour réchauffer mon zèle un instant attiédi,
Et poussez mon vaisseau, dont frissonne la voile,
Vers la rive où la mort brille comme une étoile !

LYDIE

Le martyre !... quoi ! Paul...

PAUL

Si je l'obtiens pour moi,
J'irai le demander à Dieu...

LYDIE

Pour qui?

PAUL

Pour toi.
Adieu, sœur !

LYDIE

Adieu, frère !

PAUL, voyant Faustus et Mégara qui sortent du navire.

Enfants, c'est vous... c'est l'heure !

(A Faustus.)

Qu'as-tu, mon fils, qu'as-tu ? Je ne veux pas qu'on pleure !
Regarde Lydia : c'est ma sœur, Dieu m'entend !
Eh bien, le frère part... elle sourit pourtant !
Souriez donc comme elle à celui qui peut-être...
Adieu tous, mes amis !

LYDIE

Adieu, frère !

FAUSTUS et MÉGARA

Adieu, maître !

(Paul monte lentement sur le navire au milieu des chants des matelots, et élève la main pour bénir ceux qui restent sur le rivage.)

CHŒUR DES MATELOTS

Toi que l'on plaint ou qu'on envie
Selon l'aspect du gouffre amer,
Mortel, ne demande à la vie
Que ce qu'on demande à la mer !

FIN

MAHOMET

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

Ce drame a été reçu à l'unanimité par le comité de lecture du Théâtre-Français, le 28 *juin* 1888.

Le journal le Temps *a publié, le* 1er *avril* 1890, *la note suivante :*

« *En prévision des difficultés diplomatiques auxquelles pouvait donner lieu la représentation sur une scène française du* Mahomet *de M. de Bornier, le conseil des ministres, dans une de ses dernières réunions, a décidé que la tragédie en question ne pourrait être représentée ni sur une scène subventionnée, ni sur aucun autre théâtre.*

« *L'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Montebello, a été chargé d'aviser le sultan de cette décision.* »

« *Abd-ul-Hamid a remercié chaleureusement l'ambassadeur français de la nouvelle qu'il lui annonçait. Il aurait ajouté :*

« *Je suis très reconnaissant de cette mesure ; j'y vois une délicate attention pour moi et mes sujets. Mais je trouve aussi que c'est une mesure habile de votre part, car vous avez ainsi ménagé les susceptibilités de vos sujets musulmans, qui n'auraient pu qu'être blessés d'une pareille représentation. Je vous en félicite et je vous prie de transmettre, à Paris, l'expression de ma vive sympathie pour M. Carnot, pour son gouvernement et pour la France.* »

PERSONNAGES

MAHOMET.
ABOU-BECKER.
SAFWAN.
GEORGIOS, moine chrétien.
JONAS, marchand juif.
HASSAN, prêtre et poète arabe.
YÉZID LE GLOUTON.
BÉLAL, crieur des prières publiques.
OMAR, ALI, } chefs arabes.
MAYCIRA, intendante de Khadidja.
KHADIDJA, AYESHA, HAFSA, } femmes de Mahomet.
SOFIA, prophétesse juive
Juifs, Arabes, Soldats, Esclaves, ec.

MAHOMET

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

ACTE PREMIER

Prologue

A la Mecque. La maison de Khadidja. Vaste salle. Au fond, une large baie ouvrant sur la ville obscure. Escalier vers la droite montant à l'appartement des femmes. Silence de nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

KHADIDJA, MAYCIRA, puis ABOU-BECKER

KHADIDJA, descendant l'escalier, soutenue par Maycira, qui la conduit au fond regarder.

Rien ! On n'aperçoit pas la caravane encore...

MAYCIRA

Non, maîtresse.

KHADIDJA

Rentrons. La fièvre me dévore...

MAYCIRA

Maîtresse, calme-toi...

KHADIDJA

Pourquoi donc, Maycira?

MAYCIRA

La caravane était hier au mont Héra;
Seulement, elle a dû repousser une attaque

Des Bédouins, en venant du golfe Syriaque.
Nous la verrons bientôt. Ne t'alarme donc point.

KHADIDJA

Me voilà rassurée, en effet, sur ce point ;
Mais j'attends Mahomet, et ma crainte est extrême
Depuis deux jours...

MAYCIRA

Je sais qu'il est à Héra même.
Et qu'il doit revenir à la Mecque aujourd'hui.

KHADIDJA

Ah! bien! C'est trop souffrir que souffrir loin de lui !

(On entend frapper à la porte de droite.)

MAYCIRA

Qui frappe?

VOIX DU DEHORS

Abou-Becker.

KHADIDJA

Mon cousin... Ouvre vite!

(Maycira va ouvrir. Abou-Becker entre et va prendre la main de Khadidja.)

ABOU-BECKER

Khadidja... Qu'as-tu donc? Est-ce que ma visite
Te déplaît, Khadidja?

KHADIDJA

Non, certe.

ABOU-BECKER

Alors, pourquoi
Ce frisson dans tes mains?

KHADIDJA

Ne parlons pas de moi.
As-tu vu Mahomet?

ABOU-BECKER

Non pas, ce dont j'enrage.
Que je devienne fou, s'il devient jamais sage!
Sans doute, en ce moment, il court dans le désert,
De ravins en ravins où sa trace se perd.
Ce bel Arabe était peu fait pour le commerce,
Car il est paresseux comme un mage de Perse!
De plus visionnaire! Il prétend que du ciel
Descend pour lui parler l'archange Gabriel;
Il le dit et le croit! Car, en toute aventure,
On ne saurait du moins l'accuser d'imposture;
Mais partout, dans la Mecque, on se raille de lui...

KHADIDJA

On ne raillera pas toujours comme aujourd'hui!

ABOU-BECKER

Crois-moi donc, Khadidja, tu devais rester veuve,
Au lieu de hasarder cette fâcheuse épreuve
D'épouser un mari plus jeune de quinze ans,
Très pauvre, et dont la tête est vide de bon sens!

KHADIDJA

Je l'estime et je l'aime...

ABOU-BECKER

Oui, voilà ta faiblesse,
C'est de quoi l'on te plaint...

KHADIDJA

Cette pitié me blesse.
S'il est pauvre, il descend, par son père Abdallah
D'Ismaël, fils d'Hagar...

ABOU-BECKER

Oui, nous savons cela.

KHADIDJA

Il est pauvre, dis-tu? Mais son travail, son zèle,
Augmenta ma richesse; il était bon, fidèle,
C'est pourquoi je le pris pour époux...

ABOU-BECKER

Oui d'accord ;
Il commença très bien, et je l'aimai d'abord ;
Mais voilà plusieurs mois — hélas ! tout le révèle —
Que les démons Kerrit ont troublé sa cervelle !

KHADIDJA

Tu le jugeras mieux, bientôt.

ABOU-BECKER

Jamais !

KHADIDJA

Assez !
J'espère mieux de toi : ses secrets, je les sais,
Et, quand viendra l'instant où tu dois tout connaître,
Tu seras le premier à l'admirer peut-être.

ABOU-BECKER

Moi le chef de la Mecque, admirer un tel fou ?
De mes mains plutôt je lui tordrais le cou !

KHADIDJA

Non ! sois plus indulgent pour lui, je t'en conjure.

ABOU-BECKER

Je peux le protéger de toute grave injure,
C'est tout ! Mais tu pâlis encor... Pardonne-moi !
Ce maudit Mahomet ! Que le simoun...

KHADIDJA

Tais-toi !

MAYCIRA, revenant du fond où elle regardait

La caravane...

KHADIDJA

Enfin ! — Fais tout ce qu'il faut faire,
Comme je te l'ai dit hier, sans qu'on diffère.
Ma présence pourrait attrister ce retour,
Car je souffre beaucoup, oui, plus qu'un autre jour !

— Abou-Becker, reçois à ma place mes hôtes.

(Abou-Becker et Meycira l'aident à remonter l'escalier.)

On dit que nos malheurs nous viennent de nos fautes,
Qu'ai-je donc fait de mal ?

ABOU-BECKER

Je te l'ai dit déjà,
C'est d'avoir épousé... Pardonne, Khadidja !

KHADIDJA

Je te pardonne. Adieu. J'y serais importune,
Mais toi, prends bien ta part de la fête commune.

(Au moment de disparaître en haut de l'escalier où ses esclaves la reçoivent.)

Mahomet... Mahomet !...

MAYCIRA, appelant.

Esclaves, venez tous !
Préparez le festin du retour.

ABOU-BECKER, aux esclaves.

Hâtez-vous...
Apportez les flambeaux...

MAYCIRA

Dressez les tables basses...
Placez là ces chevreaux et ces volailles grasses...
Là, les jarres de vin ; les bévandes ici...
N'épargnons — Khadidja veut qu'il en soit ainsi —
N'épargnons rien ; fêtons avec le soin qu'elle aime
Ses parents, ses amis et les étrangers même !

ABOU-BECKER, regardant les apprêts du festin.

C'est bien. Les voyageurs vont tous bénir le seuil
De la riche marchande et vanter son accueil.

(Arrive par le fond la caravane, on descend les ballots de marchandises, on les range, etc., etc.)

SCÈNE II

ABOU-BECKER, MAYCIRA, HASSAN, GEORGIOS, JONAS, YÉZID, etc.

HASSAN

Abou-Becker... Salut, chef !

ABOU-BECKER

Hassan... Salut, prêtre !

HASSAN

Prêtre et poète aussi : double honneur !

ABOU-BECKER

Oui... peut-être !

(Montrant Georgios.)

Quel est cet homme-là ?

HASSAN

C'est un moine chrétien,
Un vieux loup !

ABOU-BECKER, montrant Jonas.

Et cet autre ?

HASSAN

Un Juif arabe... un chien !

YÉZID, montrant les tables préparées.

Abou-Becker, Hassan, par Iblis, le grand diable !
S'il vous plaît de parler, vous parlerez à table.

HASSAN

Je te reconnais bien, Yézid le Glouton !

YÉZID

Oui, ce nom-là me plaît !

ABOU-BECKER

Tu l'as prouvé, dit-on,
Chaque jour de ta vie, Yézid.

YÉZID

A ma gloire !
Lequel vaut mieux ? Manger. — Et lequel vaut mieux ? Boire !

(On se place autour des tables.)

On devrait ajouter à nos quatre cents dieux
Un dieu pour les festins, surtout pour les vins vieux !
Entamons, avant tout, la talbineh, farine
Et miel dont le parfum caresse la narine.

ABOU-BECKER

Sans doute, j'aime mieux pourtant le bakilah !

YÉZID

A ton aise ! Buvons, mangeons, frère ! Voilà
Le vrai bonheur, le seul !

HASSAN

Tu vas trop loin.

YÉZID

Poète,
Le bonheur, j'en conviens, la femme le complète.

HASSAN

Les femmes !

YÉZID

Tu dis bien. J'aime la quantité.

HASSAN

Combien en as-tu donc ?

YÉZID

Je n'ai jamais compté !
Ce vin blanc du Karkaf... c'est un dieu, je l'adore !
Il fait vibrer les nerfs comme un arc...

(Il sert à Abou-Becker et aux autres.)

Bien ! Encore !

(On entend de sourdes rumeurs au dehors.)

ABOU-BECKER

Ah! ah! Regarde donc, Hassan, quel est ce bruit?
Seraient-ce des Bédouins qui viennent dans la nuit
Piller la Mecque?

HASSAN, regardant au fond.

Non, nul sujet d'épouvante;

(On aperçoit au dehors, dans l'ombre, une sorte de cortège, des hommes et des femmes qui suivent une petite enfant que l'on emporte.)

Une fille, une enfant, qu'on enterre vivante,
Voilà tout.

ABOU-BECKER

Ce n'est rien.

GEORGIOS, se levant de table.

Tu dis que ce n'est rien?
C'est un crime à mes yeux!

ABOU-BECKER

A tes yeux de chrétien!
Qu'importe?

JONAS, se levant aussi.

Il a raison, le chrétien.

HASSAN

Quel miracle!
Tu l'approuves, toi, Juif?

JONAS

Sans doute. Un tel spectacle
Devrait être odieux, quelle que soit sa foi,
A tout homme de cœur.

ABOU-BECKER

Juif, prends garde, et tais-toi!

JONAS, bas à Georgios.

Il parle peu, ce chef, mais son œil est farouche.

HASSAN

Moi, Juif, par des raisons je veux fermer ta bouche :
Le peuple arabe a trop de femmes à nourrir ;
Il est donc, puisqu'il faut les aider à mourir,
Bien plus humain de les tuer filles que femmes.
Puis le dieu Wad l'ordonne.

JONAS, bas à Georgios.

Idolâtres infâmes,
Fourbes, grossiers...

GEORGIOS

Cruels...

JONAS

Et superstitieux !

ABOU-BECKER, à Hassan.

Que disent-ils ?

HASSAN

Du mal de nous ou de nos dieux.
Ces neveux de Jésus et ces fils de Tobie
Depuis quatre cents ans infestent l'Arabie ;
Le chef qui les admit chez nous fut imprudent !

ABOU-BECKER

Tu dis vrai. Je hais moins les chrétiens cependant.

HASSAN

Hum ! Le Juif, c'est la lèpre, et le chrétien, la peste,
Et tant qu'il en reste un, c'est l'engeance qui reste.
Ils envahissent tout, ces chrétiens et ces Juifs,
On devrait les chasser, et mieux, les brûler vifs !

JONAS, furieux.

Essayez ! Nous avons des châteaux forts, des villes.
Qui se défendront bien contre vos hordes viles ;
Nous avons le Khaybar, Matat, Naïm, Cammous ;
Arabes, l'Arabie est aux Juifs comme à vous !

HASSAN, à Abou-Becker.

Et c'est là le grand mal ! La terre des ancêtres,
Bientôt, si l'on n'y veille, aura changé de maîtres ;
Il faudrait rejeter au loin d'un seul effort
Ces étrangers...

ABOU-BECKER

Aucun de nous n'est assez fort ;
Mais cela finira.

HASSAN

Peux-tu me dire comme ?

ABOU-BECKER, se levant.

Peut-être. Parmi nous, il peut surgir un homme,
Quelque rude guerrier qui nous mette d'accord,
Et nous fasse, au besoin, trembler tous, moi d'abord !
Nous en avons besoin tous, Chrétiens, Juifs, Arabes,
Et je le dis à tous sans compter mes syllabes.
Tout va bien, pensez-vous quand vous avez bien bu.
Cependant le désordre est dans chaque tribu,
Le pillage, le vol, le meurtre, l'incendie,
La bassesse, la haine avec la perfidie,
Les immondes plaisirs, le mal fait ou rêvé,
Les crimes dont le nom n'est pas encor trouvé !
Notre courage meurt en ces honteuses tâches,
Les aigles du désert disent : où vont ces lâches ?
Nos fils vaudront encor moins que nous ne valions,
Et le mépris de l'homme est dans l'œil des lions !

JONAS, riant et buvant.

Si je te comprends bien, tu rêves un Messie ?
Je bois donc au succès de cette prophétie :
A ton tyran futur, candide Abou-Becker !

ABOU-BECKER, tirant son poignard.

Ton insolence, Juif, tu vas la payer cher !

JONAS, tirant aussi son poignard.

Viens ! mon couteau saura, d'une façon certaine,
Si la peau d'un Arabe est une bonne gaine !

YÉZID, vivement, en remplissant les coupes.

Du sang... Non, non ! du vin ! Vingt coupes, c'est trop peu.

TOUS, buvant et gesticulant.

Oui, buvons !

YÉZID, ivre comme les autres.

Maintenant, si nous mettions le feu ?
Brûlons cette maison ! Brûlons la Mecque, comme
Je ne sais quel César, plein d'esprit, fit de Rome !

ABOU-BECKER

Malheureux, arrêtez ! perdez-vous la raison !

YÉZID

Non, je paierai la ville et paierai la maison.
Prenez des torches, tous !

TOUS, se levant.

Oui, oui ! brûlons la ville !

YÉZID, ivre.

Une ville est d'ailleurs une chose inutile ;
Une tente suffit à l'Arabe guerrier,
Comme au lion son antre, au renard son terrier.

HASSAN

Si comme tu l'as dit, nous sommes en démence,
Il faut que le plus fou de la Mecque commence,
Mahomet que voici...

(Tous regardent au fond, et on voit Mahomet, appuyé sur son bâton, arriver dans la lumière du jour naissant.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MAHOMET

HASSAN

Prends cette torche, tiens,
Mahomet.

MAHOMET, avançant comme sans écouter et sans voir.

Dieu m'a dit de venir, et je viens.

YÉZID, avec les autres, riant bruyamment.

Ah ! ah ! que dit-il donc ?

HASSAN, riant.

Mahomet, quel mystère
Vas-tu nous révéler ?

ABOU-BECKER, à Mahomet.

Crois-moi, mieux vaut te taire.

HASSAN

Non, qu'il parle... Après tout, entendre un fou parler
Et aussi gai que voir une ville brûler;
Qu'il se dépêche donc de conter son histoire:

YÉZID, offrant une coupe à Mahomet.

D'abord, pour délier ta langue, veux-tu boire ?

MAHOMET, le regardant fixement.

Toi dont l'ivresse horrible emplit les yeux ardents,
Un jour Dieu brisera la coupe entre tes dents !
Vous autres qui riez, je n'ai pas de reproche
A vous faire, car l'heure où vous croirez approche.
Depuis trois jours j'étais sur ce mont de Héra,
Où le fils d'Abraham, mon ancêtre, pleura.
Ce matin, au moment où meurent les étoiles,
Devant moi, tout à coup, flamboyant sous ses voiles,
Un ange descendit, et je l'ai reconnu,
Car c'est lui qui souvent était ainsi venu.
« Lève-toi, m'a-t-il dit, et cours où Dieu t'envoie,
« Retourne vers ton peuple, et montre-lui sa voie. »
L'ange alors sur mon front posant son doigt de feu :
« Sois le purifié par la vertu de Dieu !
« Je te donne en son nom la force et la puissance,
« J'arrache de ton sein le crime de naissance.
« Le vice originel, car Dieu le veut ainsi :
« Sois son prophète ! Va maintenant !... » Me voici.

TOUS, riant.

Ah ! ah !

HASSAN

L'ange a donc fait un trou dans ta poitrine,
Mahomet?

ABOU-BECKER

Quelle est donc ta nouvelle doctrine?

MAHOMET, montrant la Caaba et les idoles.

Elle est simple : abolir les faux dieux que voilà;
Réunir les tribus de l'Arabie entière
Sous cette unique loi...

ABOU-BECKER, plus attentif.

Mais de quelle manière?

MAHOMET

Un livre, le Koran, par Dieu lui-même écrit,
Doit te l'apprendre.

ABOU-BECKER, à part.

A-t-il vraiment perdu l'esprit

(Rires bruyants des Arabes.)

S'il est fou, mes amis, il suffit de le plaindre,
Sans l'insulter.

HASSAN

Les fous quelquefois sont à craindre.

(Approchant sa main du visage de Mahomet.)

Je veux tirer un peu la barbe que voilà
Pour bien savoir...

ABOU-BECKER, lui retenant la main.

Hassan, je te défends cela!

MAHOMET, immobile, mais les yeux éclatants.

Qui m'outrage est perdu, Hassan, qu'il t'en souvienne!
— Abou-Becker, merci! que la lumière vienne
Sur tes yeux, sur ton front où je pose mes doigts!

HASSAN, à la foule.

Frères, laissons ce fou! Voici l'heure où je dois

Faire sept fois le tour, comme poète et prêtre,
De la Caaba... Venez!

(Tous sortent)

YÉZID, à Mahomet, pendant que les autres sortent.

Tu guériras peut-être,
Mais, crois-moi, sans cela tout espoir serait vain,
Mange beaucoup de viande et bois beaucoup de vin!

ABOU-BECKER, l'emmenant.

Yézid, c'est assez! Si l'ivresse fut prompte
A s'emparer de toi, sors et cache ta honte.

SCÈNE IV

MAHOMET, GEORGIOS

GEORGIOS, s'avançant.

Mahomet!

MAHOMET

Georgios?

GEORGIOS

Dans la foule perdu,
J'étais là, mon enfant, et j'ai tout entendu :
Mon fils, cette heure est grave, entre toutes peut-être;
Ceux qui t'appellent fou ne peuvent te connaître.
Seul ici, je le peux : le hasard nous a mis
En présence autrefois, et nous fûmes amis;
Je soignai ton esprit comme une fleur fragile;
C'est moi qui t'enseignai la Bible et l'Évangile,
C'est moi qui te fis voir dans les siècles passés
L'ordre et le but divin.

MAHOMET, avec une réserve respectueuse et grave.

Mon père, je le sais.

GEORGIOS

Aujourd'hui, Mahomet, tu veux de ta patrie
— Et ce courage est beau — chasser l'idolâtrie?

MAHOMET, avec conviction et simplicité.

Mon père, je l'ai dit; il sera fait ainsi.

GEORGIOS

Je l'espère, et voilà pourquoi je parle ici.
Une force est en toi, je le sens, le devine;
Oui, tu peux à ton tour servir l'œuvre divine.
Mais il faudra lutter, longtemps! Tu connaîtras
Les fourbes, les méchants, les lâches, les ingrats;
Les dieux se défendront contre Dieu! C'est l'histoire.
Tout homme a besoin d'aide en cette lutte noire;
Je t'aiderai : d'abord, je t'offre pour soutiens
Les chrétiens d'Arabie et puis tous les chrétiens,
J'ai les pouvoirs de tous, et pour tous je m'engage;
Ici tu seras roi, si tu veux! Le seul gage
Que j'attende de toi, pour payer notre appui,
C'est que tu promettras, avant tout, aujourd'hui,
D'accepter, d'établir la loi du Christ! J'espère
Que c'était ton dessein, Mahomet?

MAHOMET, avec une fermeté un peu triste.

Non, mon père.

GEORGIOS

Comme moi, cependant, tu vénères son nom?

MAHOMET

Oui.

GEORGIOS

Sa loi convient seule au peuple arabe.

MAHOMET

Non.

GEORGIOS

Qui te l'a dit?

MAHOMET, montrant le ciel.

Celui qui sait tout.

GEORGIOS

Ah ! prends garde !
En de mauvais chemins ton orgueil se hasarde .
Entends, du moins, ma voix sévère et juste, au lieu
D'en croire cet orgueil.

MAHOMET

Parle... J'écoute Dieu.

GEORGIOS

Je te connais, j'ai lu dans ton âme profonde
Comme on voit les écueils sous les troubles de l'onde.
Deux hommes sont en toi : l'un bon, fidèle, aimant ;
L'autre, géant d'orgueil qui cherchait le moment
De bondir sur la proie et de toucher son rêve.
C'est ce dernier, mon fils, qui maintenant se lève !
— Tu ne veux pas du Christ ? C'est que ta vanité
T'inspire je ne sais quelle rivalité.
Tu l'admires, dis-tu ; mais par un stratagème
De ton orgueil, en lui tu admires toi-même,
Car tu crois égaler quelque jour sa vertu,
Sa gloire, son triomphe ; eh bien — l'oserais-tu ? —
Fais la comparaison ; lui, le chaste, l'immense
Et tendre guérisseur de l'humaine démence,
Au jour du Golgotha comme au jour du Thabor,
Pouvait monter là-haut d'un libre et fier essor.
Quand tombait à ses pieds la grande pécheresse,
Des cœurs qui la jugeaient voyant la sécheresse,
Il pouvait les blâmer sans trouble et sans ennui,
Car tout l'azur du ciel était entre elle et lui !
Ses lèvres n'ont jamais touché la coupe amère,
Et son cœur n'a connu qu'une femme : sa mère !
— Toi, mon fils, jusqu'ici, je sais que Khadidja
De tout entraînement fatal te protégea ;
Elle fut ta vertu, ton ange, ta gardienne,
Mais, crois-le bien, ta vie a besoin de la sienne,
Car le germe terrible est déjà dans ton sein :
Tu ressembles, mon fils, à ce prince abyssin

Que des oiseaux, portés sur des ailes obscures,
Perçaient incessamment de mortelles piqûres.
Aujourd'hui, c'est l'orgueil, la luxure demain,
Plus tard l'ambition, le délire inhumain,
De courber sous ton joug les hommes et les femmes,
Et l'ardeur de dompter, comme les corps, les âmes !
Dans ce chemin fatal point de halte en effet,
Et le mal qu'on fera vient du mal qu'on a fait !
O justice éternelle ! O sagesse vivante !
Pourquoi permettez-vous ces êtres d'épouvante ?
Hélas ! pourquoi faut-il que d'âge en âge ainsi,
Sur le monde effaré, sous le ciel obscurci,
Nivelant les Memphis, les Spartes, les Sodomes,
Moissonneurs du démon, passent ces faucheurs d'hommes
Jadis, c'était Xerxès ; hier, c'est Attila.
Demain... qui sait? - Mon fils, ne sois pas de ceux-là !
Le Dieu du Golgotha n'a fait qu'une victime :
C'est lui ! Sa loi naquit de sa douceur sublime ;
Laisse ce doux pasteur conduire les troupeaux
Sous la houlette et non sous les sanglants drapeaux,
Ne livre pas ton siècle et des siècles sans nombre
Aux chevaux effrayants qui hennissent dans l'ombre,
Car ce que pourrait faire un cœur comme le tien,
Je le sais, et j'ai peur !

MAHOMET, avec une hauteur subite.

C'en est assez, chrétien !
Je veux ce que Dieu veut, je sais ce qu'il ordonne.

GEORGIOS

Rien ne peut t'arrêter, alors ?

MAHOMET, avec plus de force.

Rien, ni personne,

GEORGIOS

Eh bien, ces mêmes vœux que pour toi je formais,
Sache-le, je les fais contre toi désormais.
L'idolâtrie, hélas ! chez ces peuples barbares,
Vaut mieux peut-être encor que ce que tu prépares :

Puisses-tu donc, avant que ce fatal pouvoir
Te sois donné, mourir !

MAHOMET, le retenant.

Reste, alors : tu vas voir.

(Le jour s'est levé. On aperçoit la Caaba illuminée par le soleil, avec ses trois cents dieux sculptés sous les arcades roses. Les Arabes sont prosternés devant eux, Hassan en tête.)

SCÈNE V.

MAHOMET, ABOU-BECKER, GEORGIOS, KHADIDJA, HASSAN, YÉSID, LA FOULE.

HASSAN, se levant.

Dieux des Arabes, dieux puissants de nos ancêtres,
O dieux de la Caaba, dont nous sommes les prêtres,
Déesse des petits enfants et des oiseaux,
Al-lat ; et toi, Hobal, qui donnes aux roseaux
Altérés du désert la pluie ou le nuage,
Nars, Asaph, Naiéla, j'adore votre image !
Donnez-nous tous les biens sans peine et sans danger ;
Faites-nous le repos doux, le travail léger ;
Afin que nous puissions piller les caravanes
Qui viennent de Syrie ou des terres persanes,
Egarez au milieu des sables dévorants
Les marchands grecs et juifs, les voyageurs errants,
Car nous couvrons de fleurs, après chaque entreprise,
Les images des dieux.

MAHOMET, d'une voix éclatante.

Et le vrai Dieu les brise !

(Il va au fond.)

Peuple, regarde ! vois, sous le grand ciel ardent,
Ces lourds nuages noirs venir de l'Occident...

(Le ciel s'obscurcit.)

C'est le simoun, le vent qui porte les tonnerres
Et courbe comme un jonc les cèdres centenaires.

S'il passe là, vos dieux arrachés et broyés
Tomberont à jamais...

(Levant la main comme pour appeler la tempête.)

Il a passé... Voyez!

(La foudre tombe sur la Caaba et renverse plusieurs statues Le peuple jette des cris d'épouvante.)

HASSAN, après un moment de stupeur.

Peuple, reviens à toi! Plus de crainte vulgaire!
Mahomet n'est pas fou, comme on l'a cru naguère;
C'est un magicien, un sorcier de l'enfer.
Frères, levez sur lui le bâton et le fer;
Qu'il demande pardon à nos dieux, ou qu'il tombe
Mort à leurs pieds!

MAHOMET, avec calme, puis avec une animation croissante.

Hassan, fais donc creuser ma tombe;
Mais je meurs en criant comme j'ai commencé :
Un seul peuple, un seul Dieu! C'est la loi!

YÉZID

L'insensé!

HASSAN

Le criminel plutôt, le révolté, l'impie!
Pour lui, plus de pitié! Que son crime s'expie!
Vengeons nos dieux, vengeons nos ancêtres! A mort!

LA FOULE

Oui, oui! la mort, la mort!

(Les Arabes s'avancent sur Mahomet, levant leurs sabres, leurs lances et leurs bâtons Khadidja, qui depuis quelque temps écoutait du haut de l'escalier, descend rapidement et se jette entre Mahomet et la foule.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, KHADIDJA

KHADIDJA

Tuez-moi donc d'abord!

LA FOULE, s'arrêtant.

Khadidja! Khadidja!

KHADIDJA

Préparez mon supplice
Et le sien à la fois, car je suis sa complice;
Ce qu'il veut, je le veux; ce qu'il croit, je le crois.
Voici mon cœur, frappez! Frappez-nous à la fois!

YÉZID, aux autres.

Voyez comme elle est pâle!

ABOU-BECKER

Oh! oui, tout son corps tremble!
Oui, c'est la mort qui parle!

KHADIDJA

Allons! frappez ensemble!

ABOU-BECKER

Bas les armes, tous! Quand je parle, on se soumet!

HASSAN

Oui! mais c'est un devoir de punir Mahomet.

ABOU-BECKER

Son juge, ce sera la tribu tout entière.
Je suis le chef. Allez.

(Les Arabes se retirent en frémissant, Khadidja les suit jusqu'au seuil, en étendant toujours le bras entre eux et Mahomet, puis elle ferme la porte et revient toute chancelante.)

SCÈNE VII

MAHOMET, KHADIDJA, ABOU-BECKER, GEORGIOS

KHADIDJA

Écoute ma prière,
Abou-Becker. Il faut le sauver; je le veux
Et tu le dois, car c'est le dernier de mes vœux.

ABOU-BECKER et MAHOMET

Le dernier?

KHADIDJA

Oui, je sens que mon heure est venue...
Cette lueur, là-bas, douce, pure, inconnue,
C'est la mort.

MAHOMET

Khadidja!

KHADIDJA

Je souffrais tant déjà!
Tout mon cœur est brisé maintenant.

MAHOMET

Khadidja!

KHADIDJA

Mahomet, Mahomet, ne pleure pas! Mon âme
Te bénit; tu fus bon pour cette simple femme;
Tu n'as aimé que moi : sois béni! — Seulement,
Une angoisse m'étreint en ce dernier moment :
L'un par l'autre, toujours, du mal nous triomphâmes...
Maintenant, mon ami, prends garde aux autres femmes!
La meilleure qu'à toi le hasard puisse offrir
Te ferait regretter celle qui va mourir.
— Je t'aimai bien! — O Dieu de l'éternel mystère,
Pardonne si je fus heureuse sur la terre!

(Elle tombe, soutenue par Mahomet.)

Écoute, Abou-Becker : sois juste, étant le fort;
J'ai le droit de parler en face de la mort;
Donne-moi donc ta main et mets-la dans la sienne.

(Elle unit leurs mains.)

Je veux que vous soyez amis, qu'il t'en souvienne!
Aime et sers Mahomet, à toute heure, en tout lieu,
Car il est le Prophète et l'envoyé de Dieu!
Mahomet, sur mon front ramène mes longs voiles,
Tu les relèveras quand viendront les étoiles,
Ce soir... ce soir... Adieu!

(Elle expire.)

MAHOMET

Sois bénie à ton tour,
Toi qui fus la bonté, la sagesse et l'amour!
Je vais où le devoir m'appelle, où Dieu me pousse;
Éclaire-moi d'en haut, lumière chaste et douce;
Dans ta tombe où viendront les Djerradahs gémir
J'ensevelis mon cœur, ô toi qui vas dormir!

GEORGIOS, posant sa main sur la tête de Mahomet penché sur Khadidja.

Oui, pleure, Mahomet, sur elle et sur toi-même;
Le mot qu'elle t'a dit dans cet adieu suprême:
« Prends garde aux autres » c'est son cœur qui l'a trouvé.
Qu'elle t'éclaire donc après t'avoir sauvé!
Si tu n'es pas chrétien, du moins donne à la terre
L'exemple et la leçon d'une morale austère.
Renonce, par ta libre et ferme volonté,
A tout amour vulgaire, à toute volupté.
Auras-tu cette force? auras-tu ce courage?
Réponds, et ne fais pas à la mort cet outrage
De mentir devant elle! Allons, regarde-moi,
Et réponds...

(Mahomet lève la tête en silence, regarde Georgios et se couvre le visage de son manteau.)

Ton silence a répondu pour toi!
Adieu donc pour toujours! Toutes mes espérances,
Trompe-les, mais je sais d'où viendront tes souffrances,
Pour cette femme — hélas! mystère des douleurs! —
Je vois moins de regrets dans tes yeux que de pleurs!
Son nom... tu l'oublieras, mais souviens-toi d'un autre.
Tu seras grand peut-être et te croiras apôtre;
Mais alors, dans ton cœur, ton âme et ton esprit,
Mahomet, souviens-toi de ce nom: Jésus-Christ!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

L'oasis du couvent chrétien. — Tout autour le désert. Grands palmiers et rochers. — A droite, le couvent à demi ruiné, entouré d'arbres épais.

SCÈNE PREMIÈRE

JONAS, Foule de Juifs, puis SOFIA

(Une foule de Juifs, femmes, vieillards, enfants, arrivent harassés de fatigue, et tombent sur le sol, au hasard.)

JONAS

Arrêtons-nous... Enfin!

DEUXIÈME JUIF

Une source !

TROISIÈME JUIF

Une source!

Buvons !

UNE JUIVE

Je suis brisée !

JONAS

Oh! quelle horrible course!

LA JUIVE

Sous le simoun brûlant!

PREMIER JUIF

Dans le désert en feu!

LA JUIVE

Reposons-nous ! Je n'ai plus de force.

JONAS

Que Dieu
Maudisse Mahomet et confonde sa rage !

SOFIA

Que faites-vous ? Debout, frères ! Juives, courage !
Il faut gagner la mer et partir au plus tôt
Pour la Judée... Allons !

JONAS

Prophétesse...

SOFIA, vivement.

Il le faut !
Voyez là-bas... ce sont les musulmans, la garde
De Mahomet ! Vois-tu, femme ? Vieillard, regarde !
C'est l'ennemi sans cœur, sans clémence, sans foi,
Fuyons !

TOUS, se levant.

C'est vrai ! fuyons !

SOFIA, leur montrant le chemin à gauche.

Passez tous... avant moi !

(Elle les regarde fuir, puis elle revient seule un instant, mais Jonas revient aussi.)

SCÈNE II

SOFIA, JONAS

JONAS

Que fais-tu, prophétesse ? Allons, il faut nous suivre ;
Pars avec nous, si tu veux vivre.

SOFIA

Oui, je veux vivre,
Mais pour nous venger tous. Pars, je reste. C'est dit.

JONAS

Veux-tu donc imiter ton aïeule Judith ?

SOFIA

Non ! tuer Mahomet comme un soldat vulgaire,
Comme Holopherne, rendre assassinat pour guerre,
Non ! le tuer serait le grandir aujourd'hui,
Et la force d'ailleurs ne peut rien contre lui.

JONAS

C'est vrai sans doute. Après la défaite subie,
C'en est fait, je le sais, des Juifs de l'Arabie.
Notre roi massacré sous les murs de Cammous,
Vingt mille musulmans prêts à fondre sur nous,
Tout est perdu, le flot de l'Islam nous inonde ;
En quinze ans, Mahomet a fait son œuvre immonde ;
En quinze ans ! tout s'incline ou tremble sous sa loi.
Il est le maître, oh ! oui !

SOFIA

Du monde, pas de moi !
Où sont-ils, nos héros, cadavres misérables ?
Les chacals du désert les disputent aux sables,
Mais je les vengerai !

JONAS

Tu le veux, mais comment !

SOFIA

Je le sais, et je sais qu'il viendra ce moment !
— Il faut abaisser l'homme, afin d'abaisser l'œuvre !
Et d'abord, j'entrerai, comme fait la couleuvre,
Dans l'antre du lion, du superbe vainqueur,
Et je lui laisserai l'âpre morsure au cœur.
Pour atteindre ce but, jusqu'à l'heure suprême,
Je sacrifierai tout...

JONAS

Ton sang ?

SOFIA

Mon honneur même !

JONAS

Quel est donc ton projet, quel espoir est le tien ?

SOFIA

On dit que je suis belle ?

JONAS

Oui, très belle.

SOFIA

C'est bien.
Oui, dans son camp maudit, au milieu de ces femmes
Qui le suivent pour voir ses triomphes infâmes,
J'entrerai, s'il se peut. Calme, attentive à tout,
Méprisant le danger, surmontant le dégoût,
Saisissant le hasard, l'œil fixé sur ma proie,
J'attendrai le moment de justice et de joie !
— Comme ces durs vainqueurs que ta voix condamna,
O mon Dieu, comme Oreb, Zébée et Salmana,
Comme l'Iduméen, comme le Moabite,
Que la vengeance enfin, froide, lente ou subite,
Saisisse Mahomet !

(Elle regarde au dehors.)

Pars, vieillard... les voilà !

JONAS

Prophétesse, que Dieu te garde !

(Il sort rapidement par la gauche.)

SOFIA, apercevant les arbres qui entourent le couvent, et allant s'y cacher.

C'est cela !

SCÈNE III

ABOU-BECKER, Foule d'Arabes, puis MAHOMET, SAFWAN, AYESHA, SOFIA, cachée.

ABOU-BECKER, entrant rapidement avec plusieurs Arabes.

Ils sont partis, les Juifs... mais il faut les atteindre,
Courons ! De leur sang vil le sable doit se teindre,
Allah ! Ne laissons pas nos colères vieillir,
Tuons ces Juifs jusqu'au dernier !

MAHOMET, paraissant au fond.

Laisse-les fuir !

ABOU-BECKER

Prophète, excuse-moi, mais c'est trop de clémence.
Pardonner à des Juifs désormais, c'est démence.

MAHOMET

Laisse-les fuir !

ABOU-BECKER, résistant.

Prophète...

MAHOMET, avec un sourire grave, désignant d'un geste les arbres sous lesquels ont disparu les Juifs.

Au haut de ces palmiers
Vient de s'abattre, vois, tout un vol de ramiers.
Eh bien, souviens-toi donc : des ennemis sans nombre,
A la Mecque, autrefois, me poursuivaient dans l'ombre :
Je me réfugiai seul, sur le mont de Thor,
Dans un antre où leur pas allaient me suivre encor ;
Soudain une colombe, à l'instant même où j'entre,
Avec ses deux petits se pose au bord de l'antre,
Et mes persécuteurs se dirent pleins d'ennui :
« Il n'est pas entré là, — la colombe aurait fui ! »

ABOU-BECKER

Dieu t'a souvent sauvé par un pareil prodige.
— Et cependant ces Juifs...

MAHOMET

Laisse-les fuir, te dis-je !
Tu pourrais égorger, ces femmes, ces enfants,
Ces vieillards éperdus à nos cris triomphants ;
Père, dans le désert tu creuserais leurs tombes,
Oui, mais tu risquerais d'effrayer ces colombes !
— D'ailleurs, c'est déjà trop de massacre et de deuil,
Vois ce couvent chrétien... le sang rougit le seuil,
Tous les prêtres ont fui, tout est flamme ou décombre,
Les anges Zébanni hurlent du fond de l'ombre ;

Dans le désert, partout des cadavres... Assez !
Donnons quelque repos à nos soldats lassés ;
Nous passerons ensemble, ici, la nuit entière.

(Montrant les bords du ruisseau.)

Dressez les tentes là... Descends de ta litière,

(Ayesha descend de sa litière avec l'aide de Safwan.)

Ayesha. — Safwan, viens, mon ami, viens donc.
Abou-Becker... allons, ta main !

ABOU-BECKER, s'inclinant jusqu'à terre.

Maître, pardon !

MAHOMET, allant vers la source et y trempant légèrement la main.

Avant tout, prenez soin de mon cheval, esclaves ;
Il est des plus hardis sans doute et des plus braves,
Mais, depuis quelques jours il a le pied plus lent,
Placez-le pour dormir loin du sable brûlant ;
L'eau du puits est trop fraîche encor ; pour tout remède,
Lavez-en ses naseaux lorsqu'elle sera tiède.

(Les esclaves puisent de l'eau dans les jarres et s'éloignent.)

ABOU-BECKER

Maître, pour assurer notre repos, le tien
Surtout, je fais placer une garde.

MAHOMET

C'est bien ;
Tu le vois, Ayesha, c'est justice à lui rendre,
Ton père, comme un fils, aime et garde son gendre.

ABOU-BECKER

Oui, l'apôtre honoré que Dieu même inspira.

MAHOMET

Je reçois tes bienfaits, ami, Dieu les paiera !
— Mais je n'aperçois pas encore la litière
De Hafsa...

AYESHA, avec calme.

Ne crains rien. Avec Hassan, son frère,
Elle nous suit.

MAHOMET

Tant mieux ! Je craignais entre vous
Quelque dispute encor.

AYESHA, froidement.

Si son cœur est jaloux,
Le mien ne l'est pas.

MAHOMET, avec une sorte de dépit.

Ah ! — Tu sais qu'elle est poète ;
Elle a fait contre nous deux *hidjas*.

AYESHA

Oui, Prophète,
J'ai lu ces vers.

MAHOMET, en souriant.

Il lui faut pardonner, je crois,
Une fois s'ils sont bons : s'ils sont mauvais, deux fois !
— Suis-je trop indulgent ?

AYESHA, toujours froidement.

Non.

MAHOMET

Safwan... approche...
Regarde la belle eau qui sort de cette roche !

(Il en puise dans une tasse que lui tend un esclave)

Ami, va donc offrir la coupe que voici
A ta fière cousine Ayesha. Va !

AYESHA, à Safwan, après avoir bu.

Merci.

MAHOMET

Ayesha, n'es-tu pas un peu lasse ?

AYESHA

Non, certe.
L'air frais du soir entrait par la litière ouverte,
Et je ne songeais plus aux ardeurs du soleil.

MAHOMET

N'importe, le repos est bon, et le sommeil,
Tu le vois, Ayesha, les tentes sont dressées ;
Va donc reposer, femme, et puissent les pensées
Que les anges du rêve ici t'apporteront
Ne pas laisser demain un nuage à ton front !

SCÈNE IV

LES MÊMES, HAFSA, arrivant en litière, suivie de HASSAN

HAFSA, descendant de litière, et passant près d'Ayesha qui la regarde avec froideur.

Qu'as-tu donc, Ayesha ? J'aime qu'on me regarde
D'un œil meilleur.

AYESHA

Allons, es-tu folle ?

HAFSA

Prends garde !

ABOU-BECKER

Ayesha, laisse-la dire et ne réponds point ;
L'Apôtre s'est souvent expliqué sur ce point.
Il abhorre entre vous les querelles jalouses ;
Le Koran les défend à toutes ses épouses,
Obéis au Prophète, à ton père, à la loi.

AYESHA

Mon père, j'obéis.

HAFSA

Mais je parlerai, moi !

MAHOMET

Hafsa, plus un seul mot !

HAFSA

Mais...

MAHOMET

Je te le répète,
Plus un seul mot !

HASSAN

Alors, écoute-moi, Prophète,

MAHOMET

Parle.

HASSAN

Écoute le frère, à défaut de la sœur :
Si, moi ton ennemi, je fus ton défenseur,
Si je me suis soumis à toi depuis l'hégire,
C'est que tu pris Hafsa pour femme, et j'ose dire
Que tu lui promettais alors, juste en cela,
Le premier rang parmi tes femmes... Loin de là !
C'est l'altière Ayesha qui, dominant ton âme...

MAHOMET, avec la plus grande hauteur.

Silence ! Dominer Mahomet ? une femme !
Puisqu'on comprend si mal mes désirs et mes lois,
Je daigne m'expliquer une dernière fois.
Sachez donc que je n'ai de tendresse profonde
Et d'amour que pour l'œuvre immense que je fonde
Le Prophète, créé pour les divins combats,
Doit briser sans effort les liens d'ici-bas :
Au palmier du désert il doit être semblable :
La tête dans le ciel et les pieds dans le sable !
Pour les hommes pareils à moi, sachez-le bien,
Le péril c'est d'aimer, le reste ce n'est rien !
Dieu m'a donné le droit, au gré de mon envie,
De rapprocher ma mort ou d'allonger ma vie ;
Je mourrais donc avant de m'abaisser ! L'amour
M'abaisserait. La femme est le plaisir d'un jour ;
Mais l'homme qui lui laisse usurper dans son âme
La place des devoirs austères, Dieu le blâme !

(Depuis quelques instants, Sofia voilée à demi s'est glissée à travers les rochers, elle écoute, et vers la fin de la scène disparaît sans avoir été vue.)

Aussi, dût quelquefois le sage s'étonner,
Je partage mon cœur pour ne pas le donner !
Je fais, même en cela, le devoir de l'apôtre ;
— Ayesha, disait-on ? Elle pas plus qu'une autre !
Je le dis devant elle, et je lui trouverai
Des rivales encor, s'il en est à mon gré.

(A Abou-Becker.)

Père, pardonne-moi de parler de la sorte.

ABOU-BECKER

L'intérêt du Prophète est tout ce qui m'importe ;
Dieu parle par ta voix. Ma fille est, comme nous,
Faite pour t'obéir et te croire à genoux.
Si j'ose quelquefois, quand un doute m'effleure,
Hasarder un conseil, je me soumets sur l'heure
Quand tu dis : je le veux ! — Depuis quinze ans je vis
Dans cette piété pour toi. C'est moi le fils !

MAHOMET, avec une douceur grave.

Ayesha, tu l'entends ? Je fais ce qu'il faut faire
A nulle autre, Ayesha, mon cœur ne te préfère ;
N'espère donc ni plus d'amour ni plus de soins...

HAFSA, violemment.

Si ce n'était pas vrai, tu t'en défendrais moins !
Eh bien, ton Ayesha, je la hais ! l'hypocrite,
Avec son air candide et froid qui vous irrite,
Son silence sournois, son air mystérieux,
Et quelquefois l'éclair bizarre de ses yeux !
— Et puis un peu chrétienne au fond, comme sa mère —
Lisant dans l'Évangile une journée entière !

AYESHA

C'est vrai. Tu l'as permis, Prophète, n'est-ce pas ?

HAFSA

T'a-t-il permis aussi de traîner sur tes pas
Ton cousin Safwan dont la candeur parfaite
Vaut la tienne ? — Crois-moi, veille sur eux, Prophète !

MAHOMET

Misérable ! c'est toi qui d'un soupçon pareil...

HAFSA

Ce n'est pas un soupçon, maître, c'est un conseil !
Crois moi donc, sans pourtant les croire encore infâmes,
Surveille les anciens fiancés de tes femmes !

MAHOMET

Hafsa, ton insolence et ton esprit méchant
Doivent être punis sans pitié, sur-le-champ ;
Tu ne m'appartiens plus ; va, je te répudie !

HASSAN

Maître, daigne excuser une âme trop hardie...

HAFSA

Ne nous abaisse pas ainsi, frère, à ses yeux :
A voir ramper le chien, le maître est trop joyeux !
— Maître, tu m'as blessée au cœur. L'amour expire,
Mais il m'en reste assez encore pour te dire :
Prends garde ! tu fais mal. Souvent le faible est fort,
Le fort est faible !

MAHOMET, avec dédain.

Allons, va-t'en !

HAFSA, s'éloignant.

Le maître a tort !

SOFIA, à part, dans l'ombre.

Cette femme... il faut voir.

MAHOMET

Que chacun se retire.
— Toi, reste, Safwan.

SCÈNE V

MAHOMET, SAFWAN

MAHOMET

Ce que je vais te dire,
Ami, voilà longtemps déjà que j'y songeais,
Mais cette guerre juive ajourna mes projets ;
Je veux donc les reprendre à l'heure nécessaire.
Je connais envers moi ton dévouement sincère ;
Cette femme l'a dit, et tu le sais trop bien,
Je t'ai pris Ayesha...

SAFWAN

Non, tu repris ton bien !
Nos âmes et nos corps, nos biens et notre vie,
Dieu te les as donnés ; la loi, c'est ton envie,
Et le ciel nous a fait un cœur pour te l'offrir.

MAHOMET

Il est vrai, Safwan, mais on peut en souffrir !
Qu'as-tu pensé de moi, Safwan ?

SAFWAN

Moi ?... je t'aime,
Je te vénère en tout. C'est le devoir suprême,
C'est la loi. Le Koran le veut, le ciel le veut ;
Rien désormais, hormis ce devoir, ne m'émeut ;
Sans toi je ne serais qu'un idolâtre impie,
Et l'abîme de flamme où tout crime s'expie
M'attendait... Grâce à toi, maître, j'aurai le ciel,
Ses jardins toujours verts et ses fleuves de miel !
Ce qu'on gagne ici-bas par des courses lointaines,
Je l'aurai sans travail ; les divines fontaines
Me verseront leur onde éternelle, au milieu
Des Croyants qui diront sans fin : Louange à Dieu !

MAHOMET

C'est là le paradis promis au cœur fidèle ;
Mais la terre, malgré tout ce qu'on souffre d'elle,

Offre d'autres bonheurs, quoique d'un moindre prix;
Je veux donc remplacer celui que je t'ai pris :
Tu connais Fatima, ma fille préférée;
Sa mère Khadidja, la morte vénérée,
Des plus rares trésors de son cœur la forma;
— Tu seras, Safwan, l'époux de Fatima.

SAFWAN

Je comprends ta bonté, maître, daigne le croire,
Mais je dois refuser ce bienfait, cette gloire.

MAHOMET, dont l'attention s'éveille.

Pourquoi donc, Safwan, et quel est ce secret?
Parle, je te l'ordonne.

SAFWAN

Oui, maître, je suis prêt.
Je connais Fatima, je la sais noble et belle,
Mais j'ai fait un serment qui me sépare d'elle.

MAHOMET

Un serment ?...

SAFWAN

Autrefois. L'ayant su bien tenir
Je suis sûr de n'y pas manquer à l'avenir.
Pour que tu juges mieux le fond de mes pensées,
Remontons un instant vers les choses passées.
Un jour tu dis : il faut que j'épouse Ayesha.
— C'était l'ordre de Dieu. Ma tête se baissa,
Je ne résistai point. Le jour du mariage,
Quand on eut accompli tous les rites d'usage,
Je sortis de la ville, et quand le soir tomba,
J'arrivai sur le mont des serments, Acaba.
A minuit, fatigué de ma course incertaine,
Je m'assis un moment au bord d'une fontaine ;
Tout à coup cette voix que l'Arabe connaît
Frappa les airs; c'était le lion qui venait.
J'aurais pu fuir encor, mais d'une autre pensée
Mon âme en ce moment fut soudain traversée,

Et je criai vers Dieu : « Ce que tu fais est bon,
« Seigneur ; fais-moi mourir sous la dent du lion ;
« Ou bien, si ce combat m'offre quelque espérance,
« Arrache de mon cœur l'amour et la souffrance ! »
Le lion vint à moi de son pas lent et fier,
Pour arme je n'avais que ma pique de fer,
Mais Dieu veut ce qu'il veut : la bête fut frappée
D'un coup sûr, et ma lèvre, avidement trempée
Dans le sang, but la chaude et farouche liqueur,
Comme si le lion me refaisait le cœur !
Alors, posant le pied sur les flancs de la bête
Qui tressaillait encor, dressant au ciel ma tête,
Calme comme un vieillard qui dit : « J'ai trop vécu ! »
Songeant à mon amour par toi, par moi vaincu,
Je jurai devant Dieu, dans cette ombre profonde,
De ne jamais aimer une autre femme au monde !
— Maître, me blâmes-tu ?

MAHOMET, avec un sourire.

Non ; comment te blâmer ;
Mais de plus grands que toi finissent par aimer !

SAFWAN

Maître, tu l'as voulu, je ne pouvais me taire,
Laisse-moi donc garder ma fierté solitaire.
Les tendresses du cœur, l'enivrement des yeux,
Les voluptés, je n'en veux pas, jamais ! j'ai mieux,
J'ai la sérénité de l'âme, l'ardent zèle,
Le dévouement pour toi, le dévouement pour elle ;
Dans ce renoncement mon cœur s'est épuré ;
Je regarde Ayesha comme un être sacré,
Elle n'est plus charmante ou belle comme une autre ;
Elle est divine, étant la femme de l'apôtre !

MAHOMET, avec affection.

Oui, je vois ta vertu comme ton amitié,
Mon fils ; de mes projets je t'ai dit la moitié ;
J'en ai d'autres sur toi. Pour quelque noble ouvrage
Prépare ton génie, affermis ton courage,

De la pensée auguste habite les sommets,
Et puisses-tu, mon fils, n'en descendre jamais !
— Laisse-moi, maintenant. Va.

SAFWAN

Ne veux-tu pas, maître,
Prendre quelque repos comme nous tous ?

MAHOMET

Peut-être.
Je veux d'abord entrer dans ce couvent, ici.

SOFIA, à part dans l'ombre.

Safwan... Ayesha !

MAHOMET, à Safwan, avec bonté.

Va donc !

SAFWAN, baisant la main que lui tend Mahomet.

Maître, merci !

SCÈNE VI

MAHOMET, *seul.*

(Mahomet suivant Safwan du regard en souriant.)

« De ne jamais aimer une autre femme au monde ! »
Il le croit... cœur humain mobile comme l'onde,
Serment d'un jour... d'une heure !

(Après un silence.)

Ayesha... j'ai bien fait
De lui parler ainsi. C'est la seule, en effet,
Qui sur mon âme ait pris peut-être quelque empire ;
Mais non, cela n'est pas ! — J'ai bien fait de le dire.
C'est déjà trop pour moi d'y penser si souvent.
Aimer... quelle misère ! — Entrons dans ce couvent...

(Il ouvre la porte.)

Plus rien ? Personne ?

(La lune perce les nuages et illumine au fond de l'église une image du Christ peinte à la manière byzantine.)

Si ! sous la blanche lumière
Un Christ au nimbe d'or, au fond, peint sur la pierre !
— Oui, le voilà ! Jésus, ses bras percés de clous,
Fixe sur Mahomet ses yeux profonds et doux.
Ce regard m'importune; il m'attire, il me blesse,
Comme toujours ! Allons, pourquoi cette faiblesse ?
— O fils de Myriam, martyr mystérieux,
Pourquoi donc devant toi baisserais-je les yeux ?
Pourquoi ? mon édifice immense touche au faîte ;
Jésus de Nazareth était aussi prophète ;
Mais le ciel me fit naître après Moïse et lui
Pour achever leur œuvre et pour l'agrandir, oui !
Je suis cela ! ce peuple, incliné sous mes règles,
A pour seul horizon l'ombre que font mes aigles !
Je marche de splendeur et d'effroi revêtu ;
Je suis donc ton égal ! — Mahomet, qu'en sais-tu ?
— Je le sais ! Entre tous les êtres, dans les âges,
Qu'ils aient été cléments, forts, terribles ou sages,
Qu'ils se nomment César, Zoroastre, Attila,
Aucun ne fut plus grand que moi ! — Mais celui-là ?
— Comme lui, cependant, j'ai refait ma patrie,
J'en ai chassé ce monstre impur, l'idolâtrie ;
Chamelier, comme lui le fils du charpentier,
J'ai suivi le céleste et lumineux sentier ;
Je n'ai jamais été de clartés économe ;
Mon reflet restera sur la face de l'homme,
Je suis grand, je serai plus grand ! Oui, je crois ;
Voilà mon sceptre à moi, le sabre ! — Mais la croix ?

(Il détache son sabre avec une sorte de dépit et le pose sur un rocher. Puis, avec un geste de défi, il regarde à nouveau le Christ du couvent.)

Je mourrai mieux que toi ! Ta mort fut trop sublime,
O Jésus : tu permis le triomphe du crime ;
Tu pouvais disperser les soldats d'un regard,
Formidable, apparaître à ce peuple hagard ;
Tu pouvais écraser le Prince et le Pontife,
Ponce-Pilate comme Hérode avec Caïphe ;
Sur la ville qui fit le crime ou l'accepta,
Pour lui faire un tombeau, lancer le Golgotha ;

Tu pouvais, d'un seul geste abaissant ses collines,
Enfouir sous la mer jusques à ses ruines!
Tu ne l'as pas voulu : tu laissas l'homme en paix
Tuer le fils de Dieu... Jésus, tu te trompais!
— Moi, je prendrai, pour fuir nos douleurs et nos fanges,
Un essor inconnu même aux ailes des anges ;
Je ne jetterai pas, au seuil de l'infini,
Ton cri désespéré : *Lamma Sabachtani!*
Non! quand j'aurai marqué, car j'en ai la puissance,
L'heure qui doit me rendre à la divine essence,
Je veux voir, m'élevant dans la nue aux flancs d'or,
Mes ennemis broyés... s'il m'en restait encor!

(Fixant ses yeux sur le Christ avec une rêverie jalouse.)

— Oui, ce fut plus qu'un homme! un Dieu!... Dieu!
[mais moi-même
Quel œil a lu le mot dont je suis le problème?
Homme, apôtre, prophète, ou plus encor? Pourquoi,
Pourquoi, Nazaréen, serais-je moins que toi?
Que me manque-t-il donc? Le moine grec, mon maître,
Disait : la vertu! — Mot de chrétien et de prêtre;
Il avait tort, ce moine! Il n'avait pas compris
Que l'homme n'est point né comme les purs esprits,
Et, malgré nos efforts, malgré nos craintes vaines.
Que c'est un sang de feu qui brûle dans nos veines!
O pouvoir qui mêlas au plaisir le remord,
Les sources de la vie aux sources de la mort,
Jamais rien de ta dure et douce tyrannie,
Rien ne nous défendra, non, rien, ni le génie,
Ni l'orgueil, ni la peur du regard effrayant
De la femme qui, même à ses pieds nous voyant,
Semble cacher, au fond de sa vague prunelle,
Un secret et peut-être une plainte éternelle !
— Puisqu'il en est ainsi, moine, la volupté
Est une loi du monde et de l'humanité ;
Tout homme peut céder à ce souffle de flamme
Pourvu qu'à mon exemple il en garde son âme!

— O Christ, je n'ai donc pas à rougir devant toi :
Pourquoi me suis-tu donc d'un tel regard? Pourquoi?

(Il reste pensif, les yeux fixés sur le Christ. Sofia, qui de loin écoutait au milieu des arbres, redescend vers le rocher où Mahomet a posé son sabre ; elle s'en approche, elle regarde l'arme avec une sorte de dédain.)

SOFIA, à part.

Pas cela!

(Elle écarte ses voiles comme pour laisser voir ses vêtements de Juive, et ne se cache plus.)

SCÈNE VII

MAHOMET, SOFIA, ABOU-BECKER, *puis* SAFWAN, AYESHA, HOAFSA, HASSAN, LA FOULE DES ARABES.

ABOU-BECKER, entrant et apercevant Sofia.

Cette femme ?... Une Juive! une Juive!

(Appelant.)

Venez tous!

(La foule accourt.)

Un butin de plus qui nous arrive.
Prophète!

MAHOMET, en souriant.

Cette femme?

ABOU-BECKER

A mort, la Juive!

LA FOULE

A mort!

MAHOMET

La tuer... la tuer?

ABOU-BECKER

Sur l'heure et sans remord!
Que cherchait-elle ici? Pourquoi s'approche-t-elle
Du Prophète? Pourquoi dans leur fuite nouvelle
N'a-t-elle pas suivi les autres Juifs, pourquoi?
Réponds, Juive!

MAHOMET

Réponds sans trouble et sans effroi.

SOFIA

Je suis Juive, en effet, et j'ai perdu la trace
De mes frères ; de toi je n'attends nulle grâce,
Prophète.

ABOU-BECKER

A mort !

LA FOULE

A mort, la Juive !

ABOU-BECKER, à Mahomet.

Tu le vois,
Tous demandent sa mort.

MAHOMET, se résignant presque.

Oui !

ABOU-BECKER

Juive, cette fois
Rien ne peut te sauver.

SOFIA

Je le sais. J'étais prête.
Montre-moi donc la place où va tomber ma tête !

ABOU-BECKER

La voici : ce rocher.

SOFIA

C'est bien.

MAHOMET

Encore un mot.
Femme, qui donc es-tu ? Réponds vite, il le faut !

SOFIA, montrant son luth.

Tu peux le voir ! Je suis une pauvre chanteuse.

ABOU-BECKER, à Mahomet.

Allons, je crois plutôt sa pauvreté menteuse;
Pour approcher de toi, c'est un déguisement.

MAHOMET

Alors nous le pourrons savoir facilement.
Si tu n'a pas menti, donne-nous-en la preuve :
Chante, femme. — Eh bien, chante.

ABOU-BECKER

A quoi bon cette épreuve ?

SOFIA, à part.

Dieu des Juifs, soutiens-moi !

(A Abou-Becker.)

Ne crains rien, tu vas voir
Que je ne songe pas à tromper ton espoir!
Après le chant que m'a demandé le Prophète,
Moi-même sur ce roc j'irai poser ma tête.
Abou-Becker, tiens donc le cimeterre nu,
Car ce chant n'est pas long, et mon jour est venu.

(Abou-Becker, le sabre nu, se place près du rocher. — Mahomet s'assied sur la margelle du puits. — Les Arabes forment un cercle autour de lui et de Sofia, en élevant leurs flambeaux.)

SOFIA, récitant, au bruit d'une musique douce.

La Sulamite dort, et sa bouche vermeille
Murmure, trahissant le rêve accoutumé :
Je dors, et mon cœur veille;
Reviens, mon bien-aimé !

A mes transports pourquoi te montrer si rebelle,
Et m'oublier toujours lorsque je me souviens?
Je suis noire, mais belle;
Mon bien-aimé, reviens!

Hier je te cherchais, les gardes m'ont blessée;
Sans toi, dans ma maison me voici de retour.
Reviens, ta fiancée
Attend et meurt d'amour!

(Sofia se rapproche de Mahomet.)

Le voici! Répandez les roses sur ma couche
Et les fleurs du pommier et la myrrhe et l'encens;
Un seul mot de sa bouche
Ranime tous mes sens.

Il est la fleur des champs et le lis des vallées,
Mais plus beau que le lis et plus doux que la fleur.
Nos haleines mêlées,
Viens dormir sur mon cœur!

J'ai goûté la douceur de dormir à ton ombre;
Que d'autres ennemis viennent à moi s'offrir,
Que m'importe leur nombre?
J'aime : je peux mourir!

(Elle s'arrête et s'éloigne de Mahomet qui la suit des yeux, va vers le rocher, s'y agenouille et y pose sa tête.)

Allons, Abou-Becker, frappe à présent!

MAHOMET

Arrête!

ABOU-BECKER

C'est ma part du butin, et je veux cette tête!

MAHOMET

Ton droit, je le connais... mais tu connais la loi :

(Allant vers Sofia.)

Elle t'appartenait...

(La couvrant de son manteau vert.)

Elle n'est plus à toi;
Mon manteau la protège, et ta main infidèle
Se sécherait soudain si tu l'approchais d'elle.

ABOU-BECKER

Prophète, j'obéis.

SOFIA, à part.

Courage encore! Allons!
O vengeance! ô devoir! que vos chemins sont longs!

(Ployant un genou devant Mahomet.)

Merci, merci, Prophète! Et maintenant ordonne.
Quand dois-je te quitter?

MAHOMET

Moi que je t'abandonne,
Que j'attire sur toi quelque nouveau danger!
Non, femme, jusqu'au bout je veux te protéger,
Te conduire à Médine.

ABOU-BECKER

Elle?

MAHOMET

Qui me condamne?

ABOU-BECKER

C'est prendre bien du soin pour quelque courtisane.

SOFIA, bondissant sous l'outrage.

Ah! pour que l'on m'insulte ai-je eu peur de mourir?
Mon nom est Sofia, du pays des Nadhyr,
Prophétesse des Juifs!

(A Mahomet.)

Prophète, pour ta gloire,
Respectant mon malheur, honore ta victoire.

MAHOMET

C'est plus que ton malheur qui sera respecté,
Oui! — J'aime ta noblesse ainsi que ta beauté;
Sofia, Sofia, c'est toi la Sulamite!
Pour toi j'exerce donc mon pouvoir sans limite;
Le Koran est ici d'accord avec mes vœux;
Sofia, tu seras ma femme, je le veux.

ABOU-BECKER

Quoi! le Prophète arabe épouser une Juive!

MAHOMET, avec violence.

Assez!

ABOU-BECKER, s'inclinant.

Que Dieu nous garde!

MAHOMET

Assez! Quoi qu'il arrive,
Je veux ce que je veux, prouvant à tous ainsi
Qu'Ayesha sur mon cœur ne règne pas ici.

(A la foule.)

Devant cette nouvelle épouse du Prophète
Inclinez-vous, et puis qu'à nous suivre on s'apprête.
— Ayesha, je connais ta raison et ton cœur :
Tu feras bon accueil à ta nouvelle sœur.

AYESHA, avec un calme presque indifférent.

Oui, maître.

MAHOMET

Donne-lui place dans ta litière.

AYESHA

Oui, maître.

MAHOMET, à part.

Elle n'est pas jalouse, elle si fière !
C'est étrange !

(Haut, voyant le soleil qui commence à poindre.)

Croyants, l'aube naît : à genoux !
C'est le soleil ! Louange à Dieu ! Relevez-vous.
En marche maintenant, en marche pour Médine !

(Montrant la litière.)

— Sofia, c'est la place qu'ici on te destine.

HAFSA, à part, à Hassan.

Qui donc nous vengera?

AYESHA, de loin.

Sofia, prends ma main.

SOFIA, en passant près de Hafsa, bas.

Hafsa, viens me trouver à Médine demain !

(La foule défile aux cris de : Louange à Dieu ! à la suite de Mahomet.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

Une salle dans la maison de Mahomet. A gauche, le lit de Mahomet, caché par des draperies. Près du lit, une table de pierre. Après le lit et y attenant, des divans, surmontés d'armes et de drapeaux. Au fond, une galerie à colonnes, fermée par des rideaux. Quand on ouvre les rideaux on aperçoit le tombeau de Mahomet au seuil de la mosquée, dont la porte est visible. A droite, au fond, la ville, d'où l'on monte par un escalier. Horizon et jardins; à droite, une petite porte dérobée.

SCÈNE PREMIÈRE

DEUX ESCLAVES NOIRS, couchés devant la porte du fond.

CHANT AU DEHORS

Pars, chamelier, voici l'aurore,
Il faut plier
Sans retard la tente sonore;
Pars, chamelier.

Pars, chamelier, reprends ta course,
Va jusqu'au soir;
Ce soir tu boiras à la source
Du rocher noir.

LA VOIX DU MUEZZIN, au dehors.

Louange à Dieu!

UN DES ESCLAVES, se levant, à l'autre.

La voix du muezzin! L'aurore
Se lève : réveillons l'Apôtre...

(Tous deux vont vers l'alcôve devant laquelle se trouve Sofia, debout, les bras croisés dans l'ombre.)

SOFIA, les arrêtant du geste et allant vers eux, à mi-voix.

Pas encore!
Les anges visitaient son sommeil cette nuit.
Dieu lui parle. Sortez.

(Les esclaves disparaissent en soulevant la tapisserie du fond. Quand ils sont partis, Sofia écarte les rideaux de l'alcôve, s'assure que Mahomet est bien endormi, et va lentement, à pas sourds, ouvrant la porte dérobée. Hafsa y paraît.)

SCÈNE II

MAHOMET endormi, SOFIA, HAFSA

SOFIA

Hafsa, viens... Pas de bruit.
— Viens ici. — Comme moi, tu rêves la vengeance,
Je le sais ; mais il faut agir d'intelligence.

HAFSA

Oui, — je ne te hais point ; je ne hais qu'Ayesha ;
C'est pour elle qu'hier Mahomet me chassa :
Toi, s'il t'a prise, c'est pour le plaisir d'une heure.
Nous autres, nous passons ; elle seule demeure!
Auras-tu confiance en moi, Juive, à présent?

SOFIA

Regarde! Mahomet dort d'un sommeil pesant ;
Mais parlons bas. — Nous voir ailleurs est impossible. —
Tu veux te venger?

HAFSA

Certe! Et que ce soit terrible!

SOFIA

Tu hais bien Mahomet?

HAFSA

Plus que toi : je l'aimais!

SOFIA

Oui, mais n'auras-tu pas pitié de lui?

HAFSA

Jamais !
Jamais je n'oublierai ma honte et mon outrage ;
Je voudrais de mes mains, de mes dents, avec rage,
Dernière volupté dont mon être ait frémi,
Déchirer en hurlant ce sein où j'ai dormi !

SOFIA

Non ! — Ecoute...

MAHOMET, endormi.

La guerre... Égypte, Athènes, Rome...

HAFSA, bas à Sofia, en tirant son couteau.

Le tuer, n'est-ce pas ? Je vais tuer cet homme !
— Dors ton dernier sommeil, toi qui m'as fait souffrir
Tout l'enfer d'ici-bas ; dors, toi qui vas mourir !

SOFIA, la retenant.

Ce n'est pas pour cela, femme, que je t'appelle,
Non, j'ai d'autres projets.

HAFSA

Lesquels ?

MAHOMET, rêvant.

Grand Dieu !... c'est elle,
Ayesha... Safwan... Ayesha... Justes cieux !

SOFIA

Laisse là ton couteau, femme : j'ai trouvé mieux !

HAFSA

Rien ne vaut le couteau.

SOFIA

Mieux vaudrait, ce me semble,
Femme, te venger d'elle et de lui tout ensemble.

HAFSA

Oui ! mais comment ?

SOFIA

Écoute...

MAHOMET, toujours endormi.

Ayesha... Safwan...
Anges, parlez, parlez ! non, non, allez-vous-en !
Le prophète... trahi... Mahomet... quelle honte !
Cela n'est pas !

SOFIA, bas à Hafsa.

Cela sera !

MAHOMET, endormi.

Ce qu'on raconte
N'est pas vrai, non, non !

SOFIA, bas à Hafsa.

Viens plus loin. — Écoute bien.
Ce qu'il rêve sera. J'ai trouvé le moyen.
Ayesha, Mahomet, ta rivale et l'apôtre,
Tu les verras un jour sous tes pieds l'un et l'autre.
Le veux-tu ?

HAFSA

Si je veux !

SOFIA

Oui, mais il faut m'aider,
Et, quand viendra l'instant, m'obéir sans tarder ;
Promets-le.

HAFSA

Je le jure !

MAHOMET, endormi.

Ayesha... c'est infâme !

SOFIA, à Hafsa.

Toi, tu voulais tuer le corps... nous tuerons l'âme !
Comprends-tu ?

HAFSA

Je comprends que tous deux souffriront,
Je comprends que c'est toi qui venges mon affront,
Qu'une force est en toi plus grande que la mienne ;
Juive, je serai donc ton esclave et ta chienne.

(Regardant Mahomet.)

Qu'il faut l'avoir aimé pour le haïr ainsi !

SOFIA

Va-t'en, mais sois, avec ton frère, près d'ici.

(Elle la conduit à pas lents vers la porte de droite, puis revient seule.

SCÈNE III

SOFIA, MAHOMET

MAHOMET, dans le rêve.

Anges, allez-vous-en !

(Jetant un cri qui le réveille.)

Ah ! Dieu !

(Il regarde autour de lui.)

L'aube se lève...

Enfin ! — la Juive !

SOFIA

Maître...

MAHOMET, faisant quelques pas.

Oh ! ce rêve !... ce rêve !
Sofia, qu'ai-je dit pendant mon sommeil ?

SOFIA

Rien
Maître.

MAHOMET

Est-ce vrai ?

SOFIA

Très vrai, je le jure.

MAHOMET

C'est bien.

(A part, en marchant.)

Ayesha... Safwan... Eh quoi ! ce rêve encore !
Rêve menteur... Allons, n'y songeons plus ! L'aurore
Dissipera bientôt ces vapeurs du sommeil.

(A Sofia.)

Ouvre cette fenêtre...

(Sofia obéit.)

Ah ! merci ! — Le soleil !

(Il revient.)

Oui, ce rêve mentait, c'est certain; oui, sans doute !
— J'en veux avoir la preuve.

(Appelant.)

Esclave !...

(Un esclave entre.)

L'ESCLAVE

Maître ?...

MAHOMET

Écoute.

Va trouver Ayesha, de ma part, à l'instant,
Dans sa maison; dis-lui qu'ici même on l'attend.

(L'esclave sort.)

Sofia, laisse-moi.

(Sofia sort en le regardant d'un œil profond.)

La voir d'abord, l'entendre,
Et s'il est un secret dans son cœur, le surprendre.
Je lirai dans ses yeux et dans son âme aussi ;
Rien ne m'échappera.

SCÈNE IV

MAHOMET, AYESHA

AYESHA, calme et froide.

Prophète, me voici.
Que voulais-tu de moi ?

MAHOMET

J'avais l'âme inquiète
A ton sujet ; j'ai craint...

AYESHA, avec indifférence.

Que craignais-tu, Prophète ?

MAHOMET

J'ai craint quelque danger pour toi.

AYESHA, avec étonnement.

Pour moi ! Comment ?

MAHOMET

Un rêve que j'ai fait. Oui ; mais en ce moment
Je n'en conserve plus qu'une confuse image.

(Les yeux fixés sur elle.)

C'était dans le désert, au milieu d'un orage ;
Un gouffre tout à coup s'ouvrait devant tes pas...
Safwan te sauvait...

(A part.)

Elle ne pâlit pas !
Non !

AYESHA, avec calme.

Prophète, ton rêve est chose naturelle
Safwan m'a sauvée un jour.

MAHOMET

Je me rappelle.
— Aujourd'hui, n'as-tu pas quelque pressentiment ?

AYESHA

Aucun.

MAHOMET, l'observant de plus près.

N'aurais-tu pas quelque secret tourment ?

AYESHA, toujours calme.

Pas davantage.

MAHOMET

Enfin, n'est-il rien qui te blesse ?

AYESHA

Rien.

MAHOMET

Je vois dans tes yeux souvent une tristesse.
D'où vient-elle ?

AYESHA, toujours calme, mais avec plus de gravité.

C'est bien simple ! Rappelle-toi
L'histoire d'Arani le poète.

MAHOMET

Pourquoi ?

AYESHA

Tu vas voir. — Arani, d'une illustre famille,
Épousa par amour Hund, une pauvre fille
De la tribu de Nahd : et bientôt cependant,
En sortant d'une fête, ivre, fou, l'œil ardent,
Il la répudia. Hund revint chez son père
Et prit un autre époux par dépit et colère ;
L'ivresse et le dépit durèrent peu de temps,
Et deux cœurs se disaient de loin : J'attends ! j'attends !
Le poète partit pour revoir Hund la belle ;
Elle courut vers lui, comme il courait vers elle ;
Mais, pâles, frissonnants, de leur joie écrasés,
En ce commun élan leur cœurs s'étaient brisés,
Tous les deux étaient morts ! — A l'heure où le soir tombe
Une devineresse écrivit sur leur tombe :
« Tout enfant qui naîtra le jour de cette mort
« Sera triste à jamais ! »

MAHOMET, souriant.

Eh bien, rien dans ton sort
Ne ressemble à celui de cette infortunée.

AYESHA

Non, mais c'est ce jour-là, maître, que je suis née !
Si je suis triste, c'est sans doute pour cela.

MAHOMET

Pour cela seul ?

AYESHA, simplement.

Sans doute.

MAHOMET, à part.

Elle dit vrai.

(La faisant asseoir près de lui.)

Viens là.
Nos tristesses souvent méritent plus de blâme ;
La tienne est dans l'esprit, elle n'est pas dans l'âme ;
Et je veux la chasser, puisque je la comprends,
Par de nouveaux honneurs et des devoirs plus grands.
— J'ai sur toi des projets que je ne veux plus taire :
Quand pour moi s'ouvriront les portes du mystère,
J'ai le droit de choisir, d'imposer après moi
L'héritier défenseur de l'Islam, de la foi,
Qui tiendra dans sa main Europe, Afrique, Asie.
Ton père ! Et toi, par lui comme par moi choisie,
Tu porteras ce nom illustre et vénéré :
La Mère des croyants ! Qu'il soit pour toi sacré ;
Que rien, que rien jamais n'en ternisse la gloire.
De tout vulgaire soin tu perdras la mémoire ;
Sous tes voiles, fermés par ta sévère main,
Ne pourra pénétrer aucun regard humain ;
Mieux que reine ou déesse ! aux lieux même où nous [sommes,
Les guerriers, les vieillards comme les jeunes hommes,
Baiseront à genoux la trace de tes pas !
— Mais il est un devoir que tu n'oublieras pas :
Si quelque noble chef, quelque Croyant fidèle,
Un de ceux dont je suis le chef et le modèle,

(La regardant fixement.)

Te demandait pour femme..., illustre, jeune ou beau,
Tu le repousserais en montrant mon tombeau ;
Car toute femme doit, au gré de mon envie,
M'obéir dans ma mort ainsi que dans ma vie !
Tout en toi, le passé, le présent, l'avenir,
Et ton âme surtout, doivent m'appartenir.

AYESHA, froidement.

J'obéirai, Prophète.

MAHOMET, à part.

Allons ! crainte insensée !
L'ombre même du mal est loin de sa pensée.

(Haut, presque gaiement.)

Ce songe me trompait ; le cri de l'ange noir
Mentait... N'y songeons plus ! Viens près de moi t'asseoir ;
Donne-moi donc ta main... Écarte ce nuage
De tes yeux. — Je ne puis t'en dire davantage ;
Je fais ce que je peux, trop, peut-être, pour toi ;
Que te faut-il de plus ? — Tu souffres, je le vois.

AYESHA

Non, Prophète.

MAHOMET, presque tendre.

Est-ce vrai ? Tu me trompes peut-être ?
As-tu quelque reproche à me faire ?

AYESHA, toujours froide.

Non, maître.

MAHOMET, plus tendre.

Il faudrait franchement tout me dire en ce cas,
Et ma bonté saurait...

AYESHA, avec un commencement de confiance.

Eh bien...

MAHOMET, se levant brusquement.

N'achève pas !
Le Prophète de Dieu, qui de Dieu se rapproche,
Ne peut ni mériter, ni souffrir de reproche.
Il suffit !

(Il s'éloigne et la regarde presque durement.)

(A part.)

Qu'ai-je dit ? Qu'allais-je faire ? — Oh ! Dieu !
O misérable cœur qui te gardes si peu,

Meurs plutôt ! — Cette femme... ô folie éternelle
De l'homme ! J'allais donc m'abaisser devant elle !
A ce joug vil mon cœur pourrait s'accoutumer !
Non, je ne l'aime pas, je ne veux pas l'aimer !
Jamais ! Oublions donc ma faiblesse d'une heure.
— Que fait-elle ? — Ayesha...

AYESHA, tressaillant.

Maître ?

MAHOMET, se rapprochant d'elle.

Est-ce qu'elle pleure ?
Non. — Qu'importe d'ailleurs ! Je n'en veux rien savoir,
J'ai mieux à faire.

(Regardant la foule qui arrive en tumulte.)

Allons, Prophète, à ton devoir !

SCÈNE V

MAHOMET, AYESHA, ABOU-BECKER, OMAR, ALI, SAFWAN, HAFSA, SOFIA, HASSAN, LA FOULE

MAHOMET, allant vers eux en souriant avec hauteur.

Eh bien ! qu'arrive-t-il ? Les Romains sont en route
Pour assiéger Médine et la Mecque, sans doute ?

ABOU-BECKER

Maître, nous t'apportons, — ainsi ne raille point, —
Des nouvelles qui sont fâcheuses de tout point.

ALI

Oui, les Juifs, les Persans, jaloux de ta puissance,
Viennent de s'allier aux Romains de Byzance.

OMAR

Nos tribus sont en fuite et laissent les chemins
De l'Arabie ouverts aux étendards romains.

ALI

Les Syriens, les Grecs, ont franchi la frontière.

ABOU-BECKER

Cent mille hommes au moins sur l'Arabie entière
Vont se jeter demain...

OMAR

Si ce n'est déjà fait!

ALI

Je le crains.

MAHOMET, avec le même sourire.

Le péril est urgent, en effet.
Que me conseillez-vous alors? Je vous écoute.
Abou-Becker, d'abord.

ABOU-BECKER

Maître, quoiqu'il m'en coûte,
Quoiqu'on m'ait accusé souvent de trop d'ardeur,
Quoique je sois soldat et non ambassadeur,
Je crois qu'il faut offrir la paix, ce dont j'enrage.

MAHOMET

Ali, parle à ton tour.

ALI

Je crois que mon courage
Est connu; j'ai tué tant de Juifs dans Cammous,
Que les vautours disaient : Ali, qu'en ferons-nous!
— Mais au nombre céder n'a rien qui déshonore :
Il faut offrir la paix, s'il en est temps encore.

MAHOMET

Omar, toi, qu'en dis-tu?

OMAR

Quand le simoun ardent
Souffle, aller contre lui serait trop imprudent :
Il faut offrir la paix, mais pour préparer l'heure
De la guerre. Voilà mon avis, et j'en pleure.

MAHOMET

Safwan, à ton tour.

SAFWAN

Que puis-je dire après
Ces hommes au combat jusqu'ici toujours prêts?
S'ils ont, s'ils croient avoir de vrais sujets d'alarmes,
Moi plus jeune, ma voix ne peut compter.

MAHOMET, montrant le faisceau d'armes près de son lit.

Mes armes!
Elles ont ce pouvoir, ayant bien combattu,
De rendre à qui les touche ardeur, force, vertu,
Car chacune s'appelle, après son nom vulgaire,
Du nom de ses exploits, comme un homme de guerre.
— Mon sabre *Dhul Fakar*, pris au combat de Behr.
Omar, donne-le moi...

(Omar obéit.)

Mon casque aux clous de fer.
Al Mawascha...

(Il fait signe à Ali, qui le lui apporte.)

C'est bien Ali...

(A Abou-Becker.)

Père, ma lance
Al Montawi...

ABOU-BECKER

Voici, maître.

MAHOMET, appuyé sur sa lance et couvert de ses armes.

A présent, silence!
— Il faut bien, compagnons, que vous pensiez cela
Pour l'avoir dit devant les femmes qui sont là!
Car toutes elles sont d'une race guerrière;
Quand, dans une bataille on les voit en arrière,
C'est pour fermer la route et ramener souvent,
A coups de javelots, les fuyards en avant.
— Vous demandez la paix? Mais il en est plus d'une.
Vous craignez les retours soudains de la fortune,
Vingt peuples jusqu'ici poussant leurs rangs épais,
Et vous dites : Cédons, nous obtiendrons la paix!

Qu'en savez-vous? Céder à la seule menace,
C'est rendre l'ennemi plus dur et plus tenace;
Non! A moins que l'honneur d'un peuple n'ait vécu,
On n'offre pas la paix sans même être vaincu!
Quelle paix ce serait! hélas! La chute est prompte;
Qui n'aime plus la gloire aime bientôt la honte;
Toutes les peurs en lui glacent le sang vermeil,
Et des rêves honteux tourmentent son sommeil.
Au soupçon vil, au doute obscur, il s'habitue,
Et pour sauver sa chair, c'est son âme qu'il tue.
Non, d'une telle paix faite de tels affronts,
Je n'en veux pas! J'en veux une autre, et nous l'aurons.
Non pas la paix qui tremble et fait rougir l'histoire,
Mais la paix qui descend des ailes de la gloire!
Quoi! Quelqu'un tremble ici? Quelqu'un craint à ce point
Les Romains près de nous? — Je les trouvais trop loin!
Toute guerre me plaît, qui mettra moins d'espace
Entre nous et ces fils de la louve rapace.
Nos autres ennemis, Persans, Égyptiens,
Leur sort était fixé dans mes projets anciens :
Je vois mieux sous le ciel que Médine et la Mecque :
Je vois la péninsule italique et la grecque,
Je vois l'Asie ouverte après quelques combats,
Constantinople, clé de l'Europe, là-bas,
Puis l'Espagne qu'un double océan enveloppe,
Et puis les profondeurs obscures de l'Europe!
C'est là qu'il faut aller, c'est là que nous irons!
Battre ces froides mers de nos fiers avirons,
A nos chevaux guerriers ouvrir ce monde immense,
C'est l'œuvre de l'Islam, c'est moi qui la commence.
Pour atteindre un tel but, par un chemin pareil,
J'ai pris deux étendards, oui, l'aigle et le soleil,
Symbole deux fois vrai de ma marche féconde,
Car l'un doit éclairer, l'autre saisir le monde!
— Omar, Abou-Becker, Ali, Safwan, tous,
Répondez, compagnons de l'hégire, est-ce vous,
Combattants et vainqueurs de ces grandes journées
Où contre nous deux cents tribus étaient tournées,

Est-ce vous qui pourriez disputer en ce lieu
A moi l'heure présente et l'avenir à Dieu?
Ah! si quelqu'un l'osait, l'emportant vers sa tâche,
Aux flancs de mon cheval j'attacherais ce lâche!
La guerre donc!

TOUS

Oui! oui! la guerre!

ABOU-BECKER

Mahomet,
Mon esprit t'appartient, ma force se soumet ;
Qu'ordonnes-tu de moi pour la nouvelle guerre ?

MAHOMET

Tu me suivras, ainsi que tu l'as fait naguère ;
Les cavaliers Ansars suivront Ali demain,
Omar rassemblera les tribus de l'Yémen.
— Quant à toi, Safwan...

AYESHA, à part.

Safwan!

MAHOMET

Je te donne
Les Arabes bédouins à commander. Personne
Ne le peut mieux que toi; je veux des hommes sûrs,
Plus que jamais! Demain tu quitteras ces murs;
Non, ce soir! L'ennemi, se risquant dans nos plaines,
Aborde à mes côtés les cohortes romaines.
C'est le plus grand honneur, Safwan; c'est aussi
Le péril le plus grand, tu le sais.

SAFWAN

Oui; merci,
Prophète!

AYESHA, à part.

Hélas!

MAHOMET, à la foule.

Croyants, la grande œuvre guerrière,
Commençons-la...

LA VOIX DU MUEZZIN, au dehors.

Louange à Dieu !

MAHOMET

Par la prière :
Du côté de la Mecque inclinons tous le front ;
Louange à Dieu !

LA FOULE, prosternée.

Louange à Dieu !

MAHOMET

Suivez-moi donc !

(Sofia, immobile à droite, regarde le défilé. Hassan et Hafsa vont à elle, et la scène suivante se passe sur le devant, en aparté, pendant le défilé lent du cortège.)

HAFSA, à Sofia.

Eh bien, tu vois, il part... il nous échappe, Juive !

SOFIA

Non ! — Mais tu m'as promis, Hafsa, quoi qu'il arrive,
De m'obéir en tout.

HAFSA

Tu peux compter sur moi.

HASSAN

Sur nous deux.

HAFSA

Mais s'il part tout est perdu !

SOFIA

Pourquoi ?

HAFSA

Parce qu'il reviendra plus grand encor ! Cet homme,
Plus terrible et plus fier que le César de Rome,
Superbe, éblouissant au milieu des clairons,
Dont un peuple à genoux baise les éperons,
Qui tend, par une audace à nul mortel permise,
Sa main droite à Jésus et sa gauche à Moïse,

Qui dit à l'avenir : Marche dans mon chemin !
Et qui, s'il est vainqueur, se fera Dieu demain !
Que pourrons-nous alors contre lui ? Peux-tu croire,
Que nos coups porteront aussi haut que sa gloire ?

SOFIA

La flèche du chasseur caché, petit, obscur,
Atteint l'aigle enivré de soleil et d'azur ;
Plus l'homme grandira, plus grandira sa honte !
Notre vengeance...

HAFSA

Elle est bien lente, mais j'y compte.
Je crois en toi, commande.

SOFIA

Allez m'attendre là,
Derrière la mosquée.

VOIX DE MAHOMET, au loin.

Allah ! Allah ! Allah !

HAFSA

Je t'obéirai, Juive.

SOFIA

Et toi, Hassan ?

HASSAN

Écoute !
Je dois venger ma sœur ; je la suis dans sa route ;
Son malheur vient de moi, du rêve ambitieux
Que j'ai fait. Je suis prêt à mourir sous tes yeux,
Froidement, en silence.

SOFIA

Ah ! bien.

HAFSA, à Sofia.

J'ai peur encore :
Que vas-tu faire ? quand ? La fièvre me dévore...
As-tu choisi déjà les moyens et le temps ?

SOFIA

Oui. Laissez-moi, vous dis-je, et vous serez contents !

(Hassan et Hafsa disparaissent derrière la mosquée. Sofia va vers Ayesha et Safwan, qui sont aux derniers rangs du cortège, les appelle du geste et les conduit sur le devant de la scène.)

SCÈNE VI

SOFIA, AYESHA, SAFWAN

SOFIA, à part.

Allons ! ces deux enfants ne verront pas le piège !

(Elle va fermer les rideaux de la colonnade. Haut, et prenant jusqu'à la fin de la scène un ton insinuant, habile et voilé.)

Ecoutez-moi tous deux. Une crainte m'assiège
Depuis quelques instants.

AYESHA

Une crainte ?

SOFIA

Pour vous.
Ne perdons pas de temps : Mahomet est jaloux !

AYESHA

Jaloux ! De qui ?

SOFIA

De toi, Safwan.

SAFWAN

Lui ! l'Apôtre !
Jaloux de moi, grand Dieu !

SOFIA

De l'un comme de l'autre.
Un rêve l'est venu tourmenter cette nuit...

AYESHA

Je comprends maintenant !

SOFIA

Ce rêve le poursuit.
Avez-vous remarqué que les regards du maître
Contenaient un soupçon...

SAFWAN

Peux-tu croire ?

AYESHA

Oui, peut-être !

SOFIA, avec un feint intérêt.

Prenez donc garde à vous ! Car le premier soupçon,
Né dans un cœur pareil, en chasse la raison :
Pour que soudain sur vous sa main s'appesantisse,
Un moment peut suffire...

SAFWAN

Il a trop de justice.

SOFIA, plus insinuante encore.

Non, car il est jaloux. Qui, ne le serait pas
A vous voir jeunes, beaux, et malheureux, hélas !
Triomphants d'un amour qui peut bientôt renaître ?
Il le sait ! Gardez-vous du courroux d'un tel maître :
Nous ressemblons, devant ces hommes surhumains,
Au passereau blessé qui tremble dans nos mains.
De leur orgueil encor leur bonté même est faite ;
L'époux ne fait jamais oublier le Prophète ;
Son amour glorieux daigne sur nous tomber,
Mais tombe de trop haut pour ne pas nous courber ;
Il nous paie en riant nos soins et notre zèle,
Comme sa main, le soir, joue avec sa gazelle !

AYESHA

Tais-toi, Juive !

SOFIA

Il faut donc craindre qu'à tout moment
Son courroux comprimé n'éclate brusquement.
J'ai dû vous avertir. Le reste vous regarde.
Adieu. Mais je vous dis de nouveau : prenez garde !

Songes-y, Safwan ! Ayesha, songes-y !

(A part en sortant.)

Ils ont pâli tous deux ! Allons, j'ai réussi.

SCÈNE VII

SAFWAN, AYESHA.

AYESHA, après un long silence.

Safwan...

SAFWAN

Ayesha...

AYESHA

Ce que dit cette femme...

SAFWAN

N'y songeons plus ! Un soin plus grave me réclame ;
Oublions tout le reste. Adieu ! Ta main.

AYESHA

Adieu,
Safwan ! Cependant... attends encore un peu.
Où vas-tu, Safwan ?

SAFWAN

Tu le sais : à la guerre.

AYESHA

A la mort, n'est-ce pas ?

SAFWAN

La mort, comme naguère,
Peut m'épargner demain.

AYESHA

Non, non !... t'en souvient-il ?
Mahomet te l'a dit : mortel est le péril !

SAFWAN

Eh bien, si Mahomet trouve bon que je meure,
Mahomet a raison d'avoir choisi cette heure !

AYESHA

Ciel !

SAFWAN

La Juive a raison : le malheur est sur nous ;
Mais je te sauverai. Mahomet est jaloux :
Il le serait toujours. Mon crime, c'est de vivre ;
En mourant je te sauve, en vivant je te livre.

AYESHA

Que dis-tu, malheureux ! et qu'oses-tu m'offrir ?
Qu'as-tu donc fait de mal pour chercher à mourir ?
Safwan, sommes-nous coupables l'un ou l'autre ?
Est-il renoncement plus complet que le nôtre ?
Jamais un mot plus tendre entre nous prononcé
Nous a-t-il à tous deux rappelé le passé ?
Ai-je vu dans tes yeux, depuis ce jour suprême,
Une larme, un regret ? Je m'en étonnais même !
Et l'on dirait souvent que tu voudrais bannir
Deton cœur et du mien jusques au souvenir !

SAFWAN

Jusques au souvenir ! — Eh bien, écoute... écoute !
C'était dans le désert où nous avions fait route
Tout le jour... Tout à coup, le simoun suffoquant,
Aveuglant, furieux, s'abat sur notre camp ;
Il fallut fuir. Le soir, quand le vent fit silence,
On ne te trouva plus ! Alors, chacun s'élance
A ton secours, au loin, et j'étais le premier ;
Je te retrouvai seule, au pied d'un haut palmier,
Tremblante, de fatigue et d'angoisse brisée,
Et tes pieds, sur la terre encor tout embrasée,
Te soutenaient à peine ; il fallait, malgré tout,
Rejoindre Mahomet et marcher jusqu'au bout ;
Je te pris dans mes bras, te voyant incapable
De marcher un instant sur l'océan de sable.
Nous ne parlions pas ; pourquoi ? Je le sais bien !
Mais je sentais ton cœur battre contre le mien ;

Quand un nuage au ciel rendait le chemin sombre,
Je voyais ton regard fixé sur moi dans l'ombre ;
Alors je relevais la tête brusquement
Vers les sérénités chastes du firmament,
Pour éviter tes yeux rayonnants sous tes voiles ;
Mais je voyais encor tes yeux dans les étoiles !
— Enfin, les feux du camp apparurent là-bas ;
Tu me dis : « Je pourrai faire ces derniers pas. »
Et, n'ayant pour soutien que mon bras, haletante,
Mahomet te reçut sur le seuil de sa tente.

AYESHA

Tu n'as rien oublié, Safwan, c'est cela !

SAFWAN

Ayesha, tu le vois, je me souviens. Voilà
Pourquoi je vais mourir à mes devoirs fidèle :
Si la mort ne veut pas de moi, moi, je veux d'elle,
Et je la forcerai de venir à son tour
En lui criant : O mort, sauve-moi de l'amour !

AYESHA

Et moi qui ne peux pas, qui ne dois pas te suivre,
Tu me laisseras donc tout le fardeau de vivre !
Je l'acceptais, sentant, tout autour de mes pas,
Quelqu'un m'aimer toujours qui ne me le dit pas !
Pour qu'il soit là, je n'ai pas besoin qu'il paraisse ;
Je sens de ses regards la lointaine caresse.
Il souffre, et c'est cela qui me fait moins souffrir !
Safwan, si tu veux, maintenant va mourir.

SAFWAN

Ayesha, qu'as-tu dit ?

AYESHA

Que veux-tu que je dise ?
Est-ce ma faute, hélas ! si mon âme se brise ?
Imite Mahomet, laisse-moi sans appui ;
Tu me fais plus de mal, sans m'aimer plus que lui !

Va mourir, laisse-moi seule avec ma souffrance.
J'avais l'illusion à défaut d'espérance ;
J'ai trop compté sur toi.

SAFWAN

Juste ciel !

AYESHA

Oui, pardon !
Je saurai souffrir seule. Abandonne-moi donc.

SAFWAN

Eh bien, non ! je vivrai. Les périls, je les brave,
Je chasserai la mort comme on chasse un esclave !
Et puis, quand je reviendrai, tu me regarderas.....

AYESHA

Comme dans le désert quand j'étais dans tes bras !

SAFWAN

Tais-toi ! ne me rends pas ma folie et mon rêve !
L'amour, l'amour est là ! Le vent du soir se lève,
Il nous porte de loin l'âcre parfum des mers
Et le frémissement des feuillages amers ;
Comme dans ces instants que celui-ci rappelle,
Comme dans cette nuit si douce et si cruelle
Où tes yeux m'inondaient de leur longue lueur,
Les flammes du désert me passent dans le cœur !

AYESHA

Safwan !

SAFWAN

Oh ! je t'aime, et ce feu me dévore
Le cœur, l'âme, le sang.....

AYESHA

Laisse-moi fuir encore !

SAFWAN, lui tendant ses bras.

Je t'aime !

AYESHA

Non, jamais! non, non! je ne veux pas!

SAFWAN

Je t'aime!

AYESHA

Non!

SAFWAN

Je t'aime!

AYESHA, éperdue, se jetant sur son sein.

Après tu me tueras!

(Pendant que Safwan la serre sur son cœur, Hafsa, Sofia et Hassan paraissent au fond en écartant les tentures de la colonnade.)

SOFIA, bas.

Voyez.

HAFSA, de même.

Oui. La vengeance est là! merci!

SOFIA, de même.

Viens, femme,

(Tous trois disparaissent.)

AYESHA, s'arrachant des bras de Safwan.

Eh bien, non! C'est assez de te donner mon âme!

(Elle s'enfuit.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

MÊME DÉCOR.

Au lever du rideau, les tapisseries de la colonnade sont relevées et laissent voir la mosquée, la ville, le tombeau de Mahomet, tout l'horizon, les collines au loin couvertes de soldats en marche.

SCÈNE PREMIÈRE

SOFIA, HAFSA, HASSAN

(Tous trois entrent par la porte secrète, à droite)

SOFIA, les menant au fond et leur montrant l'horizon.

Venez. Voyez là-bas...

HASSAN

Aux flancs de la colline,
C'est l'armée.

SOFIA

Et plus près?

HASSAN

Aux portes de Médine,
L'aigle noire flottante annonce à tous les yeux
Le retour du Prophète.

SOFIA

Est-il victorieux?

HASSAN

Rien ne le dit.

SOFIA

Vaincu?

HASSAN

Rien non plus ne l'atteste.
Nous allons le savoir.

SOFIA

Que m'importe du reste?
Ma haine ne craignait que sa mort, mais il vit!
Dieu me devait cela. Faites ce que j'ai dit.

HAFSA

Ce sera fait. — Mais toi, quand la lutte s'engage,
Ne va pas prodiguer follement ton courage;
Laisse-nous agir seuls, mon frère et moi, d'abord.
Notre espoir assouvi, c'est peut-être la mort;
Reste pour me venger, Juive, si je succombe;
Cultive bien la fleur de haine sur ma tombe;
Que ton cœur, pour punir, soit à mon cœur pareil,
Et je te bénirai dans la nuit sans réveil!
Je te bénis déjà pour cette heure de joie
Où j'attends Mahomet comme on attend sa proie,
Où j'accepte la mort, s'il le faut aujourd'hui,
Comme une volupté qui vient encor de lui!

SOFIA

Sois tranquille, Hafsa. Ce qu'il faut faire encore,
Après toi, comme toi, je le ferai. L'aurore
Sur nos affronts vengés se lèvera demain,
Je le jure!

HAFSA

Je t'aime. Adieu. Ta main!

HASSAN

Ta main!

(Hassan et Hafsa disparaissent derrière la mosquée.)

SOFIA, seul.

Allez, tous deux! allez! Que mon esprit vous suive!
Au prix de votre sang travaillez pour la Juive;
Arabes, musulmans, ô maîtres abhorrés,
Petits ou grands, servez Israël et mourez!

Souriante, j'irai jusqu'au bout de ma tâche ;
Que l'œuvre soit perfide et que la main soit lâche,
Qu'importe ! La vengeance à tout prix ! Il le faut !
Et si j'ai tort, Judith me jugera là-haut !

(Elle sort lentement par la porte de droite, en voyant arriver la foule.)

SCÈNE II

BÉLAL, Le Moadmem (crieur des prières publiques) ;
puis ABOU-BECKER ; La Foule

BÉLAL, sortant de la mosquée.

Vous qui croyez, venez, venez à la prière !
Venez, venez !

(La foule entre de toutes parts et se range sur les marches de la mosquée.)

BÉLAL, montrant l'horizon.

Voici la famille guerrière
Qui rentre dans nos murs ! Vaincus ou triomphants,
Recevons dans nos bras frères, pères, enfants ;
Honorons le Très-Haut dont le regard disperse
Les cohortes de Rome et les tribus de Perse,
Ou prouvons, si le sort a trahi nos soldats,
Que la patrie au moins ne les trahira pas !
Croyants, prosternez-vous !

(Abou-Becker, précédé des trompettes qui éclatent en fanfare de triomphe, arrive par l'escalier qui descend vers la ville.)

ABOU-BECKER

Louange à Dieu ! Louange !
Debout, vous qui priez ! Dieu nous sert, Dieu nous venge,
Mais le combat fut dur jusqu'au dernier moment,
Notre triomphe, hélas ! fut payé chèrement,
Et pour l'éternité la nuit perdrait ses voiles
Si de nos héros morts Dieu faisait des étoiles !
Le Prophète lui-même, au milieu des Romains
Se jetant pour sauver Safwan de leurs mains,
Et dans leurs rangs épais portant son aigle noire,
A par ce grand effort décidé la victoire.

LA FOULE

Allah ! Gloire au Prophète !

ABOU-BECKER

A Safwan aussi,
Car il s'est bien battu. — Silence ! Les voici !

(Précédé des clairons qui sonnent, Mahomet entre soutenant Safwan ; son escorte se range sur les degrés de la mosquée ; à droite un groupe de femmes, parmi lesquelles Ayesha.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MAHOMET, SAFWAN, AYESHA, OMAR, ALI, LA FOULE

MAHOMET, affectueusement.

Mets ton bras sur le mien, Safwan ; ta blessure
Te fait souffrir encor ?

SAFWAN

Non, maître, je t'assure.

MAHOMET

N'importe, ce soutien te sera bon, crois-moi ;
Et maintenant, allons, comme le veut la loi,
Peuple, remercier Allah dans la mosquée.

(Ils s'arrêtent devant la tombe, à gauche.)

Soldats, sur cette tombe où ma place est marquée,
Étendez ces drapeaux qui me reconnaîtront
Quand l'ange de la mort viendra baiser mon front.

(On place les drapeaux sur la tombe.)

Bien, compagnons. — Entrons dans la mosquée.

(Au moment où Safwan et Mahomet vont entrer, Hafsa et Hassan paraissent sur le seuil.)

SCENE IV

LES MÊMES, HAFSA, HASSAN

HAFSA

Arrête !
Tu ne dois rien à Dieu, ni fleurs, ni chants de fête,
Car ce qu'il te gardait dans ta propre maison,
Mahomet, c'est la honte et c'est la trahison !

MAHOMET

La honte ?

HAFSA

Oui, oui ! ma voix, que nul ne fera taire,
Accuse devant tous Ayesha d'adultère !

ABOU-BECKER

Tu mens, femme, tu mens !

HAFSA

Elle se défendra,
Mais d'abord, le Prophète est juste, il m'entendra.

HASSAN

Oui, Prophète, et voici le nom de son complice :
Safwan.

MAHOMET, s'éloignant vivement de Salwan et la main prête à tirer son poignard.

Safwan !

ABOU-BECKER, lui retenant le bras.

Prophète !

(Mahomet reprend un air impassible.)

HAFSA

Fais justice !
C'est pour elle que tu m'as chassée. A son tour !
Je dénonce leur vil et criminel amour !

ABOU-BECKER

Tais-toi !

MAHOMET, froidement, à Hafsa.

Tu peux parler.

ABOU-BECKER

Quoi! tu veux qu'on l'écoute?
Cette femme est jalouse et se venge...

HAFSA

Oui, sans doute!
Oui, mon âme, mon cœur et mon esprit broyés
Se vengent... J'ai souffert. — Je pleure encor, voyez!
Mais mentir, non! Je fais donc le serment suprême
Aux femmes imposé par le Koran lui-même :
Je jure! — Si je mens que la goule Silah
Sur les ailes du vent vienne me saisir là ;
Que l'archange Malik, chef des vengeances saintes,
Me plonge sous vos yeux dans les rouges enceintes,
Et que le noir démon du mensonge, Mabsout,
Me torture à jamais! — Mais non, je dirai tout.

LA FOULE, très émue.

Parle.

HAFSA

Je les ai vus dans les bras l'un de l'autre.

HASSAN

Ici même.

HAFSA

Ah! vraiment, maître, prophète, apôtre.
Les anges protecteurs dont parle le Koran
T'ont bien mal défendu, cette fois, conviens-en.
Maître, te voilà donc, toi, l'homme de la guerre,
L'homme de Dieu, frappé par un affront vulgaire,
Et les peuples à tous les noms qu'on t'adressa
En ajouteront un : le mari d'Ayesha!

ALI, s'approchant de Mahomet.

Prophète, tu l'entends! Prophète, il faut répondre
A cette femme ; un mot de toi va la confondre.

Regarde ! nos soldats attendent, anxieux ;
On abaisse ta gloire et ton œuvre à leurs yeux,
Ne permets plus cela.

OMAR

Non, Prophète ! Non, maître !
Dis-nous la vérité, toi qui dois tout connaître.

ABOU-BECKER

Oui, mon fils... Il le faut ! Parle enfin... il est temps,
Et n'attends pas...

MAHOMET, avec un sourire hautain.

Qui donc se hâte quand j'attends ?
Il m'a plu d'écouter cette femme et cet homme ;
Dieu me prête son calme et sa prudence, comme
Il me prête sa force et sa justice aussi !
— Viens ici, Safwan ; Ayesha, viens ici ;
Ne jetez pas un mot de vous dans la balance,
Car je vois l'invisible et j'entends le silence !
— Safwan, ce matin, entre la mort et toi
Je viens de me jeter... Eh bien, regarde-moi !
— Ayesha, si l'on eut un reproche à me faire
C'est qu'à toutes peut-être ici je te préfère,
C'est que j'ai préparé pour ton père et pour toi
Un avenir de gloire... Eh bien, regarde-moi !
Ce dont l'on vous accuse est le crime suprême,
Car il atteindrait tous et Dieu comme moi-même ;
Eh bien, regardez-vous devant Dieu, devant tous,
Devant moi ! — C'est assez. Tous deux éloignez-vous.

(A la foule.)

Je proclame Ayesha devant tous innocente !
Pour que la calomnie en demeure impuissante,
Le Koran contiendra les paroles qu'il faut.
J'ai dit. Inclinez-vous.

ABOU-BECKER

Prophète, encore un mot.
Il ne me suffit pas que cette calomnie
Soit par toi dédaignée, il faut la voir punie.

La loi juste condamne au même châtiment
L'adultère ou celui qui le dénonce et ment :

(Montrant Hafsa et Hassan.)

Je demande leur mort.

HAFSA

Oui, si la preuve est faite
Que j'ai menti... Mais non, tu le sais bien, Prophète,
C'est ton orgueil qui parle et non la vérité,
Car elle te fait peur !

ABOU-BECKER

Quoi ! ta témérité...

HAFSA, à Mahomet.

Toi, tu sais à ton gré composer ton visage,
Mais Ayesha n'a pas le même habile usage :
Regarde-la rougir et pâlir tour à tour :
C'est ainsi qu'elle était dans ses bras, l'autre jour !
Toi-même tu pâlis en regardant l'infâme,
Prophète...

MAHOMET

C'est assez écouter cette femme.
Ayesha, viens encor...

(Il prend la tête d'Ayesha de son bras gauche
et la penche doucement sur sa poitrine.)

Vous tous, écoutez bien !
Voyez si son regard tremble devant le mien.
Pourquoi vous tromperais-je et serais-je capable
De la dire innocente en la croyant coupable ?
Ah ! si je vous trompais...

(Il tire son poignard et l'approche du sein d'Ayesha.)

Ce fer juste et vengeur,
Ce poignard de lui-même aurait trouvé son cœur !

(Rumeurs approbatives de la foule. Il éloigne doucement Ayesha.)

Elle est donc innocente, et je vous le répète ;
En douter serait faire une injure au Prophète,
Et ses accusateurs...

AYESHA, revenant à lui.

Maître, grâce pour eux !

MAHOMET

Alors ils avoueront leur mensonge tous deux.
Viens, Hassan ; viens, Hafsa ; voulez-vous reconnaître
Que vous avez menti tout à l'heure ?

HASSAN

Non, maître !
Je ne descendrai pas à cette lâcheté ;
Non, je n'ai pas menti.

HAFSA

J'ai dit la vérité.
Ton audace à tromper le peuple s'évertue ;
C'est toi, c'est toi qui mens, Prophète !

MAHOMET

Qu'on les tue.

HAFSA

Oui, nous allons mourir. Le mensonge est vainqueur ;
Mais nous n'attendrons pas tes bourreaux. — Frère, au cœur !

(D'un geste rapide, Hassan la frappe, puis se frappe lui-même. La foule se presse autour d'eux et on les emporte.)

AYESHA, couvrant son visage de ses mains.

Horreur !

MAHOMET

Laissez-moi, tous.

ALI, en sortant.

Prophète, ta colère
A bien fait.

OMAR

Maître, Allah comme toujours t'éclaire.

ABOU-BECKER

Trop généreux d'abord, tu voulais leur ouvrir
Le chemin du pardon : ils ont voulu mourir.
Tout est donc bien.

MAHOMET à tous les trois.

Allez !

SCÈNE V

MAHOMET, seul, après un long silence.

Eux morts, l'insulte est morte ;
Les railleurs se tairont. Le reste, que m'importe ?
M'outrager ainsi, moi ! J'ai fait ce que j'ai dû,
Ils rendront compte à Dieu de leur sang répandu !

(Ses regards se portent sur la tache rouge.)

Leur sang... oui... c'est leur sang... un sang perfide et traître !

(Il s'en éloigne.)

Un peu de cendre et d'eau le fera disparaître !
Safwan... Ayesha... Tous deux sont innocents ;
Dieu ne m'a point trompé, je le sais, je le sens ;
Cette femme a menti, comme autrefois ce songe ;
Eux trahir Mahomet, trahir Dieu ! vil mensonge !
Qu'avec ces imposteurs il reste enseveli !
— Ayesha... Cependant, c'est vrai qu'elle a pâli,
Et même... J'ai bien fait de répondre à sa place !...

(Rencontrant la tache de sang.)

Ce sang... n'ai-je pas dit à l'instant qu'on l'efface ?

(Il s'en éloigne.)

Elle a pâli ! C'était de surprise, c'était
D'horreur, et non de crainte, oh ! non !... Hafsa mentait,
Hassan mentait aussi ! Bonne justice est faite,
Et Dieu de sa lumière a guidé son Prophète.
S'il s'éteignait en moi, le céleste flambeau,
Je n'aurais qu'à chercher l'ombre de ce tombeau !

(Il y va lentement.)

— Mon tombeau... Rien ne vaut ton calme et ton mystère,
Caveau noir, dernier nid de l'âme sur la terre !
Les autres hommes ont la terreur dans les yeux
En descendant vers toi... Moi je te connais mieux !
Là, dans cette ombre auguste où meurt toute chimère,
Plus de soupçons et plus de jalousie amère !
— Être jaloux ! De quel enfer est donc venu
Ce tourment, ce démon que je n'ai pas connu ?
— Safwan... Ayesha... La femme de l'apôtre
Frissonnante, éperdue entre les bras d'un autre !
Rien qu'un instant, un seul, dans mon cœur, dans ma chair,
J'ai senti ce soupçon passer comme un éclair !
L'amour, rêve d'un Dieu, fléau de l'âme humaine,
L'amour serait cela ?... Qu'est-ce donc que la haine !
Georgios me l'avait prédit : « Je sais comment
« Tu souffriras ! » Mais, non, ce n'est rien, un moment
De stupeur...

(Avec une sorte de violence.)

Mais je n'ai pas souffert, non ! Et, comme
Je le ferai toujours, l'apôtre a dompté l'homme :
J'ai puni le coupable et vengé l'innocent,
Tout est bien ! Ayesha...

(Ses yeux rencontrent de nouveau la tache de sang.)

Ce sang, toujours ce sang !

SCÈNE VI

MAHOMET, SOFIA

SOFIA

Oui, regarde ce sang, maître, Prophète, apôtre,
Et prépare tes mains pour en verser un autre !

MAHOMET

Lequel ?

SOFIA

Le mien.

MAHOMET

Allons ! Es-tu folle à ce point...

SOFIA

Je ne te dis qu'un mot : Hafsa ne mentait point !

MAHOMET, s'élançant sur elle, lui saisissant les poignets, puis la rejetant au loin.

Non ! mourir de ma main, ne l'espère pas, femme !
Suis-moi ; ce qui t'attend, c'est le supplice infâme,
Le fouet des chameliers, le bâton des soldats...

SOFIA, prenant un flacon d'or qu'elle porte à sa ceinture.

Maître, je bois ceci — si tu fais un seul pas !
C'est la mort, le salut et l'honneur ! Toi, prends garde !
L'œil des morts se rallume au ciel et te regarde ;
L'œil des vivants te suit, peut-être moins clément :
Ayesha rit de toi. Prophète, en ce moment,
Safwan rit aussi ! Leur joie est naturelle,
Car tu ne peux plus rien contre lui ni contre elle :
Tu viens de proclamer hautement leur vertu !
En les interrogeant, — même le voudrais-tu ! —
Tu n'irais pas au fond de leur âme adultère :
Tu viens de leur apprendre ici l'art de se taire !
D'ailleurs, tu feras bien de ne plus t'émouvoir ;
Mieux vaut ne pas punir, mieux vaut ne pas savoir ;
Le silence est l'ami de la gloire outragée !

MAHOMET

Sors. Mais reviens, ce soir, ici.

SOFIA, à part, en sortant.

Je suis vengée !

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

Même décor

La maison de Mahomet, les tapisseries de la colonnade fermées.

SCÈNE PREMIÈRE

MAHOMET, puis SOFIA

(Mahomet, seul d'abord, marche avec agitation ; il va vers la table, verse de l'eau dans la coupe, boit, s'essuie violemment le front, regarde la place où était le sang, et va vers le fond.)

MAHOMET, soulevant la tapisserie, à un esclave qui entre.

Va chercher Safwan.

(L'esclave sort.)

MAHOMET, allant vers la porte dérobée, à droite, et appelant.

Sofia !

(Sofia entre.)

MAHOMET

Tu le vois,
Je suis calme. — Réponds pour la dernière fois :
Tout ce que tu m'as dit, la trahison, l'injure,
Tu soutiens de nouveau que c'est vrai ?

SOFIA

Je le jure
Par Judith, qui rentra fière dans sa maison,
Ayant fait son devoir !

MAHOMET, lui montrant le flacon qu'elle porte, puis la coupe.

Verse là le poison,
De ta main ! C'est justice ! Il faut, l'heure est venue,
Que si ma bouche à moi condamne, ta main tue !

SOFIA, obéissant.

C'est fait...

(Mahomet n'a pas regardé.)

C'est fait !

MAHOMET

Appelle Ayesha ; puis va-t'en.

(Sofia sort par la porte de droite.)

MAHOMET, seul.

Punir... Savoir d'abord !

(Allant au fond, soulevant la tapisserie et appelant un esclave.)

Fais entrer Safwan.

(L'esclave introduit Safwan, pendant que Sofia rentre avec Ayesha. Sofia et l'esclave sortent.)

SCÈNE II

MAHOMET, SAFWAN, AYESHA

MAHOMET, montrant l'épée de Safwan.

Approche, Safwan. — Le nom de cette épée ?

SAFWAN

La Zolaïte.

MAHOMET

Ah ! oui ; la lame en fut trempée
Par les Assyriens des forges de Zola.
Et de qui la tiens-tu ?

SAFWAN

De toi, maître.

MAHOMET

Ote-la.

(Mahomet prend l'épée que lui apporte Salwan et la jette loin de lui.)

L'aigrette au nœud d'acier qu'à ton turban tu portes,
D'où vient-elle ?

SAFWAN

A Khaibar, brisant l'une des portes,
Du donjon juif, j'entrai, la levant des deux bras

Pour protéger des traits ennemis nos soldats;
Ali m'avait donné l'exemple. Le Prophète,
Comme un signe d'honneur me donna cette aigrette,
Et pendant le dernier assaut, le lendemain,
Elle fit son devoir en montrant le chemin.

MAHOMET

Détache-la.

(Safwan détache l'aigrette et la porte à Mahomet qui la jette au loin.)

Quel est sur ta tunique blanche
Ce manteau vert, brodé d'aigles d'or à la manche ?

SAFWAN

Dans la guerre d'Ohod, le jour même où tomba
Sous ma lance de fer l'infidèle Séba,
Tu me donnas le droit, honneur fait à nul autre,
De porter ce manteau réservé pour l'apôtre.

MAHOMET

Ote-le.

(Safwan obéit. — Mahomet revient sur lui.)

Tu m'as donc de la sorte obéi,
Toi, soldat, devant elle ! — Alors tu m'as trahi.

SAFWAN

Grâce pour Ayesha, Prophète ! Le coupable
S'il en est un, c'est moi, moi seul !

MAHOMET

Ah ! misérable !
Adultère, à genoux !

SAFWAN

Nomme d'un autre nom
Mon crime, tu le peux ; mais adultère, non !
C'est Ayesha qui m'a sauvé du crime infâme
En criant : C'est assez de te donner mon âme !

MAHOMET

Tu demandais donc plus? Elle l'a donc permis?
Vous avez donc rêvé le crime? Il est commis !

Tout va finir pour vous. La peine après la honte;
Toi, femme, sur ton sort ma justice moins prompte
Prononcera demain.

(A Safwan.)

Pour toi qui n'es plus rien
Qu'un traître...

(Montrant la coupe sur la table.)

Prends et bois ceci, meurs comme un chien.

AYESHA, se jetant entre Safwan et la coupe.

Je ne veux pas!

MAHOMET

Grand Dieu! d'où te vient cette audace,
Femme? Ce que j'ai dit doit être. Pas de grâce!
Cet homme, dût l'enfer à son aide accourir,
Cet homme m'a trahi, cet homme va mourir!

AYESHA

Je ne veux pas!

MAHOMET

Tais-toi, femme! Par quel prodige
M'oses-tu résister?

AYESHA

Je ne veux pas! te dis-je.
Safwan t'obéit en soldat, jusqu'au bout,
En silence; mais moi, moi je te dirai tout!
Après, maître, à tes yeux je tomberai s'il tombe.
Et tu sais que je parle en regardant ma tombe.
Tu m'écouteras donc! Et le maître irrité
Se taira...

MAHOMET

Qu'oses-tu dire?

AYESHA

La vérité!
J'ai caché trop longtemps dans mon âme meurtrie
Mes douleurs, et leur poids m'étouffe, et je les crie!

Tu m'écouteras donc ! Dieu mettra dans ma voix
Le courage, la force inconnue autrefois,
Eh bien ! oui, je l'aimais ! oui, j'ai donné mon âme,
Et ma pureté même à tes yeux est infâme :
J'y consens. Cependant tu devrais convenir
Que mon âme c'était à toi de l'obtenir,
Qu'elle voulait s'ouvrir et que tu l'as fermée...

MAHOMET, à part.

Comme je souffrirais si je l'avais aimée !

AYESHA

Quand on me sépara de celui que j'aimais,
Tu le sais, j'obéis sans me plaindre jamais ;
Et même, cette ardeur qui veut être assouvie
Et que tout être humain reçoit avec la vie,
Les rêves de demain et les rêves d'hier,
Le dévouement profond, inaltérable et fier,
Je te les réservais... Eh bien, eh bien, écoute !
Dans le mal que j'ai fait, dans mon crime sans doute,
Tu ne comptes que deux coupables ; mais, crois-moi,
Il en est un de plus.

MAHOMET

Lequel, femme ?

AYESHA

C'est toi !
Devant Dieu qui m'entend et sera mon refuge,
Devant toi qui punis, — à mon tour je te juge !

MAHOMET

Me juger, une femme !

AYESHA

Après tout, pourquoi pas
Puisqu'une femme, enfant, t'a porté dans ses bras ?
Écoute jusqu'au bout, toi, l'apôtre, le maître,
Toi, l'envoyé de Dieu, son image peut-être ;
Toi, qu'un ange saisit dans son vol effrayant
Et qui n'as frissonné qu'une fois en voyant,

Dans le septième ciel, au milieu des étoiles,
Les yeux d'Allah briller sous ses vingt mille voiles;
Toi, dont ici, partout, Dieu, par de prompts secours
Et par plus d'un miracle, a protégé les jours;
Toi qui reçus le droit de quitter cette terre
Au jour par toi choisi... ta faute volontaire,
Le reptile vivant dans ton sein renfermé,
Ton malheur, le voici : tu n'as jamais aimé !

(Mouvement de Mahomet qui écoute désormais avec une stupéfaction croissante.)

Tu n'a jamais senti les douleurs, les ivresses,
Les célestes frissons des humaines tendresses ;
Tu ne l'as pas voulu. Tu m'offrais, l'autre jour,
Des grandeurs, des grandeurs encor... jamais l'amour !
Ton orgueil veut qu'à lui sans cesse tout s'immole,
Et m'ayant faite esclave, il me faisait idole !
J'étais femme ! mon cœur a lutté cependant
Jusqu'à l'heure où passa le grand nuage ardent.
Ton amour m'eût sauvée ; aujourd'hui, c'est l'abîme ;
Tu ne connais mon cœur qu'en punissant mon crime !
Les hommes tels que toi, tout est jouet pour eux,
Ils croient que leur bonheur ne fait que des heureux !
— Ah ! tu pouvais pourtant, dans l'histoire du monde,
Trouver une leçon plus juste et plus profonde :
Un jour tu nous parlais, en un long entretien,
Du fils de Myriam, le Prophète chrétien,
Et je compris dès lors, — hélas ! sans espérance —
Entre Jésus et toi quelle est la différence.

(Mahomet veut l'interrompre, mais elle continue avec une hauteur qui semble l'écraser.)

Toi, tu ne vois que l'homme ici-bas, le seigneur,
Le maître, le gardien sombre de notre honneur,
Le pasteur du troupeau ! Ta loi dure proclame,
Respire à chaque mot le mépris de la femme ;
Servante du plaisir et de l'amour brutal,
Dans ce monde elle va portant ce joug fatal,
Et, pour en faire encor la victime éternelle,
Ton paradis lui-même est un affront pour elle !

Voilà ce que ta loi nous donne ou nous promet.
Voilà notre destin et voilà Mahomet !
— Lui, Jésus, il a mis au lieu d'un joug infâme.
L'étoile du matin sur le front de la femme !
Il a fait d'elle, au lieu de l'esclave dompté,
L'éternelle vertu, l'immortelle bonté.
Et, pour forcer partout l'homme injuste à se taire,
A celui dont l'orgueil la courbait jusqu'à terre
Il dit : « Au haut du ciel, dans l'ombre du saint lieu,
« Regarde, c'est ta mère à côté de ton Dieu ! »
Frappe-moi maintenant, sois implacable, apôtre ;
Ce n'est pas Safwan seulement, c'est un autre,
C'est un plus grand que lui, c'est un plus fier vainqueur,
Qui parle contre toi dans mon âme et mon cœur ;
Frappe-le, celui-là, si ton bras peut l'atteindre !
Épargne Safwan. Moi, si mon sang doit teindre
Cette place, tu peux l'ordonner sans remord :
Puisque je fus à toi, je dois être à la mort !

(Elle va vers Mahomet, qui recule et l'éloigne du geste sans pouvoir lui parler, comme frappé de stupeur, ainsi que pendant tout le discours d'Ayesha.)

SCÈNE III

MAHOMET, AYESHA, ABOU-BECKER, par instants SOFIA.

ABOU-BECKER

Mahomet...

MAHOMET, comme sortant d'un rêve.

Qui vient là ?

ABOU-BECKER

Mahomet...

MAHOMET

Qui m'appelle ?
Abou-Becker...

ABOU-BECKER

J'apporte une heureuse nouvelle.

MAHOMET, toujours absorbé.

Heureuse... pour qui donc ?

ABOU-BECKER

Pour nous comme pour toi
Nos ennemis vaincus reconnaissent ta loi ;
Les Syriens, les Grecs, les Romains de Byzance,
S'inclinent à la fois sous ta toute-puissance,
Le roi de Perse même à la fin a cédé :
L'empire de l'Islam est à jamais fondé !

MAHOMET, se réveillant à peine.

Bien !

ABOU-BECKER

Devant le bonheur que le ciel nous envoie,
Prophète, de ta part j'attendais plus de joie.

MAHOMET

Tais-toi ! je ne suis plus le Prophète !

ABOU-BECKER

Comment ?

MAHOMET

La bouche qui le dit est la bouche qui ment !
Non, non, je ne suis plus l'apôtre qu'on acclame,
Le Prophète de Dieu... Demande à cette femme !

ABOU-BECKER

Ayesha ?...

MAHOMET, avec plus d'égarement et de violence.

Maintenant, le moyen, le moyen
De tout sauver... qui donc me le dira ? Rien rien !
Non, je ne trouve pas ! Le feu qui me dévore
Brûle sans m'éclairer. Malheureux ! cherche encore !

(Après nn silence, reprenant un calme soudain, et presque en souriant.)

J'ai trouvé !

ABOU-BECKER

Que veux-tu dire ?

MAHOMET

Pas devant eux !
Reste, mon père.

(A Ayesha et à Safwan.)

Et vous, sortez, sortez tous deux.

SCÈNE IV

ABOU-BECKER, MAHOMET

ABOU-BECKER

Quel est donc ce secret, Prophète ?... Parle... achève.

MAHOMET, cherchant à se remettre.

Ayesha... non !

ABOU-BECKER

Eh bien ?

MAHOMET

Non, ce n'est pas un rêve !
Ayesha... ce qu'elle a dit tout à l'heure, là...
Oui, oui, je me souviens... Oui, j'ai souffert cela !
J'avais peur, j'avais peur, moi ! Sans pouvoir répondre,
Je sentais tout mon cœur frissonner et se fondre,
Et je voyais, je vois encore maintenant,
L'archange formidable au fond du ciel tonnant.

(Coups de tonnerre au loin.)

ABOU-BECKER

Reviens à toi, mon fils ; la fièvre, le délire,
T'ont surpris un instant.

MAHOMET

Il faut donc tout te dire :
Elle fut criminelle et s'en fait gloire après !

ABOU-BECKER

Ah ! ciel ! ne me dis pas cela ; je la tuerais !

MAHOMET

Tu ne la tueras pas, car l'opprobre suprême
Est en moi !... Cette femme...

ABOU-BECKER

Ah ! malheureux !

MAHOMET, baissant la tête.

Je l'aime !
Je l'aime, juste ciel ! Juste ciel, je l'aimais !

(Il se cache le visage de ses mains.)

— Père, depuis quinze ans, j'ai fait ma rude tâche,
Sans plainte, sans verser une larme : — C'est lâche ! —
Eh bien, père, la loi commune me soumet...

(Il découvre son visage.)

Viens voir comment sont faits les pleurs de Mahomet !
Est-il donc vrai qu'ainsi toute grandeur échoue ?
Mon âme, l'âme humaine est donc faite de boue ?
— Qui donc me défendra contre moi ? Quel pardon
Puis-je attendre à présent ?

ABOU-BECKER

Le mien d'abord.

MAHOMET, allant au fond.

Vois donc !

(On entend au dehors des lamentations lointaines.)

CHANT LUGUBRE, au loin.

Tous deux dormiront
Sous les palmes vertes,
Les tombes ouvertes
Les engloutiront...
Hélas !

La tombe est profonde,
Ils n'entendront pas,
Sur les monts, là-bas,
La foudre qui gronde...
Hélas !

MAHOMET

Ce cortège qui sort lugubre des murailles,
Mon père, tu le vois ?

ABOU-BECKER

Ce sont les funérailles
De Hafsa, de Hassan.

MAHOMET

Mes deux victimes, oui !
— Père, j'ai donc frappé l'innocent aujourd'hui :
Le Prophète a commis l'injustice suprême !
Maintenant, froidement je me juge moi-même.
Ce qui va se passer, ce que je te dirai,
Jure d'en bien garder le secret !

ABOU-BECKER

C'est juré.

MAHOMET

Eh bien, toi qui seras l'héritier du Prophète,
Apprends comment il faut que justice soit faite,
Ce qu'on doit à soi-même, à son peuple, au devoir,
Et garde le frisson de ce que tu vas voir !
Dieu ne veut plus de moi, Dieu me brise et me blâme,
Car je viens de descendre aux lâchetés de l'âme !
Jusqu'où donc tomberais-je à présent au milieu
De quel effondrement qui ferait honte à Dieu ?
Je deviendrais pareil, moi qu'un peuple vénère,
Aux lions aveuglés par un coup de tonnerre
Qui s'en viennent, captifs des ténèbres, domptés,
Conduits par un enfant aux portes des cités !
Ma force, mon honneur, mon œuvre, mon génie,
Subiraient cette lente et hideuse agonie !
Le monde, avec mépris, peut-être avec effroi,
Apprendrait à douter des hommes tels que moi ;
Aux plus grands, aux meilleurs, il ne voudrait plus croire,
Et mon abaissement calomnierait la gloire !
Non ! la honte pour l'homme après de tels combats,
C'est de toujours décroître et de tomber plus bas ;

Il doit donc, haïssant sa chair vile et grossière,
Purifier la fange en la faisant poussière !
Mahomet va mourir.

(Il va vers la coupe sous les éclairs plus rapprochés.)

ABOU-BECKER

Prophète, toi, mourir ?

MAHOMET

Non : renaître meilleur !

ABOU-BECKER

Te tuer ?

MAHOMET

Me guérir !

ABOU-BECKER

Quoi ! c'est pour Ayesha que cette chose arrive ?

MAHOMET

Quoi ! tu sais que je l'aime et tu veux que je vive !
Tiens, regarde ! Ce ciel, ces nuages en feu,
Semblent me faire signe et m'attirer vers Dieu ;
La voix de l'ouragan, ce tonnerre qui gronde,
Semblent me crier : Viens, toi qui veux fuir le monde !
Car la foudre et les vents savent que j'ai raison.

ABOU-BECKER

Non, mon fils, non. J'espère...

(Il prend la coupe, va au fond et la présente aux éclairs qui se croisent.)

Éclair, bois le poison !
Feu divin, feu sauveur, brûle de ton haleine
Le breuvage de mort !

(Un éclair terrible tombe près de lui.)

MAHOMET, avec joie, regardant la coupe.

La coupe est toujours pleine !
Mon père, à ton appel les cieux sont restés sourds.
Tu vois, je peux mourir !

ABOU-BECKER

Non, j'espère toujours :
Ce que l'un n'a pas fait, qu'un autre éclair le fasse !
Orage où Dieu se montre à l'homme face à face,
Plus près, plus près de nous lance tes flèches d'or !
Jugez-nous, cieux profonds !

(Un autre éclair tombe.)

MAHOMET, regardant avec la même joie.

La coupe est pleine encor !

ABOU-BECKER

Pour la troisième fois...

MAHOMET

Assez ! je te l'ordonne ;
Tu le vois bien, d'ailleurs, l'orage t'abandonne.

(La foudre et les nuages s'éloignent. Le ciel redevient serein. Mahomet boit la coupe.)

Viens, ange de la mort ! obéis ; sois soumis,
Toi qui m'obéissais contre mes ennemis !
Viens, j'attends !

ABOU-BECKER, tombant à genoux.

Ah ! douleur !

MAHOMET, le relevant.

Que ton âme soit forte,
Mon père !

(Allant au fond.)

Maintenant, qu'on ouvre à tous la porte

SCÈNE V

MAHOMET, ABOU-BECKER, AYESHA, SAFWAN, LA FOULE.

MAHOMET

Peuple, l'ange Azrael, mon dernier serviteur,
Devant vous, va du ciel abaisser la hauteur ;

Je permets à la mort de visiter l'apôtre !
Je n'ai plus qu'un orgueil c'est mourir mieux qu'un autre.

(Regardant Ayesha.)

Tout à l'heure quelqu'un me reprochait Jésus...
Ton calme, ta bonté, je ne les ai pas eus,
Et je suis l'envieux de ta vertu sévère ;
O Christ ! Je veux du moins imiter ton calvaire !
— Safwan... Safwan !

(Il le mène à l'écart :)

Ecoute : Dieu nous voit.
La mort, c'est le pardon qu'on donne et qu'on reçoit !
Homme, sois pardonné ! Je rachète ta faute.

(Il appelle Ayesha, et la prend à part.)

Ayesha, ma justice à cette heure est plus haute :
Puisque j'ai pu tomber dans le chemin mauvais,
Moi l'homme, toi la femme, hélas ! tu le pouvais.
Victime de ma fière et sombre destinée,
Vis pour le repentir ; femme, sois pardonnée !

(Ayesha et Safwan tombent à ses pieds en pleurant.)

MAHOMET, apercevant Sofia immobile à droite.

Sofia...

(Il va à elle et lui dit tout bas.)

Quel que soit le secret de ton cœur,
A cette heure clémente où Dieu seul est vainqueur,
Malgré ta trahison, tes noires espérances,
Je ne veux rien savoir de toi que tes souffrances !
Et le seul châtiment qui doit suivre tes pas,
Ce sera mon pardon.

SOFIA, d'une voix sourde.

Je ne l'accepte pas !
Parmi les chants, les fleurs, sous ces arcades roses,
Tu vas monter vers Dieu dans les apothéoses :
Devant ta mort superbe on verra jusqu'au bout
Un peuple prosterné : je resterai debout.

Israël, quel que soit l'ennemi qui le morde,
Ne reçoit de pardon pas plus qu'il n'en accorde !
Vainqueur on peut mourir en pardonnant — hélas !
Israël, le vaincu des siècles, ne meurt pas !

MAHOMET, avec douceur.

Et bien, je n'aurai pas même un dernier reproche
Pour toi, Juive : que Dieu te juge !

(Il lui pose la main sur le front, puis revient vers la foule.)

L'heure approche...
Je pardonne aux méchants dont j'ai subi l'effort,
Je pardonne au malheur, à la vie, à la mort !

(Il va prendre Abou-Becker par la main.)

Abou-Becker, voici mon anneau de pontife ;
Sois le chef des Croyants, sois le premier khalife,
Et dans l'ombre d'Allah marche dès aujourd'hui,
— Croyants, inclinez-vous, je le veux, devant lui,

(La foule obéit.)

L'ange vient... Ayesha, détourne ton visage
Pour ne pas voir la mort dont je sens le passage :
Je t'effrairais avec mes yeux déjà glacés !

(Il va en chancelant, et à reculons, vers le tombeau, et écarte d'un geste un peu impatient et fier ceux qui veulent le soutenir.)

Laisse-moi... j'irai seul vers la tombe. Laissez !

(Il se rapproche du tombeau.)

Hélas ! de quelque nom que l'avenir me nomme,
Je rêvais d'être un Dieu... C'est assez d'être un homme !

(Il arrive au tombeau et y pose la tête au milieu des drapeaux qui le couvrent.)

ABOU-BECKER

Avant que s'ouvre au ciel la porte où tu frappas,
Prophète, nous voulons baiser tes derniers pas !

(Il se jette à genoux, ainsi que la foule, en baisant la trace de Mahomet.)

Adieu ! va faire luire, entre les bleus pilastres
Du firmament, tes yeux mortels changés en astres !

Qu'en rayons éternels ton nom y soit écrit !
Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu, Mahomet !

(La foule répète le nom de Mahomet et tendant les mains vers lui.)

MAHOMET, relevant la tête avant d'expirer, et regardant vaguement vers le ciel.

Jésus-Christ !

FIN

NOTE. — Les événements principaux et la plupart des détails de ce drame sont rigoureusement historiques.

Par exemple, le 4e acte n'est que la mise en scène du chapitre XXIV du Koran, intitulé : *La Lumière*, et relatif à la fausse accusation portée contre Ayesha.

LE

FILS DE L'ARÉTIN

DRAME EN QUATRE ACTES EN VERS

A

M. JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Mon cher ami,

Je suis heureux de vous dédier ce drame que vous avez adopté tout de suite. L'histoire en est singulière, et je veux vous la raconter, à vous qui avez si bien écrit les annales de la vie littéraire.

Voilà vingt ans, après le succès de La fille de Roland, *votre prédécesseur, Emile Perrin, me demanda si j'avais d'autres sujets en tête ; j'en avais trois :* Les Noces d'Attila, Mahomet *et* Le Fils de l'Arétin *; il me répondit : « Donnez d'abord* Les Noces d'Attila, *puis* Mahomet *; quant au* Fils de l'Arétin, *attendez quinze ans ; aujourd'hui c'est trop tôt pour une œuvre pareille. » Emile Perrin avait raison. Cependant,* Les Noces d'Attila *durent émigrer à l'Odéon ;* Mahomet... *vous savez comment la pièce fut arrêtée à la veille d'entrer au Théâtre-Français.*

Le Fils de l'Arétin *fut plus heureux. J'en avais écrit, comme c'est mon habitude, un scenario en vers, et l'avais mis dans mes tiroirs. Il y a six ans, je le lus à Mlle Adeline Dudlay, qui me permet de l'appeler ma filleule, parce que j'ai eu la bonne chance de la présenter au Théâtre-Français. Elle en fut vivement frappée et me conseilla d'en parler à M. Le Bargy, le jeune et très intelligent sociétaire. M. Le*

Bargy se passionna pour le rôle du fils. Il me fallait trouver le père ; et je n'osais pas trop offrir ce rôle, qui n'est pas le principal, à M. Mounet-Sully ; mais M. Mounet-Sully, qui est un de mes amis les plus chers, est aussi un très noble artiste; il accepta le rôle avec un généreux empressement et consentit même, sur votre invitation, à mettre la pièce en scène, et vous avez vu avec quelle science et quel dévouement !

Je dois aussi une vive reconnaissance à mes autres éminents interprètes : Mlle Reichenberg a été, ce qu'elle est toujours, ravissante dans le rôle de Stellina ; Mlle Pierson... comment louer cette rare comédienne qui a été ici une grande tragédienne ; je ne saurais oublier Mlle Thompsen, la belle et spirituelle Arétine du premier acte.

Quant aux rôles d'hommes, je dois une notable partie de leur succès aux artistes qui les ont acceptés : M. Paul Mounet a mis en pleine lumière le rôle de Bayard, qui n'a qu'une scène, comme M. Albert Lambert fils, le rôle du Proéditeur. Je dois une reconnaissance particulière à M. Leloir, chargé d'un rôle que son habileté supérieure a placé au premier plan, ainsi qu'à M. Truffier, un des plus fins comédiens de ce temps-ci, et aux autres artistes qui ont si bien joué des rôles moindres encore.

Je vous remercie de nouveau, mon cher ami, et de tout cœur.

HENRI DE B...

PERSONNAGES

MM.

L'ARÉTIN, 31 ans, puis 41.....	Mounet-Sully.
ORFINIO, son fils, 20 ans.....	Le Bargy.
FRANCO, secrétaire, 40 ans.....	Leloir.
VENIERI, — —	Truffier.
Le Chevalier BAYARD, 48 ans.....	Paul Mounet.
LE PROVÉDITEUR DES FLOTTES, 50 ans...	Alb. Lambert fils.
ZANI, officier de Condotté, 20 à 25 ans.....	Dehelly.
GUISEPPE — —	Esquier.
TORBIDO, sculpteur, 35 ans.....	Veyret.
SALVIATI, peintre, 50 ans.....	Joliet.
SANSOVINO, architecte, 40 ans.....	Villain.
FRANTZ, helléniste, 50 ans.....	Gaudy.

MMmes

ANGÉLA, jeune veuve, 26 ans, puis 36.....	Adeline Dudlay.
LA CAMILLA, courtisane, 36 ans.....	Blanche Pierson.
STELLINA, pupille d'Angéla, 18 ans.....	Beichenberg.
AGNÈSE, Arétine, 20 ans.....	Trompsen.
ORFINIO à 10 ans.....	La petite Durand.

1523-1533

LE FILS DE L'ARÉTIN

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

ACTE PREMIER

Prologue

A Brescia, palais de l'Arétin. Magnifique salle basse encombrée de tableaux, statues, riches tapisseries, etc. Au fond, une galerie dans laquelle on aperçoit quatre laquais en riche livrée. Cette galerie communique avec la scène par un escalier de quelques marches. A droite, une grande fenêtre près de laquelle est placée une table à écrire chargée de livres et de papiers. Près de la table, le fauteuil de l'Arétin. A gauche, premier plan, la porte de l'appartement privé. Un portrait et un buste de l'Arétin couronné de lauriers ; sur la table, un encrier d'or, plumes, papiers, etc...

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCO, puis VENIERI

(Trois secrétaires (rôles muets) travaillent à une grande table au fond à gauche. Franco est assis à la table de l'Arétin, à droite, où il écrit ; un valet arrive du fond et lui donne une lettre.)

FRANCO

Comment ! c'est Venieri qui veut me voir ? Sans doute !
Un vieil ami ! J'y vais.

(Il va à la table du fond, distribue de la besogne aux secrétaires tout en parlant. — A Venieri qui paraît timidement, du fond.)

Viens donc !

VENIERI, s'arrêtant sur le seuil.

D'abord, écoute.

FRANCO

Entre !

VENIERI

Je n'ose pas : avec ces habits-là !
C'est trop beau, ce palais !

FRANCO

Eh ! qu'importe cela ?

VENIERI

Ton maître, l'Arétin...

FRANCO, l'entraînant à l'avant-scène.

Viens, que je t'examine !
Je t'ai connu jadis de moins funèbre mine
Et, comme ton esprit, ton linge était plus fin,
As-tu quelques ennuis ?

VENIERI

Un seul : je meurs de faim !
Déplore, cher Franco, le sort des calligraphes !
Adieu les lettres d'or et les nobles paraphes ;
Il faudrait ajouter à dix plus d'un zéro
Pour savoir ce que m'ont rapporté Cicero,
Lactance, Martial, Platon, Saint-Epiphane,
Car ma plume passait du sévère au profane
Et j'aimais le Romain sans détester le Grec...
Un homme m'a perdu, ruiné mis à sec !

FRANCO

Qui donc ?

VENIERI

Gutenberg.

VENIERI

Ah ! c'est logique...

VENIERI

Mais triste !
Mon cher, l'imprimerie a tué le copiste ;

J'allais donc me jeter dans l'Arno, c'est certain,
Quand j'appris qu'à Brescia le divin Arétin
T'avait pour secrétaire intime ; je te cherche,
Je te trouve et te tends les bras. Tends-moi la perche ;

FRANCO

Volontiers, cher ami.

VENIERI, avec expansion.

Merci, mon cher Franco !

FRANCO, l'entraînant à l'avant-scène, à droite.

Seulement, parlons bas : ces murs ont de l'écho.
Tu veux entrer céans ?

(Il range des papiers sur la table de l'Arétin.)

VENIERI, humblement, regardant la table du fond.

Comme aide-secrétaire,
S'il se peut.

FRANCO

Oui, mais...

VENIERI, inquiet.

Quoi ?

FRANCO, il le fait asseoir près de lui auprès de la table.

Je ne dois rien te taire.
Connais-tu l'Arétin ?

VENIERI

De sa personne, non ;

(Avec admiration)

De nom, certainement.

FRANCO

C'est un terrible nom,
Mais l'homme qui le porte est plus terrible encore,
Où le diable le prit, personne ne l'ignore :
Apprenti relieur à Pérouse d'abord,
Il s'en alla, déjà prompt à virer de bord,

Chercher fortune à Rome, à Venise, en Toscane ;
Bâtard d'un gentilhomme et d'une courtisane,
Son cœur était gonflé de tous les appétits,
Les féroces, les vils, les grands et les petits.
Il les a satisfaits.

VENIERI, avec envie.

Je voudrais savoir comme !

FRANCO

Oh ! par tous les moyens ! car c'est un habile homme ;
C'est lui qui le premier, sous nos yeux éblouis,
Trouva l'art d'exploiter son siècle et son pays.

VENIERI, curieux.

L'exploiter ?... Et comment ?

FRANCO

Mais !... l'éloge ou le blâme
Par la plume qui vaut la pointe d'une lame ;
Et l'orgueil que l'on flatte ou l'effroi qu'on répand,
Tout cela vaut son prix ! — Tour à tour fier, rampant,
Effronté, froid, cruel, insolent, perspicace,
Demandant un trésor pour une dédicace,
Adroit calculateur qui pèse et qui connaît
Ce que peut de venin contenir un sonnet,
Ayant l'intarissable et farouche génie
De l'insulte, du rire et de la calomnie,
Prodiguant l'invective aussi bien que l'encens,
Attaquant les meilleurs comme les plus puissants,
Vendant son style comme un Suisse son courage,
Spadassin de l'esprit qui se bat avec rage,
Osant tout, faisant tout et rêvant plus encor,
Il gagne à ce métier douze mille écus d'or...

FRANTZ, entrant.

Le divin Arétin ?

FRANCO, brusquement.

N'est pas là.

FRANTZ

Puis-je attendre ?

FRANCO

Attendez.

(A Venieri.)

Comprends-tu ?

VENIERI

Je commence à comprendre.

(Débrouillant son idée finement.)

« Quand le paon vaniteux braille, on lui dit : « Bravo !
« On t'a calomnié ! Ton chant c'est l'art nouveau,
« L'art sublime, le plus éclatant que nous eûmes ! »
Pendant que l'oiseau chante on lui vole ses plumes !

FRANCO

Tu m'as très bien compris. Mais tu ne sais pas tout ;
Arétin sert les gens chacun selon son goût ;
Il vend à des prix fous, à ceux que rien n'étonne,
Ses vers dont rougiraient Apulée et Pétrone !

(Entrent plusieurs seigneurs.)

Aussi, vois donc quel luxe !

VENIERI, regardant autour de lui avec admiration,

Un palais d'Orient !

FRANCO

Que plus d'un roi d'Europe envie, en le payant.

VENIERI

Il me tarde de voir le dieu d'un si beau temple,
Sans l'espoir, par malheur, de suivre son exemple !

FRANCO

Nous l'attendons. Il est parti dès le matin
Pour quelque rendez-vous...

VENIERI

Galant ?

FRANCO

Et clandestin !

(Montrant la porte de gauche.)

Car c'est ici qu'il a, comme un sultan d'Asie,
Son vrai harem !...

VENIERI, avec un soupir.

Heureux qui suit sa fantaisie !
Il a des enfants ?...

FRANCO

Oh ! bien peu ! Les médisants
Content qu'il eut un fils voilà neuf ou dix ans ;
Mais, comme ce qui peut l'enchaîner, il l'évite,
Il laissa là le fils et la mère au plus vite ;
Il n'en parle jamais et n'y songe pas plus
Que le vent de la mer aux navires perdus !
Tels sont, en abrégé, l'homme et ses aventures.

(Il remonte vers le dressoir et verse du vin pour lui et pour Venieri à qui il offre aussi une pâtisserie que celui-ci dévorera avec des mines gourmandes pendant le couplet suivant.)

VENIERI

On l'estime pourtant ?

FRANCO, gagnant la gauche pour s'éloigner du groupe de clients qui sont entrés graduellement et qui attendent près de la fenêtre.

C'est selon les natures !
Son nom à Clément sept fit froncer les sourcils,
Mais il tourna la tête à Jean de Médicis ;
De grands hommes, Titien et même Michel-Ange,
En frémissant d'ailleurs, portent ce joug étrange ;
Vois son buste lauré comme un César Romain,
Il est de Torbido qui sera grand demain ;
Vois son portrait signé Titien, jamais peut-être
Dans un cœur, plus à fond, ne fouilla l'œil du maître ;
Enfin, qui le croirait ? L'empereur Charles-Quint
Au roi François premier dispute ce coquin !...
Le vrai, c'est qu'on le craint comme l'on craint la guerre.

VENIERI

Je vois, mon cher Franco, que tu ne l'aimes guère!
Cependant...

FRANCO

Je le sers! Pour vivre. — Je le hais!
Cet homme, dont le sort comble tous les souhaits,
Est un maître implacable, oui! Pour deux épigrammes
Que j'écrivis, c'est vrai, contre une de ses femmes —
Les Arétines, comme on les appelle ici —
Il me fit bâtonner... C'est elle!

Agnèse entre avec plusieurs autres Arétines et va frapper familièrement sur l'épaule de Franco, puis s'éloigne.)

VENIERI

Celle-ci?

FRANCO

Mon pain me coûte cher, tu vois, mais je me venge
A regarder de près ce colosse de fange! —

AGNÈSE, de loin, levant sa coupe,

Seigneur Franco, salut! A ta santé je bois!

(Se rapprochant graduellement avec ironie.)

N'irons-nous pas couper des rameaux dans les bois?
On fait de bons bâtons avec les jeunes chênes!
Evviva, mon poète! A tes œuvres prochaines!

(Éclats de rire. Elle boit en riant, puis remonte vers le dressoir où la rejoignent bientôt quelques nouveaux venus qui échangent avec elle des poignées de mains et des bavardages à voix basse.)

FRANCO, à Venieri, un peu étonné, mais charmé de ces allures nouvelles pour lui.

Veux-tu toujours entrer chez nous?

VENIERI, hésitant d'abord, puis vidant son verre et trouvant le vin bon.

Ma foi! ma foi!
Oui. La brutalité n'a pas prise sur moi;
Celle d'un maître, il faut, plus terrible fût-elle,

L'oublier en buvant son vin de Moscatelle !
Je reste.

(Entrent Torbido et Sansovino qui vont rejoindre et saluer les autres seigneurs déjà groupés à droite.)

FRANCO

C'est fort bien ! Et tu vas dès ce jour
Apprendre ton métier.

(Montrant le groupe qui s'est formé à droite, au fond du théâtre.)

Voici toute la cour
Du sublime Arétin : sculpteurs, peintres, poètes,
Chanteurs qui viennent tous, comme des alouettes,
A l'appel du chasseur pour se prendre au miroir !

SCÈNE II

LES MÊMES, TORBIDO, SANSOVINO, SALVIATI, FRANTZ, sont entrés successivement pendant la fin de la scène précédente.

TORBIDO, se détachant du groupe, à Franco.

Le divin Arétin daignera-t-il nous voir,
Nous, ses admirateurs, aujourd'hui ?

FRANCO, avec dédain.

Je le pense.
C'est l'heure où d'habitude il accorde audience ;
Vous allez l'admirer de près !... Chut ! c'est son pas.

VENIERI

Voilà donc le divin Arétin.

FRANCO

Chapeau bas !

(Les secrétaires se lèvent. Arétin entre rapidement, d'assez méchante humeur, avec son page. Tous les assistants s'inclinent. Il salue distraitement. Le page français lui donne la lettre et se retire. Il la lit, fait un mouvement de joie et, sans répondre à Torbido, se dirige souriant vers sa table à écrire. Il se débarrasse graduellement de son épée, de son chapeau et de ses gants qu'il donne à son page. Celui-ci sort par la porte de droite allant dans la chambre de l'Arétin. Il rentrera un moment après pour servir à boire.)

SCÈNE III

LES MÊMES, ARÉTIN

TORBIDO

Maître Arétin, honneur à Votre Seigneurie !
Nous venons tous offrir...

ARÉTIN, avec une légèreté hautaine.

Un instant je vous prie !
Il faut que je contente — à regret quelquefois —
Une foule de ducs, de princes et de rois !

(Il va vers la table et écrit rapidement.)

Franco, fais à l'instant porter cette réponse
A l'envoyé du roi de France qu'on m'annonce. —
Attends. A Brescia, le chevalier Bayard
Hier est arrivé. Va chez lui de ma part ;
Sous les murs de la ville il fut blessé naguère,
Et puisqu'il y revient à la fin de la guerre,
Je tiens à le connaître, à l'accueillir. Chez moi
Dis-lui qu'il trouvera l'envoyé de son roi ;
Il comprendra ma force, à ce que j'ose croire,
Et, s'il sait me gagner, j'écrirai son histoire!

(Regardant Venieri.)

Mais, Franco, quel est donc ce drôle mal vêtu?

FRANCO

C'est un homme qui n'a pour biens que sa vertu!
Mais très bon calligraphe.

VENIERI

Et serviteur fidèle!

ARÉTIN

Ah !

(A Franco.)

Fais-lui copier ma dernière nouvelle
Des *Songes d'Arétin*, pour voir...

[Il s'interrompt en voyant Sansovino.]

(Franco mène Venieri à la table des secrétaires, l'installe et sort après avoir pris sa coiffure et son manteau.)

ARÉTIN

Sansovino!

SANSOVINO

Cher maître!

ARÉTIN

Il me faudrait un palais sur l'Arno,
Florence m'a nommé de son académie,
Et je veux faire honneur à cette ville amie!
Les terrains sont-ils chers à Florence?

SANSOVINO

Très chers!
Mais je sais, Arétin, qu'ils vous seront offerts.
Quant au reste, mes mains ne vous sont pas suspectes?

ARÉTIN

Non; je proclame en toi le roi des architectes!

(A un autre.)

Bonjour, Frantz? Traducteur des poètes anciens!
Ton talent me plaît fort et c'est pourquoi je tiens
A la traduction que je t'ai demandée.

FRANTZ, tirant un papier de sa poche.

De Sapho? La voici.

ARÉTIN, prenant et lisant.

Voyons... Hum... Fausse idée!
Sapho n'aurait pas dit cela. Tu t'es trompé.

FRANTZ

Comment?

ARÉTIN

Le sens t'a sans doute échappé.

FRANTZ

Mais...

ARÉTIN

Dans le texte grec la pensée est plus fine.

FRANTZ

Vous savez donc le grec, maître?

ARÉTIN

Je le devine!

— A présent,

(Entrée de Salviati.)

Car je veux clore l'entretien,
A Pise tu verras mon libraire et le tien;
Rappelle-lui qu'il doit pour mes deux derniers livres,
En bon or trébuchant, payer cinq mille livres.

(Il lui donne le papier et va à un autre visiteur.)

Ah! Torbido...

(Lui secouant les épaules.)

Bonjour, mon petit Phidias!
Voilà le Spartacus qu'hier tu m'envoyas :

(Montrant le buste.)

Chef-d'œuvre!

(Passant à un autre visiteur et lui donnant la main.)

Salviati, je crois que l'on va rire!
Je vais faire imprimer ma dernière satire
Contre notre ennemi commun, le Tintoret.

SALVIATI

Ce pauvre Tintoret! Je le plains.

ARÉTIN

Il faudrait
L'écraser pour toujours! Il me brave, il me raille,
Il ne rend pas hommage! Il mourra sur la paille.
— A présent, Salviati, je réclame de toi
Un service...

SALVIATI

Lequel?

ARÉTIN

Mais je n'ose...

SALVIATI

Pourquoi?

ARÉTIN

Eh bien, voici le fait ; mes amis de Venise
Veulent, on me l'a dit, me faire une surprise,
Frapper une médaille où sera mon portrait,
Avec exergue. Allons, cher peintre, un simple trait...
Prends ton crayon.

SALVIATI, un peu ironiquement.

Honneur insigne !

TORBIDO, de même.

Oh ! oui, mon maître !

(Salviati se met à dessiner de l'autre côté de la table, assis le dos au jour, en regardant de temps en temps l'Arétin qui va s'asseoir sur le grand fauteuil. Agnèse se place à ses pieds sur des coussins, la tête sur ses genoux, pendant qu'une autre Arétine, debout derrière Salviati, le regarde dessiner. — Torbido à l'avant-scène, dos au public, suit le travail et le conseille discrètement.)

ARÉTIN, à Salviati.

Suis-je bien là ?

SALVIATI, dessinant.

Très bien.

TORBIDO, à l'Arétin.

Plus de profil, peut-être !

SALVIATI

Maître Arétin, pendant que je dessine, il faut
Que vous parliez... Cela me sert ; le front plus haut !

FRANTZ

Travaillez-vous cher maître, à quelque œuvre nouvelle ?

ARÉTIN

Oui, j'ai même un sujet qui hante ma cervelle !
C'est une tragédie...

SALVIATI

Oh ! oh ! — Et le sujet ?

ARÉTIN

Les *Horaces !*

FRANTZ

Très beau !

TORBIDO

Mais c'est plus qu'un projet ?

ARÉTIN

Oui, certes. Seulement, Melpomène est bourrue.

TORBIDO

Le sublime n'est pas un gueux qui court la rue !
— Mais il viendra chez vous.

ARÉTIN, caressant les cheveux de la jeune femme.

Vous voyez, on l'attend !

(Eclats de rire.)
(A Venieri qui lui apporte sa copie.)

Ecriture admirable !

VENIERI, modeste.

Oh ! mon maître !...

ARÉTIN

Un instant,
Achève.

VENIERI, montrant le manuscrit.

C'est tout.

ARÉTIN, regardant le manuscrit et comparant la copie, étonné.

Ah ! — Répétons ma morale
Ordinaire... qui n'a rien d'une pastorale !
Ecris :

(Il rend la copie à Venieri qui va écrire à la table du fond.)

« Ainsi finit en l'an treize cent vingt
« Cette histoire. A la cour le beau page revint
« Et vécut sans remords comme l'auteur des *Songes :*
« Famille, amour, patrie, autant de gais mensonges !... »

TOUS, avec rires et applaudissements.

Bravo ! Viva ! viva !

(L'Arétine se lève en battant des mains et, dans un transport d'enthousiasme, va pour l'embrasser. Il l'écarte doucement du geste. Alors, boudeuse, elle remonte vers les autres, au fond.)

TORBIDO

Maître vous avez tout :
La gaîté qui déborde et cependant le goût ;
Les sept cordes qu'un dieu païen mit à sa lyre,
Et, chose étrange ! avec le drame et la satire,
L'élégie et l'idylle...

SANSOVINO

Oui, car, sans compliment,
Votre livre nouveau, maître...

SALVIATI

Noble et charmant,

ARÉTIN

Mes vers sur Angéla vous plaisent !

SALVIATI

Du Pétrarque !

TORBIDO, bas, ironique.

Au moins !

SALVIATI, bas.

Non, mais il est le vent et moi la barque !

SANSOVINO

Voyons cher Arétin, ne soyez pas discret !
Quelle est cette Angéla ?...

ARÉTIN

Ceci, c'est mon secret.

TORBIDO

C'est que vos ennemis voudraient donner à croire
Que c'est un simple... rêve !

ARÉTIN

Alors, voici l'histoire.

AGNÈSE

Bon maître, nous allons nous amuser, je crois.

ARÉTIN

Non, et je te défends de rire cette fois :
Pour nous tous, que l'on hait, qu'on aime ou qu'on admire,
Il vient toujours une heure où l'on ne doit pas rire!
Mais donnez-moi ma coupe!

(L'Arétine se précipite vers la coupe et la lui apporte, tandis qu'une autre prend la coupe au page et verse à boire.)

Oui, ce vin de l'Etna
Que le doge Gritti l'an dernier me donna,
Semble meilleur encore dans ma coupe sculptée
Par Cellini — par moi, pour lui plaire acceptée!

(Tous boivent et s'asseoient autour de l'Arétin.)

TORBIDO

Maître, nous attendons.

ARÉTIN

Voici. J'avais vingt ans;
Je ris moi-même, allez! quand je songe à ce temps.
J'étais pauvre, et pourtant sans fiel et sans envie,
Buvant tous les rayons du printemps de la vie.
Rempli d'illusions... ce qui suffit enfin
A tromper l'appétit lorsque le cœur a faim.
J'apprenais un métier dangereux, quoique honnête:
Relieur! Prose et vers, cela monte à la tête!
Un jour, j'allai porter quelque missel fort beau
Chez un vieux gentilhomme à mine de corbeau;
Il avait une fille, une enfant presque encore
Chaste, grave et pourtant souriante : une aurore!
Si vous voulez savoir quand, pourquoi je l'aimai,
Faites ces questions à la brise de mai!
Bref, comprenant alors l'amour de cette sorte,
Je demandai sa main...

AGNÈSE, avec un éclat de rire.

On vous mit à la porte!

ARÉTIN

Son père préféra je ne sais quel seigneur,
Dont je n'ai pas pleuré la mort, non, sur l'honneur!

SANSOVINO

Veuve! C'est là pour vous une chance sans doute!

ARÉTIN

Je ne crois pas! je viens de faire fausse route.
On m'avait informé qu'elle est à Brescia,
En ce moment, couvent de *la Célestia;*
J'ai frappé, tout à l'heure, à cette sainte porte...
On eût reçu Satan de façon plus accorte!
En entendant mon nom la sœur tourière a pris
La fuite avec terreur — je n'ai donc rien appris.
De revoir Angéla nul espoir ne me reste;
Et voilà mon idylle où mon rôle est modeste!
Parfois ces souvenirs lointains, ces rêves morts,
Sur mes livres nouveaux me donnent des remords.
— Voilà pourquoi ces vers écrits à sa louange,
Je les publie. Ils sont chastes, cela me change.

(Entrée de Bayard dans le groupe.)

SANSOVINO

Beaucoup! mais mieux encor l'histoire doit finir :
Je suis certain qu'un jour vous la verrez venir
Et vous remercier, cette belle inhumaine;
Elle vous doit sa gloire, et la gloire ramène
Les orgueilleuses.

TORBIDO

Oui!

SALVIATI, se relevant et montrant son dessin.

C'est fait.

ARÉTIN, examinant le dessin.

C'est étonnant!

TORBIDO

C'est très beau, Salviati!

(Entrée de Franco.)

ARÉTIN, à Franco.

L'exergue maintenant!

VENIERI

« *Divinus Arétinus, flagellum principium.* »

FRANTZ, traduisant.

« *Le divin Arétin, fléau des princes.* »

SANSOVINO

Diable!
Les princes se pourront fâcher.

ARÉTIN, dédaigneusement.

C'est peu croyable!

FRANCO, arrivant du fond.

Ils sont tous à nos pieds.

ARÉTIN

C'est vrai! dans peu d'instants
Vous pourrez en juger. Un seigneur que j'attends
Prouvera que j'ai droit de parler de la sorte.

FRANCO, revenant du fond.

Maître, c'est l'envoyé de France et son escorte.

(Mouvement général de sortie discrète. Les Arétines vont rentrer dans les appartements.)

ARÉTIN, aux assistants.

Restez pour recevoir l'ambassadeur du roi!

FRANCO, à Venieri, bas.

On veut avoir aussi son peuple autour de soi!

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'ENVOYÉ DU ROI DE FRANCE
LE CHEVALIER BAYARD

L'ENVOYÉ DU ROI

Maître Arétin, le roi de France qui m'envoie
A reçu votre lettre avec très grande joie ;
L'éloge solennel que vous faites de lui
Le touche et, de sa part, je vous offre aujourd'hui
Cette chaîne d'or pur et d'émeraudes.

ARÉTIN

Celle
Que Charles-Quint m'offrit était certes moins belle !
Tiens, Torbido, regarde...

TORBIDO

Un chef-d'œuvre, en effet.

ARÉTIN, mettant la chaîne à son cou.

Remerciez le roi de l'honneur qu'il me fait !
Je ne suis point ingrat, et, vienne l'occurrence,
Je rendrai, comme il sied, service au roi de France !
— Le roi n'a pu manquer de vous charger aussi
D'une lettre pour moi ?...

L'ENVOYÉ, cherchant dans son pourpoint.

La lettre, la voici.

ARÉTIN

Donnez.

BAYARD, avançant, à l'envoyé.

Ne donnez pas cette lettre à cet homme.
Je la prends et je la garde.

ARÉTIN

Comment se nomme
Celui qui parle ainsi ?

VENIERI, à Franco.

Quelque fou, par hasard ?

L'ENVOYÉ

Le chevalier Bayard.

TOUS

Le chevalier Bayard !

ARÉTIN, un peu déconcerté.

Ah ! Bayard ! Je comprends, et l'on aime, à mon âge,
Qu'un héros s'abandonne à quelque badinage,
C'est fort bien. Mais ce jeu ne peut durer longtemps.
Chevalier, rendez-moi cette lettre. J'attends !...

BAYARD, mettant la lettre dans son pourpoint.

Venez la prendre.

ARÉTIN

Un fou, décidément vous l'êtes !
Le roi saura par moi l'affront que vous lui faites.

BAYARD

On ne serait ni bon soldat, ni bon chrétien,
Si l'on servait les rois sans jamais risquer rien !
Je ne suis qu'un soldat, fait d'une rude écorce,
Et je ne parle guère à moins qu'on ne m'y force.
Donc, un seul mot : gardez la chaîne, le collier ;
Ce n'est rien, c'est de l'or ! La lettre...

ARÉTIN

Chevalier,
Vous venez de me faire une insulte publique ;
L'insulté répondra ; que l'insulteur s'explique !

BAYARD

Vous avez tort, car j'ai le parler dur et franc,
Et je mets toute chose et tout homme à son rang.

ARÉTIN

C'est ma coutume aussi. C'est pourquoi je vous somme
D'accuser, de parler, d'agir en gentilhomme.

BAYARD

Vous le voulez ? — Eh bien... à Marignan le soir,
Le roi François premier désira, sans surseoir,
Être armé chevalier ; ce n'était pas jactance,
Car il avait battu les Suisses d'importance
Et soutenu leurs chocs, droit comme un mur d'airain.
Or, c'est moi que le roi choisit pour son parrain.
Lors, je me dis, allant au fond de toute chose :
« C'est un devoir de plus que cet honneur m'impose
Cette paternité doit être, selon moi,
Sévère d'autant plus que le fils est un roi ! »
Je trouve que mon fils, écrivant cette lettre,
Vous a fait un honneur qui le peut compromettre,
Car vous la publieriez, plus cynique et hautain,
Pour coller ce grand nom au nom de l'Arétin !

ARÉTIN

Ce nom de l'Arétin, tout un peuple l'honore.

BAYARD

Ce peuple-là devrait, s'il tient à vivre encore,
Vous chasser comme un traître au milieu des affronts.

ARÉTIN

Je ne le trahis pas.

BAYARD

Mais si ! tu le corromps !
Certes, il faut entourer d'un éternel éloge,
L'écrivain noble et pur qui jamais ne déroge,
Qui, debout sur la brèche, au mal seul s'attaquant,
Défend la vérité comme un soldat son camp,
Que pour ces gloires-là, le fondeur habitue
Le bronze des canons à devenir statue,
Le bronze sera fier ! Et ce triomphe est doux,
Et ce triomphe est bon ! Mais justice pour tous !
La mauvaise herbe, il faut qu'on la brûle ou la fauche :
Maudites soient du ciel les œuvres de débauche !
Leur influence, hélas ! flattant nos vils penchants,
Commence sur des rois aveugles ou méchants ;

Bientôt, après le chef qui l'aime ou la tolère,
Elle va gangrener la masse populaire.
Et l'œuvre, détestable à chacun de ses pas,
Fait d'autant plus de mal qu'elle descend plus bas !
Moi soldat, je le sais, je sais que tel ouvrage,
En abaissant l'esprit, abaisse le courage !
Qui pense et qui vit mal ne peut pas bien mourir,
La mort est chaste et veut, quand elle vient s'offrir,
Qu'on l'accueille le front calme, l'âme affermie,
Les mains et le cœur purs comme une austère amie !
C'est pourquoi tes leçons, tes exemples aussi,
Sont mauvais ; c'est pourquoi Bayard te traite ainsi,
— Tu ne reverras plus Bayard, quelque bombarde
Peut m'étendre demain sur la terre lombarde ;
Mais j'ai servi mon Dieu, ma patrie et mon roi,
Et j'ai fait quelque bien, peut-être même à toi !

ARÉTIN

Monsieur l'ambassadeur, c'est le roi que regarde
Cet affront...

BAYARD, à l'ambassadeur qui le regarde.

Je m'en charge !

L'ENVOYÉ, s'inclinant.

En ce cas...

(Fausse sortie.)

ARÉTIN

Prenez garde !
C'est le roi qui m'insulte alors !... Et ce départ...

L'ENVOYÉ, avec une gravité plus grande.

On ne saurait mal faire en imitant Bayard.

ARÉTIN

Ah ! c'est ainsi, vraiment ? Puisque l'on veut la guerre !
Avec l'Arétin... C'est qu'on ne le connaît guère !
Vous vous repentirez ! Et d'abord, ce collier !...

(A Agnèse, avec un éclat de rire)

Je te le donne au nom du roi François premier !

(Il le jette aux Arétines.)

BAYARD

Insolent !

ARÉTIN

Cette plume et cette page blanche,
Vous les voyez?... Eh bien, c'est là qu'est ma revanche.
Bon chevalier Bayard du Terrail, vous savez
Que vous êtes perdu si j'écris...

BAYARD, sortant, suivi de l'Envoyé de France et de son escorte.

Ecrivez !

SCÈNE V

ARÉTIN, FRANCO, VENIERI, TORBIDO, SALVIATI, SANSOVINO

ARÉTIN

Restez, amis, restez ! Vous avez vu l'outrage,
Vous verrez la vengeance.

FRANCO, bas à Venieri.

Il écume de rage !

ARÉTIN

Vous m'aiderez d'ailleurs, car vous devez savoir
Sur ce Bayard beaucoup de choses ?

FRANCO

On peut voir !

ARÉTIN

Bien ! Il est dans mes mains que le diable l'en tire !
En chasse donc ! Taïaut, chiens noirs de la satire !
Mordez-moi, fouillez-moi dans les flancs ce héros ;
Un morceau de Bayard pour chacun de vos crocs !
— Cherchons, puis écrivons, et que ce soit terrible !
Examinons, passons toute sa vie au crible !
— Et d'abord... Savoisien de naissance et de nom,
Il vendit son épée au roi de France...

FRANCO

Non ;
Il naquit Dauphinois, et l'on sait au contraire
Que le duc de Savoie en fit don à son frère
Louis douze...

VENIERI, doucereusement.

Le fait est trop connu...

SANSOVINO, de même.

C'est clair.

ARÉTIN

Soit ! — Voici qui vaut mieux vraiment, c'est un éclair !
On dit que par son oncle — il était encor page —
Il fit adroitement payer son équipage
Pour un tournoi...

SALVIATI

Le fait est partout rappelé.

FRANCO

Mais l'oncle y consentait.

ARÉTIN

Disons qu'il l'a volé ! —

VENIERI

Oui !

SALVIATI

Nul ne le croira.

FRANCO

Ce serait ridicule !

ARÉTIN

Pourtant, je veux trouver, je le veux par Hercule ! —
Ah ! son duel avec ce seigneur espagnol...
Il y fut déloyal !

FRANCO

Non ! l'histoire du vol
Etait meilleure encore... c'est absurde !

SALVIATI

Chimère !

ARÉTIN

Oui, vous avez raison. Si j'insultais sa mère ?

SALVIATI

Une sainte !

AGNÈSE

Oh ! non ! pas les mères !

SALVIATI

C'est hideux !

ARÉTIN

Voilà bien les amis quand on a besoin d'eux !

(A part s'approchant de la table et prenant la plume.)

Puisque la vérité défend partout cet homme,
Inventons hardiment ; cela vaut mieux, en somme.
On a toujours pour soi, lorsque l'on s'y prend bien,
Les méchants et les sots, et puis les gens de bien !

(Entrée d'Angela au fond.)

Quand sur un honnête homme on invente une histoire !
Il n'est tels que les gens honnêtes pour y croire !
— Déshonorer Bayard... quel succès !

(Il se met à écrire avec fureur.)

C'est cela !

Qui m'en empêcherait ?

ANGELA, s'avançant, soulevant un peu son voile.

Arétin !

ARÉTIN, se retournant.

Angela !

(A ses amis.)

Laissez-moi tous.

(Aux Arétines.)

Allez !

(Les hommes sortent par le fond avec des chuchotements et des salutations. Les Arétines entrent dans leur appartement. — Arétin pousse le verrou.)

SCÈNE VI
ARÉTIN, ANGELA

ARÉTIN

Quoi ! vous ici, madame ?

ANGELA, avec gravité.

Et d'abord... cet écrit, oui, ce projet infâme,
Vous le déchirerez tout à l'heure.

ARÉTIN

Et pourquoi ?

ANGELA

Vous le saurez bientôt. — Mais je venais pour moi
Et je venais pour vous. Si j'ai franchi la porte
De l'Arétin, croyez qu'à tous deux il importe !
Je viens pour détourner un scandale, un danger :
Mon père a le devoir, le droit de me venger,
Et, l'épée à la main, veut vous demander compte
D'un livre...

ARÉTIN

En votre honneur !

ANGELA

Pour nous c'est à ma honte !
Pour apaiser mon père — Arétin, il le faut —
Faites jeter ce livre aux flammes aussitôt ;
Il ne me convient pas de servir de matière
Aux étranges propos de l'Italie entière !
A ces conditions j'oublierai le passé,
Mais que mon nom par vous ne soit plus prononcé !

ARÉTIN

Tant de sévérité, tant de cruauté d'âme,
Me blessent jusqu'au cœur : je refuse, madame !
D'ailleurs, à parler franc, je ne m'explique pas
Que votre dignité fasse de tels éclats !
Ma gloire est au-dessus des dédains qu'on lui marque,
Laure de Nove a-t-elle ainsi traité Pétrarque ?

ANGELA

C'est votre châtiment si mon honneur jaloux
Met une différence entre Pétrarque et vous !
Son amour était fait de respect, mais le vôtre !
Dans quel cloaque vil votre Muse se vautre !
Vos ouvrages, romans, dialogues, sonnets,
Par leurs titres — c'est trop déjà ! — Je les connais ;
Histoires sans pudeur d'héroïnes infâmes,
Et vous mêlez mon nom à celui de ces femmes !

ARÉTIN

Si je n'ai pas vécu du mal plus éloigné,
A qui la faute ? A vous qui m'avez dédaigné.
L'amour ne rend pas fier, et j'osai tout vous dire.
Tenez, je vois encor ce dédaigneux sourire
A vos lèvres...

ANGELA

Mais non ! Ce ne fut pas mépris,
Ce fut l'instinct d'un cœur inquiet et surpris,
Et ma jeune raison me fit déjà connaître
Dans ce que vous étiez ce que vous deviez être !
Je vous demande donc, pour la dernière fois,
D'anéantir ce livre.

ARÉTIN

Eh bien, non, non ! Je vois
Que vous ménagez peu la dignité des autres,
Mais pour parler ainsi quels droits sont donc les vôtres ?
Pour réclamer sur moi ce souverain pouvoir,
Pour moi qu'avez-vous fait ?

(Il s'assied brusquement.)

ANGELA

Vous voulez le savoir?

ARÉTIN

Ah! oui.

ANGELA

C'est donc l'instant : j'ai voulu choisir l'heure,
Et celle-ci sans doute est encor la meilleure.
— Voilà six ans à peine, à Pérouse, vivait
Un pauvre enfant sans père et sans mère ; il n'avait
Pas de nom, mais le peuple au rire impitoyable,
L'appelait : « *Le bâtard de ma tante et du diable* » ;
Il mendiait son pain, dans la rue, en haillons,
Couchait avec les chiens quand les chiens étaient bons,
On disait qu'il portait malheur, et ces chimères
Sont terribles, car tous le haïssaient : les mères
Le battaient, le forçant à changer de chemin ;
Un jour, je vis cela... je le pris par la main,
Je l'emmenai chez moi. Je savais son histoire :
Une fille séduite, une trahison noire ;
Sa mère se nommait Camilla — maintenant
La Camilla!

ARÉTIN, avec plus de surprise que d'émotion.

Mon fils! mon fils!

ANGELA

En apprenant
Qu'il était votre fils, en effet, ma pensée
D'un étrange remords fut comme traversée ;
Je me dis : « L'Arétin m'aimait, il s'est offert ;
J'ai refusé ; j'ai bien fait, mais il a souffert!
Il est juste, il est bon — Dieu m'approuve, j'espère —
Que le fils soit du moins plus heureux que le père
Ce pauvre être que rien au monde ne défend
Et que l'on hait déjà... j'aimerai cet enfant!
Fils d'un père coupable et d'une mère infâme,
Je le prends, je serai la mère de son âme!

Le fils de l'Arétin et de La Camilla
Est le mien désormais.

ARÉTIN, avec admiration — se levant.

Vous avez fait cela?

ANGELA

Oui. C'était mon devoir. Ce fut ma récompense,
Et je vous dois beaucoup peut-être, quand j'y pense;
J'étais veuve, sans fils, sans amour, sans espoir!
Sans but... Cet orphelin m'a donné le devoir!
J'eus d'abord beaucoup plus de peine que de joie;
L'enfant, avec ses yeux de jeune oiseau de proie
Me regardait, tremblant à chacun de mes pas,
Et son premier mot fut : « Femme, ne me bats pas! »
Il avait tort de craindre; et bientôt l'habitude
De se sentir aimé, la douce quiétude,
Le repos, le bien-être, un mot tendre, un regard,
Eurent apprivoisé l'oiseau triste et hagard;
Il grandit et devint plus joyeux; un soir même
Il dit en m'embrassant : « Ma mère, je vous aime! »
Je lui donnai pour nom : Orfinio. Voilà
Qu'il a dix ans bientôt.

ARÉTIN, avec une admiration plus émue.

Vous avez fait cela!

ANGELA

J'ai fait plus. Autrefois, quand les veuves romaines
Avaient juré de fuir les passions humaines,
Elles portaient au front, de longs voiles couvert,
L'humble et chaste bandeau de laurier toujours vert;
C'est la coutume encore, et j'ai voulu la suivre.
Pour qu'au devoir mon cœur sans réserve se livre,
Ce signe de veuvage éternel, il est là,
Sur mon front pour toujours

ARÉTIN, s'agenouillant.

Vous avez fait cela!
Que ferai-je pour vous à mon tour? Rien qui compte!

Quel service inventer dont vous n'eussiez pas honte?—
Si!... Cet homme, Bayard, qui vient de m'outrager,
Vous désiriez...

(Il prend la page où il écrivait et va la déchirer, mais il hésite.)

Pourtant, c'est doux de se venger!

(Après un long effort, la lui donnant.)

Déchirez cette page.

ANGELA

Ah! c'est bien!

ARÉTIN, un peu fiévreux.

Quant au livre
Où mon orgueil a mis votre nom... je vais suivre
Vos ordres : il sera détruit. N'ajoutez rien.
O vertu! Dévouement! Exemple!

(Saisissant sa poitrine dans ses mains.)

Ah! le vaurien!
Quoi? J'avais dans le cœur ces hontes, ce délire,
Et j'osais vous aimer! Et j'osais vous le dire!
Ah! j'étais criminel lorsque je vous aimais!

ANGELA, gravement.

Ne m'en parlez donc plus.

ARÉTIN, avec force.

Je le jure : jamais!

ANGELA, solennellement.

Je reçois ce serment!

ARÉTIN

Et vous pouvez y croire;
Ame auguste, n'ayez plus peur de l'âme noire!
Non! Je me juge enfin : je suis le fils perdu
D'une nation folle et d'un siècle éperdu;
Pour le mal seulement mon cœur fut énergique,
Et je marche peut-être à quelque heure tragique!
Oubliez-moi. Gardez l'enfant. C'est mon devoir
De vous le laisser. Mais je voudrais bien le voir,

Une fois seulement, c'est tout ce que j'implore ;
Plus tard vous jugerez si j'en suis digne encore,
Quand pourrai-je le voir ?

ANGELA

A l'instant même ici :
J'ai prévu, j'espérais ce désir.

ARÉTIN

Oh ! merci.

(ANGELA va vers la porte par laquelle elle est entrée.)

ANGELA, appelant.

Orfinio !

(L'enfant paraît dans le fond.)

Venez !

(L'enfant rentre, conduit par une servante qui se retire sur un geste d'Angela.)

SCÈNE VII

ANGELA, ARÉTIN, ORFINIO

ANGELA, allant le prendre par la main.

Mon enfant, votre père,
Après un long voyage — et pour longtemps j'espère —
Est de retour. Il faut l'aimer dès aujourd'hui.

ORFINIO

Comme je vous aime ?

ANGELA

Oui... Tendez les bras vers lui.

ORFINIO

Non ! j'ai tant de bonheur quand c'est vous que j'em-
[brasse !
Et j'ai peur...

ANGELA

Mon enfant, obéissez, de grâce

ORFINIO

Ma mère, j'obéis.

ANGELA

Ouvrez-lui bien vos bras.

(A l'Aretin.)

Embrassez votre fils... allons!

ARÉTIN, reculant un peu.

Je n'ose pas!

(Il la mène à l'écart.)

Au front de cet enfant que votre âme environne
Vos baisers maternels ont mis une couronne ;
Les miens la flétriraient! — Déjà même, hélas! oui,
Regardez! il a peur de moi! J'ai peur de lui!
— Partez donc! Oubliez cet homme de démence
Et de malheur...

ANGELA

Allons! le repentir commence!

ARÉTIN

Le repentir?... Mais Dieu ne voudrait pas du mien.

ANGELA

Il n'en repousse aucun.

ARÉTIN

Qui sait?

ANGELA

Je le sais bien!
Si je n'ai pas ma faute à pleurer, j'ai les vôtres;
Le repentir des uns sert au rachat des autres!
C'est ce que je voulais, et c'est pourquoi je fis
Œuvre de repentir en prenant votre fils;
— Je garde donc l'enfant. Vous, restez seul encore;
Vous reviendrez vers nous, à l'heure que j'ignore,
Quand le mal fait par vous sera bien réparé,
Par vous-même, il le faut! — Essayez.

ARÉTIN

J'essaierai.
Mais je suis le forçat du mal, lourde est la chaîne.

ANGELA

L'heure de la briser en soit donc plus prochaine!
Embrassez votre fils. — Puis, laissons faire Dieu!

ARÉTIN, après avoir regardé l'enfant avec une attention profonde, quand Angela a monté les marches.

Mon fils... Prenez bien garde : il me ressemble! Adieu.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

A CHIOGGA (en dialecte vénitien, CHIOZZA)

A gauche, la maison d'Angela. Sur le devant, des massifs d'arbustes. A droite, une tonnelle. Au fond, la ville et la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

STELLINA, arrosant les fleurs en chantant.

La fleur, sous le soleil de flamme,
S'ouvre à la brise de l'été,
Mais la plus belle fleur de l'âme
C'est la gaîté!

(Onze heures sonnent à une église voisine.)

Onze heures seulement sonnent à la Majore...
Allons! Orfinio ne peut rentrer encore.

(Elle se remet à arroser et à cueillir des fleurs.)

Je suis heureuse, très heureuse! Et j'ai raison :
C'est charmant, notre simple et riante maison!
C'est charmant, Chiozza, la petite Venise,
Son golfe, ses canaux, que caresse la brise!...
Maître Arétin devrait y venir plus souvent;
Je l'aime aussi!... Mes fleurs ont bien souffert du vent..

(Elle s'éloigne dans les massifs en arrosant toujours.)

SCÈNE II

ARÉTIN, ANGELA, sortant de la maison.

ANGELA

Vous repartez déjà?

ARÉTIN

Pour Venise. Une affaire
M'appelle qui n'est pas de celle qu'on diffère.

ANGELA

Votre traduction du *Nouveau Testament?*

ARÉTIN

Le pape Jules trois l'approuve hautement
Et par le duc d'Urbin me transmet ses suffrages.
(En souriant.)
Et dire que j'ai fait autrefois des ouvrages!
Mais ceux-là, cet obscène et dangereux trésor,
Franco les cherche et les rachète au poids de l'or,
Je les brûle, et vraiment la fumée est fort laide?

ANGELA

Alors, n'en riez plus.

ARÉTIN

Pourquoi donc? Cela m'aide
Au repentir! Pour moi, le repentir c'est doux,
C'est facile... et c'est gai!

ANGELA, en souriant.

Trop peut-être pour vous.

ARÉTIN

Ma gaîté d'autrefois était méchante et vaine,
Elle est vraie aujourd'hui, simple, loyale et saine;
C'est grâce à vous, car Dieu guide toujours vos pas.

ANGELA

Non, non! A si haut prix je ne me juge pas:
Le bien, comme le mal, est souvent un mystère!
Nos devoirs accomplis, tout orgueil doit se taire;
Vos louanges ont tort de réveiller le mien.

ARÉTIN

Laissez-moi cependant penser au temps ancien,
Afin que jusqu'à vous vienne et monte à toute heure
Le cri reconnaissant de mon âme meilleure.

ANGELA

Bien meilleure! Il faut donc me donner un avis:
Avant que vous partiez, parlons de votre fils.

ARÉTIN

Le vôtre aussi !

ANGELA

C'est vrai.

ARÉTIN

Votre âme maternelle,
Comme jadis, l'entoure avec le même zèle ;
Il vous doit ce qu'il est, tout ce qu'il a de bon ;
C'est un vaillant soldat, plein d'avenir, dit-on,
Et le Provéditeur lui rend ce témoignage.
Il sera donc très vite officier ; à son âge,
A vingt ans, c'est très beau !

ANGELA

Je dois faire encor mieux
Il me semble un peu trop grave et silencieux ;
Il sait depuis longtemps que, dans notre pensée,
Stellina, ma filleule, est à lui fiancée...

ARÉTIN

Peut-être son amour souffre de ce retard ?

ANGELA

N'en doutons pas. Cela se lit dans son regard.

ARÉTIN

Eh bien, marions-les !

ANGELA

Tous deux sont un peu jeunes.

ARÉTIN

Mais pour de blanches dents mauvais sont les longs jeûnes !

ANGELA

Il faut les consulter sur ce point toutefois,
Car enfin, nous pouvons nous tromper...

ARÉTIN

Non, je crois.

SCÈNE III

LES MÊMES, STELLINA

STELLINA, rentrant avec des fleurs dans ses bras et fredonnant.

... Mais la plus belle fleur de l'âme,
C'est la gaîté !

ANGELA

Stellina !... Tu dis vrai, mon aimable filleule :
C'est la gaîté.

STELLINA

Comment ! Douce marraine est seule ?

ANGELA, montrant Arétin qui s'est un peu retiré au fond.

Non, je vais t'expliquer... Je veux savoir d'abord
Ton avis sur un point qui t'intéresse fort.
— Je connais ta raison...

STELLINA

Oh ! marraine me flatte !

ANGELA

Il s'agit de fixer dès aujourd'hui la date
De ton mariage.

STELLINA, en riant.

Ah !

ANGELA

Je suppose, je crois,
Qu'on pourrait dans un an...

STELLINA

Vous dites : dans un mois ?

ANGELA

Non.

STELLINA

Dans huit jours, alors.

ANGELA

L'ai-je dit ?

STELLINA

Je devine.

ANGELA

Ma petite filleule a l'oreille très fine!

STELLINA

Ainsi donc, dans huit jours.

ANGELA

Tu consens, n'est-ce pas ?

STELLINA

Il faut qu'Orfinio le désire en tout cas,
Car je tiens à prouver de la bonne manière
Que, si je suis très gaie, au fond je suis très fière !

ARÉTIN, avançant.

Et vous avez raison ! D'autant plus que je dois
Vous parler franchement une dernière fois.

(Il la mène vers la tonnelle.)

Vous savez qu'il est né d'une faute ?

STELLINA

N'importe,
Puisqu'il vit pour l'honneur !

ARÉTIN

Il croit sa mère morte,
Il croit qu'elle vécut sans reproche...

STELLINA

Je sais
Qu'il est un soldat noble et vaillant, c'est assez !
S'il avait la douleur un jour de tout apprendre,
Mon dévoûment pour lui n'en serait que plus tendre.

ARÉTIN

Soyez bénie, enfant, vous qui savez si bien
M'épargner ce qu'aurait de triste l'entretien !
Il est heureux, mon fils !

STELLINA

Je veux qu'il me le dise
D'abord ! — « Le cœur avant la main », c'e st ma devise —
Je saurai l'y forcer, et cela très gaîment,
Comme je fais toujours ! J'attendais le moment.
— Me le permettez-vous, marraine ? Je vous jure
Que je serai très grave !

ANGELA, en souriant.

Oh ! Je n'en suis pas sûre !
Mais mon consentement n'a rien de hasardeux...
Qui vient là ?

ARÉTIN, regardant au fond.

C'est Franco.

(Angela et Stellina rentrent dans la maison.)

ANGELA

Nous vous laissons tous deux.

SCÈNE IV

ARÉTIN, FRANCO, VENIERI, qui porte une valise.

FRANCO

Maître, hier j'ai pu voir à Pise ce libraire...

ARÉTIN

Et que t'a-t-il vendu ? Rien de bon ?

FRANCO

Au contraire :
Trois ouvrages de vous... des anciens ! — Les voici.

ARÉTIN

Ils seront brûlés vite et de ma main ! Merci !

VENIERI, ouvrant la valise et en tirant un volume.

Ragionamenti.

ARÉTIN, prenant le livre et le plaçant sur une table.

Bon ! Au feu je les condamne !
C'est un des plus honteux. — Après ?

VENIERI, prenant un autre livre.

La Courtisane.

ARÉTIN, prenant le livre.

Au feu !

Seize sonnets de Pierre l'Arétin.

VENIERI, prenant un livre de plus.

Figures...

ARÉTIN, posant le livre sur la table.

Donne vite ! Est-ce tout le butin
Que tu m'apportes ?

FRANCO

Oui, maître.

ARÉTIN

Cela m'étonne.

FRANCO

Pourquoi ?

ARÉTIN

Depuis longtemps, tous deux, je vous soupçonne
De me tromper ; j'en suis désormais très certain :
Un livre intitulé : *Songes de l'Arétin*,
Dont il ne restait plus que ce seul exemplaire,
Tu l'as reçu !

FRANCO

Mais non !

ARÉTIN

Des mains de mon libraire !
Lui-même me l'écrit.

FRANCO

C'est que... je l'ai perdu.

ARÉTIN

Je n'en crois rien !

FRANCO

Pourtant...

ARÉTIN

Tais-toi ! Tu l'as vendu...

FRANCO

Non.

ARÉTIN

A quelque amateur de scandale, je gage.
Je vous chasse tous deux. Allez plier bagage !
Ton savoir me servait et j'ai dû te garder,
Tout en veillant sur toi ; mais...

FRANCO

Puis-je hasarder
Une humble question, maître Arétin ?

ARÉTIN

Silence !

FRANCO, se rebiffant.

Ah !

ARÉTIN

Ne va pas au vol ajouter l'insolence !

FRANCO

Maître Arétin, depuis qu'il est dans la vertu,
Ne devient pas plus doux !

ARÉTIN

Va-t'en drôle ! entends-tu ?

FRANCO

Plus d'un homme, qui semble aujourd'hui vénérable,
Fut un drôle en son temps...

ARÉTIN, lui saisissant les poignets.

Ah ! brigand ! misérable !
Implore ton pardon à genoux, là, sinon
J'écrase tes deux mains dans les miennes !

FRANCO, à genoux, en frémissant de colère.

Pardon !

ARÉTIN

Préparez le départ. Je vous donne un quart d'heure,
Pas plus ! qu'autour de moi rien de vous ne demeure,
Je ne veux plus vous voir, jamais !

(Il prend les livres, entre dans la maison et dit en le regardant du seuil.)

Et puis, j'ai peur
Quand l'ombre d'un méchant passe près d'un bonheur !

SCÈNE V

FRANCO, VENIERI

VENIERI

Chassés, et bien chassés ! Partons-nous ?

FRANCO

Oui : Les hommes
Les plus fins sont parfois stupides !

VENIERI

Nous le sommes.

FRANCO

Oh ! je me vengerai.

VENIERI

Comment ?

FRANCO

Divinement !
Avec un impassible et long acharnement !
Car, le hasard aidant, tout arrive à son heure,
Et, si l'argent est bon, la vengeance est meilleure !

VENIERI

Mais jusque-là comment vivrons-nous ?

FRANCO

Allons, viens ;
Le diable n'a jamais abandonné les siens !

VENIERI

Nous nous ferons chanteurs, gondoliers, je présume ?

FRANCO, tirant un livre de sa poche.

Peut-être. En attendant, regarde ce volume.

VENIERI, regardant.

Songes de l'Arétin !

FRANCO

Cela vaut des prix fous !

VENIERI

Je n'en doute pas, mais... à qui le vendrons-nous ?

(Fanfares lointaines.)

FRANCO

J'ai des clients tout prêts, à Florence, à Venise,
Ici, fins amateurs de haute gaillardise,
Courtisanes, vieillards...

VENIERI, écoutant la fanfare qui se rapproche.

Officiers !

FRANCO, frappé d'une idée subite.

Oh ! je crois
Que je viens de trouver l'acheteur de mon choix !

VENIERI

Alors, nous souperons ?

FRANCO

Avec magnificence,
Mais le meilleur festin, crois-moi, c'est la vengeance !

(Montrant un groupe de jeunes gens qui arrivent et qu'on ne voit pas encore.)

Son fils !

(Tous deux sortent.)

SCÈNE VI

ORFINIO, ZANI, GUISEPPE

ZANI

Tu rentres donc déjà ?

ORFINIO

Certainement.

GUISEPPE

Ah ! ça, pourquoi prends-tu ces airs d'enterrement ?

ZANI

Orfinio, viens donc avec nous. Camarade,
Je connais une auberge, ici, près de la rade,
Où l'on boit un certain vin de Montefiano
Qui nous ferait grand tort s'il se changeait en eau !
Viens avec nous.

ORFINIO, d'un ton grave.

Le vin me fait l'humeur plus noire,
Allez sans moi.

GUISEPPE

Mais, si tu refuses de boire,
Fais mieux. J'ai découvert une belle, là-bas,
Qui porte ce surnom : « *Maman, je ne veux pas !* »
Allons dans l'intérêt de la chose publique,
Lui demander comment ce surnom-là s'explique.

ORFINIO

Allez sans moi.

GUISEPPE

Pour un sergent des condotti,
C'est mal ! Par les vertus on est vite abruti.
Viens donc.

ORFINIO

Je ne suis pas vertueux...

ZANI

Donc, j'insiste.

ORFINIO

Mais je trouve que la débauche rend plus triste !

ZANI

Le ciel pour un aveugle est toujours pluvieux !
Pour être gai mon cher, attends-tu d'être vieux ?
Tu ne lis même pas, j'en ai fait la remarque,
Les livres amusants.

GUISEPPE

Il doit lire Pétrarque !

ZANI

C'est une maladie, et l'on veut t'en guérir.
J'ai des livres chez moi que je tiens à t'offrir,
Très mignons et très fous ! Avec toi je partage,
Viens.

ORFINIO

Non ; ces livres-là m'attristent davantage.

GUISEPPE

Ta marraine, voulant t'éviter tout remord,
J'en jurerais, l'exige ainsi, mais elle a tort !

ZANI

Sais-tu qu'elle est charmante et belle, ta marraine ?
Trop de vertu ! Mais c'est la grâce souveraine,
Quelque chose de tendre à la fois et de fier ;
Je la voyais passer sur la lagune hier ;

Quoiqu'un vin de Corso me fît tituber presque,
Si l'on m'avait offert de danser la mauresque
Avec elle, j'aurais essayé, sur ma foi!
De faire mieux encor!

ORFINIO, violemment.

Tais-toi, Zani, tais-toi!

ZANI, à Orfinio.

Tu te fâches! Adieu. Mais une autre remarque
Que j'ai faite...

GUISEPPE

Va-t'en!

ZANI, sortant avec Guiseppe.

Bonsoir! Il lit Pétrarque!

SCÈNE VII

ORFINIO, seul, sur le devant.

Deux fous! — Non pas si fous : rien ne pèse sur eux,
Pas un secret, pas même un rêve! Ils sont heureux. —
Rêver... souffrir... se taire!... Ah! dans mon âme obscure
Si du moins un ami pouvait voir ma blessure!
Le ciel m'a prodigué tous les bonheurs ici,
Et je souffre de tout! — Pourquoi donc suis-je ainsi?

(Entrent par la gauche, en sortant de la maison, Arétin, Angela et Stellina.)

SCÈNE VIII

ORFINIO, ARÉTIN, ANGELA, STELLINA

ARÉTIN

Je viens te dire adieu, mon fils.

ORFINIO

Ah!

ANGELA

Votre père
Reviendra dans deux jours.

ARÉTIN

Plus tôt même, j'espère.
Mais bientôt il faudra que je reparte encor.

STELLINA

Pourquoi donc ?

ARÉTIN, en souriant.

On dit que le silence est d'or !

STELLINA

Ceux qui disent cela n'ont rien de bon à dire !

ANGELA

Parlez donc, mon ami.

ARÉTIN

Non, vous pourriez sourire.

STELLINA

Quoi ! vous partez déjà.

ARÉTIN

Non : j'ai quelques instants
A rester près de vous.

STELLINA

Eh bien...

ARÉTIN

Quoi donc ? J'attends.

STELLINA

D'abord asseyez-vous, car vous allez sans doute
Me gronder très longtemps.

ARÉTIN

C'est donc grave ? J'écoute.

STELLINA

Je suis curieuse, et je voudrais savoir...

ARÉTIN

Quoi ?

STELLINA

Le long de la mer vous marchiez l'autre soir
Et vous disiez : Brutus ! Brutus avec un geste...
Terrible !

ARÉTIN

Et vous cherchez ?... Trop chercher est funeste !

STELLINA

Parlez. Nous vous verrons quelques instants de plus.

ARÉTIN

Oh ! ce n'est qu'un projet encor vague et confus,
Mais une ardeur en moi ne s'est pas refroidie,
C'est l'amour du théâtre et de la tragédie !
Je compte donc partir pour Rome, où l'on voit mieux
Les grandeurs d'un passé terrible et glorieux.

ORFINIO

Mon père a fait jadis une œuvre forte et belle,
Horace ! Je serais fier qu'une œuvre nouvelle
Vînt augmenter sa gloire d'aujourd'hui.

ANGELA

Pourquoi non ?

ARÉTIN

J'ai déjà mon héros. Stellina sait son nom :
Brutus l'ancien !

ANGELA

Brutus ?... Effroyable grand homme
Qui condamne ses fils...

ARÉTIN

Pour le salut de Rome !

ANGELA

Qui reste, en les voyant tous deux supplicier,
Aussi froid que le marbre, aussi dur que l'acier !
Ce sujet me fait peur.

ORFINIO

Pourquoi ? J'aime le drame
Qui dans ses profondeurs va remuer notre âme !
Tous les hommes sont faits pour souffrir, et combien
Souffrent sans qu'on le sache !

ARÉTIN

Orfinio dit bien.
Ce sujet-là m'obsède et me poursuit sans trêve.
Hallucination formidable du rêve !
Le père condamnant l'homme de trahison
Dans le fils ! Et tuant le fils ! A-t-il raison ?
Ou son âme plutôt doit-elle être attendrie ?

ANGELA

Sans doute : La Pitié

STELLINA

Le Fils !

ORFINIO

Et la Patrie

ARÉTIN

Mais le père ! Pour lui l'éternel désespoir,
L'atroce lendemain de l'atroce devoir !
Dire, peindre cela, rendre cela visible...
Comment ? Je ne sais pas ! Cependant c'est possible,
Ce sera, je le veux ! Il faudrait devant moi,
Pour comprendre l'horreur du père, son effroi,
Tout son corps secoué d'un souffle d'épouvante,
Voir surgir tout à coup leur image vivante !

(A Orfinio.)

Voyons... mets-toi là... Bien !... Silencieux, debout !

(Croyant voir le fils de Brutus.)

Malheureux! Qu'as-tu fait? Est-ce vrai! Dis-moi tout!
Dis-moi le jour et l'heure et quel est l'homme infâme
Qui jeta ce poison horrible dans ton âme!

STELLINA

Je ne sais pas!

ARÉTIN

Ni moi! Mais c'est possible
C'est un très grand projet... tragédie à faire frémir...
En vous la racontant je devrais vous punir!
Mais non : Orfinio me chercherait querelle,
Vous surtout, Stellina, la chose est naturelle;
Je vous laisse avec lui : vous l'avez désiré;
Je pars, mais dans deux jours, lorsque je reviendrai,
Je verrai votre joie à tous les deux, je pense,
Et me contenterai de cette récompense,
Car il semble, en sortant des jours aventureux,
Quand on voit un bonheur, qu'on fut toujours heureux!
— Ton bonheur... Mais on doit obéir à tout âge
Stellina me défend d'en dire davantage,
J'obéis. Cependant, sans la fâcher, je croi
Pouvoir dire un bonheur que je rêve pour moi :
Je voudrais, quand viendront pour moi les heures calmes,
Voir là, parmi les fleurs, à l'ombre de ces palmes
Mêlant leurs voix, leurs jeux, leurs rires triomphants,
Une mère joyeuse, avec de beaux enfants,
Une mère dont l'œil de sérénité brille,
Qui vienne, à petits pas, quand je dirai : « Ma fille! »
Indulgente, écouter mes propos un peu longs
Et sur mes cheveux blancs pencher ses cheveux blonds!
— Adieu. Voilà mon rêve, Orfinio — Regarde :
Elle sourit déjà, mon fils! — Que Dieu vous garde!

ANGELA

Soyez heureux, enfants!

ARÉTIN

Oui, mais chacun sa part:
Souriez, Stellina, pour votre ami qui part.

STELLINA

Oui, mon père !

SCÈNE IX

STELLINA, ORFINIO

STELLINA

C'est vrai qu'il est doux de sourire !
J'ai des choses, pourtant, très graves à vous dire,
Tout à l'heure ! — On veut donc que nous nous mariions,
Peut-être avant huit jours? — C'est très grave ! — Rions !

ORFINIO

Vous, vous avez le droit de rire, ô jeune fille !
L'oiseau chante, le flot gazouille, l'aube brille,
La fleur de neige ou d'or s'ouvre dans le gazon ;
Le flot, l'oiseau, la fleur et l'aurore ont raison,
Vous aussi, Stellina !

STELLINA

Rire, c'est de mon âge ;
Oui, la tristesse et moi faisons mauvais ménage,
Je ris à travers tout ! .. Mais parlons gravement :
(Elle rit.)
Seigneur Orfinio, m'aimez-vous ?

ORFINIO, avec embarras.

Quoi ! Comment ?

STELLINA

Si vous ne m'aimez pas, c'est ma faute peut-être,
Car j'ai plusieurs défauts.

ORFINIO, souriant un peu.

Je voudrais les connaître.

STELLINA

Je suis très obstinée, et je ressemble un peu
A cette mer qui bat ce roc de son flot bleu.

ORFINIO

Puis ?

STELLINA

Je suis très coquette et cela n'est point sage,
Mais je sais qu'une fleur va bien à mon corsage,
Et j'aime à mon doigt blanc voir briller un anneau
De ces verres pourprés qu'on fait à Murano.

ORFINIO

Après ?

STELLINA

C'est presque tout, mais c'est trop pour vous plaire.
Ainsi donc je n'aurai ni dépit ni colère,
Et mon sourire ami suivra toujours vos pas ! »
Si vous me dites : « Non je ne vous aime pas ! »

ORFINIO

Puisqu'il en est ainsi, j'essaierai de tout dire.
Vous avez la beauté, la grâce, le sourire ;
Un ange, qui passait dans l'azur, s'inclina
Pour vous donner ce nom doux et pur : Stellina !
Et dans vous, dans ce cœur et dans ces yeux sans voile,
Tout ressemble à ce nom : oui, la petite étoile !
Astre pour rayonner et femme pour charmer,
Hélas ! c'est pour cela qu'il ne faut pas m'aimer !

STELLINA

Laissez-moi rire encore ! Expliquez-moi, j'exige...

ORFINIO

Il ne faut pas aimer Orfinio, vous dis-je !
Mon cœur n'est pas de ceux qu'on a le droit d'offrir ;
Je suis né pour souffrir et pour faire souffrir !

STELLINA

Quoi ! vous souffrez ? Et moi qui riais tout à l'heure !
Je n'ai jamais pleuré, voulez-vous que je pleure ?
Non. Vous verriez, au lieu d'un regret triste et doux,
Dans ma première larme un reproche pour vous !

Mais du moins, dites-moi quelle est votre souffrance !
Un triste souvenir ? Une fausse espérance ?
Une amitié perdue ? ou quelque trahison ?
Dites-moi tout ! Souvent — je sens que j'ai raison —
Avec un doux regard, une simple parole,
Celle qu'on n'aime pas est celle qui console !

ORFINIO

Ah ! si vous le pouviez...

(Avec plus de tristesse encore.)

Mais non !

STELLINA

Je me trompais !
Que Dieu vous garde alors et vous rende la paix !
Moi-même, quand j'avais douze ans — quelle folie ! —
Je regardais le monde avec mélancolie,
C'est un air que l'on prend ! J'ai changé ; c'est pourquoi
Peut-être, Orfinio, ferez-vous comme moi.
— Mais parlons, je le veux, plus gravement encore.
Quel sera l'avenir pour nous deux ? Je l'ignore.
Si vous me revenez, vous trouverez plus tard
Et la même tendresse et le même regard ;
Je serai jusque-là, si Dieu ne m'abandonne,
L'amie au cœur clément qui plaint et qui pardonne !

(Elle va pour sortir et rencontre Camilla qui, depuis un instant est arrivée au fond comme une personne qui cherche.)

SCÈNE X

ORFINIO, STELLINA, CAMILLA

CAMILLA

Deux mots la belle enfant !

STELLINA

Enfant, ni belle, non !

CAMILLA, souriant.

Sauvage, alors ?

STELLINA

Beaucoup !

CAMILLA, souriant davantage en regardant Orfinio.

Oh ! rien qu'un peu ! — Pardon
Vous me trouvez je crois, beaucoup trop familière ?

STELLINA

Oh ! rien qu'un peu, madame !

CAMILLA

Enfin ! c'est ma manière.
— C'est ici que demeure une dame : Angela
Sirena ?...

STELLINA

Oui.

CAMILLA

De grâce, alors, prévenez-la
Que l'on veut lui parler sans retard.

STELLINA

Oui, madame.
— Venez, Orfinio.

CAMILLA

C'est lui !

ORFINIO, sortant par la gauche avec Stellina et entrant dans la maison.

L'étrange femme !

CAMILLA, seule.

Voici donc le moment ! Ce jeune homme, c'est lui !

SCENE XI

CAMILLA, ANGELA

ANGELA, entrant par la gauche.

C'est vous qui demandez à me voir, madame ?

CAMILLA

Oui.
— Je suis la Camilla.

ANGELA

La Camilla !

CAMILLA

La mère
D'Orfinio.

ANGELA, l'emmenant à droite après avoir regardé vers la gauche par où Stellina et Orfinio sont sortis.

Parlez plus bas !

CAMILLA

Je ne viens faire
Aucun mal ! — Seulement, vous comprenez, je suis
Brusque dans mon langage et mes façons ! — Et puis,
Je conçois bien qu'un ange — et rien là ne me blesse —
Qui n'a pas peur du diable ait peur de la diablesse !
J'arrive de Florence et je viens... Mais d'abord
Sachez... Je n'ose pas ! C'est absurde, j'ai tort.
J'oserai ! — Sachez donc, vous n'en serez pas fière,
Que moi, la courtisane... enfin ! je vous vénère !
Ce que vous avez fait pour mon fils, je le sais,
Et je vous aimerais, si j'osais, vous pensez ! —
— Quant à moi, vous savez de ma première histoire.
Madame, presque tout ; elle est triste, elle est noire,
L'Arétin, mon amant, m'abandonna ; je fis
Ce que l'on avait fait : j'abandonnai mon fils —
Lâche et stupide, va ! — Jusqu'au fond de la honte,
Je tombai ! Cependant, quelquefois on remonte ;
Je voulus remonter ; je ne le pouvais pas :
Mes efforts ne servaient qu'à me plonger plus bas !
Quand le diable nous tient, il faut qu'à son service
L'on reste. — J'étais pauvre, et pauvreté c'est vice ! —
Vous me méprisez ?

ANGELA

Non. Si j'ai bien entendu,
C'est au vice orgueilleux que le mépris est dû,
Mais on doit accueillir, je le dis à voix haute,
Le coupable, s'il a le remords de sa faute.

CAMILLA

J'ai mieux que des remords, vous allez voir ! — Comment
Ai-je pour bien agir attendu ce moment ?
Il faut vous l'expliquer, et cependant j'hésite.

ANGELA

Parlez !

CAMILLA

J'abandonnai mon fils, hélas ! plus vite
Que les bêtes des bois ne font pour leurs petits !
Je ne comprenais pas. — Au hasard je partis
Pour Rome, pour Milan, pour Venise, pour Gêne,
Dans la stupidité d'un forçat à la chaîne,
Ayant pour seul bonheur mon mépris de l'amour !
J'avais presque oublié mon fils, vraiment ! — Un jour,
Une femme pareille à moi... « Viens, me dit-elle,
Voir mon fils. » — Il riait dans son lit de dentelle,
Il me tendit les bras, et je crus voir, je vis
Tout à coup me sourire un autre enfant, mon fils !
Depuis lors, ah ! grand Dieu ! durant mes longues veilles,
Que de fois j'entendis, dans l'ombre, à mes oreilles
Une voix, puis des cris, et je pensais tout bas :
C'est mon fils ! C'est l'enfant qui m'appelle là-bas !
Et je voulais courir vers lui... Mais impossible !
Sur moi pesait toujours la misère inflexible ;
Et quand il me restait, par hasard, un peu d'or,
Pouvais-je aller chercher mon fils ? Non, moins encor :
J'aurais eu pour moi-même un mépris plus farouche
Si le pain de la honte avait sali sa bouche !
Mais dans un vague espoir j'attendais ! — Un matin,
On m'apprend que mon père, un marchand levantin
Que tourmenta fort peu l'amour de la famille,
Est mort sans laisser d'autre héritier que sa fille.
— Me voilà riche... et libre ! Enfin j'ai rejeté
Le manteau de l'opprobre et de l'impureté,
Et, pour mon premier pas dans la nouvelle route,
Je viens chercher mon fils.

ANGELA

Orfinio !

CAMILLA

Sans doute.

ANGELA

L'emmener... avec vous ?

CAMILLA

Puisque je vous le dis !
C'est naturel, je crois; je viens chercher mon fils.

ANGELA

Après ce que je viens d'entendre, je vous jure
Que grande est ma pitié, mais grande est ma torture !
Car il faut vous répondre à l'instant sans détour,
Et la froide raison doit parler à son tour.

CAMILLA

Je ne vous comprends pas.

ANGELA

Vous allez me comprendre.
Votre fils... Je n'ai pas le droit de vous le rendre.

CAMILLA

Comment ?

ANGELA

Je ne peux pas. C'est vous en dire assez.
Mon devoir le défend.

CAMILLA

En quoi ?

ANGELA

Réfléchissez.

CAMILLA

Il n'en est pas besoin ! C'est fort simple, madame :
Je suis la mère ; j'ai mon droit, je le réclame.

ANGELA

Eh ! quand la mère... Mais je veux rester calme, oui !
En deux mots, votre fils... que ferez-vous de lui ?

CAMILLA

Je l'aimerai.

ANGELA

Bien tard !

CAMILLA

Ah ! c'est cruel ! et même...
Enfin, je l'aimerai, vous dis-je !

ANGELA

Moi, je l'aime !
C'est le fils de mon cœur, et, surtout aujourd'hui,
J'en dois compte à Dieu seul, car je le tiens de lui !
Cet enfant qu'il fallait guider, juger, connaître,
Comment ne pas trembler de ce qu'il pouvait être ?
Je me suis dit souvent avec un vague effroi :
« Ai-je assez de vertu pour un autre que moi ? »
Pourtant j'ai réussi ! J'ai lutté sans relâche,
J'ai souffert quelquefois, mais j'ai rempli ma tâche,
Mon œuvre est faite au prix d'un effort incessant,
Et c'est vous qui venez la détruire à présent !
Vous réclamez vos droits de mère comme une autre !
Et le devoir ?

CAMILLA

Faisons toutes les deux le nôtre.
A mon fils retrouvé je peux ouvrir les bras.
Être mère à mon tour... et vous ne voulez pas !

ANGELA

Non. Je ne le veux pas ! De lui tout vous sépare :
Le passé ! l'avenir que pour lui je prépare !
— Le passé de sa mère ! Hélas ! En l'apprenant,
Il se dirait sans doute : « A quoi bon maintenant ? »
Et puis... Pardonnez-moi de vous blesser peut-être :
Songez-y, malgré vous le passé peut renaître,

Le tentateur vaincu, de nouveau triomphant,
Peut venir...

CAMILLA

Le regard d'un fils, cela défend !

ANGELA

Oui sans doute ! Mais lui ?... c'est une vie amère,
Quand le fils doit veiller à l'honneur de la mère !

CAMILLA

Vous trouvez des raisons toujours à votre gré.
Enfin ! Je veux mon fils ! Je le veux ! Je l'aurai !

ANGELA

Réfléchissez encore ! Il croit sa mère morte ;
Comment lui direz-vous la vérité ?

CAMILLA

N'importe.
Qu'on me rende mon fils ! Je le veux ! Je le veux !

ANGELA

On va donc voir quelle est sa mère de nous deux !
Allons, la Camilla ! Dites-lui tout vous-même !

CAMILLA

Oui ! faites-le venir.

(Angela va sortir. Camilla après une hésitation l'arrête du geste.)

Mais... sa surprise extrême
Pourrait... Dites-lui donc seulement que je suis...
Que j'ai connu sa mère autrefois.

ANGELA

Bien, et puis ?

CAMILLA

Rien de plus. Allez donc !

(Angela sort. Camilla la suivant des yeux.)

C'est égal... brave femme !

ANGELA, rentrant avec Orfinio.

Venez, Orfinio, là, venez...

(Hésitant.)

Cette dame...
Fut l'amie autrefois de votre mère. Il faut
La voir et l'écouter. Je vous laisse.

(Prenant Camilla à part.)

Un seul mot.
Je vous laisse avec lui. Moi, je vais... à l'église !

CAMILLA, seule.

Brave femme, c'est vrai. Mais elle me méprise !

SCÈNE XII

CAMILLA, ORFINIO

CAMILLA, brusquement.

Orfinio, d'abord, donnez-moi votre main :
Ne vous étonnez pas, je vais vite en chemin !
Mais vous êtes le fils de mon amie, et dame ?
Peut-être un peu le mien. Voulez-vous ?

ORFINIO

Oui, madame.

(Il la conduit à la table de droite et la fait asseoir devant lui.)

Parlez-moi de ma mère.

CAMILLA

Oui, je viens pour cela.
Cependant, votre père a dû, comme Angela...

ORFINIO

Ils n'en parlent jamais, et malgré mon envie...

CAMILLA, vivement.

On ne peut pas parler des morts toute la vie !

ORFINIO

Il est bon d'en parler quelquefois, cependant,
Ce silence obstiné m'étonne. — En attendant,

Vous qui veniez ici prête à me parler d'elle,
Vous n'imiterez pas leur réserve cruelle.
Vous l'aviez bien connue?

CAMILLA

Oui, certes, et je l'aimais.

ORFINIO

Beaucoup?

CAMILLA

Comme moi-même.

ORFINIO

Elle était belle?

CAMILLA

Mais...
Quand on la disait belle on n'étonnait personne!

ORFINIO

Et sans doute elle était bonne aussi?

CAMILLA

Mais... très bonne.

ORFINIO

Son mariage, alors, vous en fûtes témoin?

CAMILLA

Non, en ce moment-là je voyageais... très loin!
C'est à Naples que l'on m'apprit votre naissance, —
Pourquoi ces questions?

ORFINIO

C'est qu'un jour, à Vicence,
Des sergents capulets racontaient bruyamment
La honte d'une mère... Et comme en ce moment
J'entrais, chacun se tut! Ma mère!... Dois-je croire
Qu'ils parlaient d'elle?

CAMILLA

Oh! non, je connais son histoire.
Il ne faut plus songer à tout cela.

ORFINIO

C'est bien :
Ma fierté n'a donc pas à rougir d'elle?

CAMILLA

En rien!...
Votre orgueil eût souffert, apprenant le contraire?

ORFINIO

Cruellement.

CAMILLA, à part.

Hélas! Il faut encor me taire!

(Haut.)

— Mais sur d'autres sujets, je me l'étais promis,
Causons comme une mère avec son jeune fils.

ORFINIO

Oui! oui!

CAMILLA

J'ai ma manie et m'en blâme moi-même :
Faire des questions sans fin à ceux que j'aime.
Me répondrez-vous?

ORFINIO, avec un peu d'hésitation.

Mais...

CAMILLA

Vous avez cependant
L'air d'un jeune héros qui cherche un confident!

ORFINIO

Peut-être, j'en conviens.

CAMILLA

En ce cas je commence
Par une question... un peu brusque, je pense :
Êtes-vous très heureux ici?

ORFINIO

Certainement.

CAMILLA

Vous n'en sortez jamais?

ORFINIO

Non, jusqu'à ce moment.

CAMILLA

Vous ne désirez rien, alors?

ORFINIO

Oh! si, madame!
Mais avant d'avouer ces choses...

CAMILLA

Qui vous blâme?
Chacun rêve et se forge un bonheur à son gré.

ORFINIO

Le bonheur! Eh! bien, oui, oui, je vous l'avouerai,
Il me prend quelquefois la mauvaise folie
De fuir, de m'échapper par la grande Italie
Et de chercher au loin ce qu'on rêve tout bas :
Les plaisirs, les amours, que je ne connais pas.
Le luxe, les palais pleins d'ardentes orgies,
Les salles du festin parfois de sang rougies
Et, parmi les parfums, les fleurs, les myrthes verts,
La courtisane aux yeux éclatants et pervers!

CAMILLA, à part.

Hélas!

ORFINIO

Puis, je voudrais égaler dans leur gloire
Ces fiers aventuriers dont on m'a dit l'histoire ;
Orsini, Colonna, Jean Oliveretto
Qui se fit prince un jour par le droit du couteau
Et tua son tuteur pour lui voler sa ville.
Tous ceux qui, rayonnants sur la plèbe servile,
Formidables, joyeux, sans pitié, sans remord,
En oubliant le ciel, en méprisant la mort,

Sous le manteau royal ou la pourpre romaine,
Ont laissé dans leur sein hennir la bête humaine !
— Et peut-être en effet le vrai bonheur est là !

(Il se lève et s'éloigne un peu.)

CAMILLA, à part.

Le sang de l'Arétin ! le sang de Camilla !

(Haut, en s'efforçant de rire.)

Enfant ! Vous vous trompez : les héros d'aventures
Sont des fruits réservés aux potences futures !
Quant à la courtisane, à ce que l'on prétend,
C'est fruit pire encor ! Laissons cela pourtant.
Je crois que vous avez dans l'esprit autre chose
Qui m'inquiète un peu.

ORFINIO

Vous croyez ?

CAMILLA

Je suppose !
Quelque amour malheureux ?

ORFINIO

Qui vous le dit ?

CAMILLA

Pardieu !
Cette ride précoce au coin de cet œil bleu.
Voyons, le grand tourment, c'est l'amour, à votre âge.

ORFINIO

L'amour ! l'amour !

CAMILLA

Allons... Dites-moi tout ! Courage !
Est-ce une jeune fille ? Oui, cette belle enfant !
Que là je viens de voir ? On voit moins bien... souvent !
Vous la refuse-t-on ?

ORFINIO

Ah ! Madame, au contraire :
On veut nous marier !

CAMILLA

On ne saurait mieux faire.
Elle est charmante avec ses roses dans les bras !
Une aurore ! Un printemps !

ORFINIO

Mais je ne l'aime pas :
Mon cœur n'est pas ému, qu'elle sorte ou qu'elle entre ;
Et d'ailleurs...

CAMILLA

Qu'est-ce encore ?

ORFINIO

Elle est trop jeune.

CAMILLA, à part.

Ah ! diantre !

(Haut, en riant de parti pris.)

Elle a seize ans déjà ! Que vous faut-il de plus ?

ORFINIO

Ce qu'il me faut ! — Longtemps mes rêves superflus,
Les ardeurs, les frissons qui passaient dans mon âme,
L'ont cherché... je le sais maintenant : une femme,
Une femme à l'attrait grave et mystérieux,
Le pouvoir souverain dans le calme des yeux,
Un front toujours pensif dont l'éclat nous étonne,
Le sourire royal des beaux soleils d'automne,
Une femme cachant, comme un dernier trésor,
Qui sait ? l'espoir d'aimer et d'être aimée encor,
Cette femme, je l'ai trouvée enfin ! Je l'aime,
Mais ce fut, c'est encor ma torture suprême
De le cacher à tous les yeux, surtout aux siens !
Ah ! maudit soit le jour... C'était, je me souviens,
Là : les vagues montaient vers elle, sous son voile
Brillaient ses yeux profonds comme une double étoile,
Le vent du soir jouait dans sa robe aux plis droits,
Je la suivis, tremblant, pâle, éperdu, sans voix...

CAMILLA

De qui donc parlez-vous?

ORFINIO

D'Angela

CAMILLA, très vivement.

Mais... sans doute,
Vous n'avez pas rêvé de l'épouser? Écoute :
Le bandeau de la veuve est à son front!

ORFINIO

Eh bien...

CAMILLA

Qu'espérez-vous alors?

ORFINIO

Eh! le sais-je? Rien.

CAMILLA

Rien?

ORFINIO

Eh bien, non, non, je mens! Quand nous sommes ensemble
Elle et moi, le respect me domine, et je tremble,
Mais quelquefois aussi, de mes terreurs confus,
Je voudrais la saisir dans mes bras éperdus,
Être l'amant vainqueur, et domptant sa colère...

CAMILLA, se levant d'un bond.

Tais-toi donc! tais-toi donc! Elle est plus que ta mère!
Cette femme, adoptant tes malheurs, songes-y,
Ne t'a pas enfanté, mais elle t'a choisi!
Elle est belle, elle est jeune encor, mais c'est la seule
Que tu ne peux aimer : pour toi, c'est une aïeule!
Je ne suis pas sévère et prude — j'ai vu tant
De choses! — Mais ceci, crois-moi, c'est révoltant!
Elle te chasserait, je le sais et j'y compte,
Tu lui ferais horreur et tu lui ferais honte!
Lui faire un tel aveu? Tu ne l'oserais point!
— Mais ta folie à toi n'irait pas à ce point!

ORFINIO, retombant assis, avec des larmes.

Non, non.

CAMILLA

Tu vois donc bien ! Ton cœur est plus honnête ;
Comme un faiseur de vers tu t'es monté la tête !
Rien de plus.

ORFINIO

C'est possible, et je crois que vraiment
Le rêve et le silence aigrissaient mon tourment.
Deux hommes sont en moi dont l'un fait peur à l'autre !
Mais mon cœur, je le sens, aime à céder au vôtre :
Chassez l'homme mauvais par moi-même maudit,
Sauvez-moi !

CAMILLA

Oui ! — Laissons la morale trop rude
Et les graves discours où j'ai peu l'habitude —
Jeune homme, il faut aimer la jeunesse ! A vingt ans
On admire l'automne, on aime le printemps,
Le printemps qui conseille à toute créature,
L'amour vrai, grand, pareil à la grande nature !
— Va, pour tout homme il n'est qu'un bonheur, sois-en sûr,
C'est d'aimer une vierge au front calme, à l'œil pur,
Qui bientôt, femme heureuse, à votre âme charmée
Semble plus chaste encore en étant plus aimée ! —
Crois-moi bien ! Ce n'est pas seulement le bonheur,
Mon enfant, c'est pour toi le devoir et l'honneur,
Ce sont là de grands mots, je sais, qui font sourire,
Mais il est bon de les entendre... et de les dire !

ORFINIO, qui a écouté avec une attention émue.

Oui, je comprends. Je vois le devoir tel qu'il est,
Un calme en moi descend, qui m'étonne et me plaît !
J'étais fou ! Mais voilà ma raison rajeunie,
Libre, fière, et c'est grâce à vous ; soyez bénie !
— C'est assez aujourd'hui. Mais revenez demain,
Et vous serez, je crois, contente. — Votre main !

CAMILLA

Tu vois bien! Aucun mal n'est irrémédiable.
Allons ! Embrassons-nous de bon cœur, méchant diable!
— Reste là. Je pars, mais je dois auparavant
Saluer ta marraine. — A demain, mon enfant!

(Elle sort en allant à droite, vers l'église.)

ORFINIO, seul.

Me voilà donc sauvé, je le sens! Ma démence
S'enfuit comme un nuage à l'horizon immense
Et ne reviendra plus! Plus de sombre tourment,
Et je ne comprends pas qu'il en fût autrement!

(Il va vers la tonnelle en voyant ceux qui arrivent.)

SCÈNE XXIII

ORFINIO (caché), FRANCO, ZANI, GUISEPPE

ZANI

Cent ducats pour un seul livre, c'est ridicule!

GUISEPPE

Oui, c'est fou!

FRANCO

Messeigneurs, je me ferais scrupule
De vous tromper...

GUISEPPE, riant.

Ah! Ah!

ZANI, de même.

Scrupule de marchand!

FRANCO

Mais voyez donc d'abord le livre...

ZANI

Sur-le-champ!

FRANCO, montrant le volume.

Fermoirs d'or... filets d'or... Aux armes de Florence...
Les riches amateurs se feraient concurrence !

(A part, regardant du côté de la tonnelle.)

Orfinio... c'est bien : il est là.

(Haut.)

Maintenant
Voyez un peu le texte. Un chef-d'œuvre... étonnant !
— Plus un seul exemplaire au monde : mieux que rare !
En fait de pureté, ce n'est pas du Carrare !
Les gravures d'abord...

ZANI, regardant.

Oh ! plus que libertin !

GUISEPPE

Et le nom de l'auteur ?

FRANCO

Songes de l'Arétin !

ORFINIO, à part, se levant.

De mon père ?

FRANCO, à Zani et à Guiseppe.

Lisez un peu.

ZANI

Courte satire
Où le diable avec Dieu se regardent sans rire !

GUISEPPE

J'en ris d'avance, moi !

FRANCO

Continuez, pour voir.

ZANI

Au Diable amour, patrie et famille et devoir

GUISEPPE, sautant de joie.

Ah ! Ah !

ZANI

Ce qu'il convient qu'aux filles on apprenne

FRANCO, lisant de son côté.

Comment un écolier séduisit sa marraine.
Très utile !

ZANI

Combien nous le vends-tu ?

GUISEPPE

Combien ?

FRANCO

Oh ! pour vous, cent ducats.

ORFINIO, sortant de la tonnelle.

Et pour moi ?

FRANCO

Pour vous, rien.

ORFINIO

Rien ! Pourquoi donc, Franco ?

FRANCO, feignant la noblesse.

Parce que votre père
M'a chassé ! Mais j'excuse un moment de colère
Et je suis sans rancune au fond ! Voilà pourquoi
Je tiens à lui laisser ce souvenir de moi,
Offrez-lui donc ce livre, et son indigne apôtre
Fera des vœux pour son bonheur et pour le vôtre !

ZANI, criant.

Et nous autres ? Comment ! On nous offre un bijou
Que nous nous préparions à payer un prix fou,
Puis on nous le reprend sans façon !

GUISEPPE, criant plus fort.

Je proteste !

FRANCO

Je vous en trouverai de pareils.

ZANI

Malepeste,
Non ! Tu ne tiens jamais parole aux braves gens.

GUISEPPE

Injustice partout, même chez les marchands !

ORFINIO

Allons, messieurs, assez !

ZANI

Pourtant...

ORFINIO

Pas de réplique !

ZANI

Tu seras donc toujours d'un humeur diabolique ?
Ce n'est ni d'un ami ni d'un bon compagnon.

GUISEPPE

Tu nous le prêteras au moins, ce livre ?

ORFINIO

Non !

GUISEPPE

Mais je ne comprends pas que cela te déplaise.

ZANI, à Guiseppe.

Viens ! Il veut rester seul pour le lire à son aise !
(Ils s'éloignent avec Franco.)

ORFINIO, seul.

Mon père ?... On m'avait bien dit, un jour, vaguement,
Qu'il écrivit jadis... Mais je pensais : on ment !
Non, je ne lirai pas ! Non, je ne veux pas lire !
(Regardant le livre.)
C'est étrange ! On dirait qu'il me parle et m'attire !
(Ouvrant le livre.)
Imprimé dans Venise, en l'an quinze cent dix...
Oui, la date est bien là : l'année où je naquis !...

Ainsi, l'œuvre perverse, odieuse, insensée...
Nous sommes nés tous deux de la même pensée !
Tous les ferments mauvais qui s'agitent en moi
S'expliquent maintenant, eh ! oui : voilà pourquoi !
— Mais non, je ne dois pas croire... L'on exagère,
L'œuvre peut n'être au fond que frivole et légère...

(Il se met à lire.)

Comment un écolier... sa marraine... Angela !
— Il est donc vrai, mon père a fait ce livre-là !

(Il se remet à lire avidement pendant que la toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Même décor. — Vers la fin du jour.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCO, VENIERI, Groupe de Chanteurs
puis ORFINIO

VENIERI

Je ne comprends pas bien.

FRANCO

Tu comprends rarement.

VENIERI

Pourquoi veux-tu que nous chantions en ce moment ?
Horace en sommeillant cuvait le vieux Falerne,
Après un bon repas, l'École de Salerne
Conseille de marcher et non pas de chanter !

FRANCO

Moi, c'est l'heure surtout où j'aime à méditer
Mes projets de vengeance, espoir qui me fait vivre !
Hier, adroitement, j'ai donné certain livre
Au jeune Orfinio... C'est un de mes moyens,
Machiavel aurait trouvé mieux, j'en conviens
Mais, pourvu qu'à la fin mon projet s'accomplisse,
C'est mon plaisir d'avoir le hasard pour complice ;
Je dis ce qu'il faut dire et je fais ce qu'il faut,
Et puis je disparais, pour un temps ! En un mot,
Aujourd'hui je combine une nouvelle ruse,
Très simple !... Quel qu'en soit l'effet, elle m'amuse :
— On ne sait pas le mal effroyable et profond
Que les musiciens dans les cœurs tendres font !

VENIERI

Mais quel est donc ton but ?

FRANCO

Un but... métaphysique !
Au coucher du soleil une vague musique,
Un nocturne dans l'ombre, un amoureux duo,
Cela trouble ! — Chantons. C'est pour Orfinio !

(Ils se dirigent tous deux avec les musiciens vers la grève à droite.)

VOIX DE FRANCO

Venez, venez ! Vénus se lève
Là-bas, sur le golfe argenté ;
Voici l'heure où tout homme rêve
La volupté !

Venez, amoureux, amoureuses !
Répands, brise des soirs d'été,
Dans les âmes plus langoureuses
La volupté !

(Orfinio, attiré par le chant, sort de la maison de l'Arétin.)

Les bois, l'azur profond et libre,
La plage où meurt le flot dompté,
Tout s'émeut, tout frémit, tout vibre
De volupté !

Amant qui marches le front sombre,
D'espoir et de crainte agité,
Viens cueillir cette fleur de l'ombre :
La volupté !

ORFINIO, seul.

La volupté ?... Passant, chante ! Quelqu'un écoute !

(Regardant à droite.)

Angela... Seule ?... Non ! Tant mieux ! tant mieux sans doute !

SCÈNE II

ANGELA, ARÉTIN, tous deux arrivent par la droite.

ARÉTIN

C'est étrange, vraiment ! Que m'apprenez-vous là !
Hier vous avez vu chez vous...

ANGELA

Oui, Camilla.

ARÉTIN

C'est donc toujours sur vous, femme aux chastes pensées,
Que retombe le poids de mes fautes passées !
Camilla !

ANGELA

Ne craignez rien d'elle, mon ami :
Ces cœurs-là ne sont bons ni méchants à demi.

ARÉTIN

C'est selon ! — Mais mon fils !

ANGELA

Elle l'a vu, sans dire
Qu'elle est sa mère. — Hélas ! la crainte que m'inspire
Orfinio me vient de lui, de lui seul !

ARÉTIN

Quoi !
Mon fils...

ANGELA

Trop l'accuser serait cruel pour moi,
Et je voudrais plutôt lui trouver une excuse.

ARÉTIN

Qu'a-t-il donc fait de mal ? Parlez vite.

ANGELA

Il refuse
D'épouser Stellina.

ARÉTIN

C'est certain?

ANGELA

Trop certain!
Ici même il me l'a déclaré ce matin;
Ce n'est pas seulement son refus qui me blesse :
Cet enfant que j'aimais, peut-être avec faiblesse,
Ne se ressemble plus à lui-même aujourd'hui ;
Il a dit : Non ! d'abord avec un vague ennui,
Puis avec je ne sais quelle ironie étrange,
Et j'ai senti les pleurs me gagner. Comme il change !
Depuis hier, surtout !

ARÉTIN

Calmez-vous, Angela ;
Rien n'est désespéré sans doute. Je suis là!
Ma ferme volonté va se faire connaître ;
Vous n'avez pas été sévère. Je vais l'être.

ANGELA

Non! Ne lui montrez pas trop de sévérité!
Contre moi-même, hier, il s'est presque irrité,
Maintenant pour un rien son orgueil s'effarouche ;
Il se peut qu'aujourd'hui l'indulgence le touche ;
A son âge le cœur, prompt à se démentir,
Le matin cède au mal, le soir au repentir,
Surtout si, pour chasser le démon qui le pousse,
La voix grave du père est aussi la voix douce !

ARÉTIN

Je vous obéirai; je défendrai mon fils
Contre lui-même ; il faut que ce soit, à tout prix,
Pour moi comme pour lui — car cette heure est mauvaise,
Je le sens : une crainte obscure sur moi pèse,
Et je veux la chasser en faisant, je le dois,
Plus de bien que je n'ai fait de mal autrefois !

ANGELA

D'où peut donc vous venir une telle tristesse?
A vous qui me disiez ici même, sans cesse :
« Le repentir, c'est doux, et c'est gai! »

ARÉTIN

L'autre jour!
Mais depuis la gaîté s'est enfuie à son tour.

ANGELA

Pourquoi donc ?

ARÉTIN

Ah! mon Dieu! c'est difficile à dire,
Je crains même qu'au fond cela ne prête à rire.

ANGELA

Oh! je ne ris jamais des tristesses d'autrui!

ARÉTIN

Eh bien... un livre dont je rougis aujourd'hui,
Un de ceux que je fais de partout disparaître,
Voilà deux jours me fut volé. — Le nom du traître,
Du voleur, c'est Franco. — Depuis lors, je revois
Dans ma pensée, hélas! mes livres d'autrefois ;
Tout le mal qu'ils ont fait, je le vois bien en face,
C'est la tache de fiel que jamais rien n'efface!
Oui, peut-être, dans l'ombre, en ce moment, là-bas,
Un jeune homme, un enfant que je ne connais pas,
Pour ce sombre plaisir trouvant les heures brèves,
Sur mes œuvres penché, plonge au gouffre des rêves;
Bientôt peut-être, au vice, à la honte endurci,
Qui l'aura perdu ? Moi : je suis son père aussi!

ANGELA

Ami, j'aime à vous voir pour vous-même sévère,
Et qui s'accuse ainsi, méritait de mieux faire.
Comment n'en fut-il pas ainsi toujours ? Comment
Avez-vous écrit, vous...

ARÉTIN

Eh ! le sais-je vraiment ?
On commence au hasard, on se trompe soi-même,
Le vice qu'on veut peindre, on ne sait pas qu'on l'aime,
J'ai fait ce que faisaient Dolce, Lasca, Bembo;
Je ressemble à mon siècle, et je le trouvais beau ;
J'avais mes courtisans et mes hiérophantes
Qui célébraient en chœur mes œuvres triomphantes ;
Je ne comprenais pas, trop tard je l'ai compris,
Que l'on n'achète point la gloire à si bas prix,
Et que, flattant les miens pour absoudre leurs vices,
Tous ces admirateurs ne sont que des complices !
— Le vice a sa puissance, hélas ! et son attrait;
Tout ce qui n'est pas lui de nos yeux disparaît;
L'aile des noirs démons passe et fouette la tempe
De l'écrivain penché tout fiévreux sous sa lampe :
Les monstres de la nuit, devant lui se dressant,
Lui versent le poison qui met en feu le sang,
Il s'enivre, il délire, il écrit, et le monde
Se repaîtra demain de cette chose immonde !

ANGELA

Ah ! je vous plains ! Mais non ; tant mieux si vous souffrez
Vos fautes ne sont plus puisque vous les pleurez !
Mauvais fut le combat et funestes les armes,
Mais Dieu ne comptera que vos dernières larmes !
Reprenez donc courage et ne songez à rien,
A rien qu'à votre fils.

ARÉTIN

Vous me faites du bien ;
A vos nobles conseils, comme toujours, je cède.
Que Dieu vous récompense, Angela !

ANGELA

Dieu vous aide !
— Orfinio ! je vais...

ARÉTIN, voyant venir Orfinio.

Non : il faut qu'avec lui.
Je sois seul.

ANGELA

Et surtout soyez indulgent !

ARÉTIN

Oui.

(Orfinio entre par la gauche et suit longtemps des yeux Angela qui rentre dans sa maison.)

SCÈNE III

ARÉTIN, ORFINIO

ARÉTIN

Orfinio !

ORFINIO, avec calme et un peu de froideur.

Mon père !

ARÉTIN, gaîment.

Et d'abord, qu'on s'embrasse !

(Après l'avoir embrassé).

Me voici de retour pour longtemps.

ORFINIO, avec un rire léger.

Dieu le fasse !

ARÉTIN

Oui, mon fils, pour longtemps, car je suis presque vieux
Et déjà du silence et de l'ombre envieux.

ORFINIO, avec une intention voilée.

Je le comprends fort bien !

ARÉTIN, lui montrant la table et l'y conduisant.

Viens ça, mon fils, approche.
Je te vois rarement et m'en fais un reproche,
La vie a des devoirs...

ORFINIO, continuant la phrase comme une leçon connue.

Qui séparent souvent
Ceux qui s'aiment le mieux !

ARÉTIN, avec affection.

Tu l'as dit, mon enfant ;
Mais je veux de mes jours faire un meilleur partage,
Forçant ainsi mon fils à m'aimer davantage.

ORFINIO, avec un vague sourire.

Tant mieux, si c'est possible !

ARÉTIN

Oh ! oh ! comme on est gai !
Tu n'as plus ton œil triste et ton front fatigué.

ORFINIO

Oui-dà !

ARÉTIN

L'instant est donc bien choisi, je suppose,
Pour parler en amis d'une très grave chose.

ORFINIO, prenant un air naïf.

De la guerre, sans doute ; on prétend, en effet,
Que nous l'aurons avec les Turcs, et c'est bien fait.
Le Sénat de Venise a raison de défendre
Chypre contre les Turcs ; ils pourront nous la prendre,
Mais ce sera vraiment sous un prétexte vain,
Puisque ces dignes Turcs ne boivent pas de vin !

ARÉTIN

En attendant le jour de les mettre en déroute,
Parlons... Tu sais bien ?

ORFINIO

Non ! Je ferais fausse route.

ARÉTIN

De Stellina. Tu sais que ta marraine et moi
Nous tenons, et beaucoup, à ce projet. Pourquoi
Dis-tu non ?

ORFINIO

Per bacco ! La question est brusque ;
Pour y répondre donc, mieux vaut attendre jusque...

ARÉTIN

Jusqu'à demain ?

ORFINIO, légèrement.

Plus tard encor. J'ai réfléchi,
Et je sais ce qu'on trouve après ce pas franchi.

ARÉTIN, s'animant un peu.

Ce n'est là qu'un prétexte, une raison frivole
Ta marraine a donné comme moi sa parole ;
Et, pour le dire net, tu nous offenserais...

ORFINIO

Au contraire ! Je vous épargne des regrets ;
Le mariage exige un grand fond de sagesse,
De vertu, dont le ciel ne m'a pas fait largesse.

ARÉTIN

Tu te trompes.

ORFINIO

Oh ! non. Vous me connaissez mal ;
Mon front n'a rien gardé du chrême baptismal ;
Je vois que je rendrais Stellina malheureuse ;
Par ma faute, un abîme entre elle et moi se creuse ;
Je sens d'autres instincts se réveiller en moi,
Aux forces de mon cœur il faut un autre emploi :
Marié ? Mieux vaudrait, rival de saint Antoine,
Tailler du buis en croix dans un jardin de moine !
Je serais vertueux ? Mais je deviendrais fou !
C'est un sang violent qui me gonfle le cou ;
Loin de moi désormais, tendresses ingénues !
J'ai soif des voluptés que je n'ai pas connues !
Croyez-moi donc, chacun se trompe, mais j'en ris
Quand on m'offre une place au festin des maris,

La boisson est vraiment trop fade pour mes lèvres ;
Il me faut l'âpre vin, le vin de feu, les fièvres,
Tous les enivrements et, quand l'amour est mort,
Cette sombre et dernière ivresse : le remord !

ARÉTIN

Orfinio ! Mais non, non ! Tu te fais injure.
Et tu ne penses pas un mot...

ORFINIO

Si ! je vous jure !
Je pense tout !

ARÉTIN

Alors, quel démon t'a saisi ?
Qui m'a perdu mon fils ?

ORFINIO, tirant un livre de sa poche.

Un livre que voici.
Hier même, troublé, flottant comme ces vagues,
Ce qu'on nomme le bien et le mal, deux mots vagues,
Se disputaient encor mon esprit combattu...
Ce livre m'a sauvé des mains de la vertu !

(L'Arétin veut prendre le livre. Orfinio s'éloigne.)

Je serais sans ce livre un être ridicule,
Un myrmidon taillé dans la peau d'un Hercule ;
On lirait mon éloge, écrit de votre main,
Dans le Missel et dans le Rituel romain ;
Mon image pieuse, au feu chaste des cierges,
Chasserait les démons de l'alcôve des vierges !
Mais ce livre m'a fait comprendre tout à coup
Que les mœurs de l'agneau vont mal au jeune loup,
Et qu'une belle femme, à vingt ans comme à trente,
Aux audaces n'est pas longtemps récalcitrante ;
Quand doux est le péché, facile est le pardon ;
C'est ce que m'a prouvé ce livre.

ARÉTIN

Donne donc !

ORFINIO, lui montrant le volume.

Songes de l'Arétin.

ARÉTIN, se levant avec terreur.

Le livre ! Dieu se venge !
Écrase sous tes pieds ce livre dans la fange,
Du mal que tu me fais tu n'as donc pas l'effroi ?
N'ajoute rien, plus rien, te dis-je ! Laisse-moi !

(Comme se parlant à lui seul, après s'être éloigné.)

O châtiment ! J'avais ces choses-là dans l'âme !
Le père corrupteur du fils... O honte infâme !
Oui, je suis par mon fils justement châtié,
Et je courbe le front devant toi... Mais pitié !
Tu peux avoir pitié de mon angoisse sombre,
Car de mes fautes, va, je connais trop le nombre ;
Mais pour les réparer j'ai fait ce que j'ai pu,
Le nœud qui m'attachait au mal je l'ai rompu,
Et même j'étais fier — hélas ! avant cette heure —
De sentir naître en moi comme une âme meilleure.
Et de pouvoir aussi, par mes soins, chaque jour,
Ce que fut Angela pour toi, l'être à mon tour ;
En t'enseignant l'honneur, au mien, je pouvais croire :
Je n'avais qu'un désir, qu'un rêve, qu'une gloire :
Voir le reflet d'une âme honnête dans tes yeux,
Et c'est cela souvent qui me rendait joyeux !

ORFINIO

Bah ! De ces vieux remords il faut qu'on vous délivre ;
On n'est pas un bandit pour avoir fait ce livre !
Il n'est pas immoral puisqu'il est vrai, profond,
Et de plus amusant.

ARÉTIN

Toi, tu me hais au fond !
— Un autre m'eût cherché des excuses peut-être.
Le bon chemin, comment l'aurais-je pu connaître ?
— Je ne m'excuse point, je te l'ai dit d'ailleurs ;
Mais ne m'outrage plus avec tes airs railleurs,
Car l'homme qui te parle et d'une voix sévère,
N'est pas l'homme qu'il fut autrefois, c'est le père !

ORFINIO, comme frappé d'une idée.

Oui, le père ! En effet ! Permettez toutefois
Une autre question.

ARÉTIN

Je le permets.

ORFINIO

Je crois,
Vous surtout, vous croyez, sans peur d'être morose,
Qu'un père doit l'exemple au fils en toute chose ;
Eh bien, en écrivant ces livres si maudits,
Vous ne songiez donc pas que vous aviez un fils ?

(Avec plus d'insistance.)

J'étais né cependant !

ARÉTIN

Il est vrai, mais en somme,
On ne voit que l'enfant, on ne prévoit pas l'homme !

ORFINIO, avec une curiosité plus intense.

Je comprends. Mais quelqu'un par tendresse ou devoir,
Auprès de vous, mon père, aurait pu le prévoir.

ARÉTIN

Personne.

ORFINIO

Ah !

ARÉTIN

Ce fut là ma misère profonde.
Né du hasard, allant au hasard par le monde.
Dédaigné quand j'aimais, dans mon cruel ennui,
Je profanais l'amour pour me venger de lui,
Et j'ai toujours vécu l'âme triste, jalouse,
Sans conseils, sans amis, sans foyer, sans épouse ;
Autour de moi le vice imbécile ou hautain,
Des femmes sans honneur...

ORFINIO, d'une voix presque terrible.

Et ma mère, Arétin ?

(Arétin baisse la tête sans répondre. Après un long silence.)

Du moins, dites-moi tout ! — Ma mère est-elle morte?

ARÉTIN

Non.

ORFINIO

Maintenant, son nom?

ARÉTIN

Mon fils...

ORFINIO

Son nom ?

ARÉTIN

Qu'importe !...

(Un silence.)

ORFINIO

Avouez-le, voyons !... Quelque fille ?... Je sais
Tout ce que je voulais savoir, et c'est assez !
Ainsi l'on m'a trompé? Touchante bonté d'âme !
Tout le monde ! Toujours ! Même, hier, cette femme
Dont j'ignore le nom et qui m'a raconté
Je ne sais quel roman ! Voici la vérité.
— Tenez, depuis longtemps je pressentais la chose ;
Pourquoi m'avoir trompé ? L'on pensait, je suppose,
Qu'en apprenant cela je rougirais? Pourquoi ?
Après tout, cette honte est mon excuse à moi,
Tant mieux ! Pour m'avoir fait l'âme à ce point amère,
C'était trop peu du père... il y fallait la mère !
Tant mieux donc! — Grâce à toi, ma mère, m'entends-tu ? —
J'ai le droit désormais de haïr la vertu !

ARÉTIN

C'est pour moi seul, mon fils, qu'il faut être implacable;
Sois-le donc, j'y consens ; tout mon passé m'accable ;
Je sais ce que ton cœur — le mien souffrit ainsi —
Doit souffrir.

ORFINIO

Mon orgueil souffre seul ! Mais voici
Qui le consolera...

(Ouvrant le livre.)

Tenez ! à cette page
Commence un excellent chapitre : *L'avantage*
D'être bâtard. C'est juste et très bon à savoir :
Ni parents, ni pays, sans droits pas de devoir,
Et, pour le plus grand crime ou la moindre vétille,
Pas de comptes à rendre aux portraits de famille !

ARÉTIN

J'espère, Orfinio, que ce n'est là qu'un jeu,
Et tu ne feras rien...

ORFINIO

Vous verrez avant peu !
Jusqu'ici j'éprouvais quelque scrupule encore ;
Ce que je pourrai faire à présent, je l'ignore !
Adieu. Mais reprenez et gardez avec soin
Ce livre... Quant à moi, je n'en ai plus besoin ;
Je sais par cœur ces mots qui terminent vos *Songes :*
« *Famille... amour... patrie... autant de gais mensonges.* »
Vos sentiments d'alors, aujourd'hui sont les miens ;
C'est ma part d'héritage ! elle est bonne, et j'y tiens.

ARÉTIN

Assez ! J'aurais compris ta douleur et tes larmes ;
Et contre elles ton père aurait été sans armes ;
Mais, malheur ou bonheur, tout le rend plus mauvais,
Et je ne peux plus rien... aujourd'hui ! Je m'en vais.
Tu ne comprendrais pas ce qu'il me reste à dire :
Je me suis condamné, j'ai subi le martyre
Le plus cruel qu'un père ait jamais enduré ;
Tu m'as vu, devant toi, tremblant, brisé, navré,
C'est justice ! Je fus, il faut le reconnaître,
Mauvais père longtemps... Mais je ne veux plus l'être !
Puisque je ne suis pas mort de honte à tes yeux,
C'est que j'ai mieux à faire ! — Et tu comprendras mieux

Quelque jour. — Jusque-là, dans la tristesse immense
De l'expiation qui maintenant commence,
Je veillerai sur toi, quoi qu'il puisse arriver,
A genoux pour pleurer, debout pour te sauver !
Je ne trahirai pas ce devoir comme l'autre ;
Quelle que soit la fange où ton espoir se vautre,
De ces mains que voilà je t'en arracherai ;
L'orgueil du mal te tient et te mène à son gré;
Eh bien, écoute-moi — moi, l'Arétin ! ton père ! —
L'homme ne fait jamais tout le mal qu'il espère !
Si vil que soit son rêve et hideux son désir ;
Sa main est rarement de force à le saisir ;
Moi qui trouvai longtemps toute infamie aisée,
Un jour vint où ma force horrible fut brisée ;
Es-tu plus fort que moi ? Pauvre enfant perverti,
Si ton orgueil le croit, ton orgueil a menti !
Le vice peut rêver de dominer le monde,
Mais en avortements son audace est féconde !
— Ainsi naquit la tienne, ainsi tu la perdras.

ORFINIO

Moi ? Jamais !

ARÉTIN

Toi ! Bientôt.

ORFINIO

Nous verrons !

ARÉTIN

Tu verras !

SCÈNE IV

ORFINIO, seul, marchant avec une sorte de rage.

Oui, nous verrons ! Je veux qu'il en soit de la sor
L'avenir est à moi ; quant au passé, qu'importe ?
Je n'ai plus qu'un mépris superbe et triomphant
Pour mes naïvetés et mes respects d'enfant ;

J'en voudrais effacer la trace, ou que je meure !
A tout prix ! Malgré tout ! En un jour ! En une heure !

(Les cloches de l'église sonnent. — Plusieurs femmes arrivent vers l'église et y entrent.)

Toutes ces femmes-là que les cloches du soir
Appellent, qui se vont courber sous l'ostensoir,
Je voudrais, arrachant leur pieuse chimère,
Qu'elles fussent bientôt semblables à ma mère !

(Regardant arriver Stellina, son livre d'heures à la main.)

SCÈNE V

ORFINIO, STELLINA

ORFINIO, se plaçant devant elle.

Stellina...

STELLINA, s'arrêtant.

Quoi ! Seigneur Orfinio, c'est vous ?

ORFINIO

Oui, je vous attendais.

STELLINA

Pourquoi ?

ORFINIO

C'est qu'il est doux,
A cette heure du soir mystérieuse et tendre,
De penser à tous ceux que l'on aime et d'attendre.

STELLINA

Mais vous ne m'aimez pas.

ORFINIO

Qui vous l'a dit ?

STELLINA

Comment !
Mais c'est vous-même, hier ! J'ai ri sur le moment,
Ce n'était pas flatteur, pourtant. Mais je suis bonne ;
Et puis, je vous l'ai dit, quand on aime, on pardonne.

ORFINIO

Vous m'aimez donc toujours.

STELLINA

Comme hier.

ORFINIO

En ce cas,
Je veux vous expliquer que moi-même...

STELLINA

Non pas.
A l'église, voyez, j'arrive la dernière.

ORFINIO

Je veux vous voir...

STELLINA

Alors, venez à la prière !

ORFINIO

Mieux vaut rester ici dans la douceur du soir,
C'est ici qu'est l'amour !

STELLINA, montrant l'église.

C'est là qu'est le devoir,
La véritable joie ou le recours suprême,
Et je le comprends mieux depuis que je vous aime.

ORFINIO

Reste ma Stellina, puisque tu m'aimes !

STELLINA

Non.
Mes prières, je veux y mêler votre nom.

ORFINIO

Tes prières... l'amour, Stellina, t'en adresse
Une autre qui vaut mieux que vêpres et que messe !

STELLINA

Ami, vous m'affligez avec ces airs moqueurs !
La prière à l'amour ne ferme pas les cœurs,

Non, mais elle les rend plus digne l'un de l'autre ;
Nos misères, car j'ai la mienne et vous la vôtre,
Nos tristesses, nos pleurs, nos plaintes, nos combats,
Ne sont rien quand à Dieu l'on en parle tout bas !
Lorsque deux époux s'agenouillent ensemble,
Le moins bon au meilleur pour un moment ressemble,
Et lorsque lentement se lèvent leurs genoux,
La femme a l'œil plus grave et l'homme l'œil plus doux !
— Venez, Orfinio, venez à la prière !

ORFINIO

Non, reste, je le veux !

STELLINA, presque gaiement.

Ah ! vous ne m'aimez guère !
Quoi ! Vous répondez : Non ! au premier de mes vœux,
Et quand moi je dis : Non ! Vous répondez : Je veux !

ORFINIO, se plaçant devant elle.

Tu resteras, enfant !

STELLINA

Vous ne sauriez mieux dire :
Enfant ! Laissez moi donc ce qui me fait sourire,
Ce qui me fait aimer, croire, espérer aussi.
Laissez-moi donc passer, Orfinio !

(Elle serre son livre sur la poitrine en avançant — Orfinio s'écarte — Stellina entre dans l'église.)

STELLINA

Merci !

SCÈNE VI

ORFINIO, puis ANGELA

ORFINIO, seul.

Cette enfant m'a vaincu ! Dirait-il vrai, mon père ?
« L'homme ne fait jamais tout le mal qu'il espère ! »
Bah ! J'ai joué ce jeu d'un cœur peu résolu,
Et j'aurais triomphé si je l'avais voulu !

Mais quand la volonté, la volonté sauvage,
L'ardent désir saisit un homme et le ravage,
Le jour où ce qu'il veut cet homme le veut bien,
Rien ne l'arrête et rien ne lui résiste, rien !

CHANT AU DEHORS

Amant qui marches le front sombre
D'espoir et de crainte agité,
Viens cueillir cette fleur de l'ombre :
La volupté !

(Le chant s'éloigne pendant que la nuit descend.)

ORFINIO

La volupté... l'oubli, le triomphe, l'ivresse,
Le regard qui domine et la voix qui caresse,
La flamme au front, l'orgueil au cœur, l'amour est là !

ANGELA, sortant de la maison appelant, dans l'ombre.

Orfinio... Seigneur Arétin...

ORFINIO, à part.

Angela !

(Il fait un pas vers elle.)

ANGELA

Comment ? Seul ! Votre père ?

ORFINIO

Ah ! laissez-moi, madame !

ANGELA

Votre père m'avait mis un espoir dans l'âme.
Il saurait, pensions-nous, ramener au devoir
Son fils ! Avions-nous tort ? Je viens pour le savoir.

ORFINIO

Madame, allez-vous-en !

ANGELA

Pourquoi ? Par quel vertige
Me parler de la sorte ?

ORFINIO

Allez-vous-en, vous dis-je !
Je vous l'ai demandé deux fois, souvenez-vous !
Ce sera mon excuse... Adieu ! Mieux vaut pour tous
Que vous partiez ! je souffre !... Allez-vous-en !

ANGELA

Non, certe !
Longtemps à vos chagrins mon âme fut ouverte ;
Surtout quand vous souffrez ! Ne me cachez donc rien ;
Votre cœur trouvera l'indulgence du mien,
Comme autrefois ! Allons, mon fils, malheur ou faute,
Dites-moi tout, sans crainte, à cœur libre, à voix haute
Votre main dans ma main !

ORFINIO, lui prenant la mâin avec agitation.

Vous le voulez ainsi ?

ANGELA

Qu'avez-vous, mon enfant ? Venez, venez ici.

(Elle le conduit sous les rayons de la lune qui se lève.)

La fièvre est dans vos yeux !

ORFINIO

C'est au cœur qu'est la fièvre,
Et c'est la passion qui fait trembler ma lèvre !

ANGELA

La passion... pour qui ? pour qui donc, mon fils ?

ORFINIO

Non !
Il ne faut plus jamais me nommer de ce nom !

ANGELA, s'éloignant de lui.

Que dit-il ?

ORFINIO

A parler vous m'invitiez vous-même :
Eh ! bien, donc, Angela je vous aime... je t'aime !

(Camilla paraît au fond et reste dans l'ombre.)

ANGELA

Que dites-vous? — Mon Dieu!... Quoi? ce rêve odieux...
Il est fou! Dites-moi qu'il est fou, justes cieux!

ORFINIO

Oui, sans doute, et bien fou! Mais d'où vient ma folie?
Angela, c'est de toi! Le reste, je l'oublie,
Je ne veux plus souffrir! Ma mère, disais-tu.
Non, non! Car tout en toi, jusques à ta vertu
M'entraîne et me ferait courir même à l'abîme,
Et, si tu l'appelais le crime, même au crime!
Je n'y résiste plus, et puisqu'en cet instant...

(Il va vers elle les bras tendus.)

ANGELA, reculant avec effroi.

Ah! malheureux enfant, va-t'en! va-t'en! va-t'en!

ORFINIO, cherchant à la saisir.

Non! Dût la foudre ici sur mon front abattue...

SCÈNE VII

LES MÊMES, CAMILLA

CAMILLA, arrivant du fond.

A genoux! à genoux, ruffian! ou je te tue! —
Tais-toi! Que ton regard ne cherche plus le sien!
Si mon chien la mordait, j'étranglerais mon chien!
Et toi... Le misérable! — Ah! madame, madame!
J'ai tout entendu, là! Pardon, ô sainte femme!
Aux êtres tels que vous les êtres tels que nous
Portent toujours malheur! Pardon à deux genoux!

(Se relevant.)

C'est ma nouvelle honte et c'est la plus amère!
Allons, viens avec moi, bandit! Je suis ta mère!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

A VENISE

Le palais d'Orfinio. Au fond de larges draperies, à droite large baie et terrasse par lesquelles on aperçoit le Grand-Canal.

SCÈNE PREMIÈRE

Foule qui attend au fond. ZANI, GUISEPPE, FRANCO, VENIERI.

GUISEPPE, écoutant trois coups de canon qui retentissent au loin.

La trêve avec les Turcs finira dès l'aurore,
Ce signal nous l'apprend.

ZANI

Fort bien — causons encore :
Orfinio te doit?...

GUISEPPE

Au moins mille ducats
Par lui perdus au jeu, sur parole.

ZANI

En ce cas
Tu peux chercher ailleurs pour emplir ta cassette!
Orfinio n'est pas heureux à la bassette;
Il ne te payera point, ni moi non plus, jamais!

GUISEPPE

Dire pourtant que c'est un héros!

ZANI

Je l'admets.

GUISEPPE

Tout le monde l'admet : Tu vas voir quel cortège !
Orfinio s'est bien battu pendant le siège
Contre les Turcs ; on veut lui faire honneur.

ZANI

D'accord ;
S'il rendait notre argent, tout serait mieux encor !...

GUISEPPE

Au triomphe du fils on va, selon l'usage,
Associer la mère.

ZANI

Ah !

GUISEPPE

Il est juste et sage
De payer sa bravoure.

ZANI

Oui, sa seule vertu !

GUISEPPE

Allons voir arriver le cortège, veux-tu ?
(Tous deux s'éloignent vers le fond.)

FRANCO, se dégageant de la foule qui est au fond, allant vers le Grand-Canal.

C'est fini ? Bien ! Fermez ces rideaux. Des lumières
Partout ; voici la nuit. Allumez les torchères
Du dehors.
(Il va seul, sur le devant de la scène, à part.)
N'ai-je rien oublié ? — Non, je crois.
— Les papiers... voyons-les une dernière fois...
Parfait ! — Les créanciers... Tous doivent être en route.
— Les Turcs sont avertis et m'attendent sans doute.
Tout va bien.
(Allant au fond, à un laquais.)
Ne laissez personne entrer ici.
Avant que le cortège arrive.
(Entre Venieri, qui va sans bruit frapper sur l'épaule de Franco.)

FRANCO

Ah ! te voici,
Venieri ?

SCÈNE II

FRANCO, VENIERI

VENIERI

Tout est prêt.

FRANCO

La gondole ?

VENIERI

Amarrée
Au quai des Esclavons. L'heure de la marée
Approche. Le soir vient, longue sera la nuit.
Et nous pourrons gagner les lagunes sans bruit.

FRANCO

Tu connais les chemins ?...

VENIERI

Qui mènent de Venise
A Malamocco ? Certes ! Il faut que je te dise
Une chose pourtant ; je trouve hasardeux
Le projet dont tu m'as parlé.

FRANCO

Riches tous deux,
Nous le serons demain. Quant au danger, qu'importe ?

VENIERI

La somme que l'on t'a promise est vraiment forte.
J'en conviens. Mais il faut la gagner ! Es-tu sûr
Qu'Orfinio consente ? Oui, c'est le point obscur.

FRANCO

Non ; crois-moi, je le tiens.

VENIERI

Comment ?

FRANCO

C'est une histoire
Curieuse : Angela, Camilla ! C'est à croire
Que le diable brouillait les cartes tout exprès
Contre ces braves gens ! J'en ai ri.

VENIERI

Bon. Après ?

FRANCO

Attends. Orfinio fut conduit par sa mère
Ici même. Elle fut d'abord rude et sévère
Pour lui : mais il avait, ce jeune criminel,
Ce qui gagne toujours le pardon maternel,
On ne sait quoi qui fait sourire et qui désarme.

VENIERI

L'attrait du vice, hélas ! Jeune, j'avais ce charme.

FRANCO

D'ailleurs, il était brave, et pour ces femmes-là
— A Venise et partout l'on remarque cela —
C'est un réveil d'orgueil, une noblesse obscure.
Quand leur fils est vaillant ou quand leur fille est pure !

VENIERI

Si j'avais des enfants, je les voudrais ainsi !

FRANCO

Bref, la mère et le fils demeurèrent ici.
Elle était riche, mais ignorait l'art frivole
D'enfermer l'oiseau d'or dans sa cage.

VENIERI

Il s'envole
Et ne revient jamais !

FRANCO

Le fils au bout d'un an
Avait dévoré tout. Ce fut un beau roman :
Des palais, des festins, un luxe ridicule ;
Des spectacles donnés au peuple, Jeux d'hercule,

Combats d'ours, de taureaux et de chiens, evviva!
Et le reste! Bientôt la ruine arriva,
L'usurier menaçant, le créancier qui pleure,
Tout enfin!... Je me dis alors : Voici mon heure!
Je vins m'offrir à lui comme l'ange sauveur
Et notre Orfinio d'une telle ferveur
Me reçut qu'aujourd'hui, par un effet logique,
Je suis le confident de cet être tragique!
C'est moi qui le conseille! Et l'on te garantit
Qu'il est bien conseillé!

VENIERI

Tu m'ôtes l'appétit!

FRANCO

Scènes de créanciers et fausses signatures,
Hier, pour ajouter à toutes ses tortures,
L'argent des Turcs offert au moment décisif,
C'est le moins que j'ai fait!

VENIERI

J'en suis plus mort que vif!

FRANCO

Comment ne veux-tu pas que dans le piège il tombe?
C'est aujourd'hui, ce soir, qu'éclatera la bombe;
Il est perdu, je suis content!

VENIERI

Ah!

FRANCO

L'Arétin
N'est pas là, par malheur!

VENIERI

Disparu?

FRANCO

C'est certain;
Depuis un an, depuis ce drame de famille...
Il ne sera pas là!

VENIERI

Comme ton regard brille!
Pourquoi, diable! tiens-tu, pour de nouveau t'aigrir,
A revoir l'Arétin?

FRANCO

Eh!... pour le voir souffrir!

VENIERI

Ah! — Mais Orfinio pourrait, malgré ta ruse,
Tout refuser.

FRANCO

Pourquoi veux-tu donc qu'il refuse?

VENIERI

Eh! l'honneur qu'on va faire au fils d'abord, et puis
A la mère, est vraiment touchant.

FRANCO, ironiquement.

Comme tu dis!

VENIERI

Crois-tu qu'en ce moment de triomphe et de gloire
Orfinio pourrait trahir?...

FRANCO

J'aime à le croire!
Ses scrupules, je sais comment les endormir;
Sur les vices d'autrui je suis loin de gémir,
Mais cet Orfinio moi-même m'épouvante:
Ame d'aventurier ténébreuse et mouvante,
Allant du désir sombre au désir furieux,
Moi seul je le connais: son père valait mieux!

VENIERI

Qui sait? Peut-être un jour le fils, comme le père,
Deviendra vertueux.

FRANCO

Pas de sitôt j'espère!
Ces êtres-là, malgré des repentirs très courts,

Ne changent que devant la mort, et pas toujours !
— Je te dis que je tiens cette fois ma vengeance,
Avec tous les démons je suis d'intelligence,

(Montrant le cortège qui arrive)

Je sens leur âme en moi, même à l'heure qu'il est,
Et c'est une grandeur sinistre qui me plaît !

GUISEPPE

Le cortège.

ZANI

Très beau sans doute ; mais personne
Pas même Orfinio, n'est là quand l'heure sonne!
Que fait-il donc?

GUISEPPE

Voici sa mère.

CAMILLA, entrant par la droite

Orfinio,
Viens donc, ne faisons pas attendre.

GUISEPPE

C'est très beau,
Cela hausse les cœurs !

ZANI

Le tien, au moins.

GUISEPPE, gravement.

Le nôtre.
Tout soldat a sa part dans la gloire d'un autre !

ZANI, regardant entrer Orfinio.

Le voici, cette fois !

GUISEPPE

Tu vois bien !

ZANI

Et pourtant,
On dirait qu'il a peur de l'honneur qui l'attend !

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PROVÉDITEUR DES FLOTTES, ORFINIO, CAMILLA, ANGELA, STELLINA, GROUPES DE FEMMES, CORTÈGE, PEUPLE.

LE PROVÉDITEUR

Venez, Orfinio. Dans votre palais même
Le Sénat veut vous rendre un hommage suprême,
Afin qu'un tel honneur serve d'exemple à tous
Et d'encouragement à faire comme vous.
— En face de Venise à vaincre résolue,
Moi, le Provéditeur des flottes, je salue
Le soldat, le héros dont l'audace a forcé
Les Turcs à faire trêve au siège commencé;
Leurs navires, hier, allaient franchir nos passes ;
Vous avez pris d'assaut deux de leurs galéasses ;
Ils ont fui. Leur retour sera prompt cependant,
— Au Lido nous voulons un ferme commandant,
Je vous nomme — A présent, ce peuple qui m'entoure
Cherche un prix assez haut pour payer la bravoure;
Mais aujourd'hui Venise est pauvre: le Trésor
De Saint-Marc, les bijoux, la grande chaîne d'or,
Sont vendus ; en ces temps d'héroïque détresse
L'or n'est bon qu'à payer le fer. C'est sa noblesse !
Votre pays, pourtant, à ses fils glorieux
S'il n'a pas la richesse à donner, il a mieux!
Ces deux drapeaux par vous conquis, je vous les donne ;
Aux murs de ce palais, le Sénat vous l'ordonne,
Suspendez-les vous-même, afin qu'à tout instant
Ils parlent de sa gloire au jeune combattant !

ORFINIO, après avoir suspendu les deux drapeaux.

Seigneur Provéditeur, au pays qui m'honore
Je rends grâce.

(Il va à droite.)

LE PROVÉDITEUR

Pour vous nous ferons plus encore.

(A Camilla qui se trouve au milieu des hommes, au fond.)

Mère d'Orfinio, venez plus près. — Voilà
Près de trente ans bientôt, une femme, Anzola,
Par un poème illustre honora sa patrie ;
Longtemps, par ses malheurs et ses fautes meurtrie,
Elle avait aux chemins obscurs porté ses pas,
Son nom était de ceux qu'on prononce tout bas ;
Mais du jour où ce nom perdit la tache noire,
Où son front fut touché des ailes de la gloire,
Le peuple proclama d'un seul cri, d'un seul cœur
Qu'elle avait reconquis par la gloire l'honneur !
Elle ne pouvait pas jusque-là, comme indigne,
Porter le voile blanc, humble mais noble insigne ;
Les dames de Venise, effaçant cet affront,
Un jour vinrent poser ce voile sur son front.
— Mère d'Orfinio, les dames citadines,
De Venise aussi bien que des villes voisines,
S'enfermant dans nos murs, ont voulu partager
Du peuple et des soldats la gloire et le danger,
On les voit, élevant dans leurs mains la croix blanche,
Sous le fer, sous le feu, sous la noire avalanche,
Relever les blessés, ensevelir les morts,
Donner, s'il en était, aux lâches un remords
Et rendre nos bras forts comme nos cœurs fidèles !
Ces femmes, par mon ordre, ont choisi deux d'entre elles
C'est au nom de Venise, au nom de leur pays,
Qu'elles vont vous parler ! Inclinez-vous.

CAMILLA, s'agenouillant les yeux pleins de larmes.

Mon fils !

(Deux femmes se détachent du groupe. Ce sont Angela et Stellina)

ANGELA

Dans l'angoisse de la patrie,
O mes sœurs, je suis comme vous !
Je suis celle qui pleure et prie,
Humblement, tout bas, à genoux ;

Je suis comme Dieu nous l'ordonne,
Devant le pays menacé,
Celle qui vient et qui pardonne
A tous, quel que soit le passé !

Puisque l'âme humaine est l'esclave
Du mal que chacun porte en soi,
Punir est la loi triste et grave,
Pardonner est la sainte loi !

Jeunes filles, selon l'usage,
Déployez le voile aux long plis
Que parfume la fleur sauvage
Et la feuille pâle des lis.

Invoquez la toute-puissance
Que nul œil pur n'implore en vain,
Et que des mains de l'innocence
Descende le pardon divin !

STELLINA, aux jeunes filles.

Sur sa tête posez le voile
Dont la blancheur ne laisse voir
Qu'un peu d'or pour faire une étoile,
La seule étoile du devoir !

Sur le front penché de la femme
Mettez le voile plus épais,
Pour qu'elle garde dans son âme
L'espoir, le courage et la paix ;

Attachez autour de la face
Le voile auguste qui défend,
Afin qu'on n'y trouve de place
Que pour le baiser d'un enfant !

LE PROVÉDITEUR

Mère d'Orfinio, relevez-vous ! Peut-être
Pour Venise un danger plus terrible va naître ;
Demain, les musulmans, pour venger leur affront,
Plus acharnés encor, plus nombreux reviendront ;
Si votre fils ajoute à sa gloire première,
S'il est vainqueur, soyez fière, et s'il meurt plus fière !

LA FOULE

Viva ! viva !

VENIERI, bas à Franco.

Je suis ému !

FRANCO, ironique.

C'est fort touchant !

Laisse-moi.

VENIERI

Tu mourras dans la peau d'un méchant

GUISEPPE

Triomphe mérité !

ZANI

Mais quelle récompense !

Ces fils de courtisane ont toujours de la chance !

LA FOULE, en sortant.

Viva ! viva !

FRANCO, s'approchant d'Orfinio, bas.

Dans un instant je reviendrai

Pour ce que vous savez.

ORFINIO

Oui, Franco, j'y serai.

(Tout le monde sort, excepté Orfinio et Camilla qui disparaît un peu au fond.)

Mais c'est cruel !

FRANCO

Terrible, il faut que j'en convienne ;

C'est vieux, mais toujours vrai, la roche Tarpéienne !

ORFINIO

Ces hommes vont venir... en ce moment !

FRANCO

Oui.

ORFINIO

Mais
Peut-être attendraient-ils...

FRANCO

Vos créanciers ? Jamais !

ORFINIO

Va donc.

(Franco sort.)

SCÈNE IV

ORFINIO, CAMILLA

CAMILLA

Mon fils ! C'est vrai que je suis fière ! Écoute :
— Pour toi, je fus sévère, avec raison sans doute,
Oui ! Mais Angela vient d'unir, tu l'as compris,
Dans le même pardon et la mère et le fils ;
Du crime de ton cœur absous par ton courage
Délivré du remords, reprends le rude ouvrage,
Celui qui t'a fait noble et grand, à qui je dois
Ces larmes de bonheur qui font trembler ma voix !
Et maintenant je veux... Non, c'est une prière ;
Tu ne m'as jamais dit : « Je vous aime ma mère ! »
Je ne me plaignais point, et je pensais tout bas :
« Il a raison mon fils, quand il ne m'aime pas ;
Les mères comme moi, je le sais et je tremble,
Ont peur qu'en les aimant leur fils ne leur ressemble ! »
Depuis un an j'avais au cœur ce sombre ennui,
Ce désespoir muet, mais je dis aujourd'hui :
« Puisque mon fils est brave ainsi, puisque personne
Ne va plus loin que lui dès que le clairon sonne,
Puisqu'il porte au combat cette âme de lion,
J'avais donc dans le cœur quelque chose de bon ! »
Tout à l'heure, pendant que le pardon suprême
Descendait sur mon front : « Pourvu que mon fils m'aime ! »
Me disais-je en pleurant. Il le peut désormais.

ORFINIO, avec calme.

Je vous aime, ma mère.

CAMILLA

Embrasse-moi donc !

(Pendant qu'elle l'embrasse, Franco paraît à droite ; Orfinio l'aperçoit et lui fait signe de s'éloigner.)

Mais...
Qu'as-tu donc tout à coup ? Quoi ! Ton regard m'évite
As-tu quelque chagrin nouveau ? Parle donc vite ?

ORFINIO, troublé.

Non, mais j'ai des regrets.

CAMILLA

Lesquels ?

ORFINIO, cherchant une échappatoire.

Vous savez bien :
Votre fortune, par ma faute...

CAMILLA

Ce n'est rien !
Ma fortune, venant de mon père, est la tienne ;
Et d'ailleurs qu'ai-je donc, moi, qui ne t'appartienne ?
Vous êtes le soldat de Venise, seigneur !
Pour elle j'ai payé, c'est pour moi qu'est l'honneur ;
Ta mère a donné tout, mon beau soldat fidèle ;
Si tu l'as prodigué, l'or qui te venait d'elle,
Tant mieux ! Je serai pauvre et vivrai, le cœur fier,
De ce pain du travail qui n'est jamais amer !

(Orfinio aperçoit Franco qui reparaît à droite.)

Quoi ?... Sur ton front toujours le noir nuage passe ?
Qu'as-tu donc ?

ORFINIO, à part.

Ce sont eux !

CAMILLA

Explique-toi, de grâce !

ORFINIO

Ma mère...

CAMILLA

J'entends là des voix.

ORFINIO, à part.

Mes créanciers !

(Haut, cherchant à mentir.)

Oui, je les reconnais : de jeunes officiers
A qui je dois donner un ordre ; le temps presse ;
Je crains que cette nuit l'ennemi ne paraisse ;
Je vais les recevoir, puis rester un moment
Seul ici.

CAMILLA

Pourquoi donc ?

ORFINIO

Il faut que, froidement,
En silence, je songe au combat qui s'apprête
Et que je me prépare à cette sombre fête.

CAMILLA

Je comprends. Mais je veux, lorsque tu partiras,
Au moment du péril, te serrer dans mes bras ;
Va ! je suis brave aussi : ne crains pas que je pleure !
Tu consens, n'est-ce pas ?

ORFINIO

Sans doute.

CAMILLA

Dans une heure ?

ORFINIO

Oui.

CAMILLA

Plus tôt, s'il se peut ?

ORFINIO

Oui, oui, ma mère, adieu !

CAMILLA, sortant par le fond.

Non, à bientôt, mon fils! Aime ta mère un peu!

SCÈNE V

FRANCO, ORFINIO

FRANCO, parlant à la cantonnade.

C'est convenu! c'est dit! Vous serez, je vous jure,
Payés tous, dès demain!

(Il entre et va vers Orfinio.)

La terrible aventure!
Ces démons enragés réclament leur argent :
Huit cent mille florins! — le péril est urgent!
Ils exigent la somme ou quelque garantie;
Ils iront, sans cela, trouver la quarantie,
Et veulent vous citer, pour défendre leurs droits,
Près du Conseil des Dix et du Conseil des Trois!
Ce sont deux tribunaux qui ne plaisantent guères;
Jadis, Carmagnola, vainqueur dans tant de guerres,
Malgré toute sa gloire, à la prison d'abord
Fut condamné, puis vint la torture et la mort!

ORFINIO

Je sais... je sais!

FRANCO

Le bord du gouffre! Nous y sommes!

ORFINIO

Ah, je prévoyais bien la cruauté des hommes!

FRANCO

Pourquoi désespérer? Comme je leur ai dit,
On les payera demain.

ORFINIO

Comment? Par quel crédit?
Ni le ciel ni l'enfer ne viendront à mon aide!

FRANCO

Moi, je viens. Je connais le mal et le remède ;
Votre sort est horrible. Il peut changer bientôt.

ORFINIO

Le moyen?

FRANCO

L'autre jour je vous en dis un mot.

ORFINIO

Ah ! oui.

FRANCO

... Vous avez feint de ne pas me comprendre,
Mais devant certains faits le sage doit se rendre ;
Examinons d'abord les choses froidement.
Les Turcs sont les plus forts. On dit non, mais on ment.

ORFINIO

Il n'est pas sûr du tout que la ville soit prise.

FRANCO

Quoi qu'il en soit, il faut épargner à Venise,
Aux femmes, aux enfants, les horreurs d'un assaut
Ce n'est pas trahison ! C'est sagesse ! Il le faut !

ORFINIO

C'est possible ! Mais moi, que faut-il que je fasse?

FRANCO

Rien ! Dire seulement à moi le mot de passe.

ORFINIO

Jamais !

FRANCO

Réfléchissez, car vous seul à présent
Pouvez sauver Venise... en vous enrichissant !

ORFINIO

Jamais !

FRANCO

La vertu donc triomphe? Qu'on restaure
Les dômes de Saint-Marc! Vive le Bucentaure!
— Cependant qui paiera vos dettes? Ce n'est pas
Venise! On vous l'a dit, elle est pauvre. En tout cas,
Quand même l'on paierait pour vous toute la somme,
En seriez-vous plus riche après, mon gentilhomme?
Au contraire! On dirait : « On a payé pour lui,
Donc il est aux abois! » Vous comprenez?

ORFINIO

Oui... oui!

FRANCO

Et ceux qui jalousaient votre luxe incroyable
Ajouteraient avec pitié : « Ce pauvre diable! »
De plus, sur vos billets, anciens comme nouveaux.
Les noms de vos garants, vous le savez, sont faux ;
Si vous avez procès, claire devient la chose,
Et vous savez alors où l'on va, je suppose!

ORFINIO

Ah!

FRANCO

Autre chose encor! C'est le point le plus noir!

ORFINIO

Laisse-moi donc!

FRANCO

Non pas, car il faut tout prévoir!
Tout ce peuple dont l'âme est soupçonneuse et dure,
Vous acclame... un tel feu flambe trop pour qu'il dure!
Quand les Vénitiens, n'en doutez pas, seront
Battus demain, c'est vous qu'ils en accuseront;
On dira : « La valeur qu'il fit d'abord paraître
Cachait ses vrais desseins... Au fond c'était un traître! »

ORFINIO

Tu crois?

(Regardant au fond.)

FRANCO

J'en suis certain ! C'est facile à prévoir,
Vous dis-je ! Venez donc et vous allez savoir,
D'une exacte façon quelle somme et quel gage
On vous offre.

ORFINIO

Soit !... Mais... à rien je ne m'engage.

(Tous deux disparaissent au fond. Entrent Angela et Stellina, que l'Arétin qui les précède fait cacher sur la terrasse.)

SCÈNE VI

L'ARÉTIN, puis CAMILLA

ARÉTIN, entrant par le fond.

Mon fils ! avec Franco? Dieu ! C'était bien cela !

CAMILLA, arrivant par le fond sans voir l'Arétin et croyant parler à Orfinio.

Orfinio... mon fils...

(L'Arétin se retourne.)

L'Arétin !

ARÉTIN

Camilla !

CAMILLA, après un long silence.

Venez. Ne craignez point de ma part un reproche,
Car mon fils, n'est-ce-pas ? aujourd'hui nous rapproche.
Le passé désormais n'est rien. Oublions tout ;
La gloire de mon fils, vous et moi, nous absout ;
Prenons-en notre part ensemble, et que cette heure
De nos jours douloureux soit enfin la meilleure !
— Vous veniez pour le voir?

ARÉTIN, d'une voix grave.

Oui !

CAMILLA

Je comprends : de lui
Vous devez être fier, comme moi, sans doute?

ARÉTIN

Oui!

CAMILLA

Pourquoi répondre alors de ce ton grave et triste?
Quel trouble dans vos yeux à vos efforts résiste?
Que me cachez-vous donc?

ARÉTIN

Ne me demandez rien.
Moi seul je dois souffrir.

CAMILLA

Et moi, sa mère!

ARÉTIN

Eh bien,
Oui : vous avez raison! Un danger le menace,
Mais ce n'est qu'une crainte encor.

CAMILLA

Parlez, de grâce!

ARÉTIN

Il faut que je réveille un souvenir cruel
Pour moi comme pour vous...

CAMILLA

Moi, j'en ai tant!... Lequel?

ARÉTIN

Orfinio... Mais vous étiez là! Ma pensée
En reste après un an sombre et bouleversée!
Ah! ce que j'ai souffert en cet instant maudit,
Je peux seul le comprendre!

CAMILLA

Angela vous a dit?

ARÉTIN

Oui!... Pauvre sainte femme!... Et ma honte fut telle
Que je m'enfuis tremblant et muet devant elle;

Quant à revoir mon fils et vous-même.. Pardon !
C'était plus impossible encor ! Je partis donc,
Au hasard, vous laissant à vous seule la tâche.
Plus tard, je réfléchis et je me dis : « C'est lâche ! »

CAMILLA

Oui ! Mais ainsi que moi vous pouvez le savoir,
Quand on fut prompt au mal on est lent au devoir !

ARÉTIN

Je revins à Venise et, sans d'abord paraître,
Je veillai sur mon fils, sur vous-même peut-être ;
Vos faiblesses pour lui m'alarmèrent un peu ;
Mais ce n'est rien, voici le vrai danger.

CAMILLA

Mon Dieu !

ARÉTIN

J'appris qu'Orfinio pour conseil et pour guide
Avait un homme vil, misérable et perfide ;
Franco, Franco ! J'eus peur. Je voulus tout savoir
Je fis suivre cet homme, et j'appris que le soir
Il allait au Lido, disparaissait dans l'ombre,
Et rien de plus. Hier, la nuit étant plus sombre,
Je le suivis moi-même et le vis s'approcher
De la pointe de l'île, et, sous ce grand rocher
Que bat la haute mer, seul, anxieux, attendre ;
Je me glissai vers lui. Soudain, je crus entendre,
Une barque venir sur les flots, lentement ;
Un homme en descendit, un soldat musulman,
Autant que j'ai pu voir par cette nuit sans lune.
Franco le rejoignit. Tous deux vers la lagune
S'éloignèrent. Pourtant je distinguais leurs voix,
Et j'entendis ces mots répétés plusieurs fois :
« Quatre millions d'or ! » disait Franco. « La somme
Est prête, reprit l'autre, êtes-vous sûr de l'homme ? »
Franco dit : « J'en suis sûr ! » Ils parlèrent plus bas,
Mais j'entendis un nom, je ne me trompe pas.

CAMILLA

Quel nom ?

ARÉTIN

Orfinio ?

CAMILLA

Dieu ! cet homme, ce traître. .
Sans doute ils vont tuer Orfinio !

ARÉTIN, d'un ton d'incrédulité.

Peut-être !

CAMILLA

Peut-être ! dites-vous. Moi, j'en suis sûre, hélas !
Ces hommes ont juré sa mort.

ARÉTIN

Je ne crois pas !

CAMILLA

Alors, que croyez-vous ? quelle est votre pensée ?

ARÉTIN

Camilla !

CAMILLA

L'Arétin !... Non !... Je suis insensée
Cela ne se peut pas !... Voilà que je frémis !

ARÉTIN

Camilla !

CAMILLA

L'Arétin !... Notre fils ?

ARÉTIN

Notre fils !

CAMILLA

Non je ne crois pas ! Je ne veux pas vous croire !
Allons-nous, tous les deux, calomnier sa gloire ?
Songez-vous qu'à l'instant, pour acclamer son nom,
Tout un peuple venait, et vous croyez ?... Non ! non.

ARÉTIN

Dans tous les temps, hélas ! saisis d'un noir vertige,
De plus grand, de meilleurs que lui...

CAMILLA

Non, non ! vous dis-je !

ARÉTIN

De Franco pourquoi donc a-t-il suivi les pas ?
Pourquoi l'écoutait-il et ne revient-il pas ?

CAMILLA

Ah ! Dieu ! si c'était vrai, d'une main sûre et prompte
Qui pourrait l'arracher alors à cette honte ?

ARÉTIN

Moi ! Sur l'heure ! A tout prix ! Si la patrie et Dieu
Ont besoin de mon sang, je dirai : « C'est trop peu ! »

CAMILLA

Trop peu du mien, aussi !
(Regardant vers le fond.)
Mais vous vous trompiez, certe !
Regardez ! Il revient dans sa gondole ouverte,
Et Franco n'est plus là.

ARÉTIN

N'importe ! il faut savoir.
Allez. Le père seul fera mieux son devoir.
Allez.

CAMILLA, en sortant.

La mère aussi sait ce qu'elle doit faire !

(L'Arétin la conduit à droite, revient et reste immobile derrière les draperies pendant l'entrée d'Orfinio.)

SCÈNE VII

ORFINIO, seul.

C'est une trahison ! Oui, certe ! et je préfère
La voir en face, afin, si je vais jusqu'au bout,
Que devant mon forfait je reste au moins debout !

La résolution dans mon âme était prise,
J'allais dire le mot qui doit livrer Venise,
Et cependant j'ai dit que je voulais encor
Réfléchir seul...

(Après un long silence.)

Livrer mon pays pour de l'or,
Voilà le fait, telle est la vérité sans phrase :
Si je dis non, ma dette effrayante m'écrase,
Je suis perdu !... Franco l'a dit avec raison...
Si j'accepte, sauvé !... Mais c'est la trahison !
Ces gens qui m'insultaient, je les force au silence...
Quatre millions d'or, c'est le droit d'insolence !
Puisqu'ils me sont offerts, puisque mon seul espoir...

(Levant la tête par hasard vers les deux drapeaux.)

Ces drapeaux... Ah ! l'honneur !

(Il s'en éloigne brusquement.)

Je ne veux plus les voir !
Trahir... Qu'est-donc cela ? Qui sait ? Qui peut connaître,
Sans le sentir, en soi, ce qu'est l'âme d'un traître ?
J'eus toujours, en voyant ce que les autres font,
La curiosité de pénétrer au fond !
Les traîtres... Mais leur race en tout pays abonde,
C'est presque la moitié de l'histoire du monde !
— C'est Charles de Bourbon, le connétable, hier —
Tous ces hommes à l'œil terrible, au cœur amer,
Ces princes, ces soldats, ces doges, ces ministres,
Quel instinct les poussait vers les heures sinistres ?
Agissaient-ils ainsi pour un vil intérêt ?
Non : leur regard allait plus haut qu'on ne croirait !
Non : ils avaient en eux, voyant ce que nous sommes,
Le dédain de la règle et le mépris des hommes !
Le remords... Ils savaient ce qu'on appelle ainsi :
C'est le nom des forfaits qui n'ont pas réussi !
Sur ces êtres hautains, que la foule condamne,
Je le sens, une loi mystérieuse plane ;
Ils donnent, avant d'être à leur tour abattus,
Un démenti superbe aux vulgaires vertus ;

Ne fût-ce qu'un instant, ils jettent dans l'espace
Un cri d'aigle blessé qui sur le monde passe,
Et souvent font jaillir, sous le ciel sombre ou bleu,
Les fanges de la terre à la face de Dieu ! [gouffre,
— Leur ressembler, c'est grand ! — Mais, penché sur le
Je veux savoir si l'on a peur et si l'on souffre !
Si j'ai peur, il sera temps par un brusque effort
De reculer... Le cœur ? Il ne bat pas plus fort !
Je ne sens même plus ni tristesse ni fièvre,
Rien de ce que je dis ne fait trembler ma lèvre ;
Quels que soient les périls en face regardés,
Je souris à la chance et je jette les dés ;
Livrer tout au destin, au hasard qui nous mène,
C'est cela, rien de plus, la conscience humaine !
Ma force brave tout : si c'est le châtiment,
Je l'accepte, sans peur, d'avance froidement ;
Aucune crainte en moi : le calme ! — Eh bien, mon père,
« L'homme ne fait jamais tout le mal qu'il espère »,
Disiez-vous ; je le fais ! Je pars ! Et sur mes pas
Les murs de ce palais ne s'écrouleront pas !
Pour m'arrêter, du fond de la noire lagune
Tout à l'heure une main sortira-t-elle ? Aucune !
La mer n'aura pas même un flot plus agité,
Et j'irai vers le crime avec tranquillité !
Je vais sortir d'ici, voilà l'heure qui sonne,
Et pour me crier : « Reste ! » il ne viendra personne !

(Il va sortir par le fond. Arétin, Angela, Stellina, Camilla sont au fond depuis quelques instants. Arétin fait signe aux trois femmes de rester au fond. Mais lui-même se jette entre Orfinio et le chemin que celui-ci va prendre.)

SCÈNE VIII

ORFINIO, ANGELA, STELLINA, CAMILLA, ARETIN

ARÉTIN

Reste ici !

ORFINIO

Mon père !

ARÉTIN

Oui! oui, traître, reste ici!

ORFINIO

Je veux ce que je veux. Il sera fait ainsi.
Rien ne m'arrêtera, menace, ni prière.

ARÉTIN, lui barrant la route.

Alors c'est un aveu? La chose est vraie? Arrière!
Ou, si tu veux passer, lève sur moi la main.

ORFINIO

Non, non! Mais croyez-m'en, livrez-moi le chemin!
Il le faut, je vous jure!

(Il va vers le fond et trouve devant lui les trois femmes.)

ANGELA, lui barrant le chemin.

Orfinio, prends garde!
L'ange du châtiment descend et te regarde;
Moi qui te pardonnais tout à l'heure, je sais
A présent que les jours du pardon sont passés,
Et cependant je crie au ciel : « Une heure encore!
Ne jetez pas cet homme au gouffre qui dévore,
Laissez-moi de nouveau le suivre aujourd'hui,

(Elevant le crucifix.)

Car je mets cette croix entre le crime et lui! »

ORFINIO, s'écartant d'elle pour sortir.

Il est trop tard, madame!

STELLINA, se jetant devant lui.

Orfinio, demeure!
Tu ne peux pas vouloir que de honte, je meure;
Ne me force donc pas à mêler chaque jour
Le deuil de ton honneur au deuil de mon amour!
Je veux être, s'il faut que mon âme se brise,
Celle qu'on fait pleurer, pas celle qu'on méprise!
Si ma souffrance plaît à ton orgueil ici,
Orfinio, fais-moi souffrir, mais pas ainsi!

ORFINIO, cherchant toujours à sortir.

Laissez-moi, Stellina !

CAMILLA, lui barrant la route.

Reste ici, misérable !
Si tu pars, je serai la plus inexorable ;
Dans mon passé maudit je rentre avec effroi ;
L'honneur, je n'en veux plus, puisqu'il me vient de toi !
Le voile noble et pur, de mon front je l'arrache,
Et bientôt quel que soit l'asile qui te cache,
Moi, ta mère, j'irai te saisir de ma main,
Te traîner, te montrant aux forçats du chemin ;
Puis dans les carrefours, tenant toujours ma proie,
Appelant les ribauds et les filles de joie :
« Armez-vous d'un fer rouge et, pour le double affront,
« Marquez la mère au sein, marquez le fils au front,
« Afin qu'à tout jamais on puisse reconnaître
« Le fils de la ribaude et la mère du traître ! »

ORFINIO, après une hésitation.

Oh ! ma mère... vos pleurs, plus que votre courroux,
M'auraient touché peut-être...

CAMILLA

Eh bien ! donc, à genoux,
Mon enfant, je te prie.
(A Angela.)
Et vous aussi, madame,
Vous aussi, Stellina.
(Les trois femmes sont à genoux.)
Non, tu n'es pas infâme !
Ne va pas où tu veux aller, mon fils ! mon fils !
Grâce pour moi, mon fils ! Grâce pour ton pays !
Je t'en supplie encor, mon enfant, fais-moi grâce !

ANGELA

Grâce, grâce, mon fils !

ORFINIO

Non, non ! Faites-moi place !

ANGELA et CAMILLA

Mon fils !

ORFINIO

Non ! non !

ARÉTIN, gravement.

Silence à présent, toutes trois !
(Leur montrant le fond.)
Laissez-moi.

CAMILLA

Qu'allez-vous faire ?

ARÉTIN

Ce que je dois.

(Les trois femmes se retirent au fond et restent immobiles dans l'ombre. Arétin amène Orfinio sur le devant de la scène.)

ARÉTIN, avec une sorte de douceur et presque suppliant.

Orfinio... mon fils...

ORFINIO, brusquement.

Non ! ce n'est plus la peine !
Une fatalité me domine et m'entraîne ;
J'ai mon but, je ne peux et n'en veux pas changer ;
Désormais, ne voyez en moi qu'un étranger,
Et puisque me voilà traître, infâme et transfuge,
Vous n'êtes plus mon père...

ARÉTIN, se redressant.

Alors, je suis ton juge !
Et c'est un châtiment pour nous deux plus cruel.
Que le juge soit vil comme le criminel !
Mais, à certains moments, l'âme la plus flétrie
Se relève et contient l'âme de la patrie !...
Répondez-moi ! Soldat, sujet vénitien,
Où voulez-vous aller ?

ORFINIO

Vous le savez trop bien.

ARÉTIN

Vous alliez donc livrer Venise, notre ville ?
Moi, je dois la sauver.

ORFINIO

Le moyen est facile :
Allez me dénoncer. On me tuera. Pardieu !
J'y compte bien, la vie est dure, et j'y tiens peu.
Etre riche ou mourir, voilà !

ARÉTIN

Quoi qu'il advienne,
C'est déjà sur mon nom trop de la honte ancienne ;
Le fils de l'Arétin à des crimes plus bas
Peut rêver... Moi vivant, on ne le saura pas !

ORFINIO

Que ferez-vous alors ?

ARÉTIN

Pour vous fermer la route,
S'il faut du sang, le mien y suffira sans doute.

(Tirant son poignard.)

Faites un pas de plus, je me frappe !

ORFINIO

Non !... Mais
Demain je reprendrai loin de vous mes projets.
Tenez, le seul moyen, le voulez-vous connaître ?
Brutus aurait déjà tué son fils !

ARÉTIN, d'une voix sombre.

Peut-être.

ORFINIO

Vous, vous n'oserez pas ! Je le vois, c'est certain !
Vous n'êtes pas Brutus, vous êtes l'Arétin !
Le passé, malgré moi, contre vous me protège...
Oui, malgré moi ! Voyez : qu'ai-je fait ? que ferais-je ?
Quel que soit l'avenir, je sortirai, vaincu,
De cette vie, avec l'horreur d'avoir vécu !

Car j'ai toujours souffert, moi né pour être infâme ;
Il faudrait cette mort pour me refaire une âme !
Mais vous n'oserez pas ! Je vois dans ce regard
Qu'il faudrait que mon cœur vînt chercher le poignard ;
Frappez donc ! Sauvez-moi de ma longue misère,
Pour que j'apprenne enfin qu'on peut aimer son père !

ARÉTIN

Tais-toi !

ORFINIO

Vous n'osez pas ?

ARÉTIN

Tais-toi ! tais-toi !

ORFINIO

Pourtant,
Si je m'en vais, je vais où le crime m'attend !...

(Silence de l'Arétin.)

Faites donc place ! Il faut que je passe, vous dis-je

ARÉTIN, avec égarement.

Qui donc me parle ainsi ? D'où me vient ce vertige ?
Cet homme sans pitié, sans honneur et sans loi,
C'est mon crime vivant qui marche devant moi !
S'il vit, Venise meurt ! Cela ne peut pas être !
Elle est lente à sonner, l'heure qui fait un traître ;
Même à l'instant choisi pour des forfaits pareils,
L'amour de la patrie a de brusques réveils !
Les ténèbres s'en vont, le vrai jour recommence.
Cet amour-là, malgré ta honteuse démence,
Est au fond de ton cœur ! Dis-le-moi donc !

ORFINIO

Eh bien,
Je n'aime rien au monde et ne veux aimer rien ;
L'amour, pour une fois qu'est tombé de ma bouche
Son nom, m'a rendu l'âme indomptable et farouche ;
La souffrance est le droit de haïr, et je hais !
Et je n'aime ici-bas que le mal que je fais !

Je hais le Dieu qui fit de nous ce que nous sommes,
Tous ceux qui sont heureux sur la terre des hommes,
Ce qu'on appelle honneur, gloire, courage, foi :
Vous parliez de patrie ! Eh ! que m'importe à moi ?
Que l'ennemi triomphe et que Venise tombe ;
Moi qui ne ris jamais, je rirai sur sa tombe !
Et c'est ma joie enfin de me dire aujourd'hui :
La haine de mon cœur ne mourra qu'avec lui !
Si j'ai des fils, en eux qu'elle se perpétue,
Cette haine !...

ARÉTIN, levant son poignard et frappant.

J'ai fait ce monstre : je le tue !

LES TROIS FEMMES, accourant.

Ah ! Dieu !

ANGELA et CAMILLA

Mon fils ! mon fils !

ORFINIO

N'approchez pas de moi !
Laissez-moi fuir au loin dans l'éternel effroi !

ARÉTIN, avec égarement.

Qu'ai-je donc ? N'est-ce pas le vent de la folie
Qui passe sur mon front ? — Ah ! je vous en supplie...
C'est moi le criminel, moi seul ! Vous savez bien,
Ce livre... vous savez... le livre ! Eh ! oui, le mien !
Que de mal !... que de mal ! Du sang, là ! Prenez garde !
Cet enfant... qu'il est pâle et comme il me regarde !
Voilà le châtiment qui m'était réservé :
J'ai donc tué... mon fils !

ORFINIO, se traînant jusqu'à lui.

Père, tu l'as sauvé !

(Il meurt.)

FRANCE... D'ABORD!

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

QUELQUES MOTS SUR CE DRAME

I

M. Paul Ginisty, le très intelligent et très lettré directeur du théâtre de l'Odéon, vient d'accueillir ce drame avec une bonne grâce et un empressement dont je suis aussi touché que flatté.

C'est toujours une entreprise difficile que de mettre à la scène un drame historique, en quatre actes, en vers; et la difficulté se complique quand l'action se passe à une époque incomplètement connue, entre des personnages sur lesquels le public a des notions un peu vagues, et surtout quand la pensée générale de l'œuvre ne se dégage pas du seul nom de ces personnages.

Que l'on me permette ici d'expliquer qu'elle a été la pensée de l'auteur, et ensuite de donner quelques détails sur les hommes et les choses de ce temps, sur la minorité du jeune roi qui devait être saint Louis.

II

Affirmer que tout poème dramatique doit avoir pour fondement une pensée politique, religieuse ou morale, ce n'est certes point une nouveauté ; les maîtres du

théâtre, dans tous les temps et dans tous les pays, n'ont jamais eu, à de rares exceptions près, d'autre but et d'autre ambition ; c'est notre devoir, si peu que nous soyons à côté d'eux, de suivre leur exemple.

Quelle est donc la pensée que j'ai voulu exprimer par une action dramatique ? Le titre l'indique : *France... d'abord* ! Cela signifie que l'intérêt de la France doit dominer toute chose, les intérêts particuliers, les ambitions personnelles, les rancunes et les haines. Cette abnégation n'était pas rare. *Dieu... d'abord* ! disait une devise bretonne ; Blanche de Castille l'adopte en la modifiant : *France... d'abord* !

Cette noble et fière devise, sans qu'ils l'aient inscrite sur leurs drapeaux, a été celle de nos hommes d'État vraiment dignes de ce nom ; si d'autres ont pu s'en parer hypocritement, elle n'en reste pas moins la loi française, dans sa grandeur et sa pureté premières.

Ainsi, ce qui dominera ce drame, si ma force n'a pas trahi mon désir, c'est le sacrifice imposé à chacun pour le bonheur et l'honneur de tous.

III

J'arrive aux détails sur les principaux personnages de cette pièce.

ROBERT DE SORBON

Il n'en est pas le plus important, quoiqu'il y occupe une large place, mais il est le porte-parole de l'auteur, selon le terme employé maintenant ; c'est lui qui donne le *la*, Robert a été pour le jeune roi Louis IX ce que sera un jour Fénelon pour le duc de Bourgogne.

Les livres abondent sur la vie de Robert. Ceux qui contiennent le plus de détails et de science critique sont *nos Adieux à la vieille Sorbonne*, par mon savant confrère de l'Académie française, M. Gréard; *Robert Sorbon*, par M. Petit-Radel (tome XIX *de l'Histoire littéraire de la France*); *les Propos de maître Robert de Sorbon*, par M. Hauréau (tome XXXI, 2e partie, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*).

Je résume rapidement ces lectures et quelques autres.

D'après un passage de Joinville, on doit croire que Robert était d'obscure extraction, quoique ce point soit quelquefois contesté. Il naquit en 1201, dans le pays d'Artois, à Sorbon, en Rhételois. Il avait donc treize ou quatorze ans de plus que Louis IX.

Sa fortune fut rapide. Chanoine de Cambrai, puis de Paris, chapelain, aumônier et conseillé privé du roi, proviseur, c'est-à-dire premier dignitaire de la Sorbonne, qu'il fonda en lui donnant son nom, chef des Sorbonnistes, de ces catéchistes que l'on appelait les *consolateurs des criminels*, Robert a eu la gloire d'être l'éducateur de son roi et de son siècle.

M. Gréard a peint Robert de Sorbon en quelques traits visiblement justes : « Très timide à l'ordinaire, il prend, dès qu'il parle du haut de la chaire, une assurance que rien n'arrête... Sa sincérité rude trahit la rusticité de son origine... Il a l'imagination haute en couleur, l'expression savoureuse, parfois grasse, la verve populaire du fabliau. « Que la bouche crie, disait-il, pourvu que le cœur aime ! » C'était un moraliste... Il allait fustigeant les mœurs, le luxe des vêtements, le goût de la table, l'amour des *poches pleines*, l'usure... »

Comme on le voit, Robert de Sorbon fut ce que l'on appelle aujourd'hui un chrétien démocrate ; un mélange de dévouement pour le roi et d'amour pour le peuple était le fond de son caractère : il mangeait à

la table du roi ; et il légua tous ses biens aux *pauvres étudiants* ; il devint riche par les dons qu'il reçut, et il nommait sa chère Sorbonne l'*hôtellerie des pauvres étudiants*. « Je professe, disait-il, que les usuriers, thésauriseurs, sont des larrons ; que de butin pour le prévôt de l'enfer ! »

Dur aux puissants, il était tendre pour la faiblesse, le malheur et même pour les plus grandes fautes : « Si grand qu'ait été le pécheur qui m'ait prié de l'entendre, je l'ai toujours aimé cent fois plus après l'avoir confessé qu'avant. »

Les nécessités de l'œuvre dramatique ne m'ont pas permis de mettre plus en relief cette physionomie curieuse, mais le lecteur la complétera par les détails que je viens de donner.

BLANCHE DE CASTILLE

Disons-le tout de suite, elle a été calomniée. Un moine anglais, le chroniqueur Mathieu Paris, a élevé contre elle les imputations les plus horribles et les plus fausses. Mais l'histoire n'en a rien retenu et, chose particulière, dans un savant recueil de notre temps, le *Cabinet historique*, deux érudits ont réduit à néant les calomnies de Mathieu ; ce sont les deux frères, Paulin et Louis Paris, comme s'ils avaient tenu à dégager leur nom des infamies de leur ancien homonyme !

Tous les historiens, depuis Varilas jusqu'à Michelet et Henri Martin, sont d'accord pour rendre hommage au génie comme à la vertu de cette noble reine.

Le public se souvient surtout de son mot fameux : « J'aimerais mieux voir mon fils mort que coupable envers Dieu ! » En réalité, Blanche de Castille fut une femme de génie, et, de plus, une héroïne. « La

régence et la tutelle de Louis IX, dit Michelet, eussent appartenu, d'après les lois féodales, à son oncle Philippe Hurepel, comte de Boulogne et de Clermont, mais *le légat* et le comte de Champagne assurèrent la régence à Blanche. »

Je note ce point : *le légat.*

L'historien continue : « C'était une grande nouveauté qu'une femme commandât à tant d'hommes ; c'était sortir d'une manière éclatante du système militaire et barbare pour entrer dans la voie pacifique de l'esprit moderne. Le Pape et les évêques l'y aidèrent. »

En même temps que les aptitudes politiques, Blanche avait l'héroïsme. « Blanche, rappelle Michelet, voulut les insignes et les honneurs virils... Elle réclama, au sacre de son fils, le droit du comté de Flandre, celui de porter l'épée nue, l'épée de la France... Elle brisa la force féodale au nom d'un enfant. »

On sait comment, à Montlhéry, entourée par les féodaux, elle fit savoir le péril du roi et le sien aux bourgeois de Paris et aux seigneurs des environs qui sauvèrent le jeune roi et elle. « Les Parisiens, dit M. Élie Berger, très amis de sa mère, l'emmenèrent à Paris en triomphe. Le roi ne l'oublia jamais. »

En fait de courage royal, Blanche avait de qui tenir ; elle descendait directement de Charlemagne par sa grand'mère, Isabelle de Hainaut. Espagnole par son père le roi Alphonse, Anglaise par sa mère, elle se fit Française par l'intelligence et le cœur.

Blanche de Castille, très jeune encore, avait épousé l'héritier de la couronne de France, qui régna sous le nom de Louis VIII, ce Louis VIII « pâle et chétif, dit M. Petit-Dutaillis, dans la *Bibliothèque des Hautes Études*, fils de Philippe-Auguste, roi bon vivant, jovial et sensuel ».

Si le mari de Blanche ne fut pas un grand roi, ce fut un saint ; j'en voudrais donner une preuve par un

fait assez délicat à raconter. J'essaierai, d'après l'historien Guillaume de Puy.

Le roi était malade à Avignon. Les médecins déclarèrent qu'il ne pouvait être guéri que par l'amour d'une femme... Archambaud de Bourbon fit introduire dans la chambre du roi une noble et gente fille..... Mais le roi refusa de *pécher mortellement*, et il donna l'ordre à Archambaud de marier et de doter convenablement la jeune fille ainsi sauvée. Les médecins durent croire qu'ils avaient eu raison, car le roi mourut peu de temps après.

Blanche était digne de comprendre cette vertu royale qui eut sur elle un grand ascendant; à son tour, elle exerça une grande influence sur le roi, et, lorsqu'elle devint veuve, elle resta fidèle à sa mémoire, malgré les pièges qui lui furent tendus.

Jeune mère et jeune régente d'un jeune roi, sa situation était difficile, mais elle sut s'en tirer à son honneur, par son courage et, disons-le aussi, par son adresse diplomatique. Attaquée par les grands vassaux, par les plus proches parents de son fils, elle eut l'art de chercher une force chez ses ennemis même, et on verra tout à l'heure comment elle y réussit.

Son œuvre faite, son devoir de reine, de régente et de mère accompli, elle avait bien gagné le droit de finir ses jours dans le calme dont elle n'avait jamais eu le temps de jouir. « Blanche, dit M. Oscar Havard (*Femmes illustres de la France*), voulut mourir sous l'habit des religieuses de Cîteaux, sur une couche de paille. »

Ne sait-on pas aussi qu'elle fut vénérée comme Bienheureuse du tiers ordre de Saint-François. Du reste, le moine anglais, son calomniateur, lui survécut et, comme le raconte M. P. Tarbé, il eut du moins le bon esprit de se rétracter et de se repentir.

THIBAUD DE CHAMPAGNE

Quel est donc celui de ses ennemis que choisit Blanche de Castille, non seulement pour le désarmer, mais pour faire de lui son plus ardent et son plus fidèle défenseur ?

Il était comte d'une des plus grandes provinces de France, futur roi de Navarre, proche cousin du roi, et son animosité contre la régente pouvait être aussi durable que violente. Oui, mais c'était un poète, de plus un poète amoureux, et Blanche de Castille savait sans doute que l'on peut espérer beaucoup d'un amoureux, surtout quand il est poète.

Thibaud de Champagne a laissé plus de souvenirs comme poète et trouvère que comme prince et comme roi ; on a oublié ses exploits et ses erreurs, mais on relit encore avec charme ses chansons, ses *chansonnelles*.

Blanche les avait lues et elle se promit sans doute de vaincre assez facilement leur auteur.

Dès une première entrevue, elle commença par lui adresser les plus sévères et même les plus véhéments reproches ; il ne se défendit guère.

« Blanche, écrit le vieil historien Varillas, connaissait la passion qu'elle avait inspirée à Thibaud. Il était temps d'en faire l'épreuve, et la régente s'y résolut à sa mode, c'est-à-dire avec cet air qui, pour être obligeant, ne perdait rien de sa fierté. »

Thibaud était venu aux conférences entre les féodaux révoltés et l'armée royale « avec un sauf-conduit de la régente », raconte M. Élie Berger ; mais il se sentait vaincu d'avance ; prince, il fut bientôt dompté ;

poète, il fut charmé plus vite encore. Blanche, en cette occasion, crut sans doute aussi qu'une sorte de coquetterie royale lui était permise ; un peu de coquetterie pour défendre une bonne politique, cela se pardonne. Thibaud, entré au palais de la reine en ennemi, en sortit le plus dévoué, le plus fidèle et le plus respectueux de ses défenseurs.

Mais que se passa-t-il dans le cœur même de Blanche ? Restait-elle insensible à tant de soumission et de dévouement ? Nous pouvons croire que non, mais elle eut la fierté de cacher le secret de son cœur, et personne, pas même Thibaud, ne le pénétra jamais.

Quand le comte de Champagne eut assuré le salut de la régente, du roi et du royaume, il prit l'écharpe, la croix et le bourdon, et revint de la croisade pour terminer sa vie dans son royaume de Navarre.

HUGONNEL

Je m'accuse d'avoir changé ce nom. L'oncle de Louis IX s'appelait Hurepel ; mais ce nom n'est guère euphonique, il signifie *le Hérissé*, *le Mal peigné*, comme traduit M. A. Franklin. J'ai préféré le nom de Hugonnel, très connu à cette époque.

Hugonnel fut le plus féroce des ennemis de la régente et de son fils ; il avait le génie de la haine familiale ; il l'étendit naturellement à leur défenseur ; comme le fameux comte de Bretagne, Mauclerc, et les autres grands féodaux, il se vengea de Thibaud en ravageant sans pitié la Champagne.

La seule excuse de Hugonnel, c'est qu'il était fils de Philippe-Auguste et de cette douce et malheureuse Agnès de Méranie qu'il voulait venger peut-être, mais une telle mère eût blâmé certainement les fureurs de son fils.

LOUIS IX

Dans le drame, Louis IX n'a que quatorze ans et, naturellement, son rôle n'est pas développé, quoique très important.

Je n'ai donc pas à entrer dans de longs détails ; tout a été, du reste, dit, ou résumé, dans la belle *Histoire de saint Louis*, par M. H. Wallon, histoire devenue classique.

Je relève quelques points seulement, dans quelques historiens et panégyristes.

« Louis était mince, grêle, avec un air angélique et des yeux de colombe...

. . . . . .

« Il était enclin à la colère.

« Il avait le cœur transpercé de pitié pour les misérables. »

(Ch. v. Langlois, *Revue de Paris*, 1897.)

L'abbé Maury, dans le panégyrique de saint Louis :

« Louis IX réduisit la politique à l'équité la plus sévère.

« Il pardonne à ses ennemis, si toutefois on peut donner ce nom si modéré à des traîtres qui combattaient Louis avec le poison. »

Sur cette question de l'empoisonnement, on trouve quelques détails dans l'*Histoire de Blanche de Castille*, par le sieur Auteuille.

En 1236, le vieux de la Montagne envoya des assassins pour empoisonner le roi. Cet attentat ne réussit pas plus que celui de la comtesse de la Marche.

On trouve ceci dans les archives de l'église métropolitaine de Bordeaux :

« Le 18 octobre 1615..., on n'encensa pas le roi (Louis XIII), à cause que les chapelains de S. M. prétendirent qu'on avait autrefois empoisonné des rois par le moyen des encensements. »

On le voit, dans tous les temps, l'imagination des assassins et des empoisonneurs a été fertile, et le jeune Louis IX faillit en être victime.

Je passe à deux personnages qui sont de mon invention.

Alberto Landini

C'était le chef des routiers.

Sur les routiers, aux XIIe et XIIIe siècles, il est bon de lire le curieux travail de M. Géraud dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (t. II).

Ces routiers et cottereaux n'étaient point de simples brigands. Beaucoup de princes recrutaient leurs armées parmi les routiers. Mercadier devint l'ami intime, le frère d'armes de Richard Cœur de Lion; Falcaise, bâtard normand, devint favori de Jean sans Terre, qui lui fit épouser une noble et riche héritière, Marguerite de Redviers : Cadoc obtint la faveur de Philippe-Auguste.

Quoique prêts à tous les pillages et bien qu'ils aient ravagé bien des couvents, les routiers avaient l'esprit religieux. Mercadier fit de riches dons à l'abbaye de Cadouin, *afin que cela contribuât à lui faire gagner le ciel par une bonne fin.* Beaucoup de routiers prirent la croix, et on les retrouve dans l'armée des croisés.

Du reste, ils se recrutaient dans tous les pays : Basques, Italiens, Anglais, Allemands, Espagnols, Brabançons, etc.

Aliénor

Le personnage d'Aliénor est également de mon invention.

Toutefois, les curieux pourraient passer quelques heures agréables à déchiffrer le vieux manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Arsenal sous le numéro 988 ; ils y liront que Charles, dernier prince carolingien, fait prisonnier par la trahison d'Assolin, eut, dans la prison d'Orléans, deux enfants, et le chroniqueur ajoute : *Sic deficit progenies Caroli Magni.* « Ainsi disparut la race de Charlemagne ».

Il faut lire aussi à ce sujet *l'Art de vérifier les dates ;* on trouverait la même note dans une savante Revue Champenoise.

III

Je ne suis pas entré dans ces détails pour faire étalage d'érudition, mais pour montrer qu'un drame historique doit être fortement documenté, comme on dit maintenant, ce qui n'empêche en rien l'invention personnelle de l'auteur ; il faut encore qu'une œuvre de ce genre soit fondée sur une pensée morale ; j'ai dit la mienne en commençant et j'ose dire, en finissant que j'y ai été fidèle. Au théâtre et partout, il est bon de prononcer des paroles d'apaisement, de pitié, de concorde, de patriotisme. Ce n'est jamais trop tôt, et, n'en doutons pas, ce n'est jamais trop tard.

10 novembre 1899.

A
Monsieur Paul Ginisty,
Directeur de l'Odéon
qui a mis au service de ce drame tout son zèle,
toute son intelligence et les excellents
artistes de son théâtre.

Témoignage de gratitude et d'affection.

H. de BORNIER.

PERSONNAGES	ACTEURS
LE COMTE HUGONNEL	MM. Chelles.
ROBERT DE SORBON	A. Lambert.
THIBAUD, COMTE DE CHAMPAGNE	Marquet.
ALBERTO LANDINI, chef de routiers	Daumerie.
GEOFFROY, étudiant	Valmont.
ARNOUL, étudiant	Laumonnier.
RICHARD, SANDRINO, WILHEM, RIEGO, routiers	Duparc, C. Germain, Chevillot, Kinnel.
UN ALCHIMISTE	Taldy.
BLANCHE DE CASTILLE	Mmes Segond-Weber.
LA COMTESSE ALIÉNOR	Cora Laparcerie.
DAME SARRETTE	Dehon.
LE JEUNE ROI LOUIS IX	Mlle Marthe Régnier.
ALOIS, jeune noble varlet	MM. Muraour.
JEANNE, jeune noble servante	de Villers.

Étudiants. — Soldats. — Routiers. — Pages. — Foule de peuple.
En l'an 1233.

Musique de MM. Hillemacher.
Décors de MM. Chaperon et Lemonnier
Costumes de M. Édouard Zier.

S'adresser pour la mise en scène à M. Dherbilly régisseur général de l'Odéon.

FRANCE... D'ABORD !

DRAME EN QUATRE ACTES, EN VERS

ACTE PREMIER

Grande salle du château de Vincennes.

SCÈNE PREMIÈRE

ALOYS, JEANNE, ADDITA, GISLOEN *puis* DAME SARRETTE *et après* ROBERT DE SORBON

JEANNE

Perdons un peu de temps, puisque dame Sarrette
N'est pas rentrée encor.

ALOYS, qui travaillait nonchalamment à orner la salle.

Bien, Jeanne ! Je m'arrête.

JEANNE

C'est bon de ne rien faire, ah ! que c'est bon, grand Dieu !

ALOYS

Avant de travailler reposons-nous un peu !

(Tous s'assoient paresseusement.)

DAME SARRETTE, entrant.

Que fait-on là ? Debout, jeune noble servante,
Jeune noble varlet ! La reine — et je m'en vante —
A confiance en moi ; je dois donc ce matin,
Sans retard, préparer la salle du festin ;

Il faut que ce soit beau ! Donc, que chacun travaille !
Jetez des fleurs autour de la natte de paille,
Glaïeul, lavande, sauge, origan, rameaux verts ;
Que tous les murs, du haut en bas, en soient couverts ;

Montrant le dehors.

La forêt de Vincennes est assez longue et vaste,
Voyez, pour supporter fort bien qu'on la dévaste.
Mettez les doubliers sur la table ; au milieu
Le faudestreuil... la chaire... Allons ! Plus vite un peu!
Sinon, vos beaux habits, vos camelins, vos serges,
Sauront que la forêt produit aussi des verges !

ALOYS

A nous fils de seigneurs faire un pareil affront !
Nous nous révolterons.

JEANNE

Ils se révolteront !

DAME SARRETTE

Nous allons voir cela sans que je m'en chagrine
Méchant baguedaunier et mauvaise flandrine !

ROBERT DE SORBON, entrant.

Oh ! oh ! dame Sarrette, on est en grand courroux,
A ce qu'il me paraît !

DAME SARRETTE

Maître Robert, c'est vous ?

ROBERT

Eh oui ! maître Robert, proviseur du collège,
De Sorbonne ; de plus, des titres que j'abrège,
Car on me les prodigue à me rendre orgueilleux.

DAME SARRETTE

N'oubliez pas celui qui pour moi vaut le mieux.

ROBERT

Et lequel !

DAME SARRETTE

Conseiller du roi Louis Neuvième
Dont je fus la nourrice ! — Et sa nourrice l'aime.

ROBERT

C'est vrai. — Je l'aime aussi beaucoup, et c'est pourquoi
Je vais vous quereller.

DAME SARRETTE

Alors querellez-moi ;
C'est toujours de façon si gaie et si courtoise
Que je suis gaie aussi quand vous me cherchez noise !
Seulement, dites-moi grand bien du roi, sinon
Je querelle à mon tour et me fâche en son nom !

ROBERT

En votre nom surtout ! Mais loin que je m'arroge
Le droit de vous déplaire, écoutez son éloge :
Avec des yeux très doux, notre prince est très fin ;
Il comprend tout très vite et voit très juste ; enfin,
Il est brave : son cœur aux chants guerriers tressaille,
Il aime les tournois et même la bataille ;
Mais...

DAME SARRETTE

Mais ?

ROBERT

L'enfant royal, quoiqu'il n'ait que treize ans
Et quoique autour de lui rôdent les courtisans,
Est bon, d'une nature aimable, simple et forte ;
Par malheur...

DAME SARRETTE

Par malheur ?

ROBERT

Quelquefois il s'emporte !
C'est un grave défaut, et de vous il l'a pris
Avec le lait.

DAME SARRETTE

Vrai Dieu. Les femmes de Paris
Sont batailleuses, mais, en menant grand tapage,
N'ont pas le cœur méchant, vous allez voir ;
(Allant vers les petits travailleurs.)

Beau page,
Gente servante, tous, vous avez, je le crois,
Besogné bellement — ces dix livres tournois
Sont pour vous.

(Revenant vers Robert.)

Maintenant, si je suis un peu vive,
Sire aumônier, n'ayez crainte, quoi qu'il arrive,
Que mon exemple soit funeste au roi, jamais !
D'abord, je veillerai sur moi, je le promets ;
Ensuite, vous savez que, si j'étais en faute,
Il est une influence et plus forte et plus haute.

ROBERT

La reine mère. Oh ! oui : comme sur sa maison
Sur la France elle règne à force de raison,
De vertu calme et douce ; et Blanche de Castille,
S'il le faut, dans nos camps, par son courage brille :
On l'a bien vu, le jour où, près de Montlhéry,
Sans elle, avec le roi le royaume eût péri,
Car les grands féodaux sont, depuis son veuvage,
Férus contre elle, tous, d'une haine sauvage.
Cependant deux d'entre eux, avec un sauf-conduit,
Paraîtront devant elle, ici même, aujourd'hui,
Apportant, disent-ils, moins hardis que naguère,
Des offres qui pourront terminer cette guerre.

DAME SARRETTE

La reine ferait mieux, et d'avance j'en ris,
De les livrer tous deux au peuple de Paris
Qui saurait leur prouver, faute d'autre ciboire,
Que quand on voit la Seine on risque fort d'y boire !

ROBERT, souriant.

La reine ne veut pas de tels expédients.

DAME SARRETTE

Demandez-le, tenez, à vos étudiants
De l'Université, qui vous cherchent sans doute.

SCÈNE II

LES MÊMES, GEOFFROY, ARNOUL
ET AUTRES ÉTUDIANTS

GEOFFROY

C'est vrai, maître Robert, et nous venons...

ROBERT

J'écoute ;

Parlez, francs écoliers.

ARNOUL

Parle pour nous, Geoffroy.

GEOFFROY

Deux des grands ennemis de la France et du roi
Sont attendus céans, nous venons de l'apprendre ;
Maître, lequel vaut mieux, les brûler ?

ARNOUL

Ou les pendre ?

DAME SARRETTE, à Sorbon, en riant.

Ah ! ah ! vous entendez ?

ROBERT, riant aussi.

J'espère, en vérité,
Qu'on apprend mieux le Droit dans l'Université.

GEOFFROY

Nous l'apprenons... sans plainte.

ROBERT

Et surtout sans fatigue !
Mais suivez-vous les bons conseils qu'on vous prodigue ?
Ne blâmez-vous jamais les édits et la loi ?

GEOFFROY, avec conviction.

Jamais un Parisien n'a dit du mal d'un roi

ROBERT

Sachez donc, braves cœurs, mais jeunesse un peu folle,
Que la reine régente a donné sa parole
Et que, quoique ennemis publics et déclarés,
Tous deux doivent sortir comme ils seront entrés.

GEOFFROY ET ARNOUL

Tant pis ! Par la mort Dieu !

ROBERT

Moins de fougue ! j'estime
Pourtant qu'elle sera bientôt plus légitime ;
Attendons. Jusque-là ne laissez pas en vous
S'éteindre cette flamme et cet ardent courroux
— Moi qui, né dans le peuple, en connais les souffrances,
Je ne songe jamais sans de cruelles transes
Aux luttes que pour lui nous devrons soutenir,
Et je prépare tout pour ce long avenir ;
C'est pour la foule, pour les humbles de ce monde,
Qu'il faut, le jour venu, que chacun me seconde,
Car l'ennemi, les grands vassaux, les vieux tyrans,
Résisteront... Alors, enfants, serrez vos rangs !
Je serai votre chef, et j'aurai de bons aides ;
J'aime les attiédis, je n'aime pas les tièdes !
— Laissons faire la reine, et, comme elle, prenons
Pour devise et pour loi, mes jeunes compagnons,
Ces mots : *France...d'abord ! A France jamais honte !*

DAME SARRETTE

Et quels sont ces deux grands féodaux ?

ROBERT

L'un, le comte
De Clermont, Hugonnel.

GEOFFROY

Hugonnel le grossier,
Prince outrageux et dur, plus méchant qu'un sorcier !

ARNOUL

Toujours l'orgueil au front, la menace à la bouche !

GEOFFROY

On dit que dans sa haine implacable et farouche,
Une femme, qui vaut sans doute moins encor,
L'encourage...

DAME SARRETTE

Je sais : sa nièce Aliénor !

(A Robert.)

Et l'autre ?

ROBERT

C'est Thibaud, le comte de Champagne.

DAME SARRETTE

Celui-là, c'est dommage.

GEOFFROY

Oui, mais le mal se gagne.
Pourtant, c'est un Trouvère, un rimeur de chansons
Qu'il fait graver partout, sur tous ses écussons,
Aux murs de ses palais de Provins et de Troye.
— Voici dernièrement celle que l'on m'envoie ;
Ce sont des vers d'amour dolents et délicats
Et qui sont adressés...

DAME SARRETTE

A qui ?

GEOFFROY

L'on ne sait pas.
Peu m'importe, d'ailleurs. Mais je proclame, en somme,
Un poète méchant plus méchant qu'un autre homme !

DAME SARRETTE

Lisez-nous-les.

GEOFFROY

Oh ! non ; serait-ce loyauté
De vous faire applaudir les vers d'un révolté ?
Tant pis si l'on y sent et du cœur et de l'âme,
Car de les trouver bons moi-même je me blâme :

Les vers d'un ennemi de la France et du roi
Devraient être mauvais !

SCÈNE III

LES MÊMES, BLANCHE

BLANCHE, qui depuis un moment écoutait au fond.

Donnez ! Je lirai, moi.

(Geoffroy fléchit un genou devant la reine et lui offre le parchemin.)

BLANCHE, lisant.

Chanson ferai pour dame douce et belle ;
Amour le veut, amour ! Et c'est assez
Pour le renom de cette chansonnelle ;
Va, ma chanson à Celle que je sais !

Va, ma chanson qui de mes pleurs est née,
Comme l'oiseau qui part avant le jour,
Trouver au loin la blonde couronnée,
Et conte-lui ma tristesse d'amour ;

Dis mon amour à la comtesse blonde,
Ce que je souffre et me plais à souffrir
Pour la plus noble et la meilleure au monde,
Et fier serai si j'en devais mourir ;

N'obtiendrai rien que son mépris peut-être ;
Peut-être aussi ses regards courroucés
S'attendriront, me pouvant mieux connaître ;
Va, ma chanson, à Celle que je sais !

ROBERT

Je m'y connais fort peu, mais la chanson me touche ;
L'homme qui fit ces vers n'est point dur et farouche.

DAME SARRETTE

Pour qui sont-ils, ces vers remplis d'un amour tel ?...

BLANCHE, vivement.

Je devine !... C'est pour Diane de Réthel...
Ou bien pour Isabeau de la Marche... peut-être...

A cette chanson même on doit les reconnaître ;
Blondes toutes les deux, et comtesses, portant
Couronne, toutes deux aussi me détestant,
Cabalant contre moi dans les grandes querelles,
Car les blondes, dit-on, se haïssent entre elles,
Et je suis blonde ! Mais point jalouse, et demain,
Si la guerre finit, je leur tendrai la main.
— En attendant... Thibaud, mon ennemi, le vôtre,
Les flatte et dans son camp les retient l'une et l'autre.
Voilà tout le secret !

(On entend des rumeurs en dehors.)

ROBERT, sortant et rentrant, à Blanche.

Ceux que vous attendez.
Avec les saufs-conduits par la reine accordés,
Arrivent à l'instant.

BLANCHE

Qu'ils entrent. Quoi que fasse
Ou dise un ennemi, j'aime à le voir en face ;
C'est mon devoir ; soyez témoin que je le fais.

SCÈNE IV

LES MÊMES, THIBAUD, HUGONNEL

HUGONNEL

Madame, nous venons vous proposer la paix,
Le comte de Champagne et moi. — J'ai l'habitude
De parler, j'en conviens, de manière un peu rude ;
Pourtant, je suis assez courtois quand je m'y mets,
Par exemple, aujourd'hui...

BLANCHE

Parlez : je le permets !

HUGONNEL

La réponse est un peu hautaine et ne vaut guère !
— Depuis dix ans bientôt nous vous faisons la guerre ;
A qui la faute ? A vous ! — Nous serons indulgents,
Mais avouez vos torts.

(Murmures dans la foule.)

Faites taire vos gens !
De trop près cette foule importune m'assiège ;
Nous auriez-vous, Madame, attirés dans un piège?

BLANCHE

Vous ne le pensez pas !

(A la foule).

Écoutez, mes amis,
Comme moi-même, avec calme, je l'ai promis ;
Il faut, tant qu'il se peut, que chacun s'y résigne ;
Il faut que tout Français de la France soit digne
En calmant un orgueil qui souvent la troubla ;
— Si c'est un sacrifice, elle vaut bien cela !

(Elle fait signe à Hugonnel de continuer.)

HUGONNEL

Depuis les temps anciens, par le droit et l'usage,
La régence appartient aux grands vassaux, c'est sage
Puisqu'elle pourrait choir et rester en des mains
Qui conduiraient la France à de mauvais chemins,
C'est le cas. Vous avez usurpé la régence ;
Nous nous sommes ligués pour en tirer vengeance.
Le pape, vos docteurs et vos moines d'accord,
Ont pris parti pour vous. — Pape et moines ont tort,
Ce n'est point à nos yeux une honte légère
De voir régner en France une femme étrangère ;
C'est le droit féodal indignement détruit.
D'ailleurs, de votre orgueil on sait quel est le fruit ;
Comment exercez-vous la puissance usurpée ?
Vous, femme, vous portez la cuirasse et l'épée ;
On vous a vue ainsi contre les grands vassaux
Diriger la bataille et mener les assauts,
Vous avez conduit même au siège d'une ville
Contre moi votre fils.

BLANCHE, fièrement.

C'était vous être utile :
Quand les sujets d'un roi se montrent paresseux
D'aller chez lui, le roi fait bien d'aller chez eux !

HUGONNEL

Ce n'est pas tout encor ! Dans cette ville folle
Qu'on appelle Paris, dont vous êtes l'idole
— Pour le moment du moins — comment gouvernez-vous ?
Plus mal que le feu roi Louis Huit, votre époux,
Mon frère ! Comme lui vous n'êtes jamais lasse
De flatter les bourgeois, les clercs, la populace,
Et grâce à vous qu'on voit faire un pareil métier,
L'exemple se répand dans le royaume entier ;
Enfin — et cette idée est de vous, j'imagine —
Certain Robert Sorbon, de très mince origine,
Qui fonda je ne sais quel collège de fous,
Gouverne tout ici, votre fils comme vous ;
C'est lui qui le dirige et faussement l'éclaire ;
Rien n'est plus dangereux qu'un prêtre populaire !
Tous ces moines, au fond, sous des noms différents,
N'ont que la jalousie et la haine des grands ;
Pour nous tenir et nous fouler sous leur sandale
Ils se servent du roi ; c'est péril et scandale.
Cela ne peut durer ! Non, madame. — Voici
Ce que nous demandons, et qu'il en soit ainsi !

BLANCHE

Il sera fait selon le droit et la justice.

HUGONNEL

Il convient de nouveau que je vous avertisse :
Si vous n'acceptez pas franchement et tout haut,
La guerre recommence entre nous aussitôt.
Donc, c'est la volonté de mes amis, la mienne.
Il faut que la régence aux grands vassaux revienne ;
Et pour fortifier en nos mains ce pouvoir,
C'est la Régente aussi que nous voulons avoir ;
Elle n'y mettra point obstacle, je suppose,
Puisqu'elle gardera son titre ! — A cette cause,
Nous avons décidé, je parle au nom de tous,
Reine, de vous offrir d'épouser l'un de nous ;
Les Grands ont désigné le comte de Champagne
Et moi. Choisissez donc.

DAME SARRETTE, à Robert.

La colère me gagne,
Et si je m'en croyais...

ROBERT

Non ! Taisez-vous ! Laissez
Faire la reine. Elle est sage.

HUGONNEL, à Blanche.

Eh bien, choisissez !

BLANCHE, avec un grand calme et presque en souriant.

C'est me presser beaucoup, permettez que j'évite,
Pour moi, pour vous, pour tous, de décider si vite !
— Mais le comte Thibaud, qui se tait jusqu'ici,
Qui fut mon ennemi, comme vous, sans merci,
Peut-être à des raisons secrètes pour se taire.

THIBAUD

Il est vrai.

BLANCHE

Je veux donc en savoir le mystère ;
Qu'on me laisse avec lui.

HUGONNEL

Comment, madame ?

BLANCHE

Assez !
Comte, je suis encor la reine ! Obéissez !
Je vous rappellerai, s'il me plaît, tout à l'heure.

HUGONNEL

Puis-je y compter, madame ?

BLANCHE

Oui, ce n'est point un leurre,
(Montrant une salle vide à gauche.)
Entrez là. Je ferai, dès qu'il en sera temps,
Ce que je vous ai dit.

(Hugonnel sort par la gauche, toute la cour par la droite.)

SCÈNE V

BLANCHE, THIBAUD

BLANCHE, sur le trône, à droite.

Comte Thibaud, j'attends.
Dites-moi le secret de votre long silence;
Pendant que Hugonnel avec cette insolence
Me parlait, j'ai cru voir dans vos yeux tout à coup
Une souffrance étrange...

THIBAUD

Oui, je souffrais beaucoup.

BLANCHE

Pourquoi! Pourquoi?... Parlez!

THIBAUD

Oh! ce n'est pas la peine.

BLANCHE

Je le veux.

THIBAUD

J'étais plein de colère et de haine,
Vous le savez trop bien; j'arrivais espérant
Vous voir courber la tête en un péril si grand,
Vous voir de notre force à la fin convaincue,
Vous voir humiliée, impuissante et vaincue;
Non! C'est moi qui pâlis et qui baissai les yeux
Devant ce front royal, calme et mystérieux.
Il m'a semblé soudain, voyant votre courage,
Que c'est moi comme vous qui recevais l'outrage;
Je me suis senti vil, lâche autant que mauvais;
Je n'ai donc rien de plus à dire, et je m'en vais.

BLANCHE, descendant.

Restez... pour m'expliquer d'autres choses encore;
Vous m'avez bien haïe, et pourquoi? je l'ignore;
Mais quand un homme dit si noblement : J'eus tort!
C'est qu'il avait sans doute une excuse d'abord.

Je vous demande donc, voulant être obéie :
Comte Thibaud, pourquoi m'avez-vous tant haïe?

THIBAUD

Ne m'interrogez pas.

BLANCHE

Pourquoi, depuis dix ans,
Jusque chez l'étranger cherchant des partisans,
Comte Thibaud, pourquoi m'avez-vous poursuivie
De cette haine indigne et jamais assouvie?
Que vous avais-je fait? Que vous a fait mon fils?
Quels monstrueux conseils avez-vous donc suivis
Contre l'honneur, la France et tout ce qu'on révère?

THIBAUD

Au comte Hugonnel vous étiez moins sévère,
Tout à l'heure, madame!

BLANCHE

Eh bien, et le mépris!
Voudriez-vous de mon indulgence à ce prix?

THIBAUD

Ne m'interrogez pas, je ne peux vous répondre.

BLANCHE

Et moi, sur tous les points je tiens à vous confondre,
J'en ai le droit! Je veux tout savoir désormais;
Vous me haïssiez? — Soit! Pourquoi?

THIBAUD

Je vous aimais
Ce n'est qu'un souvenir, ce n'est plus une offense,
Et vous le permettrez s'il est à ma défense.

BLANCHE

Parlez.

THIBAUD

Dans Avignon, voilà dix ans, un jour,
Le roi, dont vous étiez le seul et noble amour,

Voulant vous épargner les ennuis d'un long siège,
Instamment me pria de vous faire cortège ;
J'aurais dû refuser, car déjà je sentais
Ma passion grandir, insensé que j'étais !
Je ne refusai pas. Le lendemain, — j'oublie
Comment passa sur moi ce souffle de folie ! —
Le lendemain j'osai vous adresser tout bas
Quelques propos d'amour... Oh ! je n'achevai pas !
Un regard de dédain, pire que la colère,
Me répondit ; l'espoir effréné de vous plaire
Fit place à cette honte obscure à qui se joint
L'horrible orgueil blessé qui ne pardonne point ;
Un regard, rien de plus ! Pas un mot, pas un geste ;
Vous me laissâtes seul — et vous savez le reste :
Je fus votre ennemi, dès cet instant, soudain,
Et je sens toujours là ce regard de dédain !

BLANCHE

A ce dédain, qui dut sans doute être inflexible,
L'ayant moins mérité, vous seriez moins sensible !
Oui, je vous le devais et vous le méritiez :
Ce n'est pas seulement moi que vous insultiez,
Le déshonneur royal eût été votre ouvrage ;
Répondez-donc ! Comment un roi, qu'un prince outrage,
Serait-il respecté de ceux qui sont en bas
Si ceux qui sont en haut ne le respectent pas !

THIBAUD

Vous avez trop raison. — Mais pour que mon délire
Soit mieux compris de vous, laissez-moi tout vous dire :
Ma haine, où mon orgueil crut trouver un secours,
Ma haine me trompa... Je vous aimais toujours !
A toutes mes fureurs mêlant ce sombre hommage,
Dans mon cœur éperdu j'emportais votre image !
Quand la guerre civile et tous les attentats
Qui viennent d'elle avaient ravagé vos États,
Après chaque bataille, en rentrant sous ma tente,
Glaive au poing, œil en feu, poitrine haletante,

Je pensais tout à coup d'une angoisse saisi :
Elle pleure là-bas ! — Et je pleurais aussi.
Puis, honteux de subir cette faiblesse humaine,
Je parvenais encore à rallumer ma haine ;
Me rappelant l'affront, le lieu, l'heure et le jour,
Me torturant le cœur pour y tuer l'amour,
Je connus ce supplice auquel nul ne ressemble,
Le supplice d'aimer, de haïr, tout ensemble ;
Rien ne m'en délivrait, excepté quelquefois,
Un rêve triste et fier dont vous rirez je crois.

BLANCHE, regagnant son trône.

S'il est triste, la femme aurait grand tort je trouve,
D'en rire ; et s'il est fier, la reine vous approuve !

THIBAUD

Un rêve de trouvère et de poète, hélas !
Dont on souffre toujours, dont on n'est jamais las :
Douceur, quand on est seul, pour adoucir sa peine,
De murmurer un nom, tout bas, dans l'ombre, à peine,
Bien loin d'elle, bien loin, et d'espérer pourtant
Que ce nom, à travers l'espace, Elle l'entend !
Pour qu'elle soit clémente et qu'elle se souvienne,
Le vol de ma pensée allait chercher la sienne ;
Il me semblait alors qu'elle écoutait ma voix,
Que ses yeux n'avaient plus leur dédain d'autrefois ;
Mais trop vite, au sortir de ce songe éphémère,
Ma haine revenait plus âpre et plus amère ;
J'en comprenais l'horreur et j'en avais l'effroi ;
Folie et crime ! — Mais j'ai souffert ! Plaignez-moi.

BLANCHE

Non je ne vous plains pas, puisqu'enfin voici l'heure
Où la vérité luit dans votre âme meilleure ;
Je l'espérais beaucoup, j'avais bien deviné :
Étant le repentant, soyez le pardonné !
Ce pardon, je le veux accorder sans réserve,
Mais d'aller au delà que le ciel me préserve !
— Je maintiendrai le droit de mon fils et le mien ;
Au comte Hugonnel je n'ai répondu rien ;

A vous je répondrai de façon nette et grave :
Mon fils sous un régent ne serait qu'un esclave,
Je ne veux pas ! Fidèle au feu roi, mon époux,
Je n'épouserai donc ni Hugonnel — ni vous !
— A mon fils je dois rendre intact son héritage.

THIBAUD

Oui, je comprends.

BLANCHE

De vous j'espère davantage,
Si vos rêves vous ont trompé, soyez témoin
Que mes rêves à moi vont plus haut et plus loin ;
Écoutez ! Quand je vins en la terre de France,
Je ressentis d'abord la secrète souffrance
D'un bonheur incertain et d'un vague péril :
Pour nous la royauté commence par l'exil !
Ce trouble dura peu, quelques heures à peine ;
Bientôt, le jeune roi charma la jeune reine
Par ses hautes vertus dont je sais tout le prix ;
Je lui donnai mon cœur et ne l'ai point repris !
Bientôt, comme l'on va par le pays des rêves,
La France m'apparut avec ses vastes grèves,
Ses antiques forêts, ses fleuves et ses monts,
Je ne sais quoi de doux qui fait que nous l'aimons,
Je ne sais quoi de grand que l'on admire en elle,
Tout ce qui fait sa grâce ou sa force éternelle,
Et son peuple, dont l'âme est si prompte à s'ouvrir,
Qui sait lutter, qui sait vaincre et qui sait souffrir !
J'aimai ce peuple ainsi. J'ai, d'une âme fervente,
Juré d'être à la fois sa reine et sa servante,
J'ai tenu ce serment, et je le tiens toujours :
Quand le roi, quand la France a besoin de secours
Sur un champ de bataille, agitant l'oriflamme
On réclame les plus vaillants. — Je vous réclame !
Je vous adjure au nom du roi votre Seigneur ;
Je vous prends à la haine et vous rends à l'honneur !
Riche des dons du ciel, n'en soyez plus avare ;
Vous, comte de Champagne, héritier de Navarre,

Qui tenez dans vos mains ces deux clés du pays,
Aimez, servez, sauvez la France !

THIBAUD

J'obéis.
Contre moi pour toujours prenez cette revanche !
Pour le roi Louis Neuf et pour la reine Blanche
Je jure de servir en serviteur loyal.
Et de prendre ma part dans le devoir royal,
— Oublions, vous et moi, ce passé que j'abhorre !

BLANCHE

C'est fait.

THIBAUD

Pour l'avenir qu'exigez-vous encore ?
Pour que rien désormais ne vous puisse alarmer,
Que vous faut-il de plus ?

BLANCHE

Il ne faut plus m'aimer !
Il sied que nous donnions une leçon pareille
Au peuple qui comprend, qui juge et qui surveille !
— Ne me haïssez plus ! Mais gardez en retour
Un sentiment pour moi, plus vrai qu'aucun amour :
Celle qui restera dans son triste veuvage
Vous impose un plus fier et plus digne servage :
De votre amour passé ne parlez plus, jamais !
Il le faut ! Je le veux !

THIBAUD

Oui, je vous le promets ;
Je cède à votre voix qui me dompte et m'entraîne
Je vaincrai mon amour, ayant vaincu ma haine !
Quel que soit le péril, quel que soit le moment,
Même devant la mort, je tiendrai mon serment,
Si bien que cet amour, qu'en cet instant suprême
Je jure de dompter, vous l'oublierez vous-même !

BLANCHE

Je n'attendais pas moins de vous, comte Thibaud ;
J'en suis heureuse et fière ! — Et maintenant, il faut

Remplir tout mon devoir de régente et de mère ;
Je le remplirai mieux si vous m'aidez, j'espère.

(Elle va elle-même ouvrir la porte du fond.)

Entrez tous.

(Elle fait signe à un page d'ouvrir la porte de gauche, par laquelle rentre Hugonnel.)

SCÈNE V

BLANCHE, THIBAUD, LOUIS IX, ROBERT DE SORBON, HUGONNEL, DAME SARRETTE GEOFFROY, ETC.

BLANCHE, montrant la table du festin préparée.

Prenez donc votre place de roi,
Mon fils. — Chacun, selon son rang et son emploi,
Prendra sa place aussi : Hugonnel, mon beau-frère,
Et vous, comte Thibaud...

HUGONNEL

Mieux vaut que l'on diffère.
A mes offres il faut, sans tarder plus longtemps,
Qu'on réponde, Madame, et jusque-là j'attends.

THIBAUD

C'est moi qui répondrai si le roi me l'ordonne,
Si la reine y consent.

BLANCHE

J'y consens.

LOUIS IX

Je vous donne
Cet ordre, mon cousin.

THIBAUD, debout à la table.

Moi, comte et grand vassal,
Je reconnais que j'ai travaillé pour le mal.
Donc, sans conditions, sans lâche subterfuge,
A la régente, au roi, je me soumets ! Dieu juge.

Pour eux, je serai plus qu'un serviteur soumis :
Je serai l'ennemi de tous leurs ennemis,
Servant ainsi la France et sa noble querelle ;
Tout ce qui n'est pas fait pour elle est fait contre elle !

HUGONNEL

Mon beau cousin Thibaud, de cette trahison
Pourrais-tu nous donner la secrète raison ?
Je vois qu'il te faudrait mentir... Je t'en dispense
Mais je me défiais de toi plus qu'on ne pense !
Ma réponse sera courte. Tu sais, je crois,
Qu'il est un vieil usage entre seigneurs et rois ;
Quand on veut déclarer la guerre prompte et franche,
On saisit un couteau sur la table et l'on tranche
La nappe du festin...

(Il fait ce qu'il dit.)

Regardez tous ! c'est fait !

LOUIS IX

Mon oncle Hugonnel, je vous tiens en effet
Pour un sujet félon, indigne de clémence.
— Saisissez-le, soldats !

BLANCHE

Non. Malgré sa démence,
Qu'il soit libre, mon fils ! Pour moi je l'ai juré,
Je l'ai juré pour vous. Double serment sacré !

LOUIS IX, s'inclinant.

C'est bien, ma mère !

GEOFFROY, montrant Hugonnel.

Alors, il triomphe ! Oh ! j'enrage.

DAME SARRETTE

Qui vengera le roi ? Qui châtiera l'outrage ?

BLANCHE

L'avenir.

DAME SARRETTE

C'est bien loin !

GEOFFROY

Oui, Dieu dort trop souvent,
Et le diable jamais.

ROBERT DE SORBON

Tu blasphèmes, enfant !
Est-ce un chrétien qui doit nous parler de la sorte ?
Qui te dit que là-haut la justice soit morte ?
(A Hugonnel.)
Sire comte, vos yeux et vos discours sont pleins
De fureur et d'orgueil ; c'est pourquoi je vous plains ;
A l'heure où le méchant rit, sa main sur le glaive,
Quelqu'un qu'il ne voit pas, mais qui le voit, se lève
Quelqu'un pour le briser marque déjà l'instant ;
Sire comte, prenez garde ! Dieu vous attend.

HUGONNEL, raillant.

Maître Robert, pardon si je vous scandalise :
Je ne discute pas avec les gens d'église !
(A Blanche.)
C'est la guerre entre nous et, je vous en préviens,
Une guerre sans trêve et par tous les moyens;
Pour vous, pour vos amis, pour votre fils, n'importe
Si je suis le plus fort, tremblez !

BLANCHE

Ouvrez la porte
Au comte Hugonnel. — Tremblez à votre tour,
Comte, où que vous alliez, de m'y revoir un jour !
Aliénor, dit-on, votre vaillante nièce,
Dans chacun de vos camps, dans chaque forteresse,
Vous excite et vous suit aux combats hasardeux ;
Il ne me déplaît pas d'en juger ! — A nous deux !

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Plate-forme dans la forteresse du Crotoi. Au loin la mer, plus près la rivière de Somme et la campagne. Grande porte au fond : à gauche, une porte sur une sorte de manoir.

SCÈNE PREMIÈRE

QUATRE ROUTIERS

WILHEM

Dix écus d'or, chacun ! Vois, la chose est certaine,
Dix écus, c'est très vrai ! Vive le capitaine !

RIEGO

Par la croix, tu dis bien.

SANDRINO

Oui, *per Bacco !*

RICHARD

Mon cher,
Alberto Landini n'est point un happe-chair,
Non ; il est généreux, vraiment ! Et je l'adore.

SANDRINO

Je l'aime comme toi, mais il faut dire encore
Que nous le servons bien.

RICHARD

Oui, nous en convenons,
Jamais chef de routiers n'eut de tels compagnons;
Toujours prêts au combat, toujours prêts au pillage,
Saccageant tout, couvent, forteresse, village,
Sur un signe de lui, sans demander pourquoi,
Servant le roi, servant les ennemis du roi,

Joyeux d'épouvanter par leurs brusques esclandres,
Ce bon peuple français, de l'Aquitaine aux Flandres,
Et riant à la mort quand leur rôle est fini !
Vive la guerre et vive Alberto Landini !

SANDRINO

Il ne vient pas !

RICHARD

Il doit — la chose est très urgente —
Négocier, au camp de la Reine régente.
Pour ce comte Thibaud que nous avons, hier.
Capturé gentiment.

SANDRINO

Ce prisonnier vaut cher !

RICHARD

Très cher ! Sans Landini, sans nous, sans notre adresse.
Hugonnel, assiégé dans cette forteresse,
Aujourd'hui périrait dans un dernier assaut ;
Par bonheur, nous avons pris ce comte Thibaud !

WILLEM

Le comte Hugonnel, charmé de l'aventure,
A payé richement cette belle capture !

RICHARD

Oui ! Pour toi l'Espagnol, pour toi Napolitain,
Pour toi Flamand, pour moi l'Anglais, royal butin !

WILLEM

C'est vrai. Vive la France où, quoi qu'il doive suivre,
Les diables comme nous trouvent toujours à vivre !

SANDRINO

Même ici ! Car, malgré ce long siège, malgré
Maint assaut que les gens du roi nous ont livré,
On ne vit pas trop mal dans cette forteresse ;
L'argent n'y manque pas du moins.

RICHARD

Grâce à la nièce
Du comte Hugonnel, laquelle, tous les jours,
Descend pour visiter les donjons et les tours.

SANDRINO

Sans dire un mot, jamais.

RICHARD

Oh ! jamais ! Femme étrange,
Non pas un diable, mais le contraire d'un ange !
Souvent elle me fait peur avec ses yeux fiers,
Sa lèvre frémissante et son front plein d'éclairs !
Très brave avec cela : dès que sonne l'alarme,
Elle vient aux remparts, sans cuirasse, sans arme,
Regardant les quatrels, les javelots, pleuvoir
Autour d'elle, et vraiment elle est superbe à voir !
Femme étrange, en effet, dans cette étrange guerre :
Elle ici ; dans le camp du roi la reine mère ;
Deux héroïnes !

TOUS LES ROUTIERS

Oui !

HUGONNEL, entrant par le fond.

Retournez, il le faut,
Tous les quatre, à l'instant, près du comte Thibaud.

(Les routiers sortent.)

SCÈNE II

HUGONNEL, puis ALIÉNOR allant vers la tour et appelant.

HUGONNEL

Aliénor...

ALIÉNOR, entrant avec violence.

Eh bien, la reine?

HUGONNEL

Pas encore.

ALIÉNOR

Ah!

HUGONNEL

Cette anxiété, je le vois, te dévore.

ALIÉNOR

Oui!

HUGONNEL

La reine viendra. Nous irons jusqu'au bout;
Promets-moi de nouveau de m'obéir en tout.

ALIÉNOR

N'en doutez pas!

HUGONNEL

Ainsi, tous deux d'intelligence,
Nous conduirons au but notre double vengeance?

ALIÉNOR

Oui!

HUGONNEL

J'ai peur de te voir faiblir un jour?

ALIÉNOR

Jamais!
Pourquoi douteriez-vous de moi quand je promets?

HUGONNEL

Parce que, même avant la vengeance accomplie,
Une femme se trouble et quelquefois oublie.

ALIÉNOR

Oublier? Moi! — Pas plus que vous! — Des zingaris,
(J'avais treize ans) — chassés avec moi de Paris,
S'arrêtèrent une heure à l'ombre des grands chênes,
Sur le chemin, non loin du donjon de Vincennes.
Une femme passait à cheval, près de moi,
La régente de France, oui! la mère du roi!

Les femmes, les enfants de la tribu sauvage,
Avec des cris moqueurs rirent sur son passage,
Excepté moi ! Pourtant, les gardes du château
Me saisirent. Et, moi ! liée au vil poteau,
Sous le fouet des valets, je jurai dans mon âme
Que je me vengerais un jour de cette femme !
— Quand je me relevai, le corps brisé, meurtri,
Je n'avais pas du moins jeté même un seul cri.

HUGONNEL

Il est vrai ; j'étais là. J'admirai ton courage ;
Je suivis la tribu qui reprit son voyage,
Et le chef me vendit pour quelques besants d'or
Cette enfant dont les yeux brûlaient de haine encor ;
Je remarquai déjà que tes yeux, ton teint blême,
Tes cheveux blonds n'ont rien des femmes de Bohême ;
Bientôt je te donnai place dans ma maison,
Je t'adoptai pour nièce...

ALIÉNOR

Et vous eûtes raison :
S'il est dans mon passé des choses que j'ignore,
N'importe, je suis prête à vous servir encore,
Je suis Aliénor votre nièce, et je suis
Votre esclave surtout ! Commandez, j'obéis.
Puis — vous le savez bien, mais je veux le redire —
D'un maître tel que vous mon cœur aime l'empire ;
Ce n'est point un amour frivole, vil et bas ;
La passion vulgaire et ses honteux combats,
Je les ignore ! Mais mon âme tout entière
Est à vous, rien qu'à vous, dans sa chasteté fière ;
De vous j'ai tout reçu, mon maître et mon seigneur,
Pour vous je donnerais tout, excepté l'honneur !
J'aime en vous ce courroux qui jamais ne sommeille,
Cette haine indomptable à la mienne pareille ;
J'aime en vous ce hautain et terrible pouvoir,
Seule force jamais qui me puisse émouvoir !
Sombre et farouche, soit ! J'aime mon esclavage,
Ces fièvres, ces frissons de tendresse sauvage !

Quand nous serons vengés, mourir me serait doux
S'il me fallait mourir ou pour vous — ou par vous!
Telle je suis. — Pourtant, n'est-il rien dans la vie
De plus grand, de meilleur, qu'une haine assouvie?
Je ne sais quel instinct me le dit quelquefois;
Ce n'est pas trop d'orgueil! Je sens même, je crois,
Quand aura triomphé notre haine profonde,
Que j'aurais mieux peut-être à faire dans le monde!

HUGONNEL

Peut-être, Aliénor! Et j'espère, bientôt,
Que mes secrets desseins t'élèveront plus haut;
Ce jour-là, si par moi tu te laisses conduire,
Des choses du passé je pourrai mieux t'instruire.

(Regardant au dehors.)

On vient. C'est Landini. Rentre dans le manoir.

ALIÉNOR

Rester me plairait mieux : j'ai hâte de savoir!

HUGONNEL

Mais...

ALIÉNOR

Je ne dirai rien!

(Elle va se placer dans l'ombre, à gauche.)

SCÈNE III

ALIÉNOR DANS L'OMBRE, HUGONNEL, LANDINI

HUGONNEL, à Landini.

La reine?... Je suppose
Qu'elle viendra? Réponds vite!

LANDINI, sans se hâter.

Voici la chose,
Laissez-moi m'expliquer, comte, plus à loisir.
J'ai cherché dans son camp, selon votre désir,

La reine. Vous vouliez, la chose est naturelle,
Traiter de la rançon de Thibaud avec elle ;
Comme vous j'ai trouvé raisonnable, je crois,
Qu'elle vînt elle-même au château du Crotoi :
Puisque le prisonnier est votre seul otage,
Sur elle vous devez garder cet avantage.
— Elle a très bien compris qu'un refus de sa part,
Qu'une hésitation, que le moindre retard
Pour le comte Thibaud pourrait être funeste,
Que vous n'auriez qu'à dire un mot, à faire un geste
Pour que le prisonnier payât cher ce refus.

HUGONNEL

Elle n'a donc compris, deviné rien de plus ?

LANDINI

Je ne sais trop. — Mais moi qui tiens à tout comprendre,
Moi qui l'ai près de vous décidée à se rendre,
Je tiendrais à savoir — en venant, j'y songeais —
Si vous ne formez pas au fond d'autres projets ?

HUGONNEL

Je n'en ai qu'un : garder la reine prisonnière,
D'après ma volonté, comme raison dernière.

LANDINI

Ah ! diantre ! Par malheur je vois, de mon côté,
A ce projet... habile une difficulté.

HUGONNEL

Il n'en est point !

LANDINI

Oh ! si ! Je vous le certifie ;
Prudente malgré tout, la reine se défie ;
Elle compte rentrer, après ce rendez-vous,
Dans son camp, sans retard.

HUGONNEL

Cela dépend de nous.

LANDINI

De moi, surtout !

HUGONNEL

Comment ?

LANDINI

Elle m'a fait promettre
D'assurer son retour.

HUGONNEL, riant.

Vraiment ?

LANDINI

C'est à la lettre.
Elle m'a fait jurer sur le Christ !

HUGONNEL

Tu fis bien,
Mais je ne te crois pas, ami, si bon chrétien !

LANDINI

Vous me calomniez ! — Ecoutez une histoire
Qui dans tous les pays d'Italie est notoire :
Mes compagnons et moi, sans le moindre remords,
Nous devions mettre à sac Pistoïa, ville et forts,
Et j'allais ordonner l'assaut sans plus attendre,
Quand soudain, devant nous, un chant se fit entendre ;
Un vieux prêtre, un légat, seul, debout sur le mur,
Chantait l'hymne *Pax in terris nuntiatur !*
C'était l'hymne papal qui commande la trêve !
Quoique la paix ne soit ni mon but ni mon rêve,
La voix de Dieu parlait, je partis sur-le-champ
Avec tous mes routiers.

HUGONNEL

Vive Dieu ! c'est touchant !
Mais en toute occurrence il faut voir ce qu'on gagne :
Ami, tu m'as vendu le comte de Champagne
Pour dix mille écus d'or ; je t'en donnerai donc
Vingt mille pour livrer la régente.

LANDINI

Pardon !
Hier, Thibaud, tombant dans mon habile piège,
Devint mon prisonnier. Le hasard vous protège !
Pour dix mille écus d'or, c'est vrai, je l'ai livré,
Mais j'étais dans mon droit : je n'avais rien juré !

HUGONNEL

Il faut en revenir aux vertus d'un autre âge
Pour qu'un chef de routiers...

LANDINI

Permettez ! pas d'outrage !
L'histoire des routiers, vous la connaissez peu ;
Ce n'étaient ni des saints ni des anges, mon Dieu !
Ils changeaient de drapeaux et menaient grands tapages,
Mais leur histoire enfin compte de belles pages :
Algaïs, Mercadier, ces vaillants insoumis,
Richard Cœur de Lion les nommait ses amis ;
Falcaise le Normand épousa Marguerite
De Redviers ; et Cadoc, sans que l'honneur s'irrite,
Près d'un roi combattait à Bouvines, si bien
Qu'il vécut et mourut en chevalier chrétien !
Ils mêlèrent le bien et le mal tout ensemble,
Je le sais, et voilà pourquoi je leur ressemble,
Comte, je ferai donc comme je vous l'ai dit ;
Je suis un mercenaire et non pas un bandit !
— Et puis, vous en rirez, mais ce n'est point ma faute,
J'ai ce qui fait vraiment qu'on a l'âme plus haute :
Je suis un peu poète et j'ai là-bas, souvent,
Visité le tombeau de Virgile en rêvant ;
Quelquefois, au déclin des soirs mélancoliques,
J'ai sans trop le trahir, traduit ses *Bucoliques*,
Ces vers trempés de pleurs que son cœur seul trouva :
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva!
Nos patriam fugimus !

HUGONNEL, riant.

Virgile !

LANDINI

Je connais de pires compagnies !
Ces poètes, ces grands hommes, ces purs génies,
Quand le diable nous pousse à des actes très laids,
Sont de bons conseillers pour nous tous ! — Lisez-les.

HUGONNEL, avec un rire faux.

Non ! — Mais en leur faveur, ami, je te pardonne ;
J'accepte la leçon qu'un poète me donne ;
La régente pourra dans son camp revenir ;
Je me charge de tout, d'ailleurs, à l'avenir.
Va la chercher.

(Landini sort par la droite.)

SCÈNE IV

HUGONNEL, ALIÉNOR

ALIÉNOR, descendant.

Cet homme est le plus fort ! cet homme
Défendrait contre vous la reine !

HUGONNEL

Oui, mais, en somme,
J'ai toujours, par la force et la ruse souvent,
Renversé tout obstacle et marché plus avant.

ALIÉNOR

D'accord ! — Qu'allez-vous faire aujourd'hui ?

HUGONNEL

C'est la joie
Des bons chasseurs de suivre à la piste leur proie
Et de fondre soudain sur elle !

(Après un silence.)

Par l'enfer !
C'est cela... je les tiens ! De ce cercle de fer
Il n'échappera pas, le beau comte !

ALIÉNOR

Et la reine ?
La reine ?

HUGONNEL

Sois tranquille !

ALIÉNOR

Ah ! pourvu qu'elle vienne !

HUGONNEL

Ne cherchons plus. Jamais je ne trouverais mieux.
— Hugonnel le grossier, le sombre ambitieux,
Comme ils disent, le noir épervier des Ardennes,
On le verra monter, plein de forces soudaines,
Vers ce pouvoir royal qui devrait être à lui
Et qu'il va ressaisir enfin, dès aujourd'hui ;
Pourquoi ne suis-je pas le roi déjà ?... Mon frère
Était l'aîné sans doute... Est-ce un titre? Au contraire !
Pour un prince sans force aucun droit ne prévaut !
Mon aîné ?... Cet enfant frêle, chaste, dévot,
Qui, moine couronné, mangeur de patenôtres,
S'en alla droit au ciel, pardieu ! comme tant d'autres,
En chantant l'*Introït* ou le *Dies iræ*,
Et transmit à son fils son sang dégénéré !

ALIÉNOR

Et cependant, ce fils d'une façon très haute
Vous traita...

HUGONNEL, avec une ironie sombre.

S'il finit mal ce sera sa faute !
On dit d'abord de moi : mauvais frère ! On dira :
Mauvais oncle ! — Fort bien ! L'oncle ainsi grandira ;
Un homme tel que moi, quand trop de nœuds l'enchaînent,
Serait fou d'épargner les neveux qui le gênent !
— Sans celui-là, j'aurais ce royaume, j'aurais
Ces montagnes, ce ciel, ces fleuves, ces forêts,
Ces rivages que bat l'océan solitaire
Et ces flots tentateurs qui vont vers l'Angleterre,
Les horizons sans fin, le désert, la cité,
Toute cette grandeur et cette immensité !

— Mais sans doute j'ai tort de parler de la sorte
Devant toi? Le pouvoir suprême, que t'importe?
Mes rêves, je le crains, te semblent insensés?
Tu ne les comprends pas?

ALIÉNOR

Plus que vous ne pensez!

HUGONNEL, avec intention.

Tant mieux, Aliénor! — Oh! la France! Il arrive
Le jour où je l'aurai, là, sous mon joug, captive,
Où, broyant mes rivaux sous mon sceptre d'airain,
Je serai le seul juge et le seul souverain,
Où ce peuple apprendra ce que c'est qu'un vrai maître...
Quand je l'aurai dompté, je l'aimerai peut-être!

ALIÉNOR

L'obstacle, c'est la reine!

HUGONNEL

Oui, mais tu le verras,
Je vais briser l'obstacle.

ALIÉNOR

Elle ne vient donc pas?

HUGONNEL, regardant au dehors.

C'est elle!

ALIÉNOR

Enfin! enfin! — cependant, je vous laisse:
Ce serait, de ma part, manquer trop de noblesse
D'étaler mon triomphe à ses yeux, son orgueil
Mépriserait ma joie et cacherait son deuil;
Je vous gênerais même en ce qui reste à faire...
Vous me rappelleriez si c'était nécessaire.

(Elle entre dans le manoir. Hugonnel va vers la reine qui entre par la droite, conduite par Landini.)

HUGONNEL

Reine, pour rendre utile un si grave entretien,
Dans votre intérêt même, ainsi que dans le mien,

Quelqu'un doit être ici ; quelqu'un doit tout entendre :
C'est le comte Thibaud ! — Daignez donc nous attendre.

(Il entre dans le donjon, en faisant signe à Landini de le suivre.)

SCÈNE V

BLANCHE, seule.

Avec ses faux respects il ne me trompe point,
Mais je suis prête à tout lui céder sur un point :
— Il est ici ! captif ! Si la rançon est forte,
Tout l'or que Hugonnel exigera, n'importe !
Le sauver ! A tout prix ! Pourquoi donc me troubler ?
C'est la première fois que je me sens trembler !
Le sauver sans retard ! Le délivrer ! Oui, certe !
Sans cela qui devrais-je accuser de sa perte ?
— Ce n'est pas vous, Thibaud : vous avez noblement,
Comme je l'exigeai, tenu votre serment :
Jamais un mot d'amour n'est tombé de vos lèvres,
Peut-être même en vous plus de secrètes fièvres,
En vous le juste ciel n'avait rien à punir ;
— Mais moi, moi ! mon serment, ai-je su le tenir ?
Mon langage était fier, mon âme fut moins haute :
Dieu me punit en vous ! Vous souffrez, c'est ma faute :
Mais vous ne savez point tout ce que je pensais...
Plus vous m'obéissiez moins je m'obéissais !
Dans le fond de mon cœur je faillis à ma tâche,
J'en conviens ! Désormais, mon cœur sera moins lâche !
Puisque Dieu nous punit de mon trouble ignoré,
Par un serment nouveau je le désarmerai ;
Fidèle, en rougissant de mon rêve éphémère,
A mon devoir de reine, à mon devoir de mère,
Je le jure, aujourd'hui, je le jure !

HUGONNEL, arrivant par le fond, à Landini et au routiers.

Amenez
Ici le prisonnier.

(On va chercher Thibaud.)

SCÈNE VI

BLANCHE, HUGONNEL, THIBAUD,
LANDINI ET LES ROUTIERS

HUGONNEL, à Thibaud.

Viens !

HUGONNEL, à Blanche.

Madame, venez.

THIBAUD

La reine !...

HUGONNEL

Tais-toi !

THIBAUD

Mais d'abord...

HUGONNEL

Tais-toi, te dis-je !
En quelques mots, voici la rançon que j'exige :
Elle vaut à mon gré plus que l'or et l'argent :
De la France et du roi je serai seul régent ;
La reine partira dès ce soir pour l'Espagne
Où son père l'attend ; toi, comte de Champagne,
Tu te retireras en Navarre, chez toi,
Dans ton petit royaume où tu seras, ma foi !
Mieux qu'ici ; tu pourras, selon ta fantaisie,
Cultiver ton charmant métier de poésie ;
Tu pourras présider, trouvère et troubadour,
Les tournois innocents, les chastes cours d'amour ;
Quoiqu'il menace encore et que des dents il grince,
Jouer du flahutel cela vous calme un prince !
Je ferai mieux pour toi : Maître Robert Sorbon
De son voyage à Rome est de retour, dit-on ;
C'est ton ami ! Je veux que rien ne vous sépare :
Nous le ferons évêque et primat... de Navarre.

— Tout est donc simple ! Si vous refusez pourtant,
Je le jure, Thibaud va périr à l'instant,
Madame, sous vos yeux ! — Non... j'ai l'âme meilleure .
Pour y bien réfléchir je vous accorde une heure :
Actes et parchemins seront tout préparés ;
Vous signerez tous deux. Après, vous partirez ;
Sinon, la mort ! La mort !

Il sort par le fond.

SCÈNE VII

BLANCHE, THIBAUD, LANDINI AU FOND

LANDINI, aux quatre routiers.

Sortez, je vous l'ordonne..

(Il fait sortir les routiers, revient, se rapproche un peu et écoute du fond.)

THIBAUD, pliant le genou devant Blanche.

Que votre Majesté me plaigne et me pardonne
Si j'ai mal défendu sa cause ; j'aurais dû
Voir, deviner le piège, hier, qu'on m'a tendu ;
Surpris, chargé de fers, accablé par le nombre
Des routiers embusqués qui me guettaient dans l'ombre,
Je n'ai pas même pu m'étrangler de ma main
Ou me briser le front aux pierres du chemin !
Est-ce donc mon destin de vous être funeste ?
Toujours ? Encor ? Partout ? Tel je fus, tel je reste ;
Est-ce toujours par moi que vous devez souffrir ?
Cela ne sera plus, puisque je vais mourir !

BLANCHE

Mourir ?

THIBAUD

En doutez-vous ! — Quelle serait ma vie
D'un éternel remords flétrie et poursuivie ?

Je connais Hugonnel, il ferait ce qu'il dit ;
Je ne livrerai pas la France à ce bandit !
Ma mort la sauvera. — Le vaincu que l'on pleure
A pour lui l'avenir, son bourreau n'a qu'une heure.
Le peuple est généreux et, d'un effort puissant,
Venge ceux qui pour lui savent donner leur sang !

BLANCHE

Ah ! c'est pour moi surtout que vous donnez le vôtre ;
Si c'est votre devoir, pour moi j'en vois un autre ;
Si j'y pouvais manquer, à jamais sous les cieux
L'horreur de votre mort serait devant mes yeux,
Ma main me semblerait de votre sang trempée,
Et je n'oserais plus regarder une épée !
Quand les bourreaux viendront, je saurai bien saisir,
Leur arracher quelque arme, une hache et choisir
La place pour tuer ou mourir ! Je suis reine
De France, je suis née au pays de Chimène,
Et puisque doit un jour le peuple généreux
Venger une victime... Il en vengera deux !

THIBAUD

Et votre fils ! — la mort, qui rapproche et délivre,
Donne au mourant un droit sur celui qui doit vivre :
Reine, je vous ordonne, et c'est mon dernier vœu,
De vivre pour la France et votre fils ! adieu !

LANDINI, descendant du fond.

Permettez ! permettez !... Vous avez, sire comte,
La résignation trop complète, et trop prompte ;
J'ai vu beaucoup de gens qui sautaient le grand pas
Avec courage, mais avec plaisir, non pas !
— Amoureux ? Malheureux ? Je connais ces deux rimes ;
Vous devez l'être ! Moi, je le fus, nous en rîmes ;
Il faut aimer pour vivre et vivre pour aimer !
— Maintenant, de ceci je veux vous informer :

Vous me plaisez tous deux... oui, je vous le répète,
Parce que l'une est belle et que l'autre est poète!
Excusez-moi, je dis la chose comme elle est,
Vous me plaisez ! de plus, Hugonnel me déplaît :
Il raille les bons vers, les miens ! — Enfin, j'estime
Qu'il n'agit pas ici de façon légitime,
Car, je vous ai vendu, c'est vrai — je suis routier,
Mais j'ai fait et je fais noblement mon métier ;
Ce que j'ai donc vendu, j'en ai l'âme ravie,
C'est votre liberté, ce n'est pas votre vie!
Hugonnel compromet ma parole, et je veux
L'en punir.

BLANCHE

Et comment ?

LANDINI

En vous sauvant tous deux!
Pardonnez si j'y mets un peu de brusquerie :
Le temps presse ! Croyez en moi, je vous en prie ;
J'ai vendu, j'ai livré mon prisonnier, fort bien !
Hugonnel m'a payé : je ne lui dois plus rien !
Vous, il faut accepter, du moins en apparence,
Ce qu'il propose ; c'est votre unique espérance ;
Promettez, acceptez, signez ce qu'il voudra,
Et partez à tout prix ! Mais bientôt on verra :
Quand vous serez rentrés dans votre camp, que l'ombre
S'étendra jusqu'ici, prenez un petit nombre
De soldats, mais vaillants entre les plus vaillants ;
Glissez-vous avec eux, en silence, à pas lents,
Vers la poterne, en bas...

(Il la montre au dehors.)

Comte Thibaud, regarde
Tu la reconnaîtras! la porte est sous ma garde ;
Elle s'ouvrira donc. — C'est l'heure où, chaque soir,
Hugonnel au festin des soldats vient s'asseoir
Et souvent jusqu'au jour prolonge cette orgie,
Vous entrerez. Alors, dans la salle rougie
De vin, vous jetterez le cri de guerre ! Après...
Je m'en rapporte à vous !

BLANCHE

C'est bien, nous serons prêts
Hugonnel, entraîné vers nos tentes prochaines,
A son tour gémira sous d'éternelles chaînes.

LANDINI

Vous devez faire mieux! Il pourrait, tôt au tard,
S'échapper de vos mains. Prévoyons le hasard.
Devinant qu'avec vous je fus d'intelligence,
Sur moi comme sur vous tomberait sa vengeance.
Quand un arbre répand un ombrage de mort
Sur ses voisins, celui qui le ménage a tort;
Il faut le renverser, frapper à pleine force,
A grands coups de cognée et puis brûler l'écorce!
— Mes compagnons et moi, routiers et cottereaux,
Pour vous laisser le temps, maintiendrons ses bourreaux ;
Dans son sang s'éteindra sa vie impitoyable,
Et si le diable en veut vous le rendrez au diable!

BLANCHE

Comte, vous vous taisez, et je vois dans vos yeux
Comme un trouble profond, triste et mystérieux?

THIBAUD

Triste, en effet! — Voilà ce que l'on nous propose.
Examinons, pesons et jugeons toute chose :
Je peux sauver mes jours, et nous accepterons
Tout ce que Hugonnel veut, les plus durs affronts ;
Vous vous engagerez à finir votre vie
Loin de France, en exil; moi, selon son envie,
Je promettrai d'abord de placer sous sa loi,
Sous sa régence, enfin sous sa garde, le roi ;
Nous jurerons cela; puis, nous pourrons sans crainte
Le saisir, l'égorger; le meurtre après la feinte.
— Si nous nous refusons à ce double serment,
Hugonnel, je le sais, me tuera lâchement,
La perfidie et lui marchent toujours ensemble.

BLANCHE

C'est vrai!

THIBAUD

Si je l'imite, alors je lui ressemble !

LANDINI

Diantre !

BLANCHE

— Que dites-vous?

THIBAUD

Je dis qu'aucun péril
Ne nous permet l'astuce et le mensonge vil.

LANDINI

Merci pour moi ! Voilà tout ce que l'on récolte
A protéger des gens dont l'honneur se révolte !

THIBAUD

Excusez-moi, mon brave : en un temps peu lointain,
Je valais moins que vous, beaucoup moins ! — Votre main.

LANDINI, lui donnant sa main.

Oui. — Diable de héros !

THIBAUD

Ces scrupules de l'âme
Que j'ignorai longtemps, je vous les dois, Madame ;
Ne nous démentons pas en ce jour ; agissons
L'un et l'autre suivant vos royales leçons;
Songeons qu'un peuple entier, pour première science,
D'après celle des rois règle sa conscience;
Ne craignons pas d'aller ou trop haut ou trop loin ;
Exagérer l'honneur vaudrait mieux au besoin!
L'intérêt de l'État, auquel tout se rattache,
Veut que son défenseur vive et meure sans tache;
Sinon, le peuple dit, à raison cette fois :
« Voilà donc ce que font les princes et les rois ! »
Et, victime ou témoin de ces lâches victoires,
Le peuple s'en souvient aux jours expiatoires;
Les princes quelquefois ne s'en souviennent pas ;

Mais ils sentent venir, dans l'ombre sous leurs pas,
Le vengeur du passé qui ne fait jamais grâce,
Et la mort de l'honneur c'est la mort de la race !
— Laissez-moi donc, soumis au sort qui m'a vaincu,
La fierté de mourir mieux que je n'ai vécu !
Quel passé fut le mien ! Quelle sombre tourmente !
Combien je fus coupable envers vous si clémente !
A me pardonner, moi, je n'ai pu consentir,
Je reste criminel à moins d'être martyr,
Mais j'aurai deux pardons si devant vous je tombe :
Le vôtre dans la vie et le mien dans la tombe !

(Voyant entrer Hugonnel.)

Fais signe à tes bourreaux, Hugonnel ! je suis prêt.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HUGONNEL

HUGONNEL, au bourreau.

Tuez cet homme !

BLANCHE

Oh ! ciel... Arrêtez ! Il faudrait
M'entendre... un seul instant... Rien de plus... Je vous somme
De m'écouter, moi la reine !

HUGONNEL

Tuez cet homme !

BLANCHE

Cela ne sera pas ! Oui, vous êtes vainqueur,
Mais vous avez encor quelque noblesse au cœur,
Vous, le frère d'un roi, le mien ! Je vous pardonne
Le passé, mais il faut...

HUGONNEL, au bourreau.

Faites ce que j'ordonne.

BLANCHE

Eh bien donc, sois maudit devant ce ciel profond,
Toi, comte de Boulogne et comte de Clermont,
Devant ces sombres flots moins sombres que ton âme,
Devant Dieu, sois maudit dans ta victoire infâme !
— Mais ces victoires-là ne durent pas longtemps ;
Je t'avertis, prends garde ; ici, dans peu d'instants,
Je conduirai moi-même à l'assaut mon armée ;
A la pitié mon âme aussi sera fermée,
Et j'irai, jusqu'à toi me frayant un chemin,
Sur tes remparts détruits te clouer de ma main !
— Puisque tu l'as voulu, puisque toutes les bouches
Doivent hurler la mort dans les clairons farouches,
Soit ! Et pas de quartier... à personne !... Pourtant
J'ai faibli tout à l'heure ; oui, mais un seul instant !
— Comte Thibaud, pour vous si j'ai demandé grâce
Pardonnez-moi, j'eus tort !

(A. Hugonnel.)

Allons faites-moi place !
Mais vous me reverrez !

HUGONNEL

Vous ne sortirez pas !

BLANCHE

Je sortirai, vous dis-je !

HUGONNEL

Alors... à moi, soldats !

(Ses soldats se rangent près de lui.)

LANDINI

A moi, les bons routiers ! La cause en vaut la peine :
J'ai juré sur le Christ de sauver cette reine !

(Les routiers tirent leurs épées et les deux partis vont en venir aux mains. Tout à coup, au dehors, une voix chante l'hymne :

Pax in terris nuntiatur

SCÈNE IX

LES MÊMES, ROBERT DE SORBON, CORTÈGE DE FEMMES ET D'ENFANTS PORTANT DES BANNIÈRES

ROBERT

Bas les armes, d'abord ! Toi, comte Hugonnel,
En vain à tes soldats tu voudrais faire appel ;
Ils m'obéiront tous, comme toi, je l'espère.

HUGONNEL

Toi de quel droit ?

ROBERT

Je suis le légat du Saint-Père,
Et je proclame ici, par lui-même envoyé,
Qu'il a pris les malheurs de la France en pitié,
Qu'il m'a donné le droit de frapper ou d'absoudre,
De lancer en son nom ou retenir la foudre.
Il sera fait ainsi. — Moi, fils de paysans,
Dieu m'a choisi pour dire aux grands, aux courtisans,
A toi surtout qui fis de la France ta proie,
A toi dont sa ruine était l'horrible joie :
Il faut que cela cesse ! Il faut que vous ayez
Un maître assez puissant, tous, qui que vous soyez,
Pour que sa main, des droits du peuple vengeresse,
Lorsque vous l'écrasez, vous courbe et le redresse !

LE CORTÈGE

Pax in terris nuntiatur

ROBERT

Mais j'annonce la paix d'abord, Christ est vainqueur,
Et que ce soit la paix de l'esprit et du cœur !
L'homme apporte en naissant une ardente géhenne,
Dans son âme... Éteignez en vous-mêmes la haine ;
Hors de vous, loin de vous, ces feux empoisonneurs !
Vous qui marchez parmi la joie et les honneurs
Ou portez le fardeau de la misère humaine,
Pour que notre pays vive tuez la haine !

— C'est pour le dire à tous qu'ici je suis venu.
Hugonnel, si mon droit n'était pas reconnu,
Je punirais ! Pourtant, j'ai pris pour seul cortège
Ces femmes, ces enfants que cette croix protège,
Sachant que j'allais voir s'ouvrir les rangs épais
De tes soldats devant ce drapeau de la paix !

HUGONNEL

Mes soldats auraient tort ! et toi, pour ton audace,
Maître Robert, tu vas, avant que je te chasse,
Voir le comte Thibaud périr, et ce sera
Par l'épée ou la hache, ainsi qu'il te plaira !

ROBERT

Hugonnel, souviens-toi du roi Philippe-Auguste !
Moins coupable que toi, pour un seul acte injuste
Ce grand roi fut frappé ; son orgueil le perdit ;
Le pape contre lui prononça l'interdit,
Et comme il s'obstinait dans sa cause mauvaise,
Le monde, ce jour-là, vit le peu qu'un roi pèse !
— Toi, si je dis un mot, tu pèseras demain
Moins que le grain de blé dans le creux de ma main !
Si tu n'obéis pas à l'ordre que j'apporte,
Mon bras sera plus lourd et ta peine plus forte ;
L'anathème, sur toi jusqu'ici suspendu,
Tombera sans retour et tu seras perdu :
Maudit de tous, errant sous les sombres nuées,
Tu fuiras comme un chien au milieu des huées,
Et de t'avoir servi tes valets tout honteux
Te chasseront à coups de pierre devant eux !

HUGONNEL

C'est toi qu'on va chasser !

(Aux soldats.)

Allons, mes camarades,
Menez hors de ces murs, avec quelques bourrades,
Ce saint homme !

(Les soldats restent immobiles.)

ROBERT

Tu vois : aucun ne fait un pas,
Tu vois ce que l'on gagne à ne m'obéir pas !
— Mais si tu m'obéis...

HUGONNEL

Voyons ?

ROBERT

Rome décide,
Pour terminer chez nous la guerre fratricide,
Que, selon les édits et les droits souverains,
De la main du légat, à l'église de Reims,
Louis Neuf recevra, dans huit jours, la couronne ;
Là, tu rendras hommage au roi, pour qu'il pardonne.
— Crois-moi donc, Hugonnel ! soumets-toi désormais.

HUGONNEL, à part.

Aujourd'hui, mais plus tard, bientôt !

(Haut.)

Je me soumets !

ROBERT

Sans doute. Mais il faut que tu donnes l'exemple
D'une soumission plus utile et plus ample :
Trois de tes châteaux forts, du pays Rhétellois,
Seront remis au roi de France, avant un mois.

HUGONNEL

J'y consens.

ROBERT

Nous devons exiger davantage
Et de ta bonne foi réclamer un otage ;
Lequel ?

HUGONNEL, à part, un long silence.

Aliénor, ma nièce...

(Il va la chercher.)

ALIÉNOR, à part, regardant la reine.

La voilà !

HUGONNEL

Reine, en votre merci d'abord recevez-la ;
Puis, à Reims, devant tous, je veux qu'elle se jette
Aux pieds du nouveau roi comme serve et sujette,
Qu'avant le sacre même et le couronnement,
Au jeune front royal elle pose humblement
Le bandeau-diadème, et ce sera l'image
De notre repentant et féodal hommage !
Pour la reine Bathilde et son fils Cloter Trois
Jeanne de Rogue agit de la sorte autrefois ;
Dès lors le roi n'eut point d'amitié plus fidèle.
Ma nièce, ainsi que moi, la prendrons pour modèle.

BLANCHE

Comtesse Aliénor, venez plus près de nous.
Au nom du roi, devant la régente, à genoux !
Durant ces quelques jours, jours de calme et d'épreuve,
De votre repentir je veux avoir la preuve ;
Femme et reine, il me plaît de vous connaître mieux
Avant de vous juger. — Fixez sur moi vos yeux...

(Elle la regarde longuement.)

Relevez-vous. Ainsi, tout ce qu'on vient de dire,
A Reims vous le ferez ?

ALIÉNOR

Oui.

BLANCHE

Cela doit suffire
En attendant l'hommage et le jour solennel.
— Faites donc vos adieux au comte Hugonnel.

(Aliénor va vers Hugonnel.)

HUGONNEL, en l'embrassant, bas.

J'ai feint de me soumettre !

ALIÉNOR

Et moi !

HUGONNEL

Vengeance prompte,
A Reims. Je peux compter sur toi ?

ALIÉNOR

Toujours !

HUGONNEL

J'y compte !

(Aliénor va vers Blanche qui lui fait prendre place dans le cortège qui s'éloigne.)

VOIX DE L'ESCORTE

Pax in terris nuntiatur.

LANDINI, seul.

Allons ! tout est fini pour nous, les bons routiers,
Ici c'était pourtant le plus beau des métiers ;
Mais puisque de partout la clémence déborde,
France, adieu pour toujours, pays de la concorde !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Vaste salle dans un palais de Reims. Au fond porte d'une galerie qui conduit à la cathédrale. A côté, porte avec cette inscription THESAURUS REGIS. A gauche, porte donnant sur une autre salle; à droite, porte d'entrée donnant sur la ville.

SCÈNE PREMIÈRE

HUGONNEL, PUIS L'ALCHIMISTE

HUGONNEL, seul, regardant à droite.

Il ne vient pas encore!

(Allant au THESAURUS.)

Sous les plis du drapeau,
Là, dans les *Thesaurus*, est le royal bandeau,
Celui qu'Aliénor doit placer sur la tête
Du nouveau roi... C'est bien! Ma vengeance s'apprête.

(Allant vers la droite par où arrive l'Alchimiste.)

Voici l'homme. — Viens donc!

L'ALCHIMISTE

Je n'ai pas trop tardé ?

HUGONNEL

Eh bien, ce cercle d'or que je t'ai commandé ?

L'ALCHIMISTE

Deux jours, c'est peu pour un travail de cette sorte!

HUGONNEL

Je sais! L'apportes-tu?

L'ALCHIMISTE

Vous voyez, je l'apporte.

(Il tire le cercle d'or de dessous son manteau.)

HUGONNEL

Donne ; En es-tu très sûr, ce cercle de métal
S'ajustera-t-il bien dans le bandeau royal?

L'ALCHIMISTE

N'en doutez point ! Voyez : le métal que j'emploie
Est si mince que, dans le bandeau d'or, la soie
Le cachera fort bien à tous les yeux.

HUGONNEL

J'y compte.

L'ALCHIMISTE

J'ai travaillé d'après vos ordres, sire comte ;
Difficile travail ! Cependant j'ai l'orgueil
D'avoir la main habile et juste le coup d'œil ;
Je l'ai prouvé souvent ; mais quand pour vous j'opère,
Je le prouve encor mieux.

HUGONNEL

Je te connais compère !

L'ALCHIMISTE

Quant au poison que j'ai caché dans ce... joyau,
Faut-il vous expliquer la chose de nouveau?

HUGONNEL

Non.

L'ALCHIMISTE

Vous avez compris?

HUGONNEL

Très-bien. — Voici la somme
Promise. — Laissez-moi.

(A part.)

Me voila sûr de l'homme !

(Il le reconduit par la porte de droite, et cache le cercle d'or sous sa large robe de cour.)

SCÈNE II

HUGONNEL seul, regardant à droite.

Ils vont venir... Au loin la route de Paris
Couverte de soldats... Ces chants guerriers, ces cris...
Ils approchent... Le roi, mon roi ! — Viens donc plus vite,
Viens tomber dans le piège où mon regard t'invite,
Fils de mon frère, viens ! Je t'attends ; viens offrir
Ton front à ce bandeau royal qui fait mourir !

(Entrent le roi et toute la cour, au milieu des fanfares.)

SCÈNE III

HUGONNEL, LOUIS IX, THIBAUD, BLANCHE, ROBERT DE SORBON, ALIÉNOR, ETC.

BLANCHE

Mon fils vous allez donc ceindre le diadème,
Avant l'heure où le roi doit gouverner lui-même ;
J'ai fait ce que j'ai pu jusqu'ici, mon enfant ;
De tous vos ennemis vous voilà triomphant,
Et j'ai su vous donner, ce qui vaut mieux sans doute,
Des amis dont le cœur me comprend et m'écoute,
Aimez-les bien toujours ! — J'aimerais mieux vous voir
Mort devant moi, mon fils, qu'infidèle au devoir !
Mais je ne crains pas, cher sire, et si je donne
Ce conseil à mon fils, que le roi me pardonne !

LOUIS IX

J'aurai toujours besoin de vos sages avis ;
Gardez donc en tutelle et le prince et le fils ;
Quoi que pour moi Dieu fasse ou que pour moi l'on craigne,
Soyez la conseillère auguste de mon règne.

THIBAUD

Sire, puisque la reine, et la mère, a parlé,
Puisque le ciel d'aucun nuage n'est troublé,

Ceux qui vous ont servi durant les temps d'orage,
Pleins du fier dévouement qui doublait leur courage,
Regrettent, dans leur cœur toujours prêt à s'offrir,
Non pas d'avoir souffert, mais de ne plus souffrir !
C'est pourquoi, mon doux maître, au gré de votre envie,
Quel que soit l'avenir, disposez de ma vie.

LOUIS IX

Ma mère me l'a dit, mon noble et fier cousin !

HUGONNEL

« Quel que soit l'avenir ! » un tel doute est voisin
D'une crainte, et la crainte ici doit disparaître ;
La France n'a qu'un roi, la France n'a qu'un maître ;
Ceux qui l'ont combattu dans les temps irrités
Applaudissent d'avance à ses prospérités,
Eux-mêmes maudissant leurs tentatives folles.

LOUIS IX

Mon oncle Hugonnel, je retiens vos paroles !

ROBERT

Cher sire, vous avez accepté, tous les jours,
Mon amitié de prêtre et mes graves discours ;
Je n'en changerai pas à l'heure solennelle
— Et terrible ! — où Dieu même au trône vous appelle ;
Au cœur des rois, avec la couronne à leur front,
Dieu met l'anxiété des choses qui viendront ;
Sans ce doute effrayant et ce profond mystère,
L'orgueil royal serait trop pesant sur la terre !
— Votre avenir est grand, votre avenir est beau,
C'est le berceau d'un règne... Hélas ! Mais quel tombeau
Dieu lui prépare-t-il ? Le meilleur roi l'ignore,
Combien de princes ont une pareille aurore,
Qui semblent à jamais fiers, triomphants, heureux...
Et tout le poids d'un siècle un jour tombe sur eux !

LOUIS IX

Qu'il tombe sur moi seul, et qu'alors Dieu m'assiste !

ROBERT

Si mon langage est grave, il ne peut être triste,
Car la joie est en nous et dans quelques moments
Vous allez revêtir les royaux ornements.

BLANCHE

Hugonnel, vous avez désigné de vous-même
Celle qui doit poser le royal diadème
Sur le front de mon fils. Le voulez-vous encor ?

HUGONNEL

Sans doute.

BLANCHE

Approchez donc, comtesse Aliénor !
— Promettez d'abjurer la haine et la vengeance,
De remplir les devoirs d'hommage et d'allégeance;
En votre nom au nom du comte Hugonnel,
Promettez-le, devant le roi, devant le ciel!

ALIÉNOR

Reine, je le promets.

BLANCHE

J'en crois votre parole ;
Elle n'est point contrainte, elle n'est point frivole;
Vous avez contre moi vaillamment combattu;
Le courage et l'honneur sont la même vertu;
J'aime toute bravoure, et, loin que je la blâme,
La vôtre m'a permis de lire dans votre âme;
J'y trouve avec bonheur ce que je soupçonnais;
Peut-être mieux que vous-même je vous connais!
Je vois dans vos regards une grandeur voilée,
Comme une flamme étrange aux ténèbres mêlée,
Une obscure fierté qui sied à votre front...
La flamme restera, les ombres passeront!
— Et c'est pourquoi je crois en vous.

(Montrant la porte du THESAURUS.)

Voici l'entrée
Du trésor de nos rois; pour tous elle est sacrée

Et ne s'ouvre jamais qu'en un jour solennel ;
Là, le bandeau royal est placé sur l'autel,
Dans son écrin. — Voici la clé du sanctuaire. —
Comtesse, restez-y quelque temps en prière,
Seule, selon l'usage, et vous nous rejoindrez,
En portant le bandeau...

(Montrant la porte de gauche.)

Là, seule encore ! — Entrez.

(Aliénor prend la clé, ouvre la porte, et entre dans le THESAURUS. Le roi et la cour, sur un geste de la reine, sortent par la porte de gauche. Hugonnel, quand tout le cortège a défilé, revient, ferme la porte de gauche, puis il va ouvrir la porte du THESAURUS et fait signe à Aliénor de venir.)

SCÈNE IV

HUGONNEL, ALIÉNOR

HUGONNEL

Aliénor, je vois qu'avec nous tout conspire,
Contre eux je n'aurais pas moi-même trouvé pire.
— Ne perdons pas de temps. Le bandeau ?

ALIÉNOR montrant le bandeau du THESAURUS.

Le voici.

HUGONNEL

Donne-le-moi d'abord.

(Lui montrant celui de l'Alchimiste.)

Regarde celui-ci :
Plus mince et plus étroit, il doit être facile,
Je crois, de le placer, sans que l'on soit habile,
Dans le bandeau royal... Mais essayons...

(Il fait ce qu'il indique, très simplement, presque en souriant.)

C'est fait.
Le second bandeau n'est pas visible.

ALIÉNOR

En effet.

HUGONNEL

A présent, comprends bien ! Tu vas placer toi-même
Devant toute la cour, le bandeau diadème,
Tel qu'il est maintenant, au front du jeune roi,
Tel qu'il est ! Tu comprends ?

ALIÉNOR

Je comprends. Mais pourquoi ?

HUGONNEL

C'est mon secret.

ALIÉNOR

Oui, mais je voudrais...

HUGONNEL

Patience !

ALIÉNOR

Si vous avez en moi si peu de confiance,
Je vous servirai mal, mon oncle.

HUGONNEL

Elle a raison !
Sache tout. Ce bandeau, le mien, cache un poison.

ALIÉNOR

Ah !

HUGONNEL

Ne crains rien pour toi. Toute mesure est prise
Pour mener sans péril aucun cette entreprise.

(Montrant le bandeau.)

Vois : dans l'intérieur, dans les replis soyeux,
Une pointe de fer, presque invisible aux yeux.
Renferme ce poison ; une seule piqûre
Tue à l'instant !

ALIÉNOR

Ainsi... je dois ?

HUGONNEL

Oui, je te jure !
Il faut tuer le roi, sans retard, sans pitié,
Plusieurs, sans réussir, l'on souvent essayé,
Le comte de la Marche ou sa femme ou quelque autre,
Nous serons plus heureux !

ALIÉNOR

Cet ordre est bien le vôtre ?

HUGONNEL

Le mien ! Venge-nous donc, comme tu l'as promis,
Sur la mère plus tard, aujourd'hui sur le fils ;
Ta vengeance sera pour elle plus amère ;
Commence par le fils pour voir pleurer la mère !
Sois comme moi : Vaincu par ce prêtre maudit,
Ma colère s'amasse et sourdement grandit ;
Je veux que de ce peuple et de ces rois, ensemble,
La moitié disparaisse et que le reste tremble ;
J'aime à sentir ainsi les haines m'envahir :
Je voudrais croire en Dieu pour pouvoir le haïr !
— Maintenant, agissons. Tu vas mieux me comprendre,
Car voici le moment où tu dois tout apprendre.

ALIÉNOR

Enfin !

HUGONNEL

Je t'ai sauvée, élevée au-dessus
Des autres femmes...

ALIÉNOR

Oui.

HUGONNEL

Tu ne sais rien de plus ?
Tu ne connais ni ton vrai nom ni ta naissance

ALIÉNOR

Non.

HUGONNEL

Je t'ai dit un jour, tu t'en souviens, je pense,
Que je possédais seul des secrets importants ;
Ne t'étonne de rien ; nous vivons dans un temps
Dont l'histoire est souvent terrible et peu chrétienne,
Heureusement ! — Tu la connais. — Voici la tienne :
Le Bohémien, l'homme à qui je t'achetai,
M'apprit, le même jour, toute la vérité :
Louis Huit, le mari de Blanche de Castille,
Fit enfermer jadis, au fond d'une bastille,
Charles Quatre, royal et dernier descendant
De Charlemagne, avec sa fille encore enfant ;
Dans ce fort d'Orléans. — Écoute mieux encore ! —
Charles mourut... Épée ou poison ? Je l'ignore :
Mais avant de mourir, il put faire échapper
Sa fille qu'on allait sans doute aussi frapper ;
Il confia l'enfant, dont on perdit la trace,
Le dernier rejeton de cette illustre race,
A des Bohémiens, et leur chef lui promit
De garder ce secret qu'à moi seul il transmit ;
Et de cela j'ai bien les preuves, je l'atteste.
— Cette fille, c'est toi.

ALIÉNOR

Moi ? moi !

HUGONNEL

Tu sais le reste.

ALIÉNOR

Je n'ai rien oublié.

HUGONNEL

Tes devoirs et tes droits
Sont de venger ton père et ta race à la fois,
D'employer le poison à défaut de l'épée,
De ressaisir ici la couronne usurpée,
Car elle t'appartient, comtesse Aliénor !
Comtesse... C'est trop peu ! Tu seras plus encor :

Le roi mort, je deviens, par la loi souveraine,
Roi de France, et c'est toi que je prendrai pour reine;
Nous mêlerons deux droits, le récent et l'ancien,
Le sang de Charlemagne au sang capétien !
Voilà donc mes projets et ta grandeur future,
Le triomphe éclatant après la lutte obscure ;
Mais si cet avenir déplaisait à tes yeux,
Je trouverais quelqu'un qui me servirait mieux !

ALIÉNOR, lentement.

Je vous obéirai.

HUGONNEL, regardant la porte de gauche qui s'ouvre.

L'on attend... On t'appelle.
Va mettre au front du roi la couronne mortelle !
— Ce bandeau... Vois si rien n'est changé ?

ALIÉNOR, le lui montrant.

Regardez.

HUGONNEL

C'est bien. Va donc. Ici je t'attends.

ALIÉNOR, en sortant.

Attendez.

Elle entre dans la salle à gauche.

SCÈNE V

HUGONNEL, PUIS LE ROI ET TOUTE LA COUR

HUGONNEL, seul un instant.

Il va venir... il va tomber, là, tout à l'heure,
J'en suis sûr !...Mais je veux que sous mes yeux il meure!

(Regardant à gauche par la porte restée ouverte.)

Aliénor lui met le bandeau... c'est cela !...
Maintenant viens mourir, roi de France ! là... là !

(Louis IX entre, précédant toute la cour, la reine, Thibaud, Robert de Sorbon. Il passe lentement, le diadème au front et entre dans l'église, au fond, au bruit lointain des hymnes.)

HUGONNEL

Non! non! — Il est sauvé!... quel pouvoir exécrable
L'a sauvé du poison terrible?

(Il se trouve en face d'Aliénor qui s'est détachée du cortège, et vient sur le devant de la scène.)

SCÈNE VI

HUGONNEL, ALIÉNOR

HUGONNEL

Misérable!
C'est toi qui m'as trahi! Pour toi pas de pardon
Si c'est vrai! Réponds-moi, réponds!

ALIÉNOR

Tuez-moi donc!

HUGONNEL

Non pas! trop de regards sont sur nous! Je préfère,
Bientôt, faire à loisir ce qui me reste à faire;
Je ne te tuerai pas, non certe, en cet instant,
Non, non.

ALIÉNOR

C'est pour cela que je restais pourtant!

HUGONNEL

Pourquoi m'as-tu trahi? Pourquoi? Par quel délire,
Alors qu'à mon dessein tu venais de souscrire?

ALIÉNOR

Si j'ai paru souscrire à ce vil attentat,
C'était pour empêcher qu'un autre s'y prêtât.

HUGONNEL

Cependant je t'ai dit ton vrai nom, ta naissance,
Ce qui sur toi devait avoir plus de puissance,
Tout ce qui désignait à ta haine, à tes coups,
Ce roi, l'usurpateur d'un trône...

ALIÉNOR

Taisez-vous !
Ce n'est plus, ce n'est pas ainsi que l'on me gagne !
Je suis, m'avez-vous dit, fille de Charlemagne,
De l'homme dont le nom, depuis quatre cents ans,
Remplit le monde... c'est de lui que je descends !
Et vous avez pensé que cette ombre sublime
Viendrait me conseiller la bassesse et le crime
Et que je pourrais, moi ! sans un double remords,
Avec mon déshonneur déshonorer les morts !
Vous pensiez entraîner mon orgueil et mon âme
En m'offrant je ne sais quelle couronne infâme ;
Vous n'avez pas compris, vous ne comprenez pas,
Qu'en m'élevant plus haut, je tomberais plus bas ;
Que j'ai senti soudain l'ange des rois, l'Archange,
M'emporter au-dessus de toute cette fange !
Vous, sachant qui j'étais !... De quel nom vous nommer ?
Je me hais à présent d'avoir cru vous aimer !
De cet abaissement à Dieu je rendrai compte ;
Loin de moi cette horreur, loin de moi cette honte !
Partez, car il me semble encor, malgré cela,
Que mon crime est commis tant que vous êtes là !

HUGONNEL

Je pars, mais prends bien garde à l'avenir, prends garde !
Qui lutte contre moi grandement se hasarde ;
La vengeance par toi m'échappe en ce moment,
Je la retrouverai, je sais déjà comment !
— Tu peux me dénoncer, tu le feras, je pense,
De mes bienfaits passés trop juste récompense !
Le roi te paiera cher ce service éclatant,
Fille de Charlemagne ! Adieu.

ALIÉNOR

Va-t'-en ! va-t'-en !

HUGONNEL, allant vers la porte du fond que les deux pages viennent d'ouvrir.

Comtesse Aliénor, que Dieu vous accompagne
Près du roi... Moi, je pars...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VII

ALIÉNOR, allant vers les deux pages.

Au comte de Champagne
Allez dire à l'instant que je l'attends ici
Sans retard, sans retard !

(Les deux pages sortent et referment la porte.)

ALIÉNOR, seule.

Tout sera bien ainsi.

(S'agenouillant devant le sanctuaire.)

Seigneur, soyez béni ! Mon âme torturée
De fureur si longtemps, mon âme est délivrée,
Ma lèvre ne boit plus à la coupe de fiel,
Je n'ai plus à rougir en regardant le ciel !
— Et toi, le grand aïeul, juge de ma famille,
Toi qui m'as inspirée, inspire encor ta fille !
Mon devoir tout entier n'est pas fait aujourd'hui,
Le plus cruel peut-être est à faire !...

(Voyant entrer Thibaud.)

C'est lui !

SCÈNE VIII

ALIÉNOR, THIBAUD

ALIÉNOR, d'une voix haletante.

Sire comte, parmi les hommes qu'on révère,
Héroïque et souvent à vous-même sévère,
Vous nous avez montré le chemin du devoir.
Vous m'écouterez donc, j'en ai le ferme espoir.
Comte Thibaud, il est une femme coupable ;
Il est un homme aussi de tous crimes capable ;
Tous les deux haïssaient la reine, tous les deux,
Dans l'ombre, l'entouraient de leurs pièges hideux;

Aujourd'hui, le poison dans les mains de la femme
Était prêt, elle allait accomplir l'œuvre infâme,
Quelques instants de plus, le complot triomphait ;
Mais elle a reculé devant un tel forfait,
Elle a sauvé le roi Louis Neuf, votre maître ;
Pourquoi ? Dieu seul et moi nous le saurons peut-être !

THIBAUD

Le roi ! Le roi !

ALIÉNOR

La femme, à présent — je le sais —
N'a qu'un but, qu'un espoir : expier le passé ;
L'homme, au contraire, attend et sans doute prépare
Une vengeance encor plus vile et plus barbare.
La femme, grâce au ciel, refusa d'obéir...
— Mais peut-elle nommer cet homme, le trahir ?
Elle lui doit beaucoup, quoiqu'il se servît d'elle
Et crût qu'à l'infamie elle serait fidèle.
— Dire son nom, le nom de l'assassin... Elle a
Dans l'âme un trouble immense en songeant à cela,
Car elle comprend bien que si sa voix le nomme,
Elle fera tomber la tête de cet homme,
Tandis qu'elle vivrait honorée aujourd'hui,
Elle qui fut longtemps coupable autant que lui !
— Ne pas dire son nom c'est être la complice
De ses crimes futurs ! Il faut qu'elle choisisse ;
Qu'elle trahisse l'homme ou le roi ; c'est ainsi !
Ah ! mieux vaudrait mourir avant d'avoir choisi !
Mais cette femme, afin que sa force s'accroisse,
Ne veut que vous pour juge en son horrible angoisse :
Que feriez-vous à sa place, vous ?

THIBAUD

Je dirais,
Sans hésiter, le nom de l'homme — et je mourrais !

ALIÉNOR

J'y songeais ! — Un conseil, d'abord : l'homme est en fuite ;
Rien n'est fini ; veillez ! — Une prière ensuite :
A la femme accordez le pardon solennel !

(Elle met le bandeau sur son front.)

Le nom de l'homme, c'est...

Le comte Hugonnel !

(Elle tombe morte.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

ARNOUL, GEOFFROY, ÉTUDIANTS, FOULE DE PEUPLE

ARNOUL

Il est donc prisonnier ?

GEOFFROY

Il n'a pas fui bien loin !
C'est le comte Thibaud — cela, j'en fus témoin —
Qui l'a pris de sa main, dans la forêt. Le comte,
S'il obtenait du ciel cette faveur si prompte,
A juré qu'il prendrait la croix et le bourdon ;
C'est un noble croisé, n'est-ce pas ?

ARNOUL

Ainsi donc,
Toi plus savant que nous, les croisades te plaisent ?

GEOFFROY

Oui : durant ce temps-là nos querelles s'apaisent ;
Au lieu de se combattre entre peuples voisins,
On s'en va guerroyer là-bas les Sarrasins
Et peut-être fonder en Judée un empire ;
L'Europe alors se calme et la France respire,
— Ce qui me plaît aussi, c'est qu'ils s'en vont gaiement
Vers l'inconnu, le ciel orageux ou clément...

ARNOUL, vivement.

C'est qu'ils sont des Français ! Ce goût des aventures,
Bon pour nous, sera bon pour les races futures ;

Quand nous ne serons plus, les Français à venir
Aimeront toute gloire, ayant de qui tenir,
Même la gloire obscure où les jeunes épées
Se préparent sans doute aux grandes épopées,
Nobles s'ils sont vaincus, nobles s'ils sont vainqueurs,
Et rien que d'en rêver cela hausse nos cœurs !
— Cependant, je le sais, à chaque jour son œuvre ;
Il s'agit aujourd'hui d'écraser la couleuvre :
Ce bandit Hugonnel ! Il va donc recevoir
Le prix de ses forfaits ! J'espère bien le voir !

GEOFFROY

Ici nous le verrons, et sans retard ! — Du reste
Il a tout avoué.

ARNOUL

Vraiment tout ? Malepeste !
Ce dut être très long.

GEOFFROY

On sait tout maintenant.
Mais le plus curieux et le plus surprenant,
C'est que celle qu'ici l'on prenait pour sa nièce
Était mieux que cela !

ARNOUL

Sa femme ou sa maîtresse ?

GEOFFROY

Mieux que cela ! Thibaud pourrait seul sur ce point
Nous donner les détails ; il n'y manquera point,
Puisqu'il a décidé que, dès ce soir peut-être,
Le peuple assisterait au jugement du traître.

ARNOUL

Je ne suis pas fâché d'être là ! Hugonnel
Est deux fois redoutable et deux fois criminel.

GEOFFROY

Oui, certe ! Oncle du roi, beau-frère de la reine,
Nous nous réjouirons, quelle que soit la peine.

ARNOUL

La mort sans doute.

GEOFFROY

Il faut l'espérer! Aux bandits
Tels que lui point de grâce!

(A la foule.)

A tous je vous le dis,
Pour ces hommes de sang, de rapine et de fange
Jamais de grâce! Il faut que le bourreau nous venge;
Nous avons trop souffert pour ne pas applaudir
En voyant tomber ceux qu'on a vu trop grandir,
Ces tyrans carnassiers dont nous étions la proie;
Il faut bien que le peuple ait ses heures de joie!
— Donc, le comte Thibaud, le roi, la reine aussi,
Feront bonne justice. Attendons. Les voici.

SCÈNE II

LES MÊMES, LOUIS IX, BLANCHE, THIBAUD, ROBERT DE SORBON, tous arrivant par la gauche.

THIBAUD, montrant la porte du fond.

Écartez ces rideaux, ouvrez large la porte.

(Les pages ouvrent la porte. On aperçoit, sur une haute estrade, le corps d'Aliénor couchée, la couronne au front sous des guirlandes, des fleurs et des flambeaux.)

THIBAUD

Peuple, c'est pour le roi que cette femme est morte;
Regardez: la couronne impériale au front,
Elle dort; ses aïeux là-haut la recevront.
Soldats, nous la devons saluer de nos armes.

(Les épées s'inclinent devant Aliénor.)

Et maintenant, chrétiens, nous lui devons nos larmes.

ROBERT

Nos prières, d'abord! Sire, peuple, à genoux!
Et que Dieu qui m'entend la juge comme nous!

Elle a voulu mourir ! Par un fatal mystère,
Lasse d'avoir souffert ou d'avoir fait souffrir,
Pour échapper plus vite aux fanges de la terre
Elle a voulu mourir !

Frémissante et trop prompte, elle s'en est allée
Vers le calme éternel que Dieu seul peut offrir,
Comme l'aigle des monts fuit la noire vallée ;
Elle a voulu mourir !

Quand une âme à la peur de vivre s'abandonne,
La céleste pitié l'attend pour la guérir ;
Prions, prions, prions pour que Dieu lui pardonne
D'avoir voulu mourir !

BLANCHE

Elle a donné sa vie à mon fils, à la France ;
Son âme, du passé portant le sombre deuil,
A fait de leur grandeur sa dernière espérance
Et son dernier orgueil ;

Ce que son âme était, sa mort nous le révèle :
Fille des rois tombés, au suprême moment
Elle a voulu sauver une race nouvelle
Par son fier dévouement !

Faisons comme elle, tous ! que toutes nos pensées,
Toutes nos actions, ainsi viennent s'unir ;
Comme elle, préparons par les grandeurs passées
Les grandeurs à venir !

Qu'elle dorme aujourd'hui sous ces glorieux voiles ;
Mais, pour nous attirer vers les libres sommets,
Que ses yeux, se rouvrant dans l'azur plein d'étoiles,
Rayonnent à jamais !

LOUIS IX

Toi qui préservas l'héritage
Avec les jours du nouveau roi,
Là-haut fais pour moi davantage,
Inspire-moi !

Pour la douce et chère patrie,
Pour la justice pour la foi,
Ame que ce monde a meurtrie,
Inspire-moi !

Dans la route où le meilleur tombe,
Hésite et n'ose croire en soi,
Mon premier pas heurte une tombe...
Inspire-moi !

Quoique ici l'orage s'apaise
Déjà je sens avec effroi
De quel poids la couronne pèse !
Inspire-moi !
Inspire-moi !

THIBAUD

Sire, après ce devoir de triste et noble hommage,
Reste un devoir sévère à remplir.

LOUIS IX

C'est dommage !

THIBAUD

Mais il faut assurer votre règne à venir.

LOUIS IX

Je n'aurais pas voulu commencer par punir !

THIBAUD

Punir le faux serment, le meurtre et l'imposture,
C'est aussi le devoir royal, c'est la loi dure !
Le peuple attend de vous cet arrêt solennel.

LOUIS IX

Je ferai mon devoir.

THIBAUD, aux soldats.

Amenez Hugonnel.

(Quelques soldats sortent.)

GEOFFROY, dans la foule.

Le roi fera justice, il sera ferme et sage.

ARNOUL

Je conviens que pour lui rude est l'apprentissage.

GEOFFROY

Pourquoi donc? Aux rigueurs il doit s'habituer ;
Son oncle Hugonnel voulait bien le tuer !

ARNOUL

Oui, c'est vrai !

(Les soldats rentrent, amenant Hugonnel enchaîné. Le roi, la reine, Thibaud, Robert, toute la cour, se rangent devant Aliénor.)

SCÈNE III

LES MÊMES, HUGONNEL

THIBAUD, lui montrant Aliénor.

Hugonnel, regarde ta victime !
Tout à l'heure toi-même as avoué ton crime ;
C'est elle qui, d'abord, le voulut expier.
A ton tour ! — Toutefois, pour te justifier,
S'il est quelques raisons que tout le monde ignore,
Tu peux parler. Le roi daigne écouter encore ;
De tes lâches desseins le peuple convaincu
T'entendra comme lui. Parle !

HUGONNEL

Je suis vaincu.
La chance est contre moi. Je n'ai plus rien à dire.

LOUIS IX

Mais tes crimes tu peux dans ton cœur les maudire ?

HUGONNEL

Oui, puisqu'ils sont restés contre toi sans effet !

LOUIS IX

Tu ne te repens pas alors d'un tel forfait ?

HUGONNEL

Jamais ! jamais ! Rends-moi libre, et je recommence.

LOUIS IX

Ne crains-tu pas la mort ?

HUGONNEL

Je craindrais ta clémence !
Rien de plus. Comme moi sois sans pitié. C'est bien :
Si tu n'as pas encor de bourreau, prends le mien !

LA FOULE

Oui, le bourreau ! La mort ! Le bourreau !

LOUIS IX

Qu'on m'écoute !
Le comte Hugonnel est criminel sans doute,
Sa fureur insolente à son crime survit ;
Mais il est de mon sang, de ma race ; il suffit.
Quelques princes, poussant la justice à l'extrême,
Aux bourreaux ont livré leur frère, leur fils même,
Sans voir qu'aux yeux du peuple, après ces jours affreux,
Le déshonneur des leurs rejaillissait sur eux !
On ne me verra pas les imiter, j'espère,
En jetant au bourreau le frère de mon père !
Je ne veux pas ! — Cherchez, obéissant au roi,
Un châtiment pour lui, qui soit digne de moi !

ARNOUL, à Geoffroy.

Il a raison.

GEOFFROY

Oui, mais la vengeance est trompée.

THIBAUD, aux soldats, montrant Hugonnel.

Qu'on détache ses fers. Qu'on lui donne une épée.

(Les soldats obéissent, Thibaud tire son épée.)

Défends-toi, Hugonnel ! Le roi noble et clément
Te sauve de la honte, et non du châtiment.
C'est moi qui te tuerai. Pour ton nom, pour ta race,
Tâche de bien mourir !

HUGONNEL, au roi, l'épée à la main. Avec une sorte de noblesse retrouvée.

Sire, je vous rends grâce !

THIBAUD

Oui, rends grâce à ton roi! Moi, l'honneur est bien haut,
Que je vais t'accorder. Mais j'irai, puisqu'il faut
Que mon épée ici de ton sang soit trempée,
Dans le sang des païens purifier l'épée !
Toi, tu m'as insulté quand j'étais dans les fers ;
Je ne te rendrai pas les outrages soufferts ;
Ce serait trop déchoir ! A toi seul cette honte.
Le justicier de Dieu ne descend pas — il monte !
— En garde ! Et que le ciel soit en aide aux meilleurs !
— Devant Aliénor, ta victime... Meurs ! meurs !

(Tous deux combattent violemment. Hugonnel est bientôt frappé.)

HUGONNEL, chancelant.

La reine... Aliénor... Le roi... Le diadème...
La mort !

(Il va tomber au milieu des soldats.)

LOUIS IX, à Thibaud, qui s'est agenouillé devant lui en lui offrant son épée.

Comte, le roi vous honore et vous aime
Vous avez bien agi selon mes vœux secrets ;
Je l'espérais avant ; que puis-je faire après ?
— Dieu, voulant qu'un pouvoir par l'autre se compense,
Mêle au droit qui punit le droit qui récompense !
Pour vous que puis-je faire ?

BLANCHE

Et moi, moi ?

THIBAUD

Le vainqueur
Ne peut avoir de joie ou d'orgueil dans le cœur ;
Il a fait son devoir, et c'est assez ! — Cher sire,
Voici dès ce moment tout ce que je désire !
Nous avons désarmé vos derniers ennemis,

Je peux faire à présent ce qu'au ciel j'ai promis,
Je peux partir.

BLANCHE

Partir ? Hélas ! Vous !

BLANCHE

Oui, sur l'heure.
Je ne suis pas de ceux qui pleurent et qu'on pleure,
Je tiens tous mes serments, et vous savez combien,
Reine, on en peut souffrir parfois.

BLANCHE

Je le sais bien !

THIBAUD

Je dois suivre aux lieux saints la croisade prochaine ;
Je dois quitter le roi — je dois quitter la reine !
Mais, sachant où je vais, ils ne me plaindront plus :
Je vais où les martyrs par le Christ sont élus,
Je précède mon roi dans le chemin céleste ;
Qui pleurerait celui qui part ?

BLANCHE, bas, avec une profonde émotion.

Celle qui reste !

FIN DU DERNIER ACTE

Table

Pages

Introduction. 1

La fille de Roland 7

Les noces d'Attila. 91

L'apôtre 179

Mahomet. 249

Le fils de l'Arétin 351

France... d'abord ! 479

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le cinq mai mil neuf cent treize

PAR

CH. COLIN

A Mayenne

pour

BERNARD GRASSET

NATIONAL LIBRARY OF CANADA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA
DUPLICATE — DOUBLE

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

PQ 2198 .B5 A6 1913

a39003 002515780b